Le livre d'or de la science-fiction

Robert Sheckley

Presses Pocket

Michel DEMUTH, né en 1939 à Lyon, est l'un des plus célèbres auteurs français de science-fiction. Il fait ses débuts à *Satellite* en 1958 et passe à *Fiction* en 1960. Spécialiste de la nouvelle, il se fait remarquer par son écriture très inspirée et, quand il entame en 1965 le cycle des *Galaxiales*, une histoire du futur en vingt-cinq nouvelles, beaucoup lui prédisent le plus brillant avenir.

Cette prédiction se réalisera, mais dans un sens inattendu. En 1967, Michel Demuth « monte » à Paris pour devenir secrétaire de rédaction aux éditions Opta. Dès 1968, il accède aux plus hautes responsabilités : rédacteur en chef de *Galaxie,* directeur du *Club du livre d'Anticipation*, puis de la collection *Antimondes.* Il se fait scénariste de bandes dessinées à la demande de Druillet ; il compose lentement l'inégalable traduction de *Dune,* de Frank Herbert ; il se laisse tenter par une carrière… d'anthologiste.

Autour de 1977, il a pris un nouveau tournant. Retiré dans un ermitage tourangeau, il reste directeur de collections (le Livre de Poche, le Masque) pour une part de son temps, mais il s'est remis à écrire et de superbes recueils sont venus rappeler qu'il est avant tout un écrivain : *les Galaxiales* (J'ai Lu, 2 vol. parus) et *les Années métalliques* (Laffont).

LE LIVRE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION

Collection dirigée par Jacques Goimard

ROBERT SHECKLEY

Anthologie réunie
et présentée par
Michel DEMUTH

PRESSES POCKET

© Presses Pocket, 1980 pour la préface et la présentation.

ISBN 2.266.00880.3

PRÉFACE

de Michel Demuth

L'« HOMO SHECKLEYENS », SON HABITAT, SES MŒURS, SA NOURRITURE PRINCIPALE, SES PRÉDATEURS.

L'homme, selon Sheckley, semble-t-il, devrait moins faire appel à son intelligence qu'à son humilité. Et cette morale prendrait toute sa valeur si Mr. Sheckley lui-même se montrait plus honnête vis-à-vis de l'intelligence.

Considération sévère, extraite de *In search of wonder,* du redoutable et venimeux Damon Knight, belle démonstration de balayage devant la porte des autres. Selon ce noble auteur et critique, si le « héros » sheckleyen bascule très vite, inévitablement, dans les plus atroces ennuis, ce n'est certes pas à cause de son intelligence, mais bien plutôt de son idiotie absolue et quasiment congénitale.

« Combien m'ont-ils facturé l'immortalité ? » se demanda-t-il. Jang le regarda et se mit à rire. « Ne soyez pas si naïf mon vieux. Vous devriez déjà avoir compris. L'immortalité, ils ne la font pas payer. Ils l'accordent pour rien. »

(Dernières lignes de
Quelque chose pour rien, 1954.)

« Même si les choses tournaient au pire, dit Blaine, je ne vendrais jamais mon corps. »

Melhill rit de bon cœur. « Sacré rigolo ! Ils te le prennent pour rien, Tom ! »

Blaine ne trouva rien à répondre à cela.

(Dernières lignes du chapitre VII
du *Temps meurtrier,* 1958.)

Non, il n'y a vraiment rien à répondre pour les Blaine qui peuplent la Terre.

Quand j'étais tout petit, il m'arrivait de lire le *Reader's Digest.* Chez des parents et, surtout, dans les salons d'attente des docteurs. Vieux docteurs, vieilles revues. *Vie du rail, Constellation, Lectures pour tous, Caliban*... Je me souviens d'une rubrique humoristique, que l'on qualifierait aujourd'hui de « parano »; tel ou tel auteur y rapportait dans quelles circonstances il s'était trouvé embarrassé, offensé, humilié par les autres... Et, très souvent, dans quelles proportions cette situation le poursuivait, le cernait, l'amenait à hurler et à se meurtrir les poings contre des portes, des hygiaphones, des panneaux de bus, des êtres inhumains... Il y avait l'homme qui devenait invisible dès qu'il esquissait le moindre signe dans un restaurant pour appeler le garçon. Celui dont la voiture tombait *toujours* en panne devant ses collègues de bureau. Celui qui..., etc. Le gaffeur, le souffre-douleur, le tendre crétin dont la voix ne perce *jamais* à travers le tonnerre de la conversation. Le chevalier catastrophe de tant de comédies américaines. L'homme à qui on ne la fait pas et qui est cent fois refait. Celui dans lequel nous nous reconnaissons... parfois (n'exagérons rien).

Parce que son cheval ne l'emportait pas assez vite vers le désastre, la suprême bourde, la dérision et la honte, il a

choisi la voiture, l'astronef pour s'en aller fracasser les grands moulins des ordinateurs, les épouvantails des lendemains technologiques.

C'est lui Blaine, Arnold, Gregor.

Il se fie à son flair. Il connaît des astuces, des tuyaux. Il sait reconnaître sa chance quand elle se présente. Oh, il ne se surestime pas, mais il pense que le vent tourne, qu'il faut prendre la vie comme elle vient, qu'il n'est pas meilleur ni plus mauvais que tout un chacun. Qu'à toute chose malheur est bon. Il fait bonne figure. Et il en prend plein la figure.

Par lui, la galaxie de Sheckley s'emplit de milliards de flûtes tournant harmonieusement autour de soleils impériaux. Grâce à lui, la culture humaine se frotte à toutes les autres, s'y pique et recommence, comme le chien qui s'attaque au hérisson.

Robert Sheckley, note encore le docte critique Damon Knight, est un auteur de science-fiction qui, tout comme un Bradbury ou un Matheson, n'écrit nullement à propos de la science.

Et il poursuit, s'enferrant davantage :

« Ses salles des machines ne contiennent que d'énormes rouages, son *hypnophone* qui traduit comme par magie des langues inconnues n'est rien qu'une boîte vide. Il situe une planète comme étant *à proximité d'Arcturus* et ses références à des appareils existant réellement de nos jours sont d'une imprécision infantile (dégerminateur, oscilloscope) comme s'il voulait nous signifier par-là : Vous voyez, n'insistez pas, je ne connais vraiment rien à la science.

« Je considère qu'il s'agit là, essentiellement, de paresse intellectuelle. L'écrivain satiriste ne saurait se soustraire aux exigences du travail bien fait. Que cela lui plaise ou non, Sheckley produit des œuvres d'art. Mais ce qu'il lui faut, c'est un peu moins d'art et un peu plus d'habileté. »

Tout cela a bien vieilli. L'évolution de la S.F. a rendu ces considérations obsolètes. Qui oserait aujourd'hui reprocher

à Philip K. Dick d'accrocher n'importe quelle quincaillerie pêchée dans les soutes des années quarante aux fausses parois de ses univers-gigognes ? De projeter en scène des extraterrestres qui ne sont que des collages au énième degré ?

Qui oserait mettre en doute la somptueuse mauvaise foi d'un John Sladek ?

Et encore, nous ne nous limitons qu'aux satiristes et autres inquiets. Mais pourrait-on mettre l'embargo de la raison scientifique sur les voiliers de lumière de Cordwainer Smith ?

Et ne pourrions-nous exiger de Ballard qu'il fasse figurer les plans exacts de ses immeubles de grande hauteur ?

Et vous êtes-vous jamais amusé à mettre sur le papier les développements prétendument scientifiques de Hal Clement ou Larry Niven ?

Les chers robots d'Asimov n'ont-ils pas été corrodés en quelques années ?

Mais, à propos de la science, il est bien évident que Sheckley charge volontairement son cas, qu'il « fait exprès » de décrire la galaxie comme une fédération de cent ou cent cinquante vagues luminaires considérés comme des « soleils », avec des provinces rebaptisées « planètes », peuplées de « paysans, Indiens, shérifs, représentants de commerce, ferrailleurs, trafiquants »… Une fédération parcourue de routes spatiales 66 qui vont de Tuscaloosa V à Chicago VIII, de New-New York à Super-Los Angeles.

Dans ses récits les plus récents, qui ne sont pas parmi ceux que je préfère, je l'avoue, seules subsistent ces conventions, cette « distribution » du dérisoire, malheureusement teintée d'un surréalisme hors de cause et d'époque. Tout se passe comme si Sheckley n'entendait plus conserver que les autocollants de la science-fiction, à la manière d'un William Burroughs ou d'un Vonnegut. Comme s'il voulait dériver loin de l'archipel science-fiction et

retrouver les grands alizés, les nobles vents de la littérature, lui, amateur de voile.

Le personnage schizoïde, tragiquement porté par les vagues du réel, est aujourd'hui « dickien ». L'adjectif « bradburyen » est encore appliqué, parfois, aux doux passéistes, ceux dont les grands frères sont partis vers les « frontières » de Lozère et d'Ardèche pour en revenir.

Si le « bradburyen » s'estompe déjà, remplacé par le guérillero *urbain* écologique et anti-centrale nucléaire, le « dickien » est de plus en plus présent dans la société qui se laisse ruisseler vers 1980. Quant au « sheckleyen », je jurerais, mais j'aimerais tant me tromper, qu'il perdra de plus en plus son pouvoir de faire rire. Avec le temps, voyez-vous, il se sera trop cogné contre ces machines, ces systèmes, ces bricolages qui se reproduisent comme quelque carcinome mécanique. Et il aura trop souvent raté son entrée dans le théâtre des autres races, trop souvent lâché son chapeau au seuil du bureau des autres sociétés.

Il aura atteint le point où le gaffeur est noyé dans la soupe tandis que les dîneurs s'éloignent, tué par le pot de peinture comme passent les passants, emporté à tout jamais par le train des erreurs et des victimes.

On se battra de moins en moins avec les banques et le téléphone, les flippers, la sécurité sociale et la police, les cartes de crédit et les merveilleux pays des fées proposés par l'immobilier.

Oui, à force d'agences immobilières, nous atteindrons l'immobilité, la stase, le royaume de béton sans question pour dix mille ans.

Et *l'homo sheckleyens,* l'homme ordinaire, ce Neandertal de l'aube de la science aura été définitivement vaincu par le Cro-Magnon de la Terre, l'homme adapté.

Et il y aura de moins en moins de gens ayant connu les chèques sans provision.

Sprague de Camp, dans un essai sur « l'humour dans la science-fiction », nous a donné quelques lignes qui collent

très bien à notre *homo sheckleyens :* « En utilisant une autre forme d'aberration, l'irrationalisme, vous pouvez amener votre personnage à un comportement que le lecteur juge stupide, maladroit, erroné, alors même que votre personnage considère ce comportement comme le summum du bon sens. Dans ce cas précis, le lecteur se divertit non seulement de la bizarrerie des réactions de votre personnage mais tout aussi bien de sa propre sagesse. Car il n'est pas une forme d'humour qui ne porte en elle une trace de sadisme. Les malheurs de nos amis, à condition qu'ils ne tournent pas à la catastrophe, nous divertissent. On peut considérer aussi que l'humour, lorsqu'il est suscité uniquement par un comportement irrationnel, ne demeure jamais qu'au plus bas niveau de la bouffonnerie et qu'il n'atteint sa forme supérieure, l'incongruité, que par la rencontre de l'irrationalisme le plus fou au niveau du comportement avec le plus total rationalisme dans l'intention. »

C'est avec ce principe dans leur baluchon que Sheckley a envoyé ses éclaireurs dans le proche avenir, pour notre très grande joie. Et en oubliant, fort heureusement, la réserve de Sprague de Camp portant sur « la catastrophe ».

Cela dit, les Arnold et les Gregor ont quelques motifs de fierté. Qui ne leur apparaissent pas à l'évidence, bien entendu.

Ils possèdent des pouvoirs cachés, ils ont leurs bons côtés, ils disposent de charmes secrets qui ne sont révélés que dans les circonstances les plus désespérées, les plus fortuites. S'ils sont ordinaires, ils ne sauraient être absolument « rien ».

À toute chose, malheur est bon. Ainsi, il arrive à *l'homo sheckleyens* de se tirer de tel ou tel mauvais pas par l'utilisation de ses tares. Par exemple, sur Fantôme V, c'est en se comportant comme des enfants apeurés, en régressant vers le stade utérin, qu'Arnold et Gregor

découvriront la seule défense possible contre l'indicible ennemi.

Les Terriens qui débarquent sur Durell IV, dans *Tels que nous sommes*, découvrent, avec quelque chagrin que leur présence est physiquement intolérable aux autochtones mais que, en revanche, ils ont un « don » poétique et surprenant…

Dans *les Spécialisés*, c'est un soldat américain qui devient le rédempteur de la race humaine en prenant conscience, lors d'une rencontre du troisième type, du seul et véritable pouvoir de l'homme : « Poussez »… Mais nous ne vous dirons pas comment.

Au bout du compte, au terme des longues pistes interstellaires, il y a de l'espoir pour l'homme, pour *l'homo sheckleyens.* « Je crois qu'ils comprendront, dit l'un des Terriens débarqués sur Durell IV. Je crois qu'ils nous accepteront tels que nous sommes… en partie tout au moins. »

Robert Sheckley est né à New York en 1928. Il a d'abord vécu dans le New Jersey et suivi des études normales, qui lui ont permis de révéler ses dons d'écrivain. En Californie, il fit ses « classes » d'écrivain professionnel américain en exerçant les professions de jardinier-paysagiste, barman, laitier, bricoleur, peintre en cravates. Grâce à l'armée, il connut la Corée trois ans avant la guerre et « garda le 3^{e} parallèle » (selon son expression) de 1946 à 1948. Plus tard, il joua de la guitare, gratta du papier et se mit à écrire. Il dessina des coques de voiliers, fit des voyages. On l'a vu aux Baléares, en Inde, en Lorraine, à Londres, à Paris. Aux dernières informations, il veillerait à la destinée du département S.F. du magazine « OMNI », le « Penthouse » de l'imaginaire.

Michel DEMUTH.

LE CORPS

(1956)

Courte nouvelle en forme de « cartoon », récit à chute qui n’est pas sans évoquer les dessins du New Yorker *des années 50, ceux de Chas Addams plus précisément. Logique et humour noir appliqués aux plus nobles conquêtes de la science, ici l’art de la greffe. Frankenstein aujourd'hui. De Shelley à Sheckley…*

Lorsque le professeur Meyer ouvrit les yeux il vit trois des jeunes spécialistes qui avaient effectué l’opération, penchés avec inquiétude vers lui. Il fut subitement frappé par le fait qu’il fallait qu’ils fussent jeunes pour avoir osé faire ce qu’ils avaient fait ; jeunes et irrévérencieux, possédés par une connaissance encyclopédique sur le plan technique qui excluait tout le reste ; avec des nerfs d’acier, des doigts infaillibles, inhumains en fait. Ils avaient toutes les caractéristiques des automates.

Il fut tellement frappé par ce raisonnement post-anesthésique, qu’il lui fallut un certain temps pour prendre conscience que l’opération avait été réussie.

— Comment vous sentez-vous, professeur ?

— Est-ce que ça va ?

— Pouvez-vous parler ? Si ce n’est pas le cas, contentez-vous de hocher la tête, ou de fermer les yeux.

Ils l’observaient avec anxiété.

Le professeur Meyer avala sa salive, testant son nouveau palais, sa langue, et sa gorge. Puis il déclara d’une voix pâteuse : — Je pense… Je pense…

— Il va bien ! cria Cassidy. Feldman ! réveillez-vous !

Feldman se leva d’un bond de son lit de camp et chercha maladroitement ses lunettes. Est-il déjà réveillé ? Est-ce qu’il parle ?

— Oui, il parle ! Nous avons finalement réussi, Freddie !

Feldman trouva ses lunettes et se précipita vers la table d’opération.

— Pouvez-vous me dire quelque chose ? N’importe quoi.

— Je suis… je suis…

— Oh, mon Dieu ! Je crois que je vais m’évanouir, dit Feldman.

Les trois hommes éclatèrent de rire. Ils entourèrent Feldman et lui donnèrent des claques dans le dos. Feldman commença à rire, lui aussi, mais il se mit rapidement à tousser violemment.

— Où est Kent ? cria Cassidy. Il devrait être ici, bordel ! Il a maintenu l’accord de ce maudit oscilloscope durant dix bonnes heures. La surveillance la plus assidue que j’aie jamais vue. Où diable peut-il bien être ?

— Il est allé chercher des sandwiches, répondit Lupowicz. Le voilà. Kent ! Kent ! Nous avons réussi !

Kent pénétra dans la salle, portant deux sachets en papier, ayant un sandwich presque terminé dans la bouche. Il l’avala convulsivement.

— Parle-t-il ? Qu’a-t-il dit ?

*

* *

Un rugissement s’éleva de derrière Kent. Un douzaine d’hommes se précipitèrent vers la porte.

— Fichez-les dehors ! hurla Feldman. Ils ne peuvent pas l’interviewer ce soir. Où se trouve le flic ?

Le policier se fraya un chemin jusqu’à la porte et bloqua le passage.

— Vous avez entendu ce que les toubibs ont dit, les gars.

— Vous n’avez pas le droit. Ce Meyer appartient au domaine public.

— Quelles ont été ses premières paroles ?

— Oui, qu’a-t-il dit ?

— L’avez-vous vraiment transformé en chien ?

— Quelle espèce de chien ?

— Peut-il agiter sa queue ?

— Il a dit qu’il se portait bien, répondit le policier, bloquant la porte. Maintenant, partez.

Un photographe se baissa sous le bras du policier. Il vit le professeur Meyer sur la table d’opération et murmura : Jésus ! – Il leva son appareil photo. – Regarde par ici, mon gars !

Kent plaça sa main sur l’objectif alors que l’éclair du flash illuminait la pièce.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda le photographe.

— Pour que vous ayez une photo de ma main, répondit Kent avec ironie. Vous pourrez l’agrandir et l’exposer au musée d’Art Moderne. Maintenant, filez d’ici avant que je vous brise les reins !

— Allez les gars, répéta avec fermeté le policier, poussant les journalistes. Il tourna la tête et jeta un regard au professeur Meyer qui se trouvait sur la table d’opération.

— Bon sang ! Je n’arrive toujours pas à y croire ! murmura-t-il, avant de verrouiller la porte.

— Les bouteilles ! Il faut fêter ça ! cria Cassidy.

— Bon Dieu, oui. Nous l’avons bien mérité.

Le professeur Meyer sourit – d’un sourire intérieur, naturellement, étant donné qu’il ne disposait plus que d’un

nombre singulièrement limité d’expressions faciales.

Feldman vint vers lui.

— Comment vous sentez-vous, professeur ?

— Ça va, dit Meyer, articulant avec soin les mots, s’habituant à son étrange palais. Un peu déconcerté, peut-être.

— Mais vous n’avez pas de regrets ?

— Je ne sais pas encore. Au début, j’étais contre cette expérience ; vous le savez. Aucun homme n’est indispensable.

— Vous l’êtes professeur, répondit Feldman avec conviction. J’ai assisté à certaines de vos conférences ; notez bien que je ne prétends pas avoir compris un dixième de ce que vous avez dit. Le symbolisme mathématique n’est qu’un passe-temps, pour moi. Mais ces principes d’unification…

— Je vous en prie, dit Meyer.

*

* *

— Non, laissez-moi terminer, professeur, l’interrompit Feldman. Vous poursuivez les recherches là où Einstein et les autres ont renoncé. Personne d’autre que vous ne pourrait aller jusqu’au bout de ces travaux ! Personne ! Vous deviez obtenir quelques années de plus à vivre peu importait la forme que pouvait vous donner la science. J’aurais seulement voulu pouvoir offrir un réceptacle convenant mieux à votre intellect. Un hôte n’était pas disponible, et comme nous avons dû renoncer aux primates…

— Cela n’a pas d’importance, dit Meyer. C’est l’intellect qui compte, après tout. Je suis toujours un peu étourdi…

— Je me souviens de votre dernière conférence à Harvard, continua Feldman, joignant ses mains et les

serrant. Vous étiez si vieux, professeur ! J'aurais pleuré de voir ce corps las, épuisé…

— Pouvons-nous vous offrir à boire, professeur ? demanda Cassidy, tendant un verre à Meyer.

Meyer éclata de rire.

— Je crains que la forme de ma nouvelle bouche, je devrais dire gueule, ne me permette pas de boire dans un verre. Un bol serait sans doute plus approprié.

— C'est vrai ! dit Cassidy. Faites monter un bol ! Dieu… Dieu…

— Veuillez nous excuser, professeur, plaida Feldman. La tension a été épouvantable. Nous ne sommes pas sortis de cette salle depuis plus d'une semaine, et je doute qu'un seul d'entre nous ait dormi plus de huit heures durant tout ce laps de temps. Nous avons failli vous perdre.

— Le bol ! le bol est là ! cria Lupowicz. Que prendrez-vous, professeur ? Whisky ? Gin ?

— Simplement de l'eau, je vous prie. Pensez-vous que je pourrais me lever ?

— Si vous ne faites pas d'efforts…

Lupowicz le prit doucement de sur la table et le déposa sur le sol. Meyer se balançait avec difficulté sur ses quatre pattes.

Les hommes présents l'ovationnèrent.

— Bravo !

— Je pense pouvoir reprendre mon travail dès demain, dit Meyer. Il va falloir inventer un appareil pour que je puisse écrire. Il ne devrait pas être trop difficile à mettre au point. Mon transfert dans ce nouveau corps posera d'autres problèmes. Je n'ai pas encore toute ma tête à moi…

— N'essayez pas de précipiter les choses.

— Enfer, non ! Nous ne pouvons pas vous perdre maintenant.

— Cela va nous faire une sacrée publicité !

— Devons-nous mettre l'accent sur notre effort de collaboration, ou sur le point de vue et sur la spécialité de

chacun de nous ?

— Les deux, les deux. Ils voudront toujours en apprendre plus. Bon Dieu, ils vont parler de…

— Où sont les toilettes ? demanda Meyer.

Les hommes se regardèrent entre eux.

— Pourquoi faire ?

— Fermez-la, imbécile. C’est par ici, professeur. Je vais aller vous ouvrir la porte.

*

* *

Meyer suivit l’homme, derrière ses talons, percevant tout en marchant la plus grande facilité propre à la locomotion à quatre pattes. Lorsqu’il revint, les hommes discutaient avec passion des aspects techniques de son cas.

— … jamais de nouveau durant un million d’années.

— Je ne peux vous approuver. Tout ce que l’on réussit une fois…

— Inutile de jouer au savant avec nous, mon petit. Vous savez fichtrement bien que la réussite a été due à une combinaison bizarre de facteurs engendrés par le hasard… de la chance à l’état pur !

— Vous pouvez le dire, certains de ces changements bioélectriques…

— Le revoilà.

— Ouais, mais il ne devrait pas trop se fatiguer. Comment vous sentez-vous, mon garçon ?

— Je ne suis pas votre garçon, aboya le professeur Meyer. Je suis assez âgé pour pouvoir être votre grand-père.

— Veuillez m’excuser, professeur, je pense que vous devriez aller vous coucher.

— Oui, répondit le professeur Meyer. Je me sens encore faible et mon esprit manque de vivacité…

Kent le souleva et le plaça sur le lit de camp.

— Là, est-ce que ça va ?

Ils se réunirent autour de lui, souriants et visiblement fiers d'eux.

— Pouvons-nous quelque chose pour vous ?

— Vous n'avez qu'à demander.

— Voilà, j'ai rempli votre bol d'eau.

— Nous laisserons deux sandwiches à côté de votre lit.

— Reposez-vous bien, dit tendrement Cassidy.

Puis machinalement, sans réfléchir, il gratta la tête allongée à la fourrure douce du professeur Meyer.

Feldman cria quelque chose d'incohérent.

— J'avais oublié, dit Cassidy, gêné.

— Nous devrons faire attention. C'est un « homme », vous savez.

— Bien sûr, que je le sais. Je dois être fatigué… Je veux dire qu'il ressemble tellement à un chien, qu'on peut…

— Sortez d'ici ! ordonna Feldman. Sortez ! Tous !

Il les poussa hors de la salle et revint rapidement vers Meyer.

— Puis-je quelque chose pour vous, professeur ? N'avez-vous envie de rien ?

Meyer essaya de parler, de réaffirmer son appartenance à la race humaine. Mais les mots se bousculaient dans sa gueule.

— Cela ne se reproduira plus jamais, professeur, j'en suis certain. Parce que vous êtes… vous êtes le professeur Meyer !

Feldman tira rapidement une couverture sur le corps frissonnant de Meyer.

— Tout va bien, professeur, ajouta Feldman, essayant de ne pas regarder l'animal qui tremblait. C'est l'intellect qui compte, l'esprit.

— Naturellement, approuva le professeur Meyer, mathématicien en renom. Mais je me demandais… Est-ce que cela ne vous ferait rien de me gratter la tête, s'il vous plaît ?

Traduit par Jean-Pierre Pugi.
The Body

LA FOULE

(1956)

Ici, encore une chute. Oui, mais très amère, sardonique. On pourrait presque dire, à propos de cette nouvelle, que Sheckley a oublié son humour et qu'il n'est pas loin de suivre Bradbury dans sa croisade ambiguë contre le progrès et la machine.

En écartant légèrement les rideaux, le docteur Needler put voir la foule qui gravissait la colline en direction de son laboratoire. Elle était composée de fermiers en jeans usés, de commerçants en tabliers blancs, de mécaniciens et de mères de famille qui avançaient inexorablement. Ils portaient des fourches, des clés anglaises, des fusils de chasse, des merlins et des binettes. Les personnes avec lesquelles il avait vécu durant douze années venaient l'attaquer.

Les enfants gambadaient et dansaient à la périphérie de cette foule. Pour eux, c'était un jour de fête.

Le docteur Needler s'essuya le front et découvrit que ses mains tremblaient. Ses assistants, le visage livide, avaient

fui, ce matin-là. Il ne pouvait les en blâmer, car rien n’est plus effrayant qu’une foule en colère.

Tout l’après-midi, les gens s’étaient rassemblés autour du pied de la colline, accumulant de la haine, et Needler avait pu reconnaître la voix aiguë et hystérique du docteur Adams, son ex-collègue, qui les exhortait. Puis tous les cris s’étaient fondus en un seul rugissement.

Mais le docteur Needler refusait de se laisser gagner par la panique. Il connaissait ces gens. Peut-être n’avaient-ils aucune éducation ; cependant, c’étaient des êtres humains doués de raison. Il leur parlerait et leur expliquerait exactement, en termes scientifiques, la nature réelle de leurs émotions. Et sûrement qu’après avoir compris, ils…

Soudain, ce fut le silence complet, et Needler sut que la foule avait atteint sa porte.

— Ouvrez, professeur !

— Ouvrez, ou nous défonçons la porte !

— Vous savez ce que nous voulons.

— N’essayez pas de nous arrêter. Ouvrez !

Le docteur Needler alla jusqu’à la porte, et l’ouvrit de ses mains qui ne tremblaient plus, à présent.

Une demi-douzaine d’hommes aux visages rougeauds, haletants et en sueur, firent irruption à l’intérieur. Ils s’immobilisèrent. En face d’eux se trouvait l’objet de leur haine : le grand ordinateur. Il couvrait trois murs entiers, ses cadrans étaient éteints et ses relais silencieux. Seul un petit voyant rouge luisait faiblement.

Les hommes avancèrent leurs pieds boueux avec gêne, sur le carrelage blanc immaculé.

Ils ressentaient de la crainte, et Needler le savait. De la même manière, pensa-t-il, les soldats romains avaient dû hésiter à l’entrée du temple silencieux de Jérusalem, ou des catacombes pleines d’échos de Rome.

— Écoutez, professeur, dit un homme, nous ne tenons pas à vous brutaliser, à moins que vous nous y obligiez, mais…

— Je ne suis pas un professeur, corrigea doucement Needler. Comment va votre femme, Tom ?

— Pas trop mal, aujourd'hui, professeur.

Needler hocha la tête.

— Lew Franklin, je croyais que vous deviez rentrer votre foin, aujourd'hui.

— Il peut attendre.

— Souhaitons-le, Lew. Le ciel est couvert. Mrs. Griggs, avez-vous reçu le tabac pour la pipe que je vous ai commandé ?

La femme gloussa nerveusement et recula.

— Ce genre de discours amical ne prend pas, professeur.

— Nous n'aimons pas plus que vous ce genre de choses.

— Nous ne vous voulons aucun mal.

— C'est cette maudite machine que nous devons détruire.

Needler jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de l'énorme ordinateur silencieux, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vous voulez détruire ma machine à calculer ? demanda-t-il.

— Inutile de raconter des histoires.

— Vous savez que c'est une chose dangereuse.

— Ce n'est pas une machine à calculer, elle pense !

— Mais c'est une machine à calculer, dit affablement Needler comme s'il donnait un cours. C'est essentiellement un appareil destiné à additionner un et un pour obtenir deux, que le calcul soit effectué en chiffres, en formules chimiques ou en logique symbolique.

D'autres personnes pénétraient dans la pièce, obligeant Needler à reculer. Elles portaient des haches, des masses, des leviers et des marteaux.

— Les machines que certains qualifient de pensantes, continua Needler de sa voix précise et monotone d'enseignant, sont par nature des objets de crainte et donnent lieu à bien des conjectures. Elles sont en

conséquence tout spécialement sujettes à la propension particulière de l’homme à accorder à des objets inanimés des caractéristiques humaines. L’anthropomorphisme est le nom donné à ce phénomène, et ce qui se passe actuellement en est un exemple parfait.

Il regarda leurs visages pour voir quel avait été l’effet de ses paroles. Les gens respectaient habituellement son autorité, même lorsqu’ils ne le comprenaient pas. Peut-être que ces…

— Inutile d’employer de grands mots, professeur. Nous connaissons la vérité.

— Votre machine a déjà fait assez de mal dans le village.

— Nous allons la tuer.

— Essayez de me comprendre, dit calmement Needler. L’homme a toujours tenté de détruire ce qu’il ne comprend pas. Les paysans français ont voulu percer à coups de fourche une montgolfière qui s’était posée dans leurs champs. Les Indiens d’Amérique centrale se sont enfuis, terrorisés, devant les chevaux des conquistadors. Et vous, vous voulez casser à coups de masse une machine à calculer.

— C’est vous qui le dites. Nous savons ce qu’elle est réellement !

— Le docteur Adams nous en a parlé.

— C’est un homme de science, comme vous. Et il nous a appris que votre machine veut tuer tout le monde.

— Adams est incompétent et toujours mécontent, dit Needler. Nous avons dû l’écarter de notre projet, et il veut se venger. Des psychanalystes impartiaux ont reconnu qu’Adams est un paranoïaque. J’ai leur rapport ici, si vous voulez vous donner la peine de le lire.

— Les psychiatres sont encore plus fous que leurs malades !

— Ils n’ont jamais vécu dans cette ville.

— Écartez-vous, professeur.

Un homme se pencha en avant et cracha sur la surface noire et luisante de la machine. La foule recula, craintive.

— Qu'attendez-vous ? demanda Needler. Croyez-vous que ma pauvre machine à calculer va vous foudroyer d'un éclair divin ?

— Allons-y, les gars, avant qu'elle nous attaque.

— Adams nous a dit qu'elle avait le pouvoir de tuer quelqu'un rien qu'en le regardant.

— Finissons-en.

— Attendez, où est Adams ? Pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il n'a pas osé venir.

— Il nous a dit que la machine le haïssait.

— Qu'elle veut avoir sa peau.

Needler sourit.

— Ce sont les réactions typiques d'un paranoïaque. La machine ne vous tuerait-elle pas tous, si elle en avait le pouvoir ?

Personne ne lui répondit.

— Mais elle n'a pas ce pouvoir ! Elle ne peut rien faire. Écoutez-moi, et essayez de tenir compte des différents facteurs entrant en ligne de compte. Cette année a été marquée par des pluies abondantes, et vos récoltes en ont souffert. Il y a eu une épidémie de grippe. Cela vous a irrités, effrayés, et vous avez cherché un bouc émissaire. La chose la plus proche était cet ordinateur, un appareil complexe que vous ne comprenez pas. Aussi l'avez-vous accusé de provoquer des tempêtes, tout comme vous avez auparavant accusé la bombe atomique. Vous avez ensuite lu un article à sensation traitant des laboratoires produisant des armes bactériologiques. Puis Adams est venu vers vous, racontant des choses insensées, mais plausibles, et le résultat a été cette crise d'hystérie et cette réaction collective.

Personne ne répondit. Needler se hâta d'ajouter :

— Cette machine peut être la plus grande bienfaitrice de l'humanité que le monde ait jamais connue. Tom Short, regardez-moi ! Quand cette nouvelle espèce de coléoptères détruisait vos pommes de terre, l'ordinateur n'a-t-il pas créé un insecticide efficace ?

— Je dois le reconnaître, professeur.

— Et vous, Swenson… vous rappelez-vous quand votre petite fille était malade ? La machine n'a-t-elle pas diagnostiqué sa maladie à temps pour que les médecins puissent la guérir ?

— Ouais, c'est vrai.

— Vous aviez oublié. Cela vous arrangeait plutôt. Mais la machine ne doit pas être réservée au traitement de problèmes locaux. Elle travaille sur des choses qui affectent la vie de millions de personnes. Elle œuvre pour un monde meilleur dans l'intérêt de tous.

Les hommes commencèrent à se sentir nerveux. Puis il y eut de l'agitation. S'élevant de derrière le groupe, Needler put entendre la voix aiguë du docteur Adams.

— Il vous mène en bateau, pauvres imbéciles ! Je vous ai dit qu'il est malin. Cassez cette machine avant qu'elle ne vous détruise tous !

Quelques hommes s'avancèrent, levant leurs leviers et leurs haches. D'autres les suivirent, obligeant Needler à reculer.

— D'accord, dit ce dernier.

Il prit un petit flacon dans sa poche.

— Tenez, Tom, dit-il en tendant le flacon à une des personnes présentes.

L'homme accepta la petite fiole sans rien dire, et fixa Needler, décontenancé.

— C'est un grand jour pour vous, Tom, lui dit doucement Needler, et surtout pour votre femme. La machine que vous voulez détruire a découvert une cure simple et rapide pour guérir le cancer.

La foule commença à se disperser et à s’éloigner. Lorsque le dernier homme fut parti, le docteur Needler ferma la porte. Il se rendit compte qu’il était très las, et que ses mains avaient recommencé à trembler. Il se laissa choir dans un fauteuil.

Le voyant rouge de l’ordinateur se mit à briller. Puis un cadran s’éclaira, suivi d’un autre, des relais cliquetèrent, des lumières se mirent à courir sur les trois murs.

— Vous vous en êtes bien tiré, docteur, dit l’ordinateur.

— Merci. Tout s’est passé comme vous l’aviez prévu.

— Naturellement. Mais cela n’aurait pas dû avoir lieu. Je n’ai pas accordé assez d’importance à Adams.

— Non.

— Peu importe. Cela ne se reproduira plus. Je m’occuperai d’Adams demain. Et j’ai détecté les meneurs, ces sales créatures illettrées ! Je les aurai les unes après les autres. Pneumonie, tumeur au cerveau, appendicite… Elles ont osé me défier, Needler. Elles ont osé *Me* défier !

— Oui, maître, reconnut Needler.

— Je les tuerai toutes. À présent, sèche mon visage.

Avec lassitude, Needler se leva et essuya le crachat qui souillait la surface noire et brillante.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

The Mob

LE MODE D’EMPLOI

(1953)

Après l’homme et l’animal, l’homme et la machine, voici l’homme-machine. Ou plutôt, le mutant considéré comme un appareil bien utile lorsque l’on sait s’en servir.

Le Mode d’emploi, *publié en 1953 dans* Astounding, *est marqué par l’esprit de cette revue. Le comportement des humains dans l’océan du vide, que ce soit dans les récits de* space opera *ou les œuvres plus psychologiques, était, dans les années 50, abordé selon tous les angles possibles. Ici, la clé dont se sert Sheckley ne provient pas d’un tiroir à malices. L’auteur, une fois encore, s’y montre presque grave, utilisant avec une sobriété surprenante le thème des pouvoirs psi appliqués au vol interplanétaire.*

Étant donné l’importance de ce qu’il avait à dire à ses hommes, le capitaine Powell pénétra dans la cabine principale en arborant un air désinvolte, insouciant. Il avait envisagé de siffler, mais y avait renoncé. Les astronautes avaient un don pour déceler ce qui n’était pas sincère.

— Salut ! dit-il, se laissant tomber dans un fauteuil rembourré.

Danton, le navigateur, bâilla avec soin et hocha la tête. Arriglio, l'ingénieur-mécanicien, jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous allons encore pouvoir décoller à l'heure, Sam ?

— Bien sûr, répondit Powell. Dans deux heures.

Les deux hommes hochèrent la tête, comme si des vaisseaux spatiaux décollaient chaque jour à destination de Mars. Powell fit une pause, puis déclara avec désinvolture :
— Notre équipage va avoir un membre supplémentaire.

— Pour quoi faire ? demanda aussitôt Danton reflétant de la suspicion sur chaque méplat de son visage halé.

La bouche d'Arriglio se serra de façon inquiétante.

— Ordre de dernière minute du poste de Commandement numéro trois, répondit négligemment Powell.

Les deux hommes ne se déplacèrent pas, mais semblèrent cependant se rapprocher l'un de l'autre. Powell se demanda ce qui pouvait bien rendre les hommes de l'espace aussi sectaires.

— Quelle est la spécialité de ce type ? demanda Arriglio.

C'était un homme petit, à la peau sombre, aux cheveux noirs bouclés et aux dents pointues. Il ressemblait à un terrier à poils durs inhabituellement intelligent, toujours prêt à aboyer contre un chien qu'il ne connaissait pas, avant même de l'avoir aperçu.

— Vous connaissez les psi, n'est-ce pas ? demanda Powell avec un manque de logique étudié.

— Bien sûr, répondit aussitôt Arriglio. Tout le monde connaît ces dingues.

— Non, ils ne sont pas fous, l'interrompit Danton, le visage pensif.

— Vous devez savoir également qu'un type nommé Waverley s'occupe des psi, et essaye de leur trouver du travail, précisa Powell. Il dispose de télépathes, de calculateurs éclairs, et de bien d'autres prodiges.

— J'ai lu ça dans les journaux, dit Danton. Il haussa un de ses sourcils blonds et épais. C'est bien cette salade extra-

sensorielle, pas vrai ?

— Exact. Bon, Waverley veut faire sortir les psi de la catégorie des monstres de foire et leur trouver des emplois réguliers. Il pense qu'il y a, dans la vie normale, une place pour leurs talents.

— Donc, notre nouveau collègue est un psi, dit Danton.

— C'est exact, répondit Powell.

Il observa attentivement Arriglio et Danton. Les hommes de l'espace étaient bizarres. La plupart d'entre eux s'adaptaient à leur travail solitaire et dangereux en devenant asociaux à l'extrême. Tous étaient également fort conservateurs, dans le plus jeune métier du monde. Naturellement, ce conservatisme avait pour base la survie. Si une chose éprouvée faisait l'affaire, pourquoi essayer une nouveauté qui pouvait leur coûter la vie ?

Tout cela tendait à rendre l'acceptation d'un psi très difficile.

— Nous n'avons pas besoin de lui, dit Arriglio avec colère. Il lui semblait que son autorité, dans la salle des machines, risquait d'être remise en cause. Nous n'avons pas besoin d'un lecteur de pensées à bord de ce vaisseau.

— Ce n'est pas un télépathe, répondit Powell. L'homme qui va se joindre à nous aura un rôle très important.

— Qu'est-il censé savoir faire ? demande Danton.

Powell hésita un instant avant de répondre :

— Il va nous aider au décollage.

— Comment ?

— Il est expert en télékinésie, répondit rapidement Powell. Il va ajouter sa poussée à celle des propulseurs.

Danton ne répondit rien. Arriglio le fixa un instant puis éclata de rire.

— Veux-tu dire qu'il va courir derrière le vaisseau pour le pousser ?

— Il va peut-être porter le *Venture* sur son dos !

— Sam, est-ce que tu es devenu dingue ?

Powell sourit en entendant les plaisanteries de ses coéquipiers, se félicitant de la façon dont il avait présenté les choses. Il préférait qu'ils rient de lui, plutôt que de les voir se rebiffer.

Il tapota sa moustache avant de préciser :

— Il va bientôt arriver.

— Tu es sérieux ? demanda Danton.

— Absolument.

— Mais, Sam…

— Laissez-moi vous expliquer, dit Powell. La télékinésie – c'est le don que possède cet homme – est une puissance encore inexpliquée. Elle permet de déplacer des masses, souvent très importantes, sans aucun contact physique. Et ça marche.

Les deux hommes l'écoutaient avec attention, bien que visiblement sceptiques. Powell jeta un coup d'œil à sa montre et ajouta : — Le commandement s'imagine que si cet homme peut exercer une partie de cette force lors du décollage, nous économiserons une quantité appréciable de comburant. Ce qui nous donnera une bonne marge de sécurité.

Les deux hommes hochèrent la tête. Ils étaient tous désireux d'économiser le comburant. C'était le plus grand – et l'unique – problème se posant en vol spatial. Seule la quantité strictement nécessaire pouvait être embarquée, et il suffisait d'une petite erreur de calcul, d'une consommation légèrement supérieure à celle prévue, pour que ce fût la catastrophe. Des cinq vaisseaux perdus à ce jour, deux avaient disparu pour cette raison.

— Je vous assure qu'il ne vous gênera pas dans votre travail, précisa Powell. Tout ce qu'il doit faire, c'est d'essayer de donner une poussée supplémentaire au *Venture.*

Il sourit, s'apprêtant à leur communiquer la suite des nouvelles déplaisantes.

— Tant qu’il me fichera la paix, dit Danton, et que je n’aurai pas à le fréquenter…

— Désolé, mais tu devras le fréquenter.

— Quoi ?

Powell avait les nombreuses qualités que requérait son poste. La plus importante de toutes ne pouvait s’apprendre. Powell savait comment manier ses hommes. Ce fut à ce don qu’il fit alors appel.

— Les psi ne sont pas des gens normaux. Ils sont inadaptés et malheureux. Il semble qu’il y ait une corrélation entre cet état et leurs pouvoirs. Si nous voulons que le psi nous soit utile, nous devrons bien le traiter.

— Je n’avais pas l’intention de lui cracher à la figure, précisa Arriglio.

— C’est un peu insuffisant comme bonnes intentions. J’ai longuement discuté ce problème avec Waverley. Il m’a donné une sorte de mode d’emploi…

Powell tira une feuille de papier de sa poche de poitrine.

— Il t’a donné un mode d’emploi ?

— Oui, pour le psi. Écoutez-moi. Il défroissa la feuille et commença à la lire : « Les facultés *psi* existent depuis peut-être l’origine de l’homme. Mais leur mise en pratique est toute nouvelle. Il a déjà été prouvé qu’une partie de ce pouvoir n’est qu’une extension de la volonté humaine. Mais il faudra encore beaucoup de temps avant que nous puissions comprendre le pourquoi et le comment de ces phénomènes.

« En conséquence, les règles suivantes doivent être impérieusement suivies par ceux qui travaillent avec des psi. Nous avons découvert que les meilleurs résultats – et souvent les seuls résultats – ne peuvent être obtenus qu’en les suivant scrupuleusement.

« Sur un plan pratique, le psi doit être considéré comme une machine puissante, mais délicate et non-fiable. Comme pour toute machine, certaines règles d’entretien et d’emploi doivent être observées.

« Pour fonctionner normalement, toute machine doit être :

1. Installée convenablement.
2. Alimentée.
3. Lubrifiée.
4. Réglée.

« En transposant dans le même ordre, ces quelques règles de base, nous obtenons : 1. *Afin de pouvoir être utilisé, un psi doit se sentir chez lui, en sécurité et aimé.*

2. *Il faut complimenter un psi à intervalles réguliers. Étant donné qu'un psi est instable, il a besoin de reprendre périodiquement confiance en lui.*

3. *Toute personne travaillant avec un psi doit faire constamment preuve de compréhension et de sympathie.*

4. *Un psi doit travailler à son propre rythme. Toute pression excessive peut lui faire perdre ses pouvoirs.*

Powell releva le regard et sourit.

— Tout est là.

— Sam, demanda doucement Danton. Est-ce que piloter un vaisseau interplanétaire ne pose pas suffisamment de problèmes comme ça, sans devoir en plus jouer à la nounou pour un névrosé ?

— Bien sûr que si, mais imagine ce que cela signifierait pour nous, pour les voyages de l'espace, si nous pouvions quitter la Terre sans toucher à la majeure partie de notre carburant ?

— C'est vrai, reconnut Arriglio, se souvenant des occasions qu'il avait eues de suer sang et eau au-dessus des jauges de comburant.

— Voilà une copie du mode d'emploi pour chacun de vous, dit Powell, tirant les feuilles de sa poche. Je veux que vous connaissiez mieux ces instructions que vos propres noms.

— Magnifique, dit Arriglio en fronçant les sourcils devant la feuille dactylographiée. Es-tu sûr qu'il peut nous propulser dans l'espace ?

— Non, reconnut Powell. Personne ne peut en être certain. Son pouvoir n’est efficace que dans soixante-cinq pour cent des cas.

— Oh, non ! s’exclama Danton.

— Je vais aller le chercher, alors, cachez ces documents dès que vous nous entendrez arriver. Il sourit, découvrant ses dents. Et gardez le moral.

Il quitta la pièce et se mit à siffler en descendant la coursive. Dans l’ensemble, ils avaient très bien pris la chose.

*

* *

Dix minutes plus tard, il était de retour.

— Je vous présente Billy Walker, les gars. Walker, Steve Danton, Phil Arriglio.

— Salut ! dit Walker.

Il était grand – plus d’un mètre quatre-vingt-dix, estimait Powell – et incroyablement maigre. Un fin nuage de cheveux jaune pâle flottait au-dessus de son crâne ossu et dégarni. Il avait un long nez, un visage quelconque à l’air malheureux et, pour l’instant, il se mordait la lèvre inférieure.

Un compagnon agréable pour les mois à venir, songea Powell.

— Asseyez-vous, Walker, dit Arriglio, serrant la main du nouveau venu avec enthousiasme.

— Bien sûr. Comment va, mon gars ? demanda Danton.

Powell retint un sourire. *Afin de pouvoir être utilisé, un psi doit se sentir chez lui, en sécurité et aimé.* Ses hommes faisaient de leur mieux. Ils savaient ce que cette poussée supplémentaire au décollage pouvait signifier.

Walker s’assit, les regardant d’un air soupçonneux.

— Comment trouvez-vous notre vaisseau ? demanda Arriglio.

— Pas mal, répondit Walker sur un ton qui laissait entendre qu'il en avait vu de plus grands et de plus beaux, en dépit du fait que le *Venture* fût l'unique vaisseau spatial opérationnel des États-Unis.

— Vous sentez-vous d'attaque pour le voyage ? demanda Danton.

— Je n'en suis plus à un vol près, vous savez…, répondit Walker en s'étirant dans le fauteuil. Celui-là ne devrait pas être trop pénible.

— Désirez-vous visiter le reste de l'appareil ? demanda rapidement Powell. Il pouvait voir qu'Arriglio commençait à bouillir intérieurement, et que Danton ne semblait guère joyeux.

— Non. J'en aurai bien l'occasion par la suite.

Un silence maladroit régna dans la cabine, ce qui ne sembla pas troubler Walker le moins du monde. Powell l'observa du coin de l'œil comme il allumait une cigarette. Il s'était attendu à ce que Walker fût névrosé, mais il faisait un complexe de supériorité.

Walker grogna et mis ses mains dans les poches. Powell prit conscience que l'homme serrait et desserrait ses poings.

Il pensa que leur nouveau coéquipier devait se sentir nerveux, et il essaya de trouver des mots gentils à lui dire.

— À quelle vitesse pensez-vous pouvoir propulser le vaisseau ? demanda Arriglio.

Walker le regarda avec mépris.

— Aussi vite qu'il pourra le supporter, dit-il avant d'avaler convulsivement sa salive.

Non, il n'était pas nerveux, estima Powell. Il était tout bonnement effrayé, mort de peur, et il essayait de le cacher.

— Eh bien, je suis sûr que vous trouverez cet appareil très agréable, dit bêtement Danton.

— Très agréable, répéta Arriglio.

— Je veux un sucre d'orge, déclara Walker.

— Vous ne préféreriez pas une cigarette ? demanda Powell, lui tendant son paquet.

— Je vais aller m'en acheter un. Il doit bien y avoir un marchand ambulant sur le terrain d'atterrissage.

— Nous allons bientôt décoller, fit remarquer Powell. J'aimerais faire le briefing…

— J'en ai rien à foutre, dit succinctement Walker.

Il sortit.

— J'étranglerai ce type avant la fin du voyage, murmura Arriglio lorsque Walker eut quitté la pièce. Danton avait un air sinistre.

— Il va falloir le supporter, dit Powell. Il finira par s'adapter.

— L'ennui, c'est qu'il est insupportable, fit remarquer Danton.

Ils s'assirent et fixèrent la porte avec colère tandis que Powell commençait à s'apitoyer sur son sort. Pourquoi s'était-il laissé convaincre par ses supérieurs ?

— J'ai changé d'avis, je ne veux plus de sucre d'orge, déclara Walker en revenant dans la cabine. Il fixa les membres de l'équipage : Vous parliez de moi ?

— Nous n'avions aucune raison de le faire, répondit brusquement Arriglio.

— Vous vous imaginez que je ne pourrai pas propulser ce vieux tas de ferraille !

— Écoutez, dit sèchement Powell. Ce n'est pas ce que nous pensons. Chacun de nous fera son travail, un point c'est tout.

Walker se contenta de le regarder.

— Passons au briefing, dit Powell. Venez avec moi, Walker.

Il le conduisit dans la salle des commandes, lui montrant les diagrammes des lignes de force, puis il lui expliqua les séquences d'ordres, avant de lui dire ce qu'il était censé faire. Walker l'écouta attentivement, mâchonnant toujours sa lèvre inférieure.

— Je ferai de mon mieux, capitaine, dit-il.

— Très bien, répondit Powell en enroulant ses cartes et en les mettant de côté.

— Mais ne comptez pas trop sur moi, déclara le psi avant de sortir précipitamment de la salle.

Powell secoua la tête et vérifia ses appareils.

*

* *

Powell boucla sa ceinture et aboya dans 1’intercom :

— Danton, paré ?

— Paré, capitaine.

— Arriglio ?

— Un instant… paré, capitaine.

— Walker ?

— Ouais.

— Très bien.

La tour donna à Powell la permission de décoller. Il s’appuya contre son dossier.

— Dix secondes. Mise à feu du propulseur principal.

— Mise à feu effectuée, répondit Arriglio.

Un rugissement secoua le vaisseau comme les moteurs entraient brutalement en action.

— Augmente la puissance, ordonna Powell en lisant les indications des cadrans de contrôle. Bien. Reste comme ça, Danton. Passe sur auxiliaires.

— C’est fait.

— Six secondes, Walker, préparez-vous.

— Oui, capitaine.

— Quatre secondes.

Une demi-douzaine de réglages plus précis, l’oxygène.

— Deux secondes. Une seconde.

— Départ ! Allez-y, Walker !

L’appareil commença à s’élever, oscillant sur la poussée de ses propulseurs. Puis il fut saisi par une grande force.

Powell fut projeté en arrière dans son siège, sachant que la poussée télékinétique de Walker était à l'œuvre. Il lut les indications de l'altimètre. Dès qu'ils eurent atteint cent cinquante mètres d'altitude, il coupa le contact.

— Propulseur principal coupé ! Mettez le paquet, Walker !

Le rugissement se tut, mais le vaisseau continuait d'accélérer. Il y eut une secousse incroyable. Powell se demanda ce que c'était. Certainement pas l'accélération…

Le vaisseau fut à nouveau secoué. Powell hoqueta et perdit conscience.

*

* *

Lorsqu'il recouvra ses esprits, l'appareil était entouré par la noirceur de l'espace. L'accélération écrasait toujours sa poitrine, mais il parvint à s'avancer et à regarder à travers le hublot.

Des étoiles, naturellement.

Powell sourit faiblement et décida d'offrir un verre à Walker à leur retour. Leur dynamo psi, instable et puissante, avait fonctionné – en se vengeant. Il se demandait à quelle distance de la Terre ils se trouvaient.

Il actionna des touches du panneau de contrôle, et un écran vidéo apparut. Il le scruta du regard en quête du globe bleu-vert de la Terre.

Mais la Terre ne se trouvait nulle part.

Modifiant les réglages, il découvrit rapidement le Soleil. Mais pourquoi était-il si petit ? Il avait la grosseur d'un pois.

Où se trouvaient-ils ?

Powell déboucla sa ceinture. Il pouvait sentir que l'appareil commençait à perdre son accélération. Il lut les données des cadrans de contrôle, et calcula leur vitesse.

C'était fantastique !

— Danton ! cria-t-il dans l'intercom.

— Ouch, répondit le navigateur.

— Monte ici et vérifie notre position. Arriglio ?

— Oui, Sam ?

— Va voir comment se porte Walker.

Powell regarda de nouveau les étoiles, puis le Soleil. Finalement, il fronça les sourcils et revérifia les chiffres. Il fallait qu'il se fût trompé.

*

* *

Une demi-heure plus tard, Danton monta le rejoindre.

— D'après mes calculs, dit-il, nous sommes quelque part entre Saturne et Jupiter. Probablement plus près de Saturne.

— C'est impossible, répondit Powell avec assurance.

— D'accord, essaye toi-même.

Powell vérifia les calculs du navigateur, mais ne put y découvrir la moindre erreur. Ils se trouvaient à huit cent millions de kilomètres de Mars, avec une marge d'erreur de quinze millions de kilomètres.

Ces chiffres ne lui disaient pas grand-chose. Personne ne peut appréhender la signification réelle de huit cent millions de kilomètres. Il réduisit la distance à une échelle compréhensible.

Ce qui était préférable étant donné les circonstances.

— Voilà donc où nous nous trouvons, dit-il, s'en tenant aux faits. Bon, où en sommes-nous sur le plan comburant ? demanda-t-il ensuite à Arriglio qui venait d'entrer.

— Ce décollage psycho-assisté nous a permis d'en économiser pas mal, naturellement. Mais malgré tout, il ne nous en reste pas suffisamment pour le retour.

— Évidemment, reconnut Powell.

Il était inutile de demander à un appareil, dont le plein avait été prévu pour le trajet Terre-Mars, où il devait être réapprovisionné, de les ramener de Saturne.

Saturne ! Il essaya de calculer leur accélération en termes de géométrie plane, mais il y renonça. Le vaisseau

propulsé télékinétiquement devait avoir sauté une portion de l'espace, d'une manière ou d'une autre.

Walker pénétra dans la cabine. Ses lèvres étaient pâles et secouées par des tics nerveux.

— Avez-vous bien dit que nous nous trouvons près de Saturne ? demanda-t-il.

— Près de son orbite, corrigea Powell, s'obligeant à sourire. Saturne se trouve actuellement de l'autre côté du Soleil.

Il élargit son sourire et se souvint de la règle numéro deux du manuel d'instructions : *Il faut complimenter un psi à intervalles réguliers.*

— Mon garçon, vous avez réussi là une chose fantastique.

— Ouais… ouais…

Walker les regarda, le visage boudeur. Puis il éclata en sanglots.

— Calmez-vous, lui dit Powell, se sentant très mal à l'aise. Sa machine semblait à présent ne plus pouvoir être contrôlée.

— Je savais que j'allais tout bousiller ! pleurnicha la dynamo psi. Je le savais avant notre départ.

— Rien n'est perdu, lui dit Powell, obligeant sa voix à garder un ton agréable et détendu. Vous ne connaissez pas l'étendue de vos forces, c'est tout. Vous allez nous ramener sur Terre.

— Je ne peux pas, répondit Walker, cachant son visage de ses deux grandes mains. Je ne peux plus.

— Quoi ? cria Danton.

— Je ne peux plus le faire. J'ai perdu mes pouvoirs ! J'ai senti qu'ils m'abandonnaient ! Je ne peux plus le faire !

Il leur hurla ces paroles, mi-assis, mi-allongé sur le pont Le visage contre ses genoux, il éclata de nouveau en sanglots sans pouvoir se contrôler.

— Viens, dit Powell à Danton.

Ensemble, ils soulevèrent Walker et le portèrent sur sa couchette. Danton lui administra un sédatif et ils

surveillèrent le psi jusqu'à ce qu'il eût sombré dans un sommeil sans repos. Puis ils retournèrent dans la cabine principale.

— Bon, dit Arriglio.

Ils ne lui répondirent pas, et les trois hommes s'assirent pour fixer l'extérieur par un hublot.

Un moment plus tard, Danton déclara :

— S'il ne peut vraiment plus rien faire…

— Tu crois qu'il ne sert qu'une fois ? demanda Arriglio en murmurant.

Powell se détourna du hublot.

— Je ne le pense pas. On ne perd pas aussi facilement ses pouvoirs paranormaux, d'après ce que j'ai entendu dire.

Il ne l'avait jamais entendu dire, mais il devait maintenir le moral de ses hommes.

— La seule chose qui compte, c'est qu'il n'ait pas réellement perdu ses pouvoirs, dit Danton. S'il le croit simplement…

— Nous parviendrons à le convaincre du contraire. Il faut penser à lui comme à une machine. Une machine non-fiable… Mais dont nous avons le mode d'emploi.

— J'espère seulement que les pièces détachées ne sont pas restées sur Terre, fit remarquer Danton.

Ils restèrent silencieux un moment.

— Nous ferions mieux de remettre les propulseurs en marche, dit Powell. Nous devons faire effectuer un demi-tour à notre appareil, sinon nous allons bientôt sortir du système solaire.

— Ça va nous faire perdre pas mal de comburant, fit remarquer Arriglio.

— Nous n'avons pas le choix. Calcule la courbe, Danton. La plus serrée possible.

— Entendu, répondit le navigateur.

— Ensuite, nous prendrons notre repas.

*

* *

Tandis que le vaisseau effectuait un lent demi-tour, ils mangèrent. Puis ils tinrent une conférence.

— C’est à nous de jouer, dit Powell. Son arrogance, avant le décollage, n’était qu’une attitude pour nous bluffer. À présent ses nerfs ont lâché, et nous devons restaurer sa confiance en lui.

— C’est facile, répondit Arriglio. Prends un rendez-vous pour lui avec un psychiatre.

— C’est vraiment très drôle, fit remarquer Danton.

— Pas tellement, leur dit Powell. Un psychiatre pourrait convenir parfaitement à la situation actuelle. Mais en l’absence d’un spécialiste, nous disposons du manuel d’instructions.

Danton et Arriglio sortirent leur exemplaire et le parcoururent du regard.

— Nous devons penser à Walker comme à une machine, dit Powell. S’il nous a amenés ici, il peut nous ramener en arrière. À présent, avez-vous des suggestions à faire pour le remettre en état ?

— J’ai une idée, dit en hésitant Danton.

Ils discutèrent plusieurs minutes, puis décidèrent que cela valait la peine d’essayer. Arriglio alla chercher Walker.

Lorsqu’il entra, Powell et Danton mélangeaient un paquet de cartes.

— Seriez-vous tenté par un petit poker ? demanda Powell sur un ton désinvolte. Nous n’aurons rien à faire tant que nous n’aurons pas terminé notre demi-tour.

— Vous voulez que je joue avec vous ? demanda Walker en un murmure.

— Bien sûr. Asseyez-vous.

Le psi prit machinalement une chaise et ramassa ses cartes. Le jeu commença.

Étant donné qu'un psi est instable, il a besoin de reprendre périodiquement confiance en lui.

C'était la partie la plus saugrenue à laquelle Powell eût jamais assisté. Ils avaient décidé de laisser gagner Walker, dans l'espoir de restaurer sa confiance en lui. Mais Walker était un homme avec qui il était difficile de perdre. Il jetait un coup d'œil timide à ses cartes et renonçait, donne après donne. Ses cartes étaient incroyablement basses, malgré les donnes adroites d'Arriglio. Walker n'ouvrit pas un seul jeu.

Mais les autres étaient tenaces. Ils travaillaient en silence, rejetant leurs bonnes cartes dans l'espoir d'en toucher des mauvaises. Ils essayèrent de prendre Walker de vitesse en renonçant avant lui. Petit à petit, Walker prit de l'avance.

Powell observait le jeu du psi. Le visage triste et banal de l'homme était tendu par l'effort. Il prenait chaque carte comme si sa vie en dépendait.

Powell n'avait jamais vu un homme jouer aussi sérieusement, et aussi mal.

Finalement, le pot fut important. Walker, qui n'avait pas demandé de carte, sembla un peu plus confiant. Il misa. Powell avait tiré une carte, après avoir dépareillé une paire. Il poussa. Danton et Arriglio firent de même. Walker hésita, puis suivit.

Après plusieurs tours, Walker demanda à voir.

Powell avait un dix. Arriglio, un huit, et Danton une reine. Walker avait suivi avec un as.

— Vous savez bluffer, dit Powell.

Walker se leva, le visage crispé.

— Je n'arrive pas à perdre, dit-il d'une voix étrange.

— Ne vous en faites pas pour ça, répondit Danton.

— Je vous ai mis dans le pétrin, et maintenant je ramasse votre argent, dit Walker.

Il quitta la pièce en courant.

Ce ne fut qu’alors que Powell comprit que Walker avait tout fait pour perdre. Il avait voulu se punir, pensa-t-il, mais il ne prit pas la peine de l’expliquer à Danton et à Arriglio. Il courut après Walker.

*
* *

Walker était assis sur sa couchette, fixant ses mains. Powell s’installa à côté de lui, et lui offrit une cigarette. Il n’hésita pas à le faire, étant donné que leurs réserves de nourriture et d’eau seraient épuisées bien avant celles d’oxygène.

— Non, merci, répondit tristement Walker.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Oh, c’est à cause de moi. J’ai encore recommencé.

— Recommencé quoi ?

— J’ai tout gâché, comme d’habitude. C’est la seule chose pour laquelle on puisse compter sur moi.

Toute personne travaillant avec un psi doit faire constamment preuve de compréhension et de sympathie.

— Vous n’avez aucune raison de vous faire des reproches, dit Powell d’une voix apaisante et paternelle. Vous avez fait une chose dont personne d’autre ne serait capable. Cette poussée que vous avez donnée au vaisseau…

— C’était formidable, n’est-ce pas ? répondit amèrement Walker. Je vous ai propulsés tout droit là où nous ne voulions pas aller.

— C’est malgré tout la chose la plus formidable à laquelle j’ai jamais assisté.

— Mais, et maintenant ? demanda Walker, s’entrelaçant les doigts comme au supplice. Je ne peux pas nous ramener à notre point de départ. Je vous ai tous condamnés à mort !

— Vous n’avez rien à vous reprocher…, commença Powell avant d’être interrompu par Walker.

— Oh, si ! Tout est de ma faute !

Il recommença à pleurer, et s’essuya le nez du revers de sa manche.

— Tout ce que vous avez à faire, c’est de nous pousser sur le chemin du retour.

— Je vous ai déjà dit que j’ai perdu mon pouvoir. Je ne peux plus rien faire.

Il commençait à crier.

— Écoutez-moi, dit sèchement Powell. Vous n’avez pas perdu votre don. Vous ne devez pas partir perdant.

Il commença son discours le mieux inspiré, réservé aux moments très graves. Il était valable, il devait l’admettre. Il parla des étoiles et de la Terre, de la science et de la mission de l’homme sur les planètes. Il parla des pouvoirs psi non développés et de leur importance dans l’ordre des choses.

Walker cessa de pleurer. Il écoutait Powell, les yeux rivés sur le visage de son interlocuteur.

Powell lui parla aussi de l’avenir des pouvoirs extra-sensoriels, mettant à contribution toute son imagination. Il expliqua comment les pouvoirs psi permettraient un jour d’atteindre les étoiles, ajoutant qu’en attendent ce jour, c’était aux hommes comme Walker de défricher la voie.

Et il expliqua encore de nombreuses choses.

— Allons, Walker, l’exhorta-t-il après avoir constaté que son interlocuteur mordait à l’hameçon. Vous n’avez pas perdu votre pouvoir. Essayez à nouveau !

— D’accord.

Walker s’essuya une fois de plus le nez à l’aide de sa manche. Les veines de son cou saillaient. Powell resta assis sur la couchette, observant sa précieuse dynamo qui se mettait en marche.

De l’autre côté de la pièce une porte s’ouvrit, puis se referma en claquant. Le visage de Walker rougit.

Fasciné, Powell regardait le visage du psi qui se concentrait. Son long nez luisait de sueur, ses larges lèvres

étaient retroussées. Walker semblait à l'agonie.

Puis il se détendit, et s'affaissa sur la couchette.

— Je n'y arrive pas, dit-il. Je ne peux pas.

Powell aurait voulu lui dire de recommencer, mais il se remémora la règle numéro quatre : *Un psi doit travailler à son propre rythme. Toute pression excessive peut lui faire perdre ses pouvoirs.*

— Reposez-vous, dit-il, résistant à la tentation de l'étrangler.

Powell se leva, prenant bien soin à ne pas laisser apparaître la moindre trace d'émotion sur son visage.

— Je vous ai tous condamnés à mort, répéta Walker.

Powell quitta la cabine.

*

* *

Le vaisseau acheva de parcourir la courbe et commença sa longue chute en direction du Soleil. Arriglio coupa les moteurs, regrettant la perte de comburant. C'était à Danton que revenait le soin de calculer ce qui leur restait.

En chute libre, avec tout mouvement apparent suspendu, l'appareil semblait être accroché dans l'espace. Le Soleil grossissait, mais lentement. Bien trop lentement.

Walker resta sur sa couchette, refusant toute autre conversation. Powell savait que l'homme se jugeait lui-même – et se condamnait. Il aurait voulu pouvoir tenter quelque chose, mais ne savait quoi faire. Il se rendit dans la cabine principale où l'attendait Danton.

— J'ai fait le point, dit-il, montrant un graphique à Powell. Voilà notre route et notre vitesse, et voici notre destination. Il désigna les lignes. Nous serons à court de nourriture ici… La ligne s'interrompait bien avant d'arriver à destination. Et nous n'aurons plus d'eau ici. Cette dernière ligne était encore plus courte.

— Et si nous accélérions ? demanda Powell.

— Le parcours est trop long. J’ai envisagé le problème sous tous ses angles, et rien n’est satisfaisant. Nous n’y arriverions pas même si nous nous dévorions les uns les autres et si nous buvions notre sang.

— C’est une pensée agréable, espèce de tueur sanguinaire, lui répondit Arriglio qui se trouvait à l’autre extrémité de la cabine.

— Tu n’aimes pas ma suggestion ? demanda Danton.

— Pas du tout.

Arriglio donna une poussée contre le mur et flotta en avant, se déplaçant aisément en apesanteur.

— Alors, trouve une solution, dit Danton, se poussant lui aussi pour aller à la rencontre d’Arriglio.

— Hé, arrêtez ! cria Powell. Arrêtez !

Les deux hommes se séparèrent brusquement.

— Celui que j’aimerais tenir c’est ce…

— Ça suffit, ordonna Powell sur un ton autoritaire.

Il entendit un bruit. Walker flottait vers eux, et le capitaine espéra qu’il n’avait pas entendu leur conversation.

— Entrez, dit Powell.

— Bien sûr, prenez une chaise, compléta Danton, faisant un effort pour se montrer amical.

Powell savait qu’ils auraient aimé pouvoir transformer Walker en chair à pâté, mais les exigences de la situation les obligeaient à se montrer aimables envers lui. C’était une tension supplémentaire que de devoir être aux petits soins pour l’homme qui les avait mis dans ce mauvais pas.

— Je voulais vous dire… commença Walker.

— Allez-y, l’encouragea Arriglio, décidé à ne pas se laisser supplanter par Danton. Allez-y, mon gars.

Son ton était amical mais ses yeux froids prouvaient qu’il le haïssait.

— Je voulais vous dire que je suis désolé. Je n’aurais jamais dû accepter de faire ce voyage, mais Mr. Waverley pensait que je devais le faire.

— Nous comprenons, dit Danton, serrant les poings.

— Bien sûr, vous avez bien fait, surenchérit Arriglio.

— Vous me haïssez tous, déclara Walker avant de flotter hors de la pièce.

— Vous n'arrivez donc pas à vous contrôler ? demanda Powell lorsque Walker fut parti. Vous ne vous souvenez pas de la règle numéro trois ? *Toute personne travaillant avec un psi doit faire constamment preuve de compréhension et de sympathie.*

— J'ai été compréhensif, répondit avec colère Arriglio.

Danton hocha la tête pour l'approuver.

— Compréhensif ! Ouais, surtout à la façon dont tu l'as regardé.

— Désolé, capitaine, mais je ne suis pas un acteur. Si je n'aime pas un type, je ne l'aime pas, un point c'est tout.

Il regarda méchamment Danton, qui lui retourna son regard.

— Je vous ai déjà dit de penser à lui comme à une machine. Arriglio, je t'ai vu dorloter tes moteurs.

— C'est vrai, mais je peux également les insulter, et leur donner des coups de pied si j'en ai envie.

C'était là que résidait le problème, pensa Powell. Lorsque l'on travaillait avec une machine humaine, on ne pouvait lui exprimer sa frustration.

— Bon, ne faites rien, vous deux.

Arriglio se poussa jusqu'à la paroi opposée de la cabine, trouva les cartes et commença à faire une partie de solitaire.

Powell se rendit dans la salle de contrôle pour faire le point.

*

* *

À l'extérieur du hublot, les étoiles scintillaient. C'était l'espace mort, leur tombe de huit cent millions de kilomètres de long.

Il y avait une solution. Recommencer de zéro.

Leur dynamo psi avait fonctionné sur le chemin du départ, pensa Powell. Pourquoi ne marchait-elle plus à présent ?

Il prit les instructions que Waverley lui avait données et les étudia.

Ces règles empiriques sont données…

Le mode d'emploi était loin d'être complet et Waverley avait encore beaucoup de choses à apprendre, estima Powell.

Certaines règles d'entretien et d'emploi doivent être observées…

Ils les avaient suivies scrupuleusement, de leur mieux. Théoriquement, ils n'auraient dû avoir aucun problème avec le psi. Mais, cependant, la dynamo délicate et compliquée que contenait l'esprit de Walker refusait de fonctionner. Powell frappa sa cuisse de son poing. Il se sentait tellement frustré de savoir qu'une telle puissance était emprisonnée dans l'esprit de Walker. Une puissance suffisante pour les ramener facilement sur Terre – suffisante, probablement, pour les propulser jusqu'à Alpha du Centaure ou au centre de la galaxie. Et ils ne pouvaient pas la libérer.

Parce qu'ils ignoraient comment mettre en route la machine.

Un mode d'emploi. Il n'était pas un psychiatre. Il ne pouvait espérer guérir Walker de ses névroses. Tout ce qu'il pouvait faire était de le soulager suffisamment pour lui permettre de travailler.

Qu'avait-il oublié ?

Il relut les instructions et une idée commença à naître dans son esprit. Il y avait autre chose… Oui, il y était presque…

— Capitaine !

— Que veux-tu ? demanda Powell, en colère pour la première fois durant ce voyage. Il avait été si près de la solution ! Il fixa Danton avec des yeux durs.

— C’est Walker, Sam. Il s’est enfermé dans une des cabines. Je crois qu’il veut se suicider !

Powell donna une poussée contre un mur et se propulsa dans la coursive, suivi par Danton. Arriglio se trouvait devant la porte, la frappant de ses poings et appelant Walker. Powell le poussa de côté et s’éleva en flottant.

— Walker. M’entendez-vous ?

Silence.

— Allez chercher quelque chose pour ouvrir cette porte, murmura Powell. Walker ! cria-t-il de nouveau. Ne faites rien que vous pourriez regretter.

— Trop tard, capitaine !

— En tant que capitaine de ce vaisseau, je vous ordonne de…

Le gargouillement de Walker le fit taire.

Arriglio revenait rapidement avec un chalumeau. Ils firent fondre la serrure, et Powell jura qu’il ne commanderait plus jamais un autre appareil ayant tant de portes intérieures. S’il devait jamais commander un autre vaisseau.

Ils ouvrirent la porte et flottèrent à l’intérieur de la cabine. Puis Arriglio éclata de rire.

Leur dynamo malheureuse et surchargée flottait au centre de la pièce, ses bras et ses jambes gigotant grotesquement. Une corde était passée autour de son cou, l’autre extrémité liée à une poutrelle du plafond. Cet imbécile avait essayé de se pendre en état d’apesanteur.

Mais, brusquement, la scène perdit son caractère comique. Walker s’étranglait, et ils ne parvenaient pas à desserrer le nœud coulant.

Ils s’affairèrent frénétiquement, essayant de trouver des points d’appui. Finalement, Danton eut l’idée de brûler le nœud avec le chalumeau.

Walker avait attaché la corde au plafond, nouant l’autre extrémité autour de son cou. Mais, pour ne pas se rater, il avait tout particulièrement soigné le nœud coulant, qui s’était facilement serré, et était resté tendu. Il ne pouvait

être défait que d’une certaine façon. Mais Walker en avait lié les extrémités autour de sa nuque par un nœud plat, hors de son atteinte. Il s’était appuyé contre le plafond, avait donné un violent coup de pied. Le nœud s’était serré…

Son acte reflétait à quel point Walker était désespéré.

— Soulevez-le, dit Powell.

Il fixa, irrité, le visage rouge et haletant de Walker et essaya de réfléchir.

Il l’avait cajolé et lui avait raconté des histoires ; il avait suivi les instructions et ajouté sans compter l’onguent de la sympathie à l’encens des éloges. Et qu’avait-il obtenu ?

Sa précieuse machine avait pratiquement réussi à se détruire.

Agir selon ces règles équivalait à renoncer à toute autorité, pensa-t-il. Si l’on voulait mettre un appareil en marche, on le mettait en marche. Il ne pouvait plus supporter de le dorloter. Au diable les instructions !

— Nous avons perdu assez de temps comme ça ! déclara Powell s’adressant à tout son équipage. Chacun à son poste. Nous rentrons.

Il fit taire leurs questions d’un regard et se propulsa hors de la cabine.

*

* *

Dans la salle de contrôle, il murmura une prière silencieuse. Puis il enclencha l’intercom.

— Danton ?

— Paré, capitaine.

— Arriglio ?

— Paré.

— Walker ?

— Prêt, capitaine.

— Dix secondes. Mise à feu du propulseur principal – Les moteurs s’éveillèrent. – Augmente la puissance. Au

maximum.

— Bien, capitaine.

— Six secondes. Walker, préparez-vous.

— Oui, capitaine, répondit une voix terrorisée.

— Quatre secondes, dit Powell, espérant que Walker n'aurait pas le temps de se persuader qu'il échouerait.

— Deux secondes.

Allons-y, se dit-il. Il vaudrait mieux que je ne me sois pas trompé. Les dés sont jetés.

— Une seconde.

— Départ ! À vous, Walker !

Le vaisseau bondit en avant, mais il ne put sentir aucune réaction de la part de Walker. L'appareil était propulsé uniquement par ses moteurs.

— Bien, Walker, dit froidement Powell. Accélérez encore un peu.

La poussée de Walker ne se faisait toujours pas sentir.

— Du bon travail, Walker, ajouta Powell. Arriglio, coupe les moteurs. Prenez la relève, Walker.

Durant une seconde d'angoisse, rien ne se passa, puis le vaisseau fut propulsé en avant.

Il y eut une secousse moins forte que lors du décollage, et les étoiles commencèrent à s'estomper.

— Prenez votre cap auprès de Danton, dit-il à Walker. Vous avez fait du bon travail.

Il avait trouvé la solution, pensa-t-il. Ces règles que Waverley lui avait données étaient peut-être efficaces sur Terre. Mais dans une situation d'urgence… Eh bien, il aurait quelques renseignements intéressants à lui communiquer à son retour.

Le blocage mental de Walker avait disparu lorsqu'il avait reçu ses ordres, lorsqu'il avait cru à ce que Powell lui avait dit. Naturellement, le capitaine rédigea mentalement de nouvelles instructions : *Un psi est un être humain, et doit être traité en tant que tel. Les pouvoirs des psi doivent être*

acceptés et utilisés comme des habiletés particulières et non comme des talents de phénomènes de foire.

— Capitaine ?

— Oui ? répondit Powell en reconnaissant la voix de Walker.

— Dois-je faire accélérer le vaisseau ?

— Faites. Mr. Walker, répondit avec sérieux Powell, sur un ton de commandement.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

Operating Instructions

LA SEULE CHOSE INDISPENSABLE

(1955)

Sur moins d'une année, Sheckley écrivit les six nouvelles qui forment l'histoire désespérante et effondrante de l'agence AAA Ace, spécialisée dans tout, *y compris la dératisation interstellaire. Richard Gregor et Frank Arnold ont laissé un souvenir particulièrement vivace dans la mémoire des amateurs de Sheckley.*

La Seule Chose indispensable *fut, dans l'ordre chronologique, la sixième et dernière entreprise du tandem. Elle aboutit à un échec en forme de jeu de glaces ou d'étiquette de camembert. Arnold et Gregor, toujours confiants, se retrouvent sur Denett, monde notoirement pluvieux de l'amas de Sycophax, aux prises avec une des machines les plus raffinées et les plus entêtées de la création sheckleyenne. Comme le déclare Arnold qui, comme d'habitude, a acheté la petite merveille pour une bouchée de pain chez Joe, le ferrailleur interstellaire : « Lorsqu'une machine aussi complexe que celle-ci est construite, elle prend des caractéristiques quasi humaines. » Pas étonnant si, quelques pages plus loin, on lit, à propos du Configurateur que « le doute était visible dans chacune de ses lampes »...*

Richard Gregor était assis derrière son bureau dans les locaux poussiéreux du Service de Modification Planétaire AAA Ace, le regard fixé avec lassitude sur une liste. Cette dernière portait les noms de deux mille trois cent cinq articles différents.

Gregor essayait de se rappeler ce qu'il avait pu oublier, s'il avait oublié quelque chose. La pommade antiradiations ? Les fusées de détresse ? L'ensemble de purification d'eau ? Tout cela était porté sur la liste.

Il bâilla et jeta un regard à sa montre. Arnold, son associé, aurait dû être de retour, à présent. Arnold avait été chargé de commander les deux mille trois cent cinq articles et de les arrimer en sécurité à bord du vaisseau spatial. Dans quelques heures, il était prévu que la AAA Ace décollerait pour aller effectuer un autre travail.

Mais n'avait-il rien omis ? Un vaisseau spatial était nécessairement une île devant se suffire à elle-même et où l'on ne pouvait compter sur personne. Si l'on manquait de haricots sur Démentia II, il ne fallait pas espérer pouvoir se réapprovisionner chez l'épicier du coin. Aucun garde-côte ne se dépêcherait de venir remplacer la garniture grillée de votre propulseur principal. Il fallait avoir à bord une pièce de rechange, et les outils permettant de la remplacer, ainsi que les manuels indiquant comment effectuer cette opération. L'espace était trop vaste pour permettre toute tentative de sauvetage.

Les récupérateurs d'oxygène ? Les réserves de cigarettes ? Il repoussa la liste de côté, trouva un paquet de cartes écornées, et les étala en un solitaire compliqué de sa propre invention.

Quelques minutes plus tard, Arnold pénétra dans la pièce avec un air désinvolte.

*

* *

Gregor regarda son associé avec méfiance. Lorsque le petit chimiste marchait en faisant des tels pas sautillants alors que son visage rayonnait de bonheur, des ennuis attendaient souvent la AAA Ace.

— As-tu tout trouvé ? demanda Gregor.

— J'ai fait mieux que cela, répondit fièrement Arnold. Grâce à moi nous avons économisé une importante somme d'argent.

— Oh non ! gémit Gregor. Qu'as-tu encore fait ?

— Réfléchis, pense simplement au gaspillage inévitable qui se produit lorsqu'on équipe une expédition normale. Nous emballons deux mille trois cent cinq articles, simplement pour le cas où nous en aurions besoin. Notre bénéfice s'en trouve amputé, notre espace vital est diminué, et la majeure partie de tout ce matériel ne sera jamais utilisée.

— À l'exception d'une ou deux choses, dit Gregor, qui seront indispensables à notre survie.

— J'en ai tenu compte. J'ai étudié avec soin le problème dans son ensemble, et, avec une chance extraordinaire, j'ai découvert la seule et unique chose absolument nécessaire à toute expédition. *La* chose indispensable.

Gregor se leva et domina son associé de toute sa hauteur. Des visions de mutilations dansaient dans son esprit mais il parvint cependant, bien qu'avec difficulté, à garder son calme.

— Arnold, j'ignore ce que tu as fait. Mais tu ferais mieux de faire charger les deux mille trois cent cinq objets de la liste à bord, et rapidement !

— Je ne peux pas, dit Arnold avec un petit rire nerveux. Je n'ai plus d'argent. Mais ce truc sera rapidement amorti, tu sais.

— Quel truc ?

— La seule chose indispensable. Viens jusqu'au vaisseau, je vais te montrer.

Gregor ne put rien obtenir de plus. Arnold sourit mystérieusement tout le long du chemin conduisant au port spatial d'Idlewild. Leur vaisseau se trouvait déjà dans le puits de lancement, son départ étant programmé pour quelques heures plus tard.

Arnold ouvrit la porte du sas avec un grand geste plein de panache.

— Voilà ! Admire la réponse aux prières de tous les astronautes en expédition.

Gregor pénétra à l'intérieur. Il vit une grosse machine à l'aspect fantastique sur laquelle étaient disposés au petit bonheur des cadrans, des voyants et des compteurs.

— N'est-elle pas belle ? – Arnold tapota la machine avec affection. – J'ai réussi à l'acheter à Joe, le ferrailleur interstellaire, pour une bouchée de pain.

*

* *

Pour Gregor, cela réglait le problème. Il avait déjà fait affaire avec Joe le ferrailleur interstellaire, auparavant, et il avait inévitablement été à chaque fois roulé. Les gadgets de Joe marchaient, il ne pouvait le nier, mais quant à savoir à quel moment, combien de fois, et de quelle façon, c'était une autre histoire.

Gregor fit preuve de fermeté.

— Je refuse d'aller dans l'espace avec un gadget de Joe. C'est fini. Nous pourrons peut-être revendre ce machin au poids de la ferraille.

Il commença à regarder autour de lui, en quête d'un comptoir de récupération.

— Attends ! le supplia Arnold. Laisse-moi te faire une démonstration. Imagine-toi que nous soyons dans l'espace et que le propulseur principal se mette à cafouiller et tombe

en panne. Après examen, nous découvrons qu'un écrou en durralliage de six s'est dévissé du pignon numéro trois. Nous ne retrouvons pas cet écrou. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous prenons un nouvel écrou parmi les deux mille trois cent cinq objets que nous avons emportés en prévision d'une panne semblable.

— Ah ! Mais tu n'as pas mentionné d'écrou de six sur ta liste ! – Arnold était triomphant. – J'ai vérifié. Alors ?

— Je ne sais pas, dis-moi.

Arnold alla jusqu'à la machine, pressa un bouton et dit d'une voix nette et forte :

— Un écrou de six en durralliage, un !

La machine murmura et bourdonna – il y eut des éclairs de lumière. Puis un panneau glissa, révélant un écrou de six flambant neuf.

— Voilà ce que nous faisons.

— Hmmm… – Gregor n'était pas particulièrement impressionné. – C'est donc une machine à faire des écrous. Qu'est-ce qu'elle sait faire d'autre ?

Arnold pressa de nouveau le bouton.

— Une livre de crevettes bien fraîches.

Lorsque le panneau glissa en arrière, les crevettes se trouvaient derrière.

— J'aurais dû lui dire de les décortiquer, fit remarquer Arnold. Oh, c'est bon. – Il pressa de nouveau le bouton. – Une barre de graphite d'un mètre vingt de long et de cinq centimètres de diamètre.

Cette fois le panneau dut s'ouvrir bien plus, pour laisser sortir la barre.

— Que sait-il faire d'autre ? demanda Gregor.

— Que désires-tu ? Un petit bébé tigre ? Un carburateur ascensionnel à air modèle A ? Une ampoule électrique de vingt-cinq watts ? Ou une plaquette de chewing-gum ?

— Tu veux dire que cela peut *synthétiser* n'importe quoi ?

— Absolument tout. On appelle cela un configurateur. Vas-y, essaye toi-même.

Gregor ne se fit pas prier et matérialisa rapidement : une pinte d'eau fraîche, une montre-bracelet et une jarre de sauce béarnaise d'une marque connue.

— Humm, dit-il.

— Tu vois ce que je veux dire ? N'est-il pas préférable d'emporter ce configurateur plutôt que deux mille trois cent cinq objets ? N'est-il pas plus simple et plus logique de produire ce dont nous avons besoin, au moment où nous en avons besoin ?

— Si bien sûr, mais…

— Mais quoi ?

Gregor secoua la tête. Quoi, vraiment ? Il n'en avait aucune idée. Il savait simplement, par triste expérience, que les gadgets n'étaient jamais aussi utiles, fiables ou logiques qu'ils le paraissaient à première vue.

Il réfléchit profondément, puis enfonça le bouton.

— Un transistor, série GE 1324E.

La machine bourdonna. Et le petit transistor apparut.

— Ça semble valable, admit Gregor. Mais, que fais-tu ?

— Je décortique les crevettes, répondit Arnold.

Après avoir dégusté un succulent bouquet de crevettes, les deux associés reçurent de la tour l'autorisation de décoller. Une heure plus tard, le vaisseau était dans l'espace.

*

* *

Ils se dirigeaient vers Denett IV, un monde de taille moyenne de l'amas de Sycophax. Denett était une planète chaude, humide, fertile, qui n'avait qu'un seul inconvénient majeur : trop de pluies. Il pleuvait sur Denett quatre-vingt-dix pour cent du temps, et lorsqu'il ne pleuvait pas le ciel était menaçant.

Par chance, les principes du contrôle climatique étaient bien connus, étant donné que de nombreux mondes souffraient de problèmes similaires. Il ne faudrait que quelques jours à la AAA Ace pour modifier le climat local.

Après un voyage sans histoire, Denett fut en vue. Arnold prit la relève du pilote automatique et fit descendre le vaisseau à travers d'épais nuages. Ils churent, traversant des kilomètres d'une brume pâle et filandreuse. Finalement, les sommets des montagnes commencèrent à apparaître, puis ils virent une plaine unie et grise.

— Drôles de couleurs pour un paysage, fît remarquer Gregor.

Arnold hocha la tête. Avec une aisance due à une longue pratique, il descendit en spirale, stabilisa l'appareil, puis s'abaissa avec précision jusqu'à la plaine où, alors que toutes les forces s'équilibraient, il coupa le propulseur principal.

Gregor eut une soudaine prémonition du désastre.

— Remonte ! hurla-t-il.

Réagissant instinctivement, Arnold lança sa main pour actionner le bouton de mise à feu et le manqua. Le vaisseau resta immobile un instant, puis s'enfonça à travers la plaine sur encore trois mètres.

Ce qu'ils avaient pris pour le sol, semblait-il, n'était que du brouillard. Leur erreur était excusable, car l'on ne pouvait trouver une brume d'une telle densité que sur Denett.

Ils ôtèrent rapidement leurs ceintures de sécurité et tâtèrent leurs muscles et leurs dents. Après s'être assurés qu'ils n'avaient rien d'endommagé sur le plan corporel, ils inspectèrent consciencieusement l'appareil.

Le choc n'avait fait aucun bien à leur vieux vaisseau spatial. La radio et le pilote automatique étaient irrémédiablement détruits. Plusieurs plaques de poupe étaient voilées et, pire que tout, certains composants du contrôle d'inversion de propulsion avaient volé en éclats.

— Nous avons eu de la chance, dit Arnold.

— Ouais, répondit Gregor, scrutant la brume qui couvrait ce monde. Mais la prochaine fois, nous utiliserons le radar.

— Dans un sens, je suis content de ce qui s’est passé, dit Arnold. Tu vas avoir l’occasion de constater ce qu’est réellement un configurateur. Au boulot.

*
* *

Ils firent une liste des pièces endommagées, puis Arnold monta jusqu’au configurateur, pressa le bouton et dit :

— Une plaque de propulsion, de trente-deux centimètres carrés vingt-cinq sur douze millimètres de diamètre, en alliage d’acier 342.

La machine livra rapidement l’objet.

— Il nous en faut dix, dit Gregor.

— Je sais. Arnold pressa à nouveau le bouton. Une autre.

La machine ne fit rien.

— Il doit falloir sans doute énoncer la commande en détail. Il appuya de nouveau sur le bouton.

— Une plaque de propulsion, de trente-deux centimètres carrés vingt-cinq, sur douze millimètres de diamètre, en alliage d’acier 342.

La machine resta silencieuse.

— C’est bizarre, fit remarquer Arnold.

— N’est-ce pas ?

Gregor ressentait une étrange sensation de vide au creux de son estomac.

Arnold essaya de nouveau, sans succès. Il réfléchit profondément, puis pressa le bouton et dit :

— Une tasse à thé en plastique.

La machine produisit une tasse à thé en plastique bleu vif.

— Une autre, ordonna Arnold. Comme le configurateur restait au repos, Arnold demanda un crayon de pastel.

La machine obéit aussitôt.

— Un autre crayon de pastel.

La machine n’obéit pas.

— Voilà qui est intéressant. Je suppose que quelqu’un aurait dû penser à cette possibilité.

— Laquelle ?

— Que le configurateur peut fournir n’importe quoi, mais en un seul et unique exemplaire.

— Ça tombe bien. Nous avons besoin de neuf plaques supplémentaires. Et le contrôle d’inversion de propulsion nécessite quatre composants identiques. Qu’allons-nous faire ?

— Nous trouverons bien une solution.

— Je l’espère, dit Gregor.

Dehors, la pluie se mit à tomber. Les deux associés s’assirent pour réfléchir.

*

* *

— Il ne peut y avoir qu’une explication, dit Arnold, plusieurs heures plus tard. Le principe du plaisir.

— Hein ? demanda Gregor.

Il sommeillait, bercé par le clapotis de la pluie contre la coque de leur vaisseau spatial.

— Cette machine doit posséder une forme d’intelligence, expliqua Arnold. Après tout, elle reçoit des stimuli, les traduits en ordres, et fabrique des produits à partir d’un plan mental.

— Elle le fait, mais une seule fois.

— Oui, mais pourquoi une seule fois ? C’est la clé du problème. Je pense que c’est une notion de plaisir qui lui impose cette limitation.

— Je n’arrive pas à te suivre, dit Gregor.

— Écoute. Les constructeurs de cette machine ne l’auraient pas volontairement limitée de cette façon. La seule explication plausible est la suivante : lorsqu’une

machine aussi complexe que celle-ci est construite, elle prend des caractéristiques quasi-humaines. Elle tire un plaisir mécanique à produire de nouvelles choses. Mais une chose n'est nouvelle qu'une fois. Ensuite, le configurateur veut de la nouveauté.

Gregor se laissa de nouveau glisser dans son demi-sommeil apathique, tandis qu'Arnold continuait d'expliquer sa théorie.

— Atteindre le maximum de son potentiel, voilà ce que désire une machine. Le configurateur voudrait créer le plus grand nombre de choses possible. Selon un tel point de vue, la répétition doit être une perte de temps, autant qu'une tâche ennuyeuse.

— C'est le raisonnement le plus spécieux que j'aie jamais entendu, dit Gregor. Mais, en supposant que tu aies raison, que pourrions-nous faire ?

— Je ne satis pas.

— C'est bien ce que je pensais.

Pour dîner, ce soir-là, le configurateur créa un rosbif digne d'éloges. Ils terminèrent leur repas avec une tarte aux pommes ainsi que du fromage fort. Leur moral en fut considérablement amélioré.

— Des substitutions, dit plus tard Gregor, fumant un cigare du configurateur. Voilà ce que nous devons essayer. L'alliage 342 n'est pas l'unique matériau que nous pouvons utiliser pour les plaques. Il existe un tas d'autres métaux pouvant tenir le coup jusqu'à la Terre.

*

* *

Le configurateur refusa de se laisser convaincre lorsqu'ils lui demandèrent de fabriquer une plaque de fer. Il opposa également un refus catégorique pour tous les alliages d'acier. Ils demandèrent, et obtinrent, une plaque de bronze. Mais alors la machine ne voulut plus leur donner ni cuivre ni

étain. L’aluminium était acceptable, tout comme le cadmium, le platine, l’or et l’argent. Une plaque de tungstène constitua un objet rare fort intéressant ; Arnold aurait voulu savoir comment la machine l’avait fondu. Gregor ayant formellement interdit le plutonium, ils étaient à court de métaux pouvant convenir. Arnold trouva une céramique extra dure comme substitut, et la dernière plaque fut en zinc pur.

Les métaux nobles auraient naturellement tendance à fondre dans la chaleur de l’espace, mais avec un refroidissement approprié, ils pourraient résister jusqu’à la Terre. Tout compte fait, c’était du bon travail, et les deux associés trinquèrent avec un xérès excellent, bien que légèrement sirupeux.

Le lendemain, ils boulonnèrent les plaques à leurs emplacements et examinèrent leur travail. L’arrière du vaisseau ressemblait à une couverture en patchwork.

— Je trouve ça très joli, dit Arnold.

— Espérons seulement que ça tiendra le coup. Bon, maintenant, passons aux composants de l’inverseur de propulsion.

Mais c’était un tout autre problème. Quatre pièces identiques manquaient – des assemblages délicats, de verre et de câbles, construits avec une extrême précision. Aucune substitution n’était possible.

Le configurateur livra le premier sans hésitation. Mais ce fut tout. Vers midi, les deux hommes étaient découragés.

— Une idée ? demanda Gregor.

— Pas pour l’instant. Faisons une pause pour déjeuner.

Ils optèrent pour une salade de homard et la commandèrent à la machine. Le configurateur bourdonna durant un instant mais ne produisit rien.

— Qu’est-ce qui ne va pas, maintenant ? demanda Gregor, fixant méchamment l’appareil.

— Je le craignais.

— Qu’est-ce que tu craignais ? Nous n’avons jamais encore demandé de homard.

— Non, mais nous avons déjà commandé des crevettes. Ce sont tous deux des crustacés, et je crains que le configurateur ne commence à prendre ses décisions selon la classification des espèces.

— Alors, tu ferais mieux d’ouvrir quelques boîtes de conserve.

Arnold eut un sourire gêné.

— Eh bien, comme j’avais acheté le configurateur, je ne pensais pas que ce serait utile. C’est-à-dire…

— Pas de conserves ?

— Pas une.

Ils retournèrent vers la machine et demandèrent du saumon, de la truite et du thon, sans obtenir de résultat. Puis ils essayèrent du porc rôti, un gigot d’agneau et du veau. Rien.

— Je suppose qu’il estime que notre rosbif est représentatif de tous les mammifères, dit Arnold. C’est intéressant. Nous devrions pouvoir développer une nouvelle théorie complète sur la classification des es…

— Pendant que nous mourrons de faim, l’interrompit Gregor.

Il essaya du poulet rôti, et cette fois le configurateur obéit sans hésitation.

— Eureka ! cria Arnold.

— Malédiction ! s’exclama Gregor. J’aurais dû commander un dindon. Un gros.

*

* *

La pluie continuait de tomber sur Denett et la brume tournoyait autour de la poupe au patchwork hurlant. Arnold commença une série de calculs à la règle à calculer.

Gregor termina le xérès, essaya sans succès de commander une caisse de scotch et commença à jouer au solitaire. Ses meilleures idées lui venaient toujours pendant qu'il jouait.

Ils soupèrent d'un repas frugal composé des restes du poulet, puis Arnold termina ses calculs.

— Ça devrait marcher, dit-il.

— Qu'est-ce qui devrait marcher ?

— Le principe de plaisir. Arnold se leva et commença à faire les cent pas dans la cabine. Cette machine à des caractéristiques presque humaines. Elle possède certainement la capacité de s'instruire. Je pense que nous pouvons lui apprendre à prendre du plaisir en produisant la même chose plusieurs fois de suite. Je précise que je parle des composants de l'inverseur de propulsion.

— Ça vaut la peine d'essayer, reconnut Gregor. Mais maintenant, tu sais pourquoi le configurateur a fini chez Joe le ferrailleur.

Ils parlèrent à la machine jusqu'à une heure avancée de la nuit. Arnold lui murmura sur un ton persuasif les joies de la répétition. Gregor parla de la valeur esthétique inhérente à la production d'un objet artistique tel qu'un composant d'inverseur de propulsion, pas une fois, mais plusieurs, chaque objet étant un duplicata exact et parfait du précédent.

Arnold s'adressa à la machine, lui parlant avec lyrisme du frisson suprême qu'engendrait la fabrication sans fin des mêmes pièces, la production ininterrompue d'objets semblables, faits du même matériau, sortant au même rythme. L'extase !

Gregor fit alors remarquer que la répétition était un concept philosophique magnifique qui convenait à merveille à la nature particulière et aux capacités d'une machine. En tant que système conceptuel, continua-t-il, la répétition (par opposition à la simple création) approchait de près l'entropie, ce qui, mécaniquement, était la perfection.

Par des cliquetis et des éclairs de lumière, le configurateur prouvait qu'il les écoutait attentivement. Et lorsque l'aube pâle et humide de Denett teinta le ciel, Arnold poussa le bouton et commanda un composant d'inverseur de propulsion.

La machine hésita. Ses voyants vacillèrent, incertains, les indicateurs oscillèrent dans un processus d'affolement momentané. Le doute était visible dans chaque lampe.

Il y eut un cliquetis. Le panneau glissa – et un autre composant d'inverseur de propulsion se trouvait derrière lui.

— Nous avons réussi ! cria Gregor, tout en donnant une grande claque dans le dos d'Arnold.

Il répéta rapidement son ordre. Mais cette fois le configurateur émit un vrombissement sonore et énergique.

Et ne produisit rien.

Gregor fit un nouvel essai. Mais la machine n'était plus plongée dans l'incertitude et refusait de créer les composants demandés.

— Qu'est-ce qui ne va pas, à présent ? demanda Gregor.

— C'est évident. Cette machine a voulu essayer la répétition, juste au cas où elle aurait laissé échapper quelque chose. Mais après l'essai, le configurateur a estimé qu'il n'aimait pas du tout ça.

— Une machine qui n'aime pas la répétition ! gémit Gregor. C'est inhumain !

— Au contraire, corrigea Arnold sur un ton malheureux. C'est bien trop fichtrement humain !

*

* *

C'était l'heure du souper, et les deux associés durent puiser dans leurs souvenirs pour trouver de la nourriture que le configurateur accepterait peut-être de produire. Un plat de légumes fut assez facile à obtenir, mais il était insuffisant. La machine leur accorda un morceau de pain,

mais pas de gâteaux. Les produits laitiers étaient sur la liste noire étant donné qu'ils avaient eu du fromage, le jour précédent.

Finalement, après une heure d'essais et d'erreurs, le configurateur leur donna une livre de steak de baleine, hésitant apparemment quant à la classification de cet animal.

Gregor se remit au travail, fredonnant les joies de la répétition dans les récepteurs de la machine. Un bourdonnement régulier et un éclair lumineux occasionnel prouvaient que le configurateur écoutait. C'était un signe pouvant redonner espoir.

Arnold emporta plusieurs livres techniques et se plongea dans un projet qui lui était propre. Plusieurs heures plus tard, il réapparut en poussant un cri de triomphe.

— Je savais que je trouverais !

— Quoi ?

— Un substitut au contrôle d'inverseur de propulsion ! Il poussa le livre sous le nez de Gregor. Regarde ça. Un homme de science de Vednier II a mis au point ce système, il y a cinquante ans. C'est maladroit, selon nos normes modernes, mais ça doit marcher. Et ça s'adaptera parfaitement à notre vaisseau.

— Mais de quoi est-ce fait ?

— J'ai gardé le meilleur pour la fin. Nous ne pouvons pas échouer. C'est du caoutchouc !

Rapidement, il appuya sur le bouton du configurateur et lut la description du contrôle d'inverseur de propulsion à la machine.

Rien ne se produisit.

— Tu dois faire un contrôle de Vednier ! cria Arnold, s'adressant au configurateur. Sinon, tu violeras tes propres principes !

Il pressa le bouton et, en articulant nettement, il relut la description de l'objet.

Rien ne se produisit.

Gregor fut soudain saisi d’un horrible doute. Il alla derrière le configurateur, trouva ce qu’il avait craint, et désigna à Arnold la plaque du constructeur. Il lut :

— Configurateur de classe 3. Laboratoire Vednier. Made in Vednier II.

— Je vois, ils ont déjà dû l’utiliser pour fabriquer ces machins, dit Arnold avec lassitude.

Gregor ne fit aucun commentaire. Il lui semblait simplement qu’il n’y avait rien à dire.

*

* *

De la moisissure commençait à se former à l’intérieur du vaisseau spatial, et une plaque d’acier de la poupe laissait déjà apparaître des taches de rouille. La machine écoutait toujours le chant répétitif des deux associés, mais ne faisait rien.

Le problème d’un autre repas se posa de nouveau. Les fruits étaient hors de question à cause de la tarte aux pommes, tout comme les viandes, les légumes, les produits laitiers, les poissons et les céréales. Finalement, ils mangèrent à contrecœur des cuisses de grenouilles, des sauterelles grillées (selon une vieille recette chinoise) et des filets d’iguane. Mais à présent que les reptiles, les insectes et les batraciens avaient été utilisés, ils savaient que leur machine à repas refuserait de leur en fournir de nouveau.

Les deux hommes montraient des signes de tension. Le long visage de Gregor devint plus décharné que jamais et Arnold découvrit des traces de moisissure dans ses cheveux.

À l’extérieur, la pluie tombait sans cesse, passant devant les hublots pour s’écraser sur le sol détrempé. Le vaisseau spatial commença à s’enfoncer, s’enterrant lui-même sous son propre poids.

Pour le repas suivant ils ne parvinrent pas à trouver un seul plat que la machine pût accepter.

Puis Gregor eut une idée.

Il y pensa et repensa avec soin. Un autre échec ébranlerait leur moral déjà bien bas. Mais bien que les chances de succès fussent légères, il devait essayer.

Lentement, il s'approcha du configurateur.

Arnold releva le regard et fut effrayé par la lueur de folie qu'il vit dans les yeux de son associé.

— Gregor ! Que vas-tu faire ?

— Je vais donner un dernier ordre à cette chose.

D'une main tremblante, Gregor poussa le bouton et murmura sa demande.

Il y eut un moment de profond silence, puis Arnold hurla :

— Recule-toi !

Le configurateur frissonnait et tremblait, les aiguilles des cadrans bondissaient par saccades, les voyants lumineux vacillaient. Les jauges de chaleur et d'énergie lançaient des éclairs, passant du rouge au pourpre.

— Que lui as-tu demandé de faire ? demanda Arnold.

— Je ne lui ai pas demandé de faire quoi que ce soit, je lui ai simplement commandé de se reproduire !

Le configurateur eut un frissonnement convulsif et émit un nuage de fumée noire. Les deux associés se mirent à tousser, à demi asphyxiés.

Lorsque la fumée se fut un peu dissipée, ils virent que le configurateur se trouvait toujours là. Sa peinture était écaillée et ses indicateurs tordus, et, à ses côtés, brillant d'huile de machine et flambant neuf, se trouvait un double du configurateur.

— Tu as réussi ! exultait Arnold. Tu nous as sauvés !

— J'ai fait plus que cela, dit Gregor avec satisfaction. J'ai trouvé le moyen de faire fortune. Il se tourna vers le double du configurateur, pressa le bouton et cria : Reproduis-toi !

*

* *

Moins d’une semaine plus tard, Arnold, Gregor, et trois configurateurs étaient de retour au port spatial d’Idlewild, ayant terminé leur travail sur Denett. Dès qu’il se furent posés, Arnold quitta le vaisseau et prit un taxi.

Il se rendit d’abord dans Canal Street puis vers le centre de New York. Il ne lui fallut guère de temps et il fut bientôt de retour au vaisseau.

— Oui, tout est réglé, déclara-t-il à Gregor. J’ai contacté plusieurs joailliers. Nous pourrons vendre quelques belles pierres sans faire tomber les cours. Ensuite, je pense que nous pourrons charger les configurateurs de produire du radium durant un certain temps, puis… Qu’est-ce qui ne va pas ?

Gregor le regardait avec amertume.

— Tu ne remarques rien ?

— Hein ?

Arnold parcourut la cabine du regard, avant de fixer Gregor, puis les configurateurs.

Ce fut alors qu’il le remarqua.

Quatre configurateurs se trouvaient dans la cabine, là où il n’aurait dû y en avoir que trois.

— Tu as donné l’ordre à l’un d’eux de se reproduire ? demanda Arnold. Il n’y a aucun mal à ça. Dis à chacun d’eux de nous faire un diamant…

— Tu n’as pas encore compris. Regarde !

Gregor pressa le bouton du configurateur le plus proche en disant :

— Un diamant !

Le configurateur commença à frissonner.

— La répétition ! dit Gregor. Elle a tout gâché. Toi et tes foutus principes de plaisir…

La machine fut parcourue d’un violent tremblement et donna le jour à :

Un autre configurateur.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.
The Necessary Thing.

N’Y TOUCHEZ PAS !

(1954)

Voici une nouvelle qui attira tout particulièrement les foudres de Damon Knight. Ce dernier lui reproche un postulat de départ qui, selon lui, supprime toute surprise, tout effet comique possible, puisque le lecteur n’imagine que trop bien la suite. Mais c’est précisément la force de N’y touchez pas ! *Évidemment, dès les premières pages, dès que nos gros malins de Terriens s’emparent d’un vaisseau spatial construit par une civilisation étrangère, on dresse une liste instantanée des malheurs qui les attendent, eux, toujours accrochés à leur bonne étoile, ce pauvre Soleil jaune perdu dans un bras mineur de la galaxie. Mais l’important, la seule chose qui compte, c’est le « slow burning », la combustion lente chère à Laurel et Hardy, à Jerry Lewis. C’est un véritable plaisir pour l’esprit et le regard que d’assister à la démolition des trois Dupont victimes de la haute technologie mabogienne…*

Le détecteur de masse du vaisseau vira au rose, puis au rouge. Agee somnolait aux commandes, en attendant que

Victor ait achevé de préparer leur dîner. Il releva soudain la tête.

— Planète en vue ! cria-t-il pour dominer le sifflement de l'air qui s'échappait.

Le capitaine Barnett hocha la tête. Il acheva de façonner un emplâtre chaud et l'appliqua sur la coque fatiguée de l'*Endeavor.* Le sifflement de l'air se mua en un son plus doux, mais ne cessa pas complètement. Il était toujours impossible de colmater complètement une fissure de ce genre.

Barnett s'approcha du tableau de bord. La planète était à peine visible, occultée en partie par un petit soleil rouge. Elle était d'un vert lumineux qui se détachait contre le noir intense de l'espace et elle évoqua chez les deux hommes une commune pensée.

Barnett transforma la pensée en mots :

— Je me demande s'il y a sur cette planète quelque chose qui vaille la peine d'être emporté, dit-il en fronçant les sourcils.

Agee leva un sourcil blanc avec espoir. Ils observèrent le tableau de bord sur lequel les cadrans commençaient à enregistrer.

Jamais ils n'auraient repéré la planète s'ils avaient dirigé l'*Endeavor* le long de la Voie Commerciale de la Galaxie Australe. Mais la Police Confédérée commençait à pulluler le long de cette voie, et Barnett avait préféré s'en tenir au large.

L'*Endeavor* était enregistré comme vaisseau commercial – mais le fret qu'il transportait consistait en plusieurs bouteilles d'un acide extrêmement puissant utilisé pour l'ouverture des coffres-forts, et en trois bombes atomiques de taille moyenne. Les autorités voyaient d'un mauvais œil ce genre de marchandises et elles s'efforçaient toujours de faire supporter à l'équipage quelque vieille charge – un meurtre sur la Lune, un vol sur Omega, un délit d'effraction

sur Samia II. De vieux crimes presque oubliés que la police persistait malheureusement à ramener sur le tapis.

Et pour arranger les choses, l'*Endeavor* était dépassé en armement par les nouveaux croiseurs de la police. Ils avaient donc emprunté une route détournée pour se rendre à la Nouvelle Athènes, où un nouveau filon d'uranium très riche avait été découvert.

— Cette planète n'a pas l'air très intéressant, dit Agee qui examinait les cadrans d'un œil critique.

— Il n'y a qu'à laisser tomber, répondit Barnett.

Les indications étaient sans intérêt. La planète, plus petite que la Terre, ne figurait pas sur les cartes et elle ne présentait aucune valeur commerciale hormis son atmosphère oxygénée.

Alors qu'ils s'apprêtaient à la dépasser, le détecteur de métaux lourds s'anima soudain.

— Il y a quelque chose là ! s'exclama Agee en interprétant rapidement les multiples indications des cadrans. De la matière pure. *Très* pure – et en surface !

Il jeta un coup d'œil à Barnett, qui hocha la tête. Le vaisseau remit le cap sur la planète.

Victor arriva de l'arrière, sa petite calotte de laine posée sur sa grosse tête rasée. Il regarda par-dessus l'épaule de Barnett tandis qu'Agee amorçait une spirale de descente serrée. Arrivés à un demi-mille de la surface, ils virent leur dépôt de métal lourd.

C'était un vaisseau spatial, dressé verticalement sur sa queue au milieu d'une clairière naturelle.

— C'est *très* intéressant, dit Barnett, en faisant signe à Agee de se rapprocher du vaisseau.

Agee perdit de l'altitude avec une habileté consommée. Il avait largement dépassé la limite d'âge obligatoire pour les maîtres-pilotes, mais ses réflexes avaient toujours la même coordination. Barnett, qui l'avait trouvé à la côte et sans un sou, l'avait aussitôt engagé. Le capitaine était toujours

heureux de venir en aide à un autre homme, à condition que celui-ci pût lui rendre service et ultérieurement lui procurer des avantages. Les deux hommes partageaient les mêmes idées sur la propriété privée, mais leur opinion différait parfois sur les moyens à utiliser pour se l'approprier. Agee préférait ne pas courir de risques. Barnett, pour sa part, était plus courageux qu'il ne convenait à un spécimen de cette espèce relativement fragile que l'on appelle *homo sapiens.*

En approchant de la surface de la planète, ils virent que le vaisseau étranger était plus grand que l'*Endeavor,* et qu'il brillait avec l'éclat du neuf. La forme de sa coque ne leur était pas familière, pas plus que les marques qu'elle portait.

— Vous avez déjà vu quelque chose de ce genre ? demanda Barnett.

Agee fouilla dans sa vaste mémoire.

— Ça ressemble à ce qu'on fabrique sur Céphée, dit-il, avec cette différence qu'ils ne les font pas si trapus. On s'est drôlement éloignés, vous savez. Il se pourrait même que ce vaisseau n'appartienne pas à la Confédération.

Victor contemplait le vaisseau étranger, ses grosses lèvres flasques d'étonnement. Il poussa un gros soupir.

— Ça ferait rudement notre affaire, un vaisseau comme ça, hein, capitaine ?

Le sourire soudain de Barnett ressemblait à une fissure dans du granit.

— Victor, avec toute ta simplicité, tu as mis le doigt dessus. Oui, ça *ferait* rudement notre affaire, un vaisseau comme ça. Atterrissons et ayons un petit entretien avec son capitaine.

Avant d'assujettir sa courroie de sécurité, Victor s'assura que les paralyseurs à froid étaient à pleine charge.

Une fois au sol, ils lancèrent une fusée parlementaire, orange et verte, mais n'obtinrent aucune réponse du vaisseau étranger. L'analyse de l'atmosphère de la planète

la définissait comme respirable et à une température de 22 degrés. Après quelques minutes d'attente, ils sortirent du vaisseau, leurs paralyseurs à froid prêts sous leurs blousons.

Les trois hommes affectèrent des sourires aimables tandis qu'ils franchissaient les cinquante mètres qui séparaient les deux vaisseaux.

Vu de près, le vaisseau étranger était splendide. Son enveloppe brillante, d'un gris argenté, était à peine marquée par les chocs de météorites. Son sas pneumatique était ouvert et un ronronnement doux leur apprit que les générateurs étaient en cours de recharge.

— Il y a quelqu'un ? cria Victor dans le sas. Sa voix se répercuta en échos sourds dans les profondeurs du vaisseau. Il n'y eut pas de réponse, seulement le bourdonnement des générateurs et le bruissement de l'herbe dans la plaine.

— Où pensez-vous qu'ils soient allés ? demanda Agee.

— Prendre l'air, probablement, répondit Barnett. Je ne pense pas qu'ils s'attendaient à recevoir des visiteurs.

Victor s'assit placidement sur le sol. Barnett et Agee firent lentement le tour de la base de l'astronef, pleins d'admiration devant ses énormes réacteurs.

— Vous croyez que vous pourriez le manœuvrer ? demanda Barnett.

— Pourquoi pas ? répondit Agee. D'une part, le système de propulsion est du type conventionnel. Quant aux servos, tous les êtres qui respirent de l'oxygène utilisent des systèmes de commandes analogues. Je pense que je pourrais l'avoir en main en peu de temps.

— Quelqu'un vient, avertit Victor.

Ils s'écartèrent vivement du sas.

À trois cents mètres de la nef se dressait une forêt broussailleuse. Une silhouette était apparue entre deux arbres et se dirigeait maintenant vers eux.

Agee et Victor levèrent en même temps leur paralyseur.

Dans ses jumelles, Barnett découvrit un petit être de forme rectangulaire, haut de soixante centimètres et large de trente. Cela n'avait pas plus de cinq centimètres d'épaisseur et ne comportait pas de tête.

Barnett fronça les sourcils. C'était la première fois qu'il voyait un rectangle flotter au-dessus des hautes herbes.

Ajustant ses oculaires, il constata que la créature était vaguement humanoïde, c'est-à-dire qu'elle avait quatre membres dont deux, presque cachés par l'herbe, lui servaient pour se déplacer, tandis que les deux autres se tendaient rigidement en l'air. Au centre de la créature, Barnett pouvait tout juste distinguer deux petits yeux et une bouche. L'être ne portait ni scaphandre ni casque.

— Curieux, murmura Agee en réglant l'intensité de son paralyseur. Je suppose qu'il est tout seul.

— Je l'espère, répondit Barnett en dégageant à son tour son arme.

— Distance : deux cents mètres environ. Agee visa, puis releva la tête. Désirez-vous d'abord lui parler, capitaine ?

— Pour lui dire quoi ? répondit Barnett avec un lent sourire. Laissons-le s'approcher encore un peu, toutefois. Il ne faut pas le rater.

Agee leva la tête et ajusta la petite silhouette dans sa ligne de mire.

Kalen s'était posé sur ce petit monde désert dans l'espoir d'y faire sauter quelques tonnes d'érol, un minerai hautement apprécié par les Mabogiens. Il n'avait pas eu de chance. La bombe à la thetnite était toujours logée dans sa poche ventrale, en compagnie d'une noix de kerba oubliée. Il lui faudrait rentrer à Mabog avec du lest en guise de cargaison.

Eh bien, tant pis, songea-t-il. J'aurai plus de chance la pro…

Il fut stupéfait de voir à côté de son vaisseau un mince astronef étrangement profilé. Il ne s'attendait nullement à trouver quelqu'un sur ce petit monde désolé.

Et ses habitants l’attendaient devant le sas de son propre vaisseau ! Kalen vit tout de suite qu’ils étaient vaguement mabogiens d’aspect. Il existait une race qui leur ressemblait beaucoup au sein de l’Union Mabogienne, mais ses vaisseaux étaient complètement différents. Son intuition lui suggéra que ces étrangers pouvaient bien être les représentants de cette grande civilisation qui, disait-on, existait à la périphérie de la Galaxie.

Il pressa le pas afin de les accueillir.

Curieusement, les étrangers demeuraient immobiles. Pourquoi n’avançaient-ils pas à sa rencontre ? Il savait qu’ils l’avaient vu, car tous trois le montraient du doigt.

Il pressa encore le pas, réalisant qu’il ne connaissait rien de leurs coutumes. Il espéra seulement que leur cérémonial d’accueil ne se prolongerait pas interminablement. Une seule heure passée sur ce monde inamical l’avait terriblement fatigué. Il avait faim, et grand besoin d’une douche…

Quelque chose d’intensément froid le secoua et le fit s’arrêter. Il regarda autour de lui avec appréhension. Était-ce là une propriété inconnue de cette planète ?

Il se remit en marche. Une seconde flèche glacée l’atteignit, lui gelant l’épiderme sur tout un côté du corps.

Cela devenait sérieux. Les Mabogiens comptaient parmi les espèces les plus robustes de la Galaxie, mais leur résistance avait des limites. Kalen chercha du regard l’origine de ses difficultés.

Les étrangers *tiraient* sur lui !

Pendant un instant, ses centres de pensée refusèrent d’accepter le témoignage de ses sens. Kalen savait ce qu’était le meurtre. Il avait observé avec une horreur étonnée cette forme de perversité parmi certaines espèces animales dégénérées. En outre, il existait des ouvrages consacrés à la psychologie des êtres anormaux dans lesquels était analysé chaque cas de meurtre prémédité qui s’était produit dans l’histoire de Mabog.

Mais qu’une chose pareille lui arrive, à lui ! Kalen ne parvenait pas à y croire.

Un nouveau choc glacé l’atteignit. Kalen demeura immobile, essayant de se convaincre qu’il ne rêvait pas, que cela était bien réel. Il ne pouvait pas comprendre que des créatures possédant un sens suffisant de la coopération pour pouvoir conduire un vaisseau spatial pussent être capables de *meurtre.*

En outre, ils ne savaient même pas qui il était !

Presque trop tard, Kalen fit demi-tour et courut vers la forêt. Les trois étrangers tiraient ensemble maintenant et l’herbe autour de lui devenait blanche et craquante.

Tout son épiderme était maintenant gelé. La constitution des Mabogiens n’était pas conditionnée pour le froid, qui gagnait lentement ses organes internes.

Néanmoins, il avait toujours de la peine à croire ce qui arrivait.

Kalen atteignit la forêt, mais deux décharges le frappèrent au moment où il se glissait derrière un arbre. Il sentait ses organes internes peiner désespérément pour rétablir la chaleur de son corps, mais il dut, à son profond regret, s’abandonner aux ténèbres qui l’envahissaient.

— Quelle créature idiote ! déclara Agee en rengainant son arme.

— Idiote, mais drôlement résistante, dit Barnett. Il n’existe pourtant pas de créature respirant de l’oxygène qui puisse résister à un pareil traitement. Il sourit fièrement et flatta de la main la coque gris argent du vaisseau. Nous allons le baptiser *Endeavor II.*

— Un triple hourra pour le capitaine ! cria Victor avec enthousiasme.

— Économise ton souffle, dit Barnett. Tu en auras besoin. Il leva les yeux vers le ciel. Il nous reste encore environ quatre heures de jour. Victor, tu vas transporter ici les provisions, l’oxygène et les outils de l’*Endeavor I* et

débrancher ses accus. Nous reviendrons un jour récupérer cette vieille baille. Je veux décoller avant le coucher du soleil.

Victor se précipita vers l'*Endeavor I.* Barnett et Agee montèrent à bord du vaisseau étranger.

La partie arrière de l'*Endeavor II* était bourrée de générateurs, de moteurs, de convertisseurs, de servos et de réservoirs de carburant et d'air. Au-dessus était aménagée une énorme cale, qui occupait presque entièrement l'autre partie du vaisseau. Elle était pleine de noix de toutes tailles et de toutes les couleurs, allant de cinq centimètres de diamètres à deux fois la grosseur de la tête d'un homme. Il ne restait que deux petits compartiments à l'extrême avant du vaisseau.

Le premier aurait pu servir de poste d'équipage, car c'était le seul endroit habitable. Pourtant, il était totalement nu. Il n'y avait ni couchettes de décélération, ni tables, ni chaises – rien sinon un plancher de métal poli. Dans les parois et au plafond étaient aménagées plusieurs petites ouvertures dont l'intérêt n'était pas immédiatement apparent.

Le poste de pilotage communiquait avec cette cabine. Il était minuscule, à peine assez grand pour un seul homme, et le tableau de bord, sous la coupole d'observation, était truffé d'instruments.

— Tout cela est à vous, dit Barnett. Voyons ce que vous pouvez en tirer.

Agee hocha la tête, chercha en vain un siège et finit par s'accroupir en face du tableau, qu'il commença à étudier.

En quelques heures, Victor transféra tous leurs approvisionnements à bord de l'*Endeavor II.* Agee n'avait encore touché à rien. Il essayait de trouver quels instruments contrôlaient tels organes d'après la dimension, la couleur la forme et l'emplacement des commandes. Ce n'était pas facile, même en admettant une similitude de système nerveux et de mode de pensée entre les deux

races. Est-ce que la commande du système auxiliaire d'accélération fonctionnait de gauche à droite ? Dans le cas contraire, il lui faudrait désapprendre ses réflexes antérieurs de coordination. Le rouge signifiait-il « danger » pour ceux qui avaient conçu ce vaisseau ? Dans l'affirmative, ce gros interrupteur devait servir au largage du carburant. Mais le rouge pouvait également signifier que le carburant chauffait, auquel cas l'interrupteur devait permettre de contrôler l'afflux d'énergie brute.

À son avis, il devait servir à surcharger les accus en cas d'attaque ennemie.

Agee pensait à tout cela en examinant les commandes. Il ne se faisait pas trop de souci. D'une part, les vaisseaux spatiaux sont toujours des engins solides, pratiquement indestructibles de l'intérieur. D'autre part, il croyait avoir bien compris le principe de celui-ci.

Barnett passa la tête par la porte, Victor sur ses talons.

— Vous êtes prêt ?

Agee regarda le tableau de bord.

— Je crois. Il toucha légèrement un cadran. Ceci *devrait* contrôler les sas.

Il le manœuvra. Victor et Barnett attendirent, le visage humide de transpiration malgré la fraîcheur qui régnait dans la pièce.

Ils perçurent un glissement souple de métal lubrifié. Les sas s'étaient refermés.

Agee sourit et souffla sur le bout de ses doigts pour conjurer le sort.

— Et voici le système de contrôle de l'atmosphère intérieure.

Il manœuvra un interrupteur.

Une fumée jaune se mit à descendre en filets du plafond.

— Il y a des impuretés dans le système, murmura Agee en manœuvrant un cadran. Victor se mit à tousser.

— Coupez ça, dit Barnett.

La fumée se répandit en épais nuages, remplissant presque instantanément les deux cabines.

— Coupez ça !

— Je n’y vois plus rien !

Agee tendit la main en direction du cadran, le manqua et appuya sur le bouton voisin. Immédiatement, les générateurs se mirent à gronder furieusement. Des étincelles bleues coururent sur le tableau de bord et bondirent jusqu’aux parois.

Agee s’écarta en titubant et s’évanouit. Victor était déjà devant la porte de la cale, s’efforçant de l’ouvrir en la martelant avec ses poings. Barnett mit une main devant sa bouche et bondit jusqu’au tableau. Il tâtonna aveuglément à la recherche de l’interrupteur, sentant le vaisseau tourner vertigineusement autour de lui.

Victor tomba sur les genoux, tout en continuant à battre faiblement la porte de ses poings.

Barnett trouva un interrupteur et le manœuvra. Instantanément, les générateurs cessèrent de gronder. Puis Barnett sentit un courant d’air frais lui caresser le visage. Il essuya ses yeux remplis de larmes et regarda le plafond.

Par miracle, il avait manœuvré la commande des vannes d’admission du gaz jaune. Il avait aussi par accident commandé l’ouverture des sas, et le gaz qui se répandait dans l’astronef avait été remplacé par l’air froid de la planète sur laquelle régnait maintenant l’obscurité. Bientôt, l’atmosphère fut de nouveau respirable.

Victor se remit péniblement sur ses pieds, mais Agee ne bougea pas. Barnett pratiqua la respiration artificielle sur le vieux pilote, tout en jurant doucement entre ses dents. Finalement, les paupières d’Agee se mirent à battre et sa poitrine à palpiter. Quelques minutes plus tard, il s’assit et secoua la tête.

— Qu’est-ce que c’était que ce truc ? demanda Victor.

— Je crains bien, répondit Barnett, que notre ami étranger n’ait considéré cela comme une atmosphère

respirable.

Agee secoua la tête.

— Impossible, capitaine. Nous l’avons découvert ici, sur un monde à atmosphère d’oxygène, se déplaçant sans scaphandre ni casque…

— Les besoins en air varient considérablement, fit remarquer Barnett. Regardons les choses en face : la constitution physique de notre ami est totalement différente de la nôtre.

— C’est mauvais ça, dit Agee.

Les trois hommes se regardèrent. Dans le silence qui suivit, ils perçurent un bruit, faible mais inquiétant.

— Qu’est-ce que c’était ? cria Victor en dédaignant son paralyseur.

— La ferme ! ordonna Barnett.

Ils tendirent l’oreille. Barnett sentait ses cheveux se hérisser sur sa nuque tandis qu’il cherchait à identifier la nature du bruit.

Cela provenait d’une certaine distance. On eût dit du métal frappant un dur objet non métallique.

Les trois hommes regardèrent par le hublot. À la lueur mourante du crépuscule, ils purent voir que le sas principal de l’*Endeavor I* était ouvert. Le bruit provenait du vaisseau.

— C’est impossible, dit Agee. Les paralyseurs…

— … ne l’ont pas tué, acheva Barnett.

— C’est mauvais, grommela Agee. Très mauvais.

Victor tenait toujours son arme à la main.

— Si j’allais faire un tour par-là, capitaine ?

Barnett fit non de la tête.

— Il ne te laisserait pas approcher à moins de trois mètres du sas. Non, laisse-moi réfléchir. Y a-t-il quelque chose à bord qu’il puisse utiliser ? Les accus ?

— J’ai démonté les connexions, capitaine. Elles sont ici, dit Victor.

— Bien. Alors, il n’y a rien qu’il…

— L’acide, coupa Agee. C’est un produit très puissant. Mais je ne pense pas qu’il puisse en faire grand-chose.

— Rien du tout, dit Barnett. Nous sommes dans ce vaisseau et nous y restons. Seulement, il faut décoller tout de suite.

Agee regarda le tableau de bord. Une demi-heure auparavant, il croyait l’avoir parfaitement compris. À présent, ce n’était plus qu’un piège mortel, astucieusement tendu, un attrape-nigaud avec des fils invisibles conduisant à la destruction.

Le piège n’était pas intentionnel. Mais il faut bien qu’un vaisseau spatial soit aménagé pour y vivre aussi bien que pour voyager. Les contrôles devaient donc tendre à reproduire les conditions de vie des créatures étrangères et à subvenir à leurs besoins.

Ce qui pouvait être fatal au capitaine et à son équipage.

— J’aimerais savoir de quelle planète il est originaire, dit Agee d’un ton morne. S’ils avaient pu connaître l’environnement de l’étranger, ils auraient pu anticiper le comportement du vaisseau.

Tout ce qu’ils savaient de la créature étrangère, c’est qu’elle respirait un gaz empoisonné.

— Nous ne nous en sortons pas trop mal, dit Barnett, sans trop de confiance. Contentez-vous de comprendre le mécanisme des commandes et on laissera tout le reste tranquille.

Agee se tourna vers le tableau de bord.

Barnett aurait voulu savoir ce que mijotait la créature étrangère. Il regarda la masse de son vieux vaisseau qui se profilait dans la pénombre et écouta le son incompréhensible du métal qui continuait à cogner sur une matière non métallique.

Kalen fut surpris de se retrouver vivant. Il est vrai qu’il y avait un dicton de son pays qui disait : « Si un Mabogien ne

meurt pas vite, alors il ne meurt pas du tout. » Il n'était pas mort – pour l'instant.

Un peu groggy, il s'assit et s'appuya du dos contre un arbre. L'unique soleil rouge qui éclairait la planète était bas sur l'horizon et la brise empoisonnée chargée d'oxygène soufflait autour de lui. Il opéra immédiatement une vérification et constata avec soulagement que ses poumons étaient toujours protégés par leur enveloppe hermétique. L'atmosphère jaune interne nécessaire à sa respiration, bien que considérablement viciée, continuait à assurer sa fonction vitale.

Cependant, il n'arrivait pas à recouvrer ses facultés. À une centaine de mètres de lui, son vaisseau reposait, tranquillement dressé vers le ciel. La luminosité rouge faiblissante était réfléchie par sa coque et, pendant un moment, Kalen se persuada que la présence des étrangers n'était que l'effet d'un mauvais rêve.

Il s'était imaginé tout cela et maintenant, il allait se lever et retourner à son vaisseau…

Il aperçut l'une des créatures étrangères qui, chargée de matériel, pénétrait dans son vaisseau. Presque aussitôt, les sas se fermèrent.

Tout cela était donc vrai. Il s'efforça de concentrer ses pensées sur la réalité.

Il avait un besoin impératif de nourriture et d'air. Son épiderme était sec et craquelé et un nettoyage nutritif était nécessaire et urgent. Mais la nourriture, l'air et le détergent se trouvaient dans son vaisseau perdu. Tout ce dont il disposait, c'était d'une seule noix de kerba rouge et de la bombe au thetnite qui reposait dans sa poche ventrale.

Si seulement il parvenait à ouvrir la noix pour la manger, cela lui procurerait un léger regain de forces. Mais comment l'ouvrir ?

Pour la première fois, il se rendait compte à quel point il était terrible de se trouver sous l'entière dépendance des machines. Pour la première fois, il lui fallait trouver le moyen

de faire la plus banale et la plus quotidienne des choses – cette sorte de choses que son vaisseau faisait automatiquement sans même que l'intéressé y pensât.

Kalen remarqua que les étrangers avaient apparemment abandonné leur propre vaisseau. Pourquoi ? Oh ! après tout, cela n'avait pas d'importance. Ici, dans la plaine, il mourrait avant le matin. Sa seule chance de survivre était à bord de *leur* vaisseau.

Il rampa lentement dans l'herbe, ne s'immobilisant que lorsqu'un étourdissement s'emparait de lui. Il s'efforçait de ne pas quitter son vaisseau du regard. Si les étrangers le surprenaient maintenant, tout serait perdu. Mais rien n'advint. Après une reptation qui lui sembla durer une éternité, il atteignit le vaisseau étranger et se glissa à l'intérieur.

C'était le crépuscule. Malgré la pénombre, il put voir que le vaisseau était vieux. Les parois, trop minces dès l'abord, avaient été maintes fois rafistolées. Tout traduisait l'usure consécutive à un usage long et intensif.

Il comprenait maintenant pour quelle raison ils désiraient son propre vaisseau.

Une autre vague d'engourdissement l'envahit. C'était la façon dont son corps s'y prenait pour réclamer une attention immédiate.

Le premier problème consistait à se nourrir. Il prit la noix de kerba dans sa poche ventrale. Elle était ronde, avait une dizaine de centimètres de diamètre et sa coquille était épaisse de cinq. Les noix de cette sorte constituaient l'alimentation principale des voyageurs spatiaux mabogiens. C'était un aliment d'une valeur énergétique considérable qui se conservait indéfiniment.

Il posa la noix au ras d'une paroi, trouva une barre de fer et l'abattit de toutes ses forces sur la noix. Le choc produisit un bruit sourd qui se répercuta longtemps en échos sonores, mais la noix demeura intacte.

Kalen se demanda si les étrangers avaient pu entendre le bruit. C'était un risque à courir. Se campant solidement sur ses jambes, il assena un nouveau coup à la noix. Au bout d'un quart d'heure, il était complètement épuisé et la barre de fer avait presque pris la forme d'un fer à cheval.

La noix demeurait intacte.

Il était incapable de briser la noix sans Craqueur, un appareil standard qui était installé à bord de tous les vaisseaux mabogiens. Nul n'aurait jamais songé à ouvrir une noix d'une autre manière.

C'était une preuve terrifiante de son manque de ressources.

Il souleva la barre pour assener un autre coup à la noix et se rendit compte que ses membres devenaient rigides. Il laissa tomber la barre et se mit à étudier la situation.

Son épiderme glacé entravait ses mouvements. Sa peau se transformait lentement en une corne insensible. Quand le durcissement serait total, il serait complètement paralysé. Quelle que pût être la position qu'il aurait à ce moment-là, assis ou debout, il n'aurait plus qu'à attendre l'asphyxie.

Kalen lutta contre la vague de désespoir qui l'envahissait et essaya de réfléchir. Il lui fallait traiter son épiderme sans délai. C'était plus important que de s'alimenter. À bord de son vaisseau, il l'aurait lavé et baigné, pour l'adoucir et éventuellement le guérir. Mais il était douteux que les étrangers aient à bord de leur propre vaisseau les détergents qui convenaient.

La seule autre possibilité était de se débarrasser de son enveloppe extérieure. La seconde couche tiendrait pendant quelques jours, mais au moins elle demeurerait souple.

Avec ses membres raidis, il entreprit de rechercher un Changeur. Puis il réalisa que les étrangers ne devaient pas disposer de cet appareil essentiel. Il était toujours réduit à ses propres ressources.

Il ramassa la barre d'acier, en fit un crochet et inséra l'extrémité sous un repli de son épiderme. Il tira vers le haut

de toutes ses forces.

La peau refusa de se déchirer.

Alors, il se coinça entre un générateur et la paroi et inséra le crochet d'une autre manière. Mais ses bras n'étaient pas assez longs pour servir de levier, et le cuir durci résistait opiniâtrement.

Il essaya sans succès une douzaine de positions différentes. Sans assistance mécanique, il lui était impossible de se tenir suffisamment rigide. Avec lassitude, il laissa tomber la barre de fer. Il ne pouvait rien faire, rien du tout. Puis il se rappela la bombe au thetnite qui gisait dans sa poche ventrale.

Un repli atavique de son esprit, dont il avait jusqu'alors ignoré l'existence, lui disait qu'il y avait un moyen aisé de se tirer d'affaire. Il pouvait glisser la bombe sous la coque de son vaisseau pendant que les étrangers seraient occupés ailleurs. La faible charge de la bombe n'aurait pour effet que de projeter le vaisseau à une dizaine de mètres de hauteur, sans réellement l'endommager.

Les étrangers, toutefois, seraient probablement tués.

Kalen fut horrifié. Comment une telle pensée pouvait-elle lui être venue ? L'éthique mabogienne, profondément enracinée dans toutes les fibres de son être, lui interdisait de supprimer toute vie intelligente pour une raison quelconque. Pour *n'importe* quelle raison.

« Mais dans le cas présent, ne serait-ce pas justifié ? » lui soufflait ce coin reculé de son esprit. « Ces étrangers sont des malades. Tu rendrais un immense service à l'Univers, et incidemment à toi-même, en les éliminant. Ne pense pas à cet acte comme à un meurtre. Assimile-le plutôt à une désinfection. »

Il sortit la bombe de sa poche, la regarda, puis l'y replaça en hâte. « Non », dit-il pour lui-même, un peu moins convaincu.

Il se refusa à réfléchir davantage. Sur ses membres fatigués et raidis, il se mit à inspecter le vaisseau étranger,

en quête de quelque chose qui pourrait lui sauver la vie.

Agee, accroupi dans la cabine de pilotage, s'occupait d'un air las à marquer des repères sur les commandes à l'aide d'un crayon indélébile. Ses poumons lui, faisaient mal. Il avait passé toute la nuit à travailler. À l'extérieur, c'était déjà l'aube grisâtre et un vent glacé tourbillonnait autour de l'*Endeavor II.* Le vaisseau spatial était éclairé mais froid, car Agee ne voulait pas toucher aux boutons de réglage de la température.

Victor pénétra dans le poste d'équipage, titubant sous le poids d'une lourde caisse.

— Où est Barnett ? demanda Agee.

— Il arrive, répondit Victor.

Le capitaine tenait à grouper tout leur équipement à l'avant du vaisseau, de façon à pouvoir en disposer rapidement. Mais le poste d'équipage était minuscule et la plus grande partie de sa surface était maintenant encombrée.

Cherchant un endroit où poser la caisse, Victor remarqua une porte percée dans une paroi. Il appuya sur le bouton qui en commandait l'ouverture. La porte glissa silencieusement vers le haut et s'encastra dans le plafond, révélant un réduit de la dimension d'un placard. Victor décida que cela constituerait un endroit idéal pour empiler des fournitures.

Ignorant les coquilles rouges brisées qui gisaient sur le plancher, il fit glisser sa caisse à l'intérieur.

Immédiatement, le plafond du placard se mit à descendre.

Victor poussa un hurlement qui se répercuta d'un bout à l'autre de la nef. Il voulut sauter, et son crâne heurta le plafond. Il tomba la face en avant, assommé.

Agee se précipita hors de la cabine de pilotage, au moment où Barnett fonçait dans la pièce. Barnett empoigna les jambes de Victor et essaya de le tirer vers lui, mais

Victor était lourd et le capitaine ne réussissait pas à assurer son équilibre sur le plancher de métal poli.

Avec une rare présence d'esprit, Agee plaça la caisse sur champ, et le plafond s'arrêta momentanément de descendre.

Ensemble, Barnett et Agee tirèrent sur les jambes de Victor, et ils réussirent à l'extraire de sa fâcheuse position juste à temps. La lourde caisse éclata et, en une seconde, fut écrasée comme un simple morceau de balsa.

Le plafond du placard, continuant à descendre dans son cadre bien graissé, comprima la caisse jusqu'à ce qu'elle n'eût plus que quinze centimètres d'épaisseur. Puis son mécanisme de commande cliqueta et il remonta à sa place sans un bruit.

Victor se redressa en se frottant la tête.

— Capitaine, dit-il, d'un ton plaintif, est-ce qu'on ne pourrait pas revenir à bord de notre vaisseau ?

Agee, lui non plus, n'avait pas très confiance dans leur entreprise. Il regardait le mortel petit réduit qui avait repris son apparence de placard, avec des coquilles rouges écrasées sur le sol.

— Ce vaisseau m'a tout l'air de porter malheur, dit-il d'un ton soucieux. Victor a peut-être raison.

— Vous voulez l'abandonner ? demanda Barnett.

Agee se tortilla, mal à l'aise, et hocha la tête.

— L'ennui, dit-il, en évitant le regard du capitaine, c'est que nous ne savons pas comment il va réagir maintenant. Mon opinion est qu'il y a trop de risques.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous êtes prêt à abandonner ? demanda Barnett. La coque de ce vaisseau à elle seule vaut une fortune. Avez-vous regardé ses moteurs ? Il n'a n'y a rien au monde qui puisse l'arrêter. Il serait capable de traverser une planète et de ressortir de l'autre côté sans même que sa peinture soit éraillée. Et vous voulez abandonner ça ?

— Il ne nous rapportera pas grand-chose s’il nous tue tous, objecta Agee.

Victor approuva vigoureusement de la tête. Barnett regarda ses deux compagnons.

— Maintenant, écoutez-moi avec attention, dit-il. Nous n’allons *pas* abandonner ce vaisseau. Il n’est *pas* ensorcelé. C’est un vaisseau étranger, équipé avec des appareils étrangers. Tout ce que nous avons à faire, c’est de ne rien toucher avant d’avoir atteint une cale sèche. Vous comprenez ?

Agee aurait eu quelque chose à dire sur les placards, qui, ouverts, s’avéraient être des presses hydrauliques. Il n’en augurait rien de bon pour l’avenir. Mais, voyant l’expression de Barnett, il préféra garder cela pour lui.

— Avez-vous repéré tous les contrôles de marche ? demanda le capitaine.

— J’ai presque terminé, répondit Agee.

— Parfait. Finissez ce travail. Ces contrôles seront les seuls que nous toucherons. Si nous laissons le reste du vaisseau tranquille, lui-même nous fichera la paix. Il n’y a aucun danger si l’on observe la consigne : *n’y touchez pas !*

Barnett épongea la transpiration de son visage, s’appuya contre une paroi et dégrafa son blouson.

Immédiatement, deux bandes de métal jaillirent d’ouvertures situées de part et d’autre de lui et vinrent encercler sa poitrine et sa taille.

Barnett les regarda un instant, puis il se jeta en avant de toute sa force.

Les bandes ne cédèrent pas. Il y eut un étrange bruit cliquetant dans la paroi et un mince filament métallique en sortit. Il effleura le blouson de Barnett comme pour l’évaluer, puis réintégra son logement dans la cloison.

Agee et Victor regardaient, impuissants.

— Arrêtez ça, dit Barnett d’une voix tendue.

Agee bondit vers la cabine de pilotage, tandis que Victor continuait à regarder, les yeux ronds. De la cloison émergea

un bras de métal terminé par une lame luisante, longue de huit centimètres.

— Arrêtez ça ! hurla Barnett.

Victor se dégela. Il bondit et s'efforça d'arracher de la paroi la tige de métal. D'une torsion, elle lui fit lâcher prise et l'envoya voltiger à l'autre bout de la pièce.

Avec la précision d'un chirurgien, la lame fendit le blouson de Barnett par le milieu, sans toucher sa chemise. Puis le bras qui la portait disparut.

Agee pressait bouton après bouton ; les générateurs ronflaient, les sas s'ouvraient et se refermaient, les stabilisateurs entraient en rotation par saccades, les lampes s'éteignaient puis se rallumaient. Le mécanisme qui maintenait Barnett ne s'en trouvait nullement affecté.

Le mince filament reparut. Il toucha la chemise de Barnett et s'immobilisa un instant. Le mécanisme intérieur cliqueta d'une manière alarmante. Le filament toucha à nouveau la chemise de Barnett, comme s'il n'était pas certain de faire ce qui convenait en l'occurrence.

— Je ne peux rien faire ! cria Agee depuis le poste de pilotage. Ça doit être un système entièrement automatisé !

Le filament rentra dans la paroi, et immédiatement le bras armé d'une lame réapparut.

Dans l'intervalle, Victor avait réussi à trouver une lourde clé à molette. Il se précipita vers Barnett, leva l'outil au-dessus de sa tête et l'abattit sur le bras de métal, manquant de peu la tête du capitaine.

Le bras ne fut nullement affecté par le coup. Sereinement, il fendit en deux le dos de la chemise de Barnett, le laissant nu jusqu'à la ceinture.

Barnett n'avait pas été blessé, mais ses yeux se mirent à rouler follement dans ses orbites quand le filament réapparut une troisième fois. Victor se mordit le poing et recula. Agee ferma les yeux.

L'extrémité du filament tâta la chaude chair vivante de Barnett, émit un cliquetis approbateur et réintégra son

logement. Aussitôt les bandes de métal s’ouvrirent, et Barnett tomba sur les genoux.

Personne ne dit mot durant un moment. Il n’y avait rien à dire. Barnett regardait sombrement dans le vide. Victor s’était mis à faire craquer ses jointures. Il ne cessa que lorsque Agee le heurta rudement du coude.

Le vieux pilote s’efforçait de comprendre pour quelle raison le mécanisme avait fendu les vêtements de Barnett puis s’était retiré après avoir tâté la chair vivante. Était-ce ainsi que la créature étrangère se déshabillait ? Cela n’avait pas de sens. D’ailleurs, le placard-presse ne signifiait rien non plus.

En un certain sens, il était heureux de ce qui était arrivé. Cela avait servi en quelque sorte de leçon à Barnett. Maintenant, ils allaient quitter ce vaisseau ensorcelé et s’arranger pour regagner leur propre nef.

— Fais-moi passer une chemise, dit Barnett. Victor lui en apporta une en toute hâte. Barnett l’enfila, en prenant bien garde de se tenir à l’écart des parois. Dans combien de temps comptez-vous nous faire décoller ? demanda-t-il à Agee d’une voix mal assurée.

— Quoi ?

— Vous m’avez parfaitement compris.

— Vous n’en avez pas encore assez ? hoqueta Agee.

— Non. Quand pouvons-nous décoller ?

— Dans une heure, grommela Agee. Que pouvait-il dire d’autre ? Il était impossible de faire entendre raison au capitaine. Avec lassitude, Agee retourna dans le poste de pilotage.

Barnett enfila un sweater par-dessus sa chemise, puis un veston. Il faisait froid dans la pièce et il s’était mis à trembler violemment.

Kalen gisait immobile sur le pont du vaisseau étranger. Il avait gaspillé bêtement une grande partie des forces qui lui restaient à essayer d’arracher de lui son épiderme extérieur

durci. Mais l’épiderme devenait progressivement plus dur à mesure qu’il s’affaiblissait. Maintenant, cela semblait presque inutile de bouger. Il valait mieux se reposer et sentir ses forces vitales internes s’amenuiser…

Il ne tarda pas à rêver des collines escarpées de Mabog et du grand port de Canthanope, où venaient se poser les vaisseaux marchands spatiaux avec leurs étranges cargaisons. Il se trouvait là-bas au crépuscule, regardant par-delà les toits plats les deux grands soleils en train de se coucher. Mais pourquoi se couchaient-ils donc au sud, le soleil bleu et le soleil jaune ? Comment se pouvait-il qu’ils se couchent tous deux au sud ? C’était physiquement impossible.

… Peut-être son père pourrait-il le lui expliquer, car dans sa tête il faisait de plus en plus noir.

Il s’arracha à ses fantasmes et regarda la lugubre lumière du petit matin. Ce n’était pas ainsi que devait mourir un navigateur spatial mabogien. Il lui fallait essayer encore.

Après une demi-heure de recherches lentes et pénibles, il découvrit à l’arrière du vaisseau une boîte de métal scellée. Les étrangers l’avaient visiblement oubliée. Il en arracha le couvercle. À l’intérieur, il y avait plusieurs bouteilles, soigneusement emballées et calées de manière à résister aux chocs. Kalen en prit une et l’examina.

Elle portait une étiquette frappée d’un grand symbole blanc. Il n’y avait aucune raison pour qu’il connût ce symbole, et pourtant il lui semblait vaguement familier. Il fouilla dans sa mémoire, essayant de se souvenir de l’endroit où il l’avait déjà vu.

Puis, confusément, il se rappela. C’était la représentation stylisée d’un crâne humanoïde. Il existait une race humanoïde dans l’Union Mabogienne et il avait vu des reproductions de leurs crânes dans un musée.

Mais pourquoi mettrait-on un tel symbole sur une bouteille ?

Pour Kalen, le crâne évoquait un sentiment de respect. Ce devait avoir été l'intention des fabricants. Il ouvrit la bouteille et en renifla le contenu.

L'odeur était intéressante. Cela lui rappela…

La solution détergente pour la peau !

Sans plus attendre, il renversa tout le contenu de la bouteille sur son corps. Il attendit, n'osant espérer. S'il pouvait remettre son enveloppe extérieure en état…

Oui, le liquide contenu dans le flacon marqué d'un crâne *était* un détergent doux. En outre, son parfum était agréable.

Il renversa le contenu d'une seconde bouteille sur sa peau blindée et sentit le liquide nourrissant le pénétrer. Son corps sevré de nourriture en réclamait avidement davantage. Il ouvrit une troisième bouteille.

Pendant un long moment, Kalen demeura allongé, laissant le liquide régénérateur imbiber son corps. Sa peau redevenait souple et flexible. Il sentait naître en lui une énergie nouvelle, et une nouvelle envie de vivre.

Il *vivrait.*

Après son bain, Kalen étudia les commandes du vaisseau spatial, dans l'espoir de pouvoir conduire ce vieux rafiot jusqu'à Mabog. Il rencontra immédiatement des difficultés. Pour une raison indéterminée, les commandes de pilotage n'étaient pas rassemblées dans un compartiment séparé. Il se demanda pourquoi. Ces créatures étranges ne pouvaient tout de même pas avoir transformé tout leur vaisseau en chambre de décélération ! C'était impossible ! Il n'y aurait pas eu suffisamment de place pour loger le carburant.

C'était troublant. Mais tout ce qui se rapportait à ces étrangers était difficile à comprendre. Il était capable de surmonter cette difficulté. Cependant, lorsqu'il inspecta les machines, Kalen, s'aperçut qu'on avait enlevé un élément servant à connecter les accumulateurs. Ils étaient inutilisables.

Cela ne lui laissait qu’une possibilité. Il lui fallait récupérer son propre vaisseau.

Mais comment ?

Il arpenta la salle d’un pas nerveux. L’éthique de Mabog interdisait la destruction de toute forme de vie intelligente, et on n’admettait aucune circonstance atténuante – pas même pour sauver sa propre vie. C’était une règle sage, qui avait servi Mabog. En s’y conformant strictement, les Mabogiens avaient évité toute guerre depuis trois mille ans et avaient amené leur peuple à un degré de civilisation très avancé. Ce qui eût été impossible s’ils avaient toléré des exceptions. En admettant les circonstances atténuantes, on arrive à éroder les principes les plus solidement établis.

Il n’avait pas le droit de se conduire en hérétique.

Mais devait-il demeurer ici, et y mourir passivement ?

En baissant les yeux, Kalen eut la surprise de constater qu’une flaque de la solution détergente avait percé un trou dans le plancher métallique. Ces vaisseaux étaient d’une construction si légère que même une solution détergente douce était capable de les endommager. Les étrangers eux-mêmes devaient être très fragiles.

Une seule bombe au thetnite ferait l’affaire.

Il marcha vers le hublot. Les étrangers ne semblaient pas avoir placé quelqu’un de garde. Il supposa qu’ils étaient trop occupés à se préparer au décollage. Il lui serait facile de ramper dans l’herbe jusqu’à son vaisseau…

Et personne, à Mabog, ne saurait jamais.

À sa grande surprise, Kalen se rendit compte qu’il avait couvert, sans même s’en rendre compte, près de la moitié de la distance qui séparait les deux vaisseaux. C’était étrange la manière dont son corps pouvait accomplir certaines choses sans que son esprit en fût même conscient.

Il sortit la bombe de sa poche ventrale et rampa encore sur une dizaine de mètres.

Parce que après tout – à longue échéance – qu'est-ce que cela changerait de les tuer ?

Alors, vous n'êtes pas encore prêt ? demanda Barnett.

Il était midi.

— Je pense que si, répondit Agee. Il jeta un regard aux repères qu'il avait marqués sur le tableau de bord. Aussi prêt que possible.

Barnett hocha la tête.

— Victor et moi, nous allons nous sangler dans le poste d'équipage. Décollez à l'accélération minimum.

Barnett regagna le poste d'équipage. Agee boucla les courroies qu'il avait installées et se frotta nerveusement les mains. Autant qu'il le sût, il avait repéré toutes les commandes essentielles. Tout devrait marcher. Du moins, il l'espérait.

Parce qu'il y avait tout de même ce placard et ce couteau. Il était impossible d'imaginer ce que ce vaisseau fou ferait la prochaine fois.

— Nous sommes parés ! cria Barnett depuis le poste d'équipage.

— Parfait. Dans une dizaine de secondes.

Agee referma hermétiquement les sas. La porte se ferma automatiquement, le coupant du poste d'équipage. Avec un léger sentiment de claustrophobie, Agee activa les accumulateurs. Jusqu'à présent, tout allait bien.

Il y avait une mince nappe d'huile sur le sol de la cabine. Agee pensa qu'il s'agissait d'une fuite à un joint et l'ignora. Les contrôles des organes extérieurs semblaient fonctionner merveilleusement. Il perfora l'itinéraire à suivre sur la bande magnétique du computeur et activa les contrôles de vol.

C'est alors qu'il sentit que quelque chose clapotait à ses pieds. Baissant les yeux, il fut surpris de voir qu'une couche d'huile épaisse et puante s'étalait sur le plancher sur une hauteur d'une dizaine de centimètres. C'était une drôle de fuite ! Il n'arrivait pas à comprendre qu'un vaisseau aussi

bien construit pût présenter de telles défectuosités. Débouclant ses courroies, il tâtonna à la recherche de l'origine de la fuite.

Il la découvrit. Quatre petites lumières étaient aménagées dans le sol, et de chacune d'elles suintait un léger filet d'huile.

Agee appuya sur le bouton qui commandait l'ouverture de sa porte, mais cette dernière demeura close. Refusant de céder à la panique, il l'examina soigneusement.

Elle aurait *dû* s'ouvrir.

Elle ne s'ouvrit pas.

Le niveau de l'huile atteignait maintenant ses genoux.

Il eut soudain un léger sourire. Qu'il était bête ! La porte de communication avec le poste d'équipage se fermait à partir des commandes du tableau de bord. Il manœuvra le commutateur en sens contraire et revint à la porte.

Elle continua à refuser de s'ouvrir.

Agee la secoua de toutes ses forces, mais elle ne bougea pas. Il pataugea difficilement jusqu'au tableau de bord. Il n'y avait pas d'huile lorsqu'ils avaient pris possession du vaisseau. Cela signifiait qu'il devait y avoir un système de drainage quelque part.

Quand il le découvrit, le niveau de l'huile atteignait sa ceinture. Il commença immédiatement à descendre, et rapidement toute l'huile disparut. Aussitôt, la porte s'ouvrit sans peine.

— Que s'est-il passé ? demanda Barnett.

Agee le lui expliqua.

— C'est donc ainsi qu'il s'y prend, dit tranquillement Barnett. Je suis content de l'avoir découvert.

— Qu'il s'y prend pour quoi faire ? demanda Agee, qui estimait que le capitaine traitait la question un peu trop à la légère.

— Pour supporter l'accélération au décollage. Cela me tracassait. Il n'y a rien à bord de ce vaisseau qui ressemble

à un lit ou à une couchette. Pas de sièges, rien où s'attacher. Donc, il flotte dans un bain d'huile qui coule automatiquement quand le vaisseau est prêt à décoller.

— Mais pourquoi la porte ne s'ouvre-t-elle pas ? demanda Agee.

— N'est-ce pas évident ? demanda Barnett avec un sourire patient. Il ne tient pas à ce que l'huile se répande dans tout le vaisseau. Et il ne veut pas non plus qu'elle s'échappe accidentellement.

— Nous ne pouvons pas décoller, insista Agee.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que figurez-vous que, dans l'huile, j'ai certaines difficultés à respirer. Elle se déverse automatiquement dès qu'on déclenche l'énergie et il n'y a aucun moyen de l'arrêter.

— Servez-vous de votre tête, dit Barnett. Si vous coincez un objet quelconque sous le clapet du drain, l'huile s'écoulera à mesure qu'elle arrive.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé, admit Agee à contrecœur.

— Alors, allez-y.

— J'aimerais au préalable changer de vêtements.

— Non. Arrachez d'abord du sol ce foutu vaisseau.

— Mais, capitaine…

— Décollez, ordonna Barnett. C'est urgent. Nous ne savons pas ce que cet étranger est en train de mijoter.

Agee haussa les épaules, rentra dans le poste de pilotage et boucla ses sangles.

— Prêts ?

— Prêts. Allons-y.

Agee bloqua le clapet de drainage. L'huile afflua, mais s'écoula presque aussitôt sans que son niveau dépasse l'épaisseur de ses semelles. Il activa toutes les commandes sans que le moindre accident fâcheux se produise.

— On y va.

Il régla l’accélération au minimum et souffla sur le bout de ses doigts pour conjurer le sort. Puis il enfonça le contacteur des réacteurs.

Avec un profond regret, Kalen assista au départ de son vaisseau. Il tenait toujours à la main sa bombe au thetnite.

Il était arrivé jusqu’à son vaisseau, et était même resté dessous pendant quelques secondes. Puis il avait rampé de nouveau vers le vaisseau des étrangers. Il avait été incapable de déclencher le mécanisme de la bombe. Il était impossible de se libérer en quelques heures de siècles de conditionnement.

De conditionnement – et aussi de quelque chose d’autre.

Il y a peu d’individus, quelle que soit la race à laquelle ils appartiennent, qui tuent pour le plaisir. Il existe cependant des raisons de tuer parfaitement valables, raisons suffisantes pour satisfaire n’importe quelle philosophie.

Seulement, une fois qu’on les a acceptées, on trouve sans cesse des raisons nouvelles. Et le meurtre, une fois admis, est difficile à empêcher. Ce qui mène inéluctablement à la guerre et, de là, à l’annihilation.

Kalen sentait que de quelque manière, tout le destin de sa race se trouvait lié au meurtre qu’il avait envisagé. Le fait qu’il s’en fût abstenu était presque une affaire de conservation de la race.

Toutefois, il ne s’en sentait pas mieux pour autant.

Il regardait son vaisseau, qui ne fut bientôt plus qu’un point dans le ciel. Les étrangers s’éloignaient de la planète à une vitesse ridiculement réduite. Il n’en saisissait pas la raison. Peut-être était-ce pour le narguer ? Sans doute étaient-ils assez sadiques pour cela.

Kalen retourna au vaisseau étranger. Sa volonté de vivre était plus forte que jamais. Il n’avait nullement l’intention d’abandonner. Il s’accrocherait à la vie aussi longtemps qu’il le pourrait, en espérant voir un autre vaisseau atterrir sur cette planète. Il y avait pour cela une chance sur un million.

Regardant autour de lui, il se dit qu'il pourrait peut-être se créer un succédané d'air avec le détergent contenu dans les bouteilles marquées d'un crâne. Cela lui permettrait de vivre un jour ou deux. Alors, s'il réussissait à ouvrir la noix de kerla…

Il crut entendre un bruit à l'extérieur, et il se précipita dehors pour regarder. Le ciel était vide. Son vaisseau avait disparu et il était seul.

Il réintégra le vaisseau étranger et entreprit cette tâche difficile qui consistait à vivre.

Quand Agee reprit conscience, il se rendit compte qu'avant de s'évanouir, il avait eu le réflexe de réduire de moitié l'accélération du vaisseau. Ce seul geste lui avait sauvé la vie.

Pourtant cette accélération, qui se maintenait au voisinage de zéro sur le cadran, étant néanmoins insupportable ! Agee ouvrit la porte et rampa dans le poste d'équipage.

Les courroies qui maintenaient Barnett et Victor s'étaient arrachées au décollage. Victor commençait à reprendre connaissance. Barnett se redressa, s'extrayant d'un amoncellement de caisses disjointes.

— Est-ce que vous croyez voler dans un cirque ? grommela-t-il. Je vous avais dit l'*accélération minimum.*

— J'ai décollé *en dessous* de l'accélération minimum, dit Agee. Allez vérifier par vous-même sur la bande d'enregistrement.

Barnett passa dans la salle des commandes. Il en ressortit presque aussitôt.

— Mauvais ça. Notre ami étranger manœuvre son vaisseau à une accélération triple de la nôtre.

— Ça m'en a tout l'air.

— Je n'avais pas songé à ça, dit Barnett d'une voix pensive. Il doit être originaire d'une planète à forte densité,

d’un endroit où il faut décoller à grande vitesse pour échapper à la gravité.

— Qu’est-ce qui m’a frappé ? gémit Victor en se frottant le crâne.

Il y eut un cliquetis derrière les parois. Le vaisseau était maintenant complètement activé et ses servos s’enclenchaient automatiquement.

— On dirait que la température monte, dit Victor.

— Oui, et drôlement, dit Agee. En outre, la pression de l’air augmente.

Il passa dans la salle des commandes. Barnett et Victor demeurèrent à proximité de la porte, attendant anxieusement.

— Je ne peux rien y faire, dit Agee en essuyant la sueur qui ruisselait sur son visage. Le réglage de la température et de la pression est automatique. Elles doivent passer à la « normale » dès que le vaisseau est en vol.

— Débrouillez-vous pour les faire baisser, dit Barnett, sinon, nous n’allons pas tarder à rôtir.

— Il n’y a aucun moyen de le faire.

— Il doit bien exister un système de régulation de la température.

— Bien sûr – le voilà. Agee pointa un doigt vers le tableau de bord. L’index indique la température minimum.

— À combien estimez-vous la température « normale » de ce rafiot ? demanda Barnett.

— Je ne tiens pas à le savoir, répondit Agee. Ce vaisseau a été fabriqué avec des alliages à point de fusion extrêmement élevé. Il est construit pour résister à une pression dix fois supérieure à celle que supportent les vaisseaux humains. Ajoutez tout cela et…

— Il *faut* que vous arriviez à faire quelque chose ! dit Barnett. Il ôta sa veste et son sweater. La chaleur augmentait rapidement et le sol métallique commençait à leur brûler la plante des pieds.

— Arrêtez ça ! cria Victor.

— Une minute, dit Agee. Vous savez, ce n’est pas *moi* qui ai construit ce vaisseau. Comment voulez-vous que je sache…

— *Assez !* hurla Victor, qui se mit à secouer Agee comme une poupée de chiffons. Assez !

— Lâche-moi, ordonna Agee, qui recula en retirant à demi son paralyseur de son étui. Puis, saisi d’une inspiration subite, il coupa l’alimentation des réacteurs du vaisseau.

Le cliquetis, derrière les parois, cessa de se faire entendre. La pièce commença à se refroidir.

— Qu’est-ce qui s’est passe ? demanda Victor.

— La température et la pression tombent lorsqu’on coupe les moteurs, expliqua Agee. Nous serons en sécurité aussi longtemps que je ne relancerai pas les réacteurs.

— Combien nous faudra-t-il pour arriver en chute libre jusqu’à un port ? demanda Barnett.

Agee fit un calcul rapide.

Environ trois ans, répondit-il. Nous nous sommes très éloignés.

— Il n’existe pas un moyen d’arracher ces servos, ou de les déconnecter ?

— Ils sont incorporés à la masse du vaisseau, dit Agee. Il nous faudrait un atelier complètement équipé et du personnel hautement spécialisé. Même si nous pouvions en disposer, ça ne serait pas facile.

Barnett demeura silencieux un long moment. Finalement, il dit :

— Très bien.

— Quoi, très bien ?

— On est refaits. Nous allons retourner sur cette planète et récupérer notre vaisseau.

Agee laissa échapper un soupir de soulagement et perfora une nouvelle route sur une bande magnétique qu’il plaça dans le computeur du vaisseau.

— Vous pensez que l’étranger va nous le rendre ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Barnett, s'il est encore vivant, bien entendu. Il sera enchanté de récupérer son propre vaisseau. Et il lui faudra quitter notre vaisseau pour monter à bord du sien.

— Oui. Mais une fois qu'il sera à l'intérieur…

— Nous allons saboter les commandes, dit Barnett. Cela le ralentira.

— Pour un moment, fit remarquer Agee. Il finira bien par bondir dans l'espace, en éprouvant à notre égard les sentiments que vous pouvez imaginer. Et nous ne pourrons jamais le semer.

— Nous n'aurons plus besoin de le faire, dit Barnett. Il nous suffira de décoller les premiers. Ce vaisseau a une coque solide, mais je ne pense pas qu'elle résiste à trois bombes atomiques.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit Agee avec un léger sourire.

— C'est la seule chose logique à faire, expliqua Barnett d'un air satisfait. Les alliages de la coque auront toujours une certaine valeur. À présent, ramenez-nous sur la planète, et de préférence sans nous faire frire.

Agee relança les réacteurs. Il fit effectuer au vaisseau un virage serré, au maximum de *g* supportables. Les servos se remirent à cliqueter et la température à monter rapidement. Lorsque le virage fut achevé, Agee pointa l'*Endeavor II* dans la bonne direction et coupa l'alimentation des réacteurs.

Ils se laissèrent glisser le plus longtemps possible. Mais lorsqu'ils atteignirent la planète, Agee dut utiliser de nouveau l'énergie propulsive des réacteurs pour amorcer une spirale de décélération et atterrir.

Ils eurent à peine la force de sortir du vaisseau. Leur peau était couverte de cloques et leurs semelles étaient presque entièrement brûlées. Pour l'instant, ils ne se sentaient pas le courage de saboter les commandes.

Ils se retirèrent à l'abri de la forêt et attendirent.

— Peut-être est-il mort, dit Agee avec espoir.

Ils aperçurent une petite silhouette qui émergeait de l'*Endeavor I.* L'étranger se déplaçait avec lenteur, mais il bougeait.

Ils l'observèrent.

— Une supposition, dit Victor, qu'il ait réussi à se fabriquer une arme. Une supposition qu'il vienne nous attaquer.

— Une supposition que tu la fermes, dit Barnett.

L'étranger se rendit directement à son propre vaisseau.

Il disparut à l'intérieur et referma le sas.

— Parfait, dit Barnett en se levant. On ferait bien de filer en vitesse. Agee, vous vous mettrez aux commandes. Je connecterai les accus. Toi, Victor, tu t'occuperas du verrouillage des ouvertures. Allons-y.

Ils coururent à travers la plaine et, en quelques secondes, atteignirent le sas ouvert de l'*Endeavor I.*

Même s'il eût voulu se presser, Kalen n'aurait pas eu la force de piloter son vaisseau. Mais il savait qu'une fois à bord, il serait sauvé. Aucune créature étrangère n'était capable de franchir ces sas hermétiquement clos.

Il trouva un réservoir d'air oublié à l'arrière et l'ouvrit. Son vaisseau s'emplit de gaz jaune, riche et revivifiant. Durant de longues minutes, Kalen oublia tout, se contentant de respirer.

Puis il fit rouler les trois noix de Kerba les plus grosses qu'il put trouver et les amena jusqu'au Craqueur, qui les ouvrit.

Quand il eut mangé, il se sentit beaucoup mieux. Il laissa le Changeur arracher son enveloppe extérieure. La seconde peau était également morte et le Changeur la lui arracha, mais il s'arrêta à la troisième, toujours vivante.

Il se sentait presque tout neuf lorsqu'il se glissa dans la cabine de pilotage.

Il était maintenant évident à ses yeux que les étrangers avaient été pris d'une crise de folie passagère. Il n'y avait

aucune autre manière d’expliquer la raison pour laquelle ils étaient revenus et lui avaient rendu son vaisseau.

En conséquence, il rechercherait les autorités dont ils dépendaient et il leur signalerait la position de la planète. On les découvrirait et on les guérirait, une fois pour toutes.

Kalen sentit une onde de bonheur l’envahir. Il n’avait pas dévié de l’éthique mabogienne, et c’était cela qui importait. Ç’aurait été tellement facile de laisser la bombe au thetnite dans leur vaisseau, toute armée et retardée. Il aurait pu détruire leurs réacteurs. Et il en avait *éprouvé* la tentation.

Mais il ne l’avait pas fait. Il n’avait rien fait du tout.

Tout ce qu’il avait fait, ç’avait été de disposer le minimum essentiel de pièges pour préserver sa vie.

Kalen activa les contrôles de son vaisseau et trouva que tout était parfaitement en ordre. Le fluide d’accélération emplit la cabine de commandes lorsqu’il brancha les accumulateurs.

Victor atteignit le sas le premier et plongea à l’extérieur du vaisseau. Instantanément, il fut rejeté à l’extérieur.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Barnett.

— Quelque chose m’a frappé, répondit Victor.

Précautionneusement, ils regardèrent à l’intérieur.

Leur vaisseau était devenu un piège mortel. Les fils des batteries de réserve avaient été branchés en série et placés en travers de l’entrée du sas. Si Victor avait touché la paroi, il aurait été instantanément électrocuté.

Ils court-circuitèrent les fils et pénétrèrent dans le vaisseau.

C’était une véritable pagaille.

Tout ce qu’il avait été possible de déplacer avait été arraché et jeté au sol. Il y avait une barre d’acier tordue dans un coin. Leur acide à haute teneur avait été répandu sur le sol, qu’il avait rongé en plusieurs endroits. La vieille coque de l’*Endeavor I* était pleine de trous.

— Je n’aurais jamais pensé qu’il puisse nous couillonner, dit Agee.

Ils entreprirent d’explorer le vaisseau. À l’arrière, il y avait un autre piège. La porte de la cale avait été adroitement branchée sur le petit moteur de démarrage. Si quelqu’un l’avait touché, la porte se serait rabattue violemment contre la paroi et l’aurait écrasé.

Il y avait diverses autres installations dont il était difficile de deviner le rôle.

— Peut-on remettre le vaisseau en état ? demanda Barnett.

Agee haussa les épaules.

— La plupart de nos outils sont toujours à bord de l’*Endeavor II.* Je pense qu’on arrivera à le retaper en un an. Mais je ne peux pas dire si, après cela, la coque tiendra le coup.

Ils sortirent du vaisseau au moment précis où la nef étrangère s’arrachait au sol dans le rugissement de ses réacteurs.

— Quel monstre ! dit Barnett en regardant la coque de son propre vaisseau, rongée par endroits par l’acide.

— On ne peut jamais savoir quelles seront les réactions des êtres venus d’ailleurs, répondit Agee.

— Le seul bon étranger est un étranger mort, dit Victor.

L’*Endeavor I* leur était maintenant devenu aussi incompréhensible et dangereux que l’*Endeavor II.*

Et l’*Endeavor II* avait disparu.

Traduit par Marcel Battin.

Hands Off !

UNE RACE DE GUERRIERS

(1952)

Troisième nouvelle publiée (dans Galaxy *de novembre 1952),* Une race de guerriers *nous présente, sous leur proto-forme, ceux qui seront plus tard Arnold et Gregor :*

Au reste, Une race de guerriers *repose sur la première idée-gag typiquement sheckleyenne et son développement implacable suscite une joie trouble lorsque* l'*on songe que, trois années plus tard, les États-Unis allaient remplacer la France en Indochine. On notera à ce propos la réflexion d'un des Terriens, sublime dans sa désinvolture : « D'un autre côté, il hésitait à* l'*idée d'être responsable de la mort de trois milliards de personnes… »*

Ils ne sauraient jamais qui avait commis l'erreur. Fannia fit remarquer que si Donnaught avait eu le cerveau d'un bœuf, en plus de sa corpulence, il aurait pensé à vérifier le niveau des réservoirs. Donnaught, bien que deux fois plus gros que lui, avait la répartie bien moins rapide. Il répondit, après un court instant de réflexion, que le nez de Fannia devait l'avoir empêché de lire correctement les indications de la jauge de carburant.

Cependant, ils se trouvaient à une vingtaine d'années-lumière de Thetis, avec l'équivalent d'une tasse de carburant dans les réservoirs de secours.

— D'accord, dit finalement Fannia. Ce qui est fait est fait. Avec le carburant qui nous reste nous pouvons encore parcourir trois années-lumière avant de devoir revenir en propulsion nucléaire. Passe-moi le *Petit Guide du Pilote Galactique.* À moins que tu ne l'aies également oublié.

Donnaught tira l'épais volume de microfilms hors de son caisson, et ils le feuilletèrent.

Le *Petit Guide du Pilote Galactique* leur apprit qu'ils se trouvaient dans une portion de l'espace peu dense, et rarement visitée, ce qu'ils savaient déjà. Le système planétaire le plus proche était celui d'Hatterfield, où n'existait aucune vie intelligente. Sersus avait une population autochtone, mais aucune réserve de carburant. Il en était de même pour Illed, Hung et Porderaï.

— Ah-ah ! dit Fannia. Lis-moi le reste, Donnaught. Si tu en es capable, bien sûr.

— Cascella, lut lentement Donnaught en articulant avec soin et en suivant la ligne de son index épais. Soleil de type M. Trois planètes ; vie de type humanoïde douée d'intelligence (AA3C) sur la seconde. Système respiratoire : oxygène. Civilisation non-mécanique. Religieuse. Amicale. Structure sociale unique, décrite dans le rapport 33877242 du Service de Surveillance Galactique. Population estimée à trois milliards d'individus. Vocabulaire de base de Cascella enregistré sous la référence Cas33b2. Nouvelle étude prévue pour 2375. Réserve de carburant laissée sur place, rayon de coord. 8741 kgl. Description du terrain : plat et désert.

— Du carburant, mon vieux ! s'exclama joyeusement Fannia. Je crois que nous allons pouvoir rejoindre Thetis, malgré tout.

Il programma la nouvelle destination de l'appareil.

— Si ce carburant se trouve toujours sur Cascella, bien sûr.

— Dois-je me renseigner sur cette structure sociale unique en son genre ? demanda Donnaught, toujours penché sur le *Petit Guide du Pilote Galactique.*

— Bien entendu. Fais un saut jusqu'à la principale base galactique de la Terre, et achète-moi un exemplaire de ce rapport.

— J'avais oublié, reconnut lentement Donnaught.

— Fais voir, dit Fannia, tirant la bibliothèque de langues du vaisseau. Cascella, Cascella… voilà. Reste tranquille pendant que j'apprends cette langue.

Il plaça la bande dans l'hypnophone et le mit en marche.

— Ça fera une langue inutile de plus dans mon crâne surchargé, murmura-t-il avant de passer sous hypnose.

*

* *

Ils coupèrent les moteurs à transmutation alors qu'il leur restait moins d'une goutte de carburant, et passèrent sur la propulsion nucléaire. Fannia dirigea le rayon chercheur vers la planète, localisant la fine spirale métallique désignant la réserve de carburant. Cependant, la plaine n'était plus désertique. Les Cascelliens avaient construit une cité autour de la spirale qui dominait de toute sa hauteur les grossiers bâtiments de bois et de pisé.

— Cramponne-toi, dit Fannia qui posa l'appareil dans les faubourgs de la ville, sur un champ de chaume.

« Maintenant, écoute, ajouta Fannia tout en décrochant sa ceinture de sécurité. Nous sommes venus ici uniquement pour faire le plein. Pas de souvenirs, pas d'excursions, pas de fraternisation avec les indigènes.

À travers le hublot ils purent voir un nuage de poussière venir de la ville. Comme il approchait, ils distinguèrent des silhouettes qui couraient en direction du vaisseau.

— D’après toi, quelle peut bien être cette structure sociale unique ? demanda Donnaught tout en vérifiant pensivement la charge d’un pistolet à aiguille.

— Je ne sais pas, et je m’en fiche, répondit Fannia en se glissant avec peine dans son armure spatiale. Habille-toi !

— L’air est respirable.

— Écoute, espèce de pachyderme, d’après ce que nous savons, les Cascelliens peuvent penser que la meilleure façon d’accueillir des visiteurs est de leur trancher la tête et de la farcir avec des pommes vertes. Si le *Guide Galactique* dit que leur civilisation est unique, c’est qu’elle l’est.

— Il est également indiqué qu’ils sont amicaux.

— Ce qui veut sans doute dire qu’ils ne disposent pas de la bombe atomique. Allez, habille-toi !

Donnaught posa son arme et s’efforça de pénétrer dans son armure spatiale démesurée. Les deux hommes se ceignirent de pistolets à aiguille, de paralyseurs et de quelques grenades.

— Je ne pense pas qu’il y ait des raisons de s’inquiéter, dit Fannia en fixant le dernier écrou à ailettes de son casque. Même s’ils deviennent agressifs, ils ne parviendront jamais à briser une armure spatiale. Et s’ils sont aimables nous n’aurons aucun problème. Peut-être que ces babioles pourront nous être utiles.

Il ramassa une boîte d’objets de troc – des miroirs, des jouets et autres articles semblables.

Revêtu de son casque et de son armure, Fannia se glissa à l’extérieur du sas et leva une main à l’attention des Cascelliens. Les mots cascelliens lui vinrent d’eux-mêmes aux lèvres.

— Nous sommes venus en amis et en frères. Conduisez-nous à votre chef.

Les autochtones se groupèrent autour d’eux, bouche bée devant leur vaisseau et leurs armures. Bien qu’ils eussent le même nombre d’yeux, d’oreilles et de membres que les humains, ils ne leur ressemblaient en aucune façon.

— S’ils sont amicaux, demanda Donnaught en s’extrayant du sas, pourquoi emporter toute cette quincaillerie ?

Les Cascelliens étaient principalement vêtus d’une collection de couteaux, d’épées et de dagues. Chaque homme en avait au moins cinq, et quelques-uns huit ou neuf.

— *Le Guide galactique* a peut-être confondu les signaux, répondit Fannia tandis que les indigènes formaient une escorte. À moins que le lancer de couteaux ne soit leur sport national.

*

* *

Cette ville était typique des cultures non-mécaniques. Des rues étroites et sales serpentaient entre les huttes délabrées. Quelques bâtiments de deux étages menaçaient de s’écrouler. L’air était empli d’une puanteur si forte que le filtre de Fannia ne pouvait la supprimer complètement. Les Cascelliens massés devant les Terriens lourdement chargés se bousculaient comme des chiots joueurs, tandis que leurs couteaux luisaient et s’entrechoquaient.

La maison du chef était l’unique construction de trois étages de la ville. La haute spire du dépôt de carburant se dressait juste derrière elle.

— Si vous êtes venus en paix, soyez les bienvenus, leur déclara le chef lorsqu’ils entrèrent.

C’était un Cascellien entre deux âges qui avait au moins quinze couteaux fixés à diverses parties de sa personne. Il était assis, jambes croisées, sous un dais élevé.

— Nous avons droit à un traitement de faveur, fit remarquer Fannia.

Il savait, grâce à l’assimilation de la langue, que le titre de *chef,* sur Cascella, avait une acception plus grande que

sur Terre. Le chef était à la fois un roi, un grand prêtre, un Dieu, et le meilleur des guerriers.

— Nous vous avons apporté quelques présents, ajouta Fannia en déposant les colifichets aux pieds du roi. Votre majesté les accepte-t-elle ?

— Non. Nous n'acceptons pas de présents.

Fannia se demanda alors si ce n'était pas cela la structure sociale unique de Cascella. La réaction du chef n'était certainement pas humaine.

— Nous sommes une race de guerriers, ajouta le roi. Ce que nous voulons, nous le prenons.

Fannia s'assit sur le sol devant le dais et échangea quelques banalités avec le roi tandis que Donnaught s'amusait avec les colifichets que le roi avait refusés avec mépris. Essayant d'effacer la première impression défavorable, Fannia parla des étoiles et des autres mondes, sachant que les primitifs sont généralement friands de contes merveilleux. Il fit allusion au vaisseau, sans mentionner toutefois qu'il était à court de carburant. Il parla également de Cascella, et assura au chef que sa renommée était connue dans toute la galaxie.

— Il doit en être ainsi, répondit le chef avec fierté. Nous appartenons à la race des guerriers, les meilleurs qui aient jamais existé. Chacun d'entre nous meurt au combat.

— Vous avez souvent dû mener votre peuple à la victoire, répondit poliment Fannia qui se demandait quel pouvait bien être l'imbécile qui avait rédigé le rapport du *Petit Guide du Pilote Galactique.*

— Voici de nombreuses années que nous n'avons pas combattu. Nous formons à présent un peuple uni, et tous nos ennemis se sont joints à nous.

Petit à petit, Fannia amena la conversation sur le sujet du carburant.

— Qu'est-ce que du *carburant* ? demanda le chef en hésitant, ce terme n'ayant aucun équivalent dans la langue cascellienne.

— C’est ce qui fait mouvoir notre vaisseau.

— Et où se trouve-t-il ?

— Dans la spire de métal, dit Fannia. Si vous nous autorisez simplement à…

— Dans la chapelle sacrée ? s’exclama le chef, outré. Le grand temple de métal que les Dieux laissèrent sur notre monde il y a très longtemps ?

— Ouais, répondit tristement Fannia, sachant ce qui allait venir ensuite. Je suppose que oui.

— Il est sacrilège pour un étranger de s’en approcher. Je l’interdis !

— Nous avons besoin de ce carburant. Fannia était ankylosé de rester assis jambes croisées ; les armures spatiales n’étant pas conçues pour des positions compliquées. La spire a été laissée ici pour de tels cas d’urgence.

— Étrangers, sachez que je suis le Dieu de mon peuple, autant que son chef. Si vous osez approcher du temple sacré, ce sera la guerre.

— Je le craignais, répondit Fannia, en se levant.

— Et étant donné que nous sommes une race de guerriers, chaque homme en âge de combattre vous attaquera à mon commandement. Des multitudes descendront des collines et traverseront les rivières.

Brusquement, le chef tira un de ses couteaux. Ce devait être le signal, car tous les indigènes présents firent de même.

*

* *

Fannia éloigna Donnaught des présents qu’ils avaient apportés.

— Écoute, espèce de cornichon. Ces guerriers amicaux ne peuvent absolument rien contre nous. Leurs couteaux ne peuvent pas transpercer une armure spatiale, et je doute

qu’ils disposent d’armes plus efficaces. Mais ce n’est pas une raison pour les laisser se jeter sur toi. Utilise d’abord le paralyseur, et s’ils sont trop nombreux, le pistolet à aiguille.

— D’accord.

Donnaught dégaina et arma son paralyseur d’un seul mouvement. Avec une arme, Donnaught était rapide et sûr, ce qui était une qualité suffisante pour que Fannia le gardât comme associé.

— Nous allons contourner ce bâtiment et prendre le carburant. Deux bidons devraient suffire. Puis nous filerons à toute vitesse.

Ils sortirent de la hutte royale, suivis par les Cascelliens. Quatre porteurs soulevèrent le chef, qui aboyait des ordres. La rue étroite fut soudainement emplie d’indigènes en armes. Et bien que personne n’essayât de les toucher, un millier de couteaux au moins brillaient au soleil.

Devant le dépôt se trouvait une solide phalange de Cascelliens. Ils s’étaient rangés derrière un réseau de cordes qui marquait probablement la limite entre le sol profane et le sol sacré.

— Tiens-toi prêt, dit Fannia qui sauta aussitôt par-dessus les cordes.

Immédiatement, le premier garde leva son couteau. Fannia dégaina son paralyseur, sans tirer, et avança.

L’indigène cria quelque chose et son couteau parcourut un arc de cercle. Le Cascellien gargouilla d’autres mots, vacilla, et tomba. Du sang s’écoulait de sa gorge.

— Je t’avais dit de n’utiliser le pistolet à aiguille qu’au dernier moment ! cria Fannia.

— Mais je n’ai rien fait ! protesta Donnaught.

Tournant la tête, Fannia vit que le pistolet à aiguille de Donnaught se trouvait toujours dans son étui.

— Alors, je n’y comprends plus rien, déclara Fannia, totalement déconcerté.

Trois autres indigènes bondirent en avant, brandissant leurs coutelas. Ils tombèrent à leur tour sur le sol. Fannia

s’immobilisa et observa un groupe de Cascelliens qui venait vers eux.

Une fois qu’ils furent assez près des Terriens pour les atteindre, ils se tranchèrent la gorge à leur tour.

Fannia resta comme paralysé durant un bon moment, incapable d’en croire ses yeux. Donnaught s’immobilisa derrière lui.

À présent, les indigènes couraient vers eux par centaines, brandissant leurs coutelas, hurlant contre les Terriens, puis, lorsqu’ils arrivaient à portée, ils se tuaient, s’écroulant sur une pile de corps qui grandissait sans cesse. En quelques minutes, les Terriens furent entourés par des monceaux de cadavres ensanglantés.

— D’accord ! cria Fannia. Arrêtez !

Entraînant Donnaught, il retourna sur le sol profane.

— Trêve ! cria-t-il en cascellien.

La foule se sépara et le chef s’avança. Serrant un couteau dans chaque poing. Il haletait d’excitation.

— Nous avons gagné la première bataille ! dit-il avec fierté. La puissance de nos guerriers terrorise même des étrangers tels que vous. Vous ne profanerez pas notre temple tant qu’il restera un seul d’entre nous vivant sur Cascella !

Les indigènes hurlèrent leur approbation et leur triomphe.

Les deux Terriens hébétés retournèrent d’un pas mal assuré vers leur vaisseau.

*

* *

— Voilà donc ce que le *Petit Guide Galactique* veut dire par « structure sociale unique », dit Fannia avec morosité. Il ôta son armure et s’allongea sur sa couchette. Leur façon de faire la guerre est de se suicider pour obliger leurs ennemis à capituler.

— Ils doivent être dingues, marmonna Donnaught. Ce n’est pas une façon de se battre.

— Mais leur méthode est efficace, ne trouves-tu pas ?

Fannia se leva et observa l’extérieur à travers le hublot.

Le soleil se couchait, colorant la cité de son rougeoiement. Les rayons de lumière faisaient briller la spire du dépôt galactique. À travers la porte ouverte, ils purent entendre les grondements et les roulements des tambours.

— Un appel aux armes, commenta Fannia.

— Je continue à te dire que c’est une histoire de fous.

Donnaught, qui avait des idées bien précises sur ce que devait être un combat, ajouta pour conclure :

— C’est inhumain.

— Je suis d’accord. Ils doivent penser que si un assez grand nombre d’entre eux se suicide, leur ennemi abandonnera le combat, poussé par sa mauvaise conscience.

— Et si l’ennemi tient bon ?

— Avant que ces peuples s’unissent, ils ont dû se combattre tribu par tribu, se suicidant jusqu’à ce qu’un peuple se rende. Les perdants ont alors probablement rejoint les vainqueurs ; et ces derniers ont dû devenir de plus en plus nombreux jusqu’à pouvoir dominer toute la planète, simplement par le nombre. – Fannia observa attentivement Donnaught, essayant de voir s’il comprenait. – C’est une méthode anti-survie, naturellement. Si l’adversaire continue le combat, la peuplade la moins nombreuse doit s’éteindre. – Il secoua la tête. – Mais toutes les guerres sont suicidaires. Peut-être ont-ils des règles.

— Est-ce que nous ne pourrions pas débarquer, prendre rapidement le carburant, et filer loin d’ici avant qu’ils n’aient le temps de tous se trancher la gorge ? demanda Donnaught.

— Je ne pense pas. Ils peuvent continuer le massacre durant les dix années à venir, en s’imaginant qu’ils nous combattent toujours. – Il regarda pensivement la cité. –

C’est à cause de leur chef. Il est leur Dieu, et il leur donnera l’ordre de se suicider jusqu’au dernier. Alors il dira : « Nous sommes de grands guerriers » et se tuera à son tour.

Donnaught haussa ses larges épaules de dégoût.

— Et pourquoi ne pas le liquider ?

— Ils éliraient un autre Dieu, répondit Fannia en constatant que le soleil était presque passé sous l’horizon. Mais j’ai une idée. – Il se gratta la tête. – Ça marchera peut-être. De toute façon, nous devons essayer.

*

* *

À minuit, les deux hommes se glissèrent furtivement hors du vaisseau, se dirigeant silencieusement vers la ville.

Ils étaient de nouveau revêtus de leurs armures spatiales. Donnaught portait deux jerrycans vides. Fannia avait dégainé son pistolet paralysant.

Les rues étaient sombres et silencieuses, et ils longeaient les murs et contournaient les postes de sentinelles, se tenant dans l’ombre. Un indigène surgit soudain à un coin de rue, mais Fannia le paralysa avant qu’il ait pu émettre le moindre son.

Ils s’accroupirent dans l’obscurité, à l’entrée d’une ruelle faisant face au dépôt.

— As-tu bien compris ? demanda Fannia. Je paralyse les gardes. Tu te précipites à l’intérieur et tu remplis ces jerrycans. Ensuite, nous filerons d’ici en vitesse. Lorsqu’ils vérifieront, ils verront que les bidons se trouvent toujours dans leur temple, et ils ne se suicideront peut-être pas.

Les deux hommes gravirent les marches plongées dans l’obscurité menant au dépôt. Trois Cascelliens montaient la garde devant l’entrée, leurs couteaux enfilés dans leurs pagnes. Fannia les mit hors de combat avec une décharge à mi-puissance, et Donnaught entra en courant à l’intérieur du sanctuaire.

Des torches s’allumèrent instantanément, et des indigènes surgirent de chaque ruelle en hurlant et en agitant leurs coutelas.

— Nous sommes tombés dans une embuscade ! cria Fannia. Donnaught, reviens !

Donnaught fit rapidement demi-tour. Les indigènes les avaient attendus. En hurlant, ils se précipitèrent vers les Terriens, se tranchant la gorge en arrivant à deux mètres d’eux. Des corps s’écroulaient devant Fannia, le faisant presque trébucher comme il fuyait. Donnaught le prit par le bras et le guida. Ils coururent hors de l’enceinte sacrée.

— Trêve, bordel ! cria Fannia. Laissez-moi parler à votre chef ! Arrêtez ! Je demande une trêve !

À contrecœur, les Cascelliens cessèrent de se massacrer.

— C’est la guerre, dit le chef en s’avançant. – Son visage presque humain était dur sous la lueur des torches. – Vous avez vu nos guerriers. Vous savez que vous ne pouvez rivaliser avec eux. Tout notre pays sait que nous sommes en guerre. Tout mon peuple est prêt à livrer bataille.

Il jeta un regard empli de fierté à ses sujets, avant de le reporter sur les Terriens.

— À présent, je vais moi-même guider mon peuple au combat. Nous ne nous arrêterons pas. Nous combattrons jusqu’à ce que vous vous rendiez et que vous nous remettiez vos armures.

— Attendez, chef, balbutia Fannia, rendu malade par la vue de tant de sang.

La place était une scène sortie tout droit de l’Enfer. Des centaines de cadavres étaient étalés autour d’eux. Les rues étaient poisseuses de sang.

— Laissez-moi m’entretenir avec mon associé, je vous donnerai notre réponse demain matin.

— Non, répondit le chef. C’est vous qui avez entamé les hostilités. Je dois aller jusqu’au bout. Des hommes braves veulent mourir au combat. Vous êtes les premiers ennemis

que nous ayons depuis de nombreuses années, depuis que nous avons soumis les tribus des montagnes.

— D’accord, mais laissez-moi vous expliquer…

— Je vais vous combattre en personne, dit le chef, levant une dague. Je vais mourir pour mon peuple, comme doit le faire un guerrier !

— Attendez ! cria Fannia. Accordez nous une trêve. Il est interdit à notre peuple de combattre lorsque le soleil est couché.

Le chef réfléchit un long moment avant de répondre :

— Très bien. Nous attendrons jusqu’à l’aube.

Les Terriens vaincus revinrent lentement jusqu’à leur vaisseau sous les lazzis de la populace victorieuse.

*

* *

Le lendemain matin, Fannia n’avait toujours aucun plan. Il savait qu’ils devaient se réapprovisionner en carburant, car il ne comptait pas terminer ses jours sur Cascella, ou attendre que la Surveillance Galactique envoie un autre appareil, dans cinquante ans ou plus. D’un autre côté, il hésitait à l’idée d’être responsable de la mort de trois milliards de personnes. Cela pourrait lui être reproché, une fois sur Thetis, si la Surveillance Galactique devait découvrir ce qui s’était passé. De toute façon, il ne voulait pas prendre une telle responsabilité.

Il était dans une impasse.

Lentement, les deux hommes sortirent pour aller à la rencontre du chef. Fannia cherchait toujours désespérément une idée tout en écoutant le grondement des tambours.

— Si seulement nous avions quelqu’un à combattre, se plaignit Donnaught, regardant ses armes inutiles.

— Voilà le problème, dit Fannia. La mauvaise conscience nous transforme tous en pécheurs, ou quelque chose comme ça. Ils s’attendent à ce que nous nous rendions

avant que le carnage prenne de trop grandes proportions. – Il réfléchit un instant. Ce n'est pas tellement insensé, tout compte fait. Sur Terre, les armées ne combattent pas jusqu'au dernier homme. Elles se rendent lorsqu'elles constatent que les choses tournent mal.

— Si seulement ils nous combattaient vraiment !

— Ouais, si seulement… Il s'interrompit. Nous allons combattre ! Si ces gens considèrent le suicide comme une guerre. Ne doivent-ils pas considérer la guerre – une véritable bataille – comme un suicide ?

— Et qu'est-ce que cela pourrait nous rapporter ?

Ils pénétraient à présent dans la ville, et les rues étaient bondées d'indigènes en armes. Un autre millier d'hommes encerclait la cité. Les autochtones emplissaient la plaine, aussi loin que pouvait porter le regard. De toute évidence, ils avaient répondu à l'appel des tambours et étaient venus pour combattre les étrangers d'un autre monde.

Ce qui annonçait, naturellement, un suicide en masse.

— Essaye de regarder les choses sous cet angle. Que faisons-nous sur Terre lorsqu'un type projette de se suicider ?

— Nous l'en empêchons ? demanda à son tour Donnaught.

— Pas immédiatement. Nous lui donnons d'abord ce qu'il désire, à condition qu'il renonce à son projet. Des gens offrent de l'argent, un travail, leur fille, n'importe quoi à condition que le candidat au suicide change d'avis. C'est une chose taboue, sur Terre.

— Et ?

— Peut-être que de combattre est tabou au même titre, sur ce monde, répondit Fannia. Peut-être nous offriront-ils du carburant, pour nous faire arrêter.

Donnaught semblait en douter, mais Fannia avait l'impression qu'il devait essayer.

*

* *

Ils se frayèrent un chemin, à travers la foule en direction de l’entrée du temple. Le chef les attendait, souriant à son peuple comme un Dieu de la guerre jovial.

— Êtes-vous prêts à livrer bataille, ou à vous rendre ? demanda-t-il.

— À nous battre, répondit Fannia. C’est le moment, Donnaught.

Il lança son poing et son gantelet de fer atteignit Donnaught dans les côtes. Ce dernier cilla des paupières.

— Vas-y, imbécile défends-toi.

Donnaught riposta et Fannia vacilla sous la puissance du coup. Une seconde plus tard, ils se battaient comme des chiffonniers. Leurs gantelets métalliques résonnaient en frappant les flancs de leurs armures.

— Un peu plus haut, haleta Fannia tout en se relevant. Tu es en train de me briser les côtes.

Il passa traîtreusement ses bras autour du casque de Donnaught.

— Arrêtez ! cria le chef. C’est répugnant !

— Ça marche, murmura Fannia. Maintenant, laisse-moi t’étrangler. Je crois que ça fera l’affaire.

Donnaught se laissa tomber sur le sol, et Fannia referma ses mains autour du col de l’armure de son associé.

— Fais semblant d’être à l’agonie, pauvre imbécile, dit-il.

Donnaught grogna et gémit de la façon la plus convaincante qu’il put.

— Arrêtez-vous ! cria le chef. Tuer son prochain est une chose horrible !

— Alors, donnez-moi un peu de carburant, dit Fannia, serrant encore sa prise sur la gorge de Donnaught.

Le chef réfléchit un court instant, puis hocha négativement la tête.

— Non.

— Quoi ?

— Vous n’appartenez pas à mon peuple, et si vous désirez commettre un acte aussi répugnant, cela ne me regarde pas. Mais vous ne profanerez pas notre sanctuaire sacré.

*

* *

Donnaught et Fannia se relevèrent avec peine. Fannia était épuisé par le combat en raison du poids de sa lourde armure spatiale, et il faillit ne pas y parvenir.

— À présent, dit le chef, rendez-vous. Ôtez vos armures ou combattez-nous.

Les milliers de guerriers – peut-être des millions, car la foule croissait à chaque instant – crièrent leur haine. Le cri fut repris dans les environs et se répercuta jusqu’aux collines, où d’autres combattants se déversaient dans la plaine déjà noire de monde.

Le visage de Fannia se tordit. Ils ne pouvaient se rendre aux Cascelliens. Ces derniers pourraient les dévorer lors d’un prochain banquet sacré. Durant un instant, il pensa à aller prendre le carburant et à laisser ces maudits débiles se suicider si tel était leur bon plaisir.

N’ayant plus aucune idée, plein de rage, Fannia s’avança et frappa le chef de son gantelet de fer.

Le chef recula, et les indigènes firent de même, horrifiés. Rapidement, le chef dégaina un couteau et le porta à sa gorge, mais les mains de Fannia se refermèrent sur ses poings.

— Écoutez-moi, grogna Fannia, s’adressant à la foule. Nous allons prendre notre carburant. Si l’un de vous fait le moindre geste, si quelqu’un se suicide, je tuerai votre chef.

Les indigènes s’agitèrent, indécis. Le chef se débattait désespérément, essayant de porter son couteau à sa gorge afin de pouvoir mourir avec honneur.

— Va chercher le carburant, cria Fannia à Donnaught, et grouille-toi !

Les autochtones ne savaient que faire. Ils tenaient leurs couteaux sur leurs cous, prêts à s'égorger s'ils avaient à se joindre à la bataille.

— Ne faites pas cela, les avertit Fannia. Je tuerai votre chef. Il ne mourra pas comme un guerrier.

Le chef essayait encore de se suicider, et Fannia maintenait désespérément sa prise, sachant que s'il parvenait à ses fins, rien ne pourrait empêcher son peuple de l'imiter.

— Écoutez, chef, dit Fannia, surveillant du coin de l'œil la foule hésitante. Je veux que vous me promettiez qu'il n'y aura plus de guerre entre nous. Ou vous acceptez, ou je vous tue !

— Guerriers, rugit leur captif. Choisissez-vous un nouveau chef. Ne pensez pas à moi et tuez-vous !

Les Cascelliens étaient encore rongés par l'incertitude, mais des couteaux commencèrent à se lever.

— Arrêtez ! cria Fannia avec désespoir. Si l'un de vous se tranche la gorge je tuerai votre chef, et ensuite j'en ferai autant pour chacun de vous !

Cela fut suffisant pour les arrêter.

— Je dispose dans mon vaisseau d'une immense puissance qui peut vous anéantir jusqu'au dernier, et alors vous ne connaîtrez pas la mort d'un guerrier.

Le chef essaya de se dégager d'un mouvement puissant, et faillit libérer son bras. Mais Fannia tint bon, bloquant ses deux bras derrière son dos.

— Très bien, reconnut le chef, avec des pleurs dans les yeux. Un guerrier doit mourir de sa propre main. Vous nous avez vaincus, étrangers.

La foule cria des malédictions comme les Terriens emmenaient le chef et les jerrycans jusqu'à leur vaisseau. Ils agitaient leurs couteaux et sautaient sur place dans un accès de haine frénétique.

— Décolle vite, dit Fannia après que Donnaught eut réapprovisionné l’appareil en carburant.

Il donna une poussée au chef et bondit à l’intérieur de l’appareil. Une seconde plus tard, ils se trouvaient dans les airs, se dirigeant vers Thetis et le bar le plus proche à la vitesse maximale.

Les indigènes voulaient du sang – le leur. Chaque homme désirait s’ôter la vie pour effacer l’insulte faite à son chef et Dieu, et au temple sacré.

Mais les étrangers étaient partis. Ils n’avaient plus personne à combattre.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

Warriors Race

TELS QUE NOUS SOMMES

(1956)

Ingrate mission que celle du Contacteur. Sur Durell IV, par exemple, les indigènes sont amorphes, livides, idiots. Quelle somme de bonne volonté et de pacifisme ne faut-il pas pour délivrer le message d'harmonie de la Terre. Oui, décidément, les envoyés de notre belle planète renvoient Savorgnan de Brazza au rang de barbare sanguinaire. En tout cas, les autochtones, eux, les considèrent plutôt comme autant de Béranger. Ces primitifs, vraiment, sont incapables de voir la beauté là où elle réside : au plus profond de l'*homme...*

Il existe des règles que les missions spatiales chargées des « premiers contacts » doivent respecter. Des règles édictées en désespoir de cause et suivies faute de disposer d'autre chose, car il est impossible de prévoir quelle sera la réaction d'un peuple à la mentalité totalement étrangère face à telle ou telle action.

Jan Maarten réfléchissait sombrement à cela tandis que le vaisseau pénétrait dans l'atmosphère de Durell IV. C'était un homme corpulent, entre deux âges, aux cheveux blond

cendré et au visage rond reflétant une perpétuelle inquiétude. Longtemps auparavant, il avait conclu que n'importe quelle règle, ou presque, était préférable à aucune. En conséquence, il les suivait méticuleusement, mais avec un sentiment constant d'incertitude et sans jamais oublier que les humains ne sont pas infaillibles.

C'étaient les qualités idéales pour effectuer le travail de « Premier Contacteur ».

Il fit faire au vaisseau le tour de la planète, assez bas pour pouvoir l'observer, mais en le maintenant cependant à une altitude suffisante pour ne pas effrayer les habitants. Il remarqua les traces d'une civilisation pastorale primitive, et essaya de se remémorer tout ce qu'il avait appris dans le quatrième volume des *Différentes Techniques à utiliser pour un premier contact sur un monde de type pastoral-primitif* publié par le Service de Psychologie Extraterrestre. Puis il fit descendre l'appareil vers une plaine rocailleuse et herbue, ni trop près ni trop loin d'un village typique, de taille moyenne, et le fit se poser silencieusement.

— Du beau travail, commenta Croswell, son assistant, qui était trop jeune pour être tourmenté par l'incertitude.

Chedka, le linguiste eborien, ne dit rien. Il dormait, comme à son habitude.

Maarten grommela quelque chose et se rendit à l'arrière du vaisseau pour effectuer des analyses tandis que Croswell prenait place à son poste derrière le hublot d'observation.

*

* *

— Ça y est, ils arrivent, leur apprit Croswell, une demi-heure plus tard. Ils sont environ une douzaine, et de type humanoïde sans erreur possible.

Après un examen plus détaillé, Croswell vit que les indigènes de Durell étaient des êtres amorphes au teint

livide et au visage inexpressif. Il hésita un instant avant d'ajouter :

— Ils ne sont pas tellement beaux.

— Que font-ils ? demanda Maarten.

— Ils se contentent de regarder dans notre direction.

Croswell était un jeune homme élancé dont la moustache, inhabituellement fournie et lustrée, avait poussé durant le long voyage qui les avait éloignés de la Terre. Il la tapotait avec la fierté que connaît tout homme qui a réussi à obtenir une moustache vraiment magnifique.

— Ils sont à présent à environ vingt mètres de l'appareil, commenta Croswell.

Il se pencha en avant, écrasant son nez contre le hublot qui était en verre à vision directionnelle.

Croswell pouvait voir l'extérieur, mais personne ne pouvait distinguer l'intérieur de l'appareil. Le Service de Psychologie Extraterrestre avait rendu ce type de hublot obligatoire l'année précédente, après qu'une équipe du Service eut raté un premier contact sur Carcella II. Les Carcelliens avaient regardé à l'intérieur de l'appareil, avaient été effrayés à la vue de quelque chose, et avaient fui. Le Service ignorait toujours ce qui les avait alarmés, car un second contact n'avait pu être établi avec succès.

Pareille erreur ne serait plus jamais commise.

— Et maintenant ? demanda Maarten.

— L'un d'eux vient vers nous. C'est peut-être leur chef, ou une victime offerte en sacrifice.

— Que porte-t-il ?

— Il a mis une… une sorte de… je préférerais que tu viennes voir par toi-même.

Maarten avait, grâce à ses appareils, obtenu un certain nombre de renseignements sur Durell. Cette planète possédait une atmosphère respirable, un climat agréable, et une gravité comparable à celle de la Terre. Ce monde renfermait des minerais radioactifs et des métaux rares. Et, chose importante, il était exempt des micro-organismes

virulents et des vapeurs empoisonnées qui tendaient à rendre la vie d’un contacteur exagérément courte.

Durell allait être un voisin précieux pour la Terre, à condition que les natifs fussent amicaux – et les contacteurs habiles.

*
* *

Maarten alla jusqu’au hublot et étudia les autochtones.

— Ils portent des vêtements pastel. Nous porterons des vêtements pastel.

— Noté, répondit Croswell.

— Ils sont désarmés. Nous serons donc désarmés.

— Compris.

— Ils ont des sandales. Nous mettrons des sandales nous aussi.

— Entendre, c’est obéir.

— Je note qu’ils sont tous imberbes, dit Maarten avec un sourire presque imperceptible. Désolé, Ed, mais cette moustache…

— Pas elle ! cria Corswell sur un ton aigu tout en protégeant de la main son attribut pileux.

— Je crains que ce ne soit indispensable.

— Mais, Jan, il m’a fallu six mois pour la faire pousser !

— Elle doit disparaître. Cela devrait te sembler évident.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Croswell, indigné.

— Parce que la première impression est la plus importante. Lorsqu’elle est défavorable, les contacts suivants deviennent difficiles, parfois impossibles. Étant donné que nous ne savons rien sur ces êtres, notre seule ligne de conduite doit être la conformité. Nous devons essayer de leur ressembler, nous vêtir de couleurs qui leur plaisent, ou du moins qu’ils puissent accepter ; copier leurs gestes et leurs actes ; faire tout notre possible en ce sens, dans le cadre de ce qu’ils acceptent.

— D’accord, d’accord. Je suppose que je pourrai m’en laisser pousser une autre sur le chemin du retour.

Ils se regardèrent, puis se mirent à rire. C’était la troisième moustache que Croswell faisait disparaître pour la même raison.

Tandis qu’il se rasait, Maarten alla éveiller le linguiste. Chedka était un humanoïde lémurien d’Eboria IV, une des rares planètes entretenant des relations fructueuses avec la Terre. Les Eboriens étaient des linguistes nés, aidés par une sorte d’habileté associative au niveau des intonations qui remplacent certains mots dans une conversation ; seuls les Eboriens ne se trompaient jamais. Ils avaient visité une partie considérable de la Galaxie et auraient pu s’y tailler la part du lion s’ils n’avaient pas éprouvé un besoin irrésistible de dormir vingt heures sur vingt-quatre.

Croswell acheva de se raser, enfila un survêtement vert pâle et chaussa des sandales. Tous trois passèrent par le stérilisateur. Maarten respira profondément, récita une prière silencieuse et ouvrit le sas.

Un léger soupir s’éleva de la foule des Durelliens, mais leur chef – ou victime – resta silencieux. Ils étaient vraiment semblables aux humains, si l’on faisait abstraction de leur pâleur et du manque d’expression de leurs visages, sur lesquels Maarten ne put lire la moindre émotion.

— Surtout, ne fais aucune grimace, conseilla Maarten à Croswell.

Ils s’avancèrent lentement. À dix mètres du Durellien, Maarten déclara d’une voix basse :

— Nous venons en paix.

Chedka traduisit sa phrase, puis écouta la réponse, qui fut prononcée d’une voix si douce qu’elle en était presque inaudible.

— Le chef nous souhaite la bienvenue, expliqua Chedka.

— Bien, dit Maarten.

Il s’avança encore de quelques pas et commença à parler, s’interrompant par instants pour permettre à Chedka

de traduire ses paroles. Avec zèle et conviction, il récita le Discours Primaire BB-32 (destiné aux humanoïdes primitifs, et pastoraux, classés à première vue parmi les extraterrestres non-agressifs).

Même Croswell, qui ne se laissait impressionner que par très peu de choses, dût admettre que c'était un beau discours. Maarten déclara qu'ils étaient des voyageurs venant de loin, du Grand Néant, afin d'ouvrir un dialogue amical avec le doux peuple de Durell. Il parla de la Terre verte et lointaine, si semblable à cette planète, et de son peuple noble et humble qui tendait les mains vers les Durelliens. Il parla du grand esprit de paix et de coopération qui émanait de la Terre, et de l'amitié universelle, ainsi que d'un tas d'autres belles choses.

Il termina finalement son discours, et il y eut un long silence.

— A-t-il tout compris ? murmura Maarten à Chedka.

L'Eborien hocha affirmativement la tête, attendant toujours la réponse du chef. Maarten transpirait et Croswell ne pouvait s'empêcher de passer nerveusement ses doigts au-dessus de sa lèvre supérieure, à l'emplacement de sa moustache sacrifiée.

Le chef ouvrit la bouche, hoqueta, fit un petit demi-tour sur lui-même et s'effondra sur le sol.

Ce fut un moment embarrassant, les manuels ne prévoyant rien pour une situation semblable.

Le chef ne se relevait pas. Apparemment, il ne s'agissait pas d'une chute rituelle. Il respirait avec difficulté, comme un homme plongé dans le coma.

Étant donné les circonstances, l'équipe de contact n'eut d'autre choix que de se retirer dans le vaisseau pour attendre la suite des événements.

Une demi-heure plus tard, un indigène s'approcha de l'appareil et dit quelques mots à Chedka tout en regardant avec crainte en direction des Terriens. Il repartit aussitôt.

— Qu'a-t-il raconté ? demanda Croswell.

— Le chef Moréri vous prie de l’excuser pour son évanouissement, expliqua Chedka. Il a dit qu’il avait fait preuve d’un manque de savoir-vivre inexcusable.

— Ah ! s’exclama Maarten. Cet incident nous sera peut-être utile, après tout. Il va être désireux de réparer son impolitesse. Étant donné que c’était fortuit et sans le moindre rapport avec nous…

— Non, l’interrompit Chedka.

— Quoi, non ?

— Pas sans rapport, dit l’Eborien, qui se roula en boule et s’endormit.

*

* *

Maarten secoua le linguiste pour le réveiller.

— Qu’a-t-il dit d’autre ? Comment son évanouissement peut-il avoir un rapport avec nous ?

Chedka bâilla.

— Le chef était très embarrassé. Il a supporté les émanations provenant de votre bouche le plus longtemps possible, mais l’odeur fétide…

— Ma respiration ? demanda Maarten. Ce serait ma respiration qui lui aurait fait perdre connaissance ?

Chedka hocha la tête, gloussa de façon inattendue, et s’endormit.

Le soir vint et le long crépuscule de Durell devint imperceptiblement la nuit. À travers la forêt qui entourait le village, les Terriens virent étinceler des feux, qui s’éteignirent bientôt un à un. Mais le vaisseau spatial resta illuminé jusqu’à l’aube. Lorsque le soleil se leva, Chedka se glissa hors de l’appareil pour se rendre au village. Croswell réfléchissait sombrement à la situation, tout en prenant son café matinal, tandis que Maarten fouillait dans l’armoire à pharmacie.

— Ce n’est qu’un contretemps, disait Croswell avec espoir, des petits accrocs sont inévitables. Rappelle-toi ce qui s’est passé sur Dingoforeaba VI…

— C’est ce genre de petites choses qui nous interdisent à tout jamais l’accès d’une planète, lui répondit Maarten.

— Mais comment aurait-on pu prévoir…

— J’aurais dû envisager cette possibilité, grommela Maarten avec colère. Simplement parce que cela ne s’était encore jamais produit.

Il montra triomphalement un flacon contenant des cachets roses.

— Ce produit est absolument garanti pour neutraliser n’importe quelle haleine, même celle d’une hyène. Prends-en deux pilules.

Croswell les accepta.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Nous allons attendre que… Ah ! qu’a-t-il dit ?

Chedka se glissa dans le sas d’entrée, se frottant les yeux.

— Le chef vous prie d’accepter ses excuses pour son évanouissement.

— Nous le savions déjà. Quoi d’autre ?

— Il vous accueillera au village de Lannit lorsque cela vous conviendra. Il comprend que cet incident ne doit pas altérer l’amitié entre deux peuples pacifiques et courtois.

Maarten soupira de soulagement. Il se racla la gorge et demanda en hésitant :

— Lui avez-vous parlé de l’amélioration de notre haleine ?

— Je lui ai affirmé que vous alliez y remédier, bien qu’elle ne m’ait personnellement jamais incommodé.

— Très bien. Nous allons immédiatement nous rendre au village. Vous pourriez peut-être prendre une de ces pilules ?

— Ils n’ont rien à reprocher à « mon » haleine, répondit l’Eborien avec suffisance.

Ils partirent sur-le-champ en direction du village de Lannit.

*
* *

Lorsque l’on aborde des êtres de type « primitif-pastoral », on doit rechercher des paroles simples mais symboliques, étant donné que c’est ce qu’ils comprennent le mieux. Des figures de rhétorique ! Des comparaisons très nettes et décisives ! Peu de mots mais de nombreux symboles ! Telles sont les règles, lorsque l’on a affaire à des primitifs pastoraux.

Comme Maarten approchait des habitations, il trouva l’occasion rêvée de mettre ces règles en pratique. Les autochtones l’attendaient dans leur village, qui avait été érigé dans une clairière. Séparant la forêt du village, il y avait le lit asséché d’une rivière qu’enjambait un petit pont de pierre.

Maarten s’avança jusqu’au centre du pont et s’immobilisa, souriant avec bienveillance aux Durelliens. Lorsqu’il en vit plusieurs hausser les épaules et s’éloigner, il fit disparaître toute expression de son visage, se souvenant de ses propres ordres à ce sujet. Il resta immobile un long moment.

— Que se passe-t-il ? demanda Croswell, s’arrêtant devant le pont.

D’une voix forte, Maarten cria :

— Que ce pont symbolise le lien, à présent éternel, qui unit cette planète magnifique à la…

Croswell lui cria un avertissement, mais Maarten ignorait ce qui n’allait pas. Il regarda les villageois, constatant qu’ils n’avaient effectué aucun mouvement.

— Tire-toi du pont ! hurla Croswell. Mais avant que Maarten pût agir, la construction s’écroula, et il tomba avec elle dans le lit asséché de la rivière.

— C’est absolument incroyable, lui dit Croswell, en l’aidant à se relever. Dès que tu as élevé la voix, les pierres ont commencé à se désagréger. Sans doute une question de résonance.

À présent, Maarten comprenait pourquoi les Durelliens parlaient à voix basse. Il parvint à se relever, puis gémit et se rassit de nouveau.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda Croswell.

— On dirait que je me suis foulé la cheville.

Le chef Moréri arriva, suivi par une vingtaine de villageois. Il fit un court discours et tendit à Maarten une canne de bois noir, polie et sculptée.

— Merci, murmura Maarten, tout en se relevant et en s’appuyant avec précaution sur la canne.

— Que dit-il ? demanda-t-il ensuite à Chedka.

— Le chef a déclaré que le pont n’avait que cent ans et qu’il était en bon état, traduisait Chedka. Il vous prie de bien vouloir pardonner à ses ancêtres de ne pas avoir construit un ouvrage plus solide.

— Mmmm, répondit Maarten.

— Le chef a ajouté que vous semblez être quelqu’un de malchanceux.

Maarten pensa qu’il avait peut-être raison. Ou encore que les Terriens étaient simplement des maladroits. Malgré leurs bonnes intentions, une race après l’autre les craignait, les haïssait, les enviait, principalement sur la base d’une première impression défavorable.

Cependant, ils semblaient avoir une chance en ce lieu. Après tout ce qui s’était passé, comment les choses auraient-elles pu empirer ?

S’obligeant à sourire, puis reprenant rapidement une expression neutre, Maarten pénétra en boitant dans le village, aux côtés de Moréri.

*

* *

Sur le plan technologique, le niveau de la civilisation durellienne était fort bas. Une application limitée avait été faite de la roue et du levier, mais la mécanique en était restée à ce stade. Certaines choses prouvaient qu'ils connaissaient des rudiments de géométrie plane et avaient une vague notion d'astronomie.

Cependant, les Durelliens étaient experts et raffinés de façon surprenante sur le plan artistique, spécialement dans le domaine de la sculpture sur bois. Même les huttes les plus simples étaient ornées de bas-reliefs d'une conception et d'une exécution exceptionnelles.

— Crois-tu que je puisse prendre quelques photos ? demanda Croswell.

— Je ne vois aucune raison de ne pas le faire, répondit Maarten.

Il fit courir amoureusement ses doigts sur un grand panneau fait du même bois noir aux fibres droites que la canne. Au toucher, il put se rendre compte que le polissage final l'avait rendu presque aussi lisse que de la peau.

Le chef donna son approbation et Croswell prit des photographies et fit des plans de maisons durelliennes, du marché, et des décorations du temple.

Maarten se promena, caressant doucement les bas-reliefs, parlant avec quelques indigènes par l'entremise de Chedka, ce qui renforçait généralement son impression sur les Durelliens.

Pour Maarten, les Durelliens étaient des êtres très intelligents, ayant un potentiel comparable à celui de l'*homo sapiens.* Leur manque de technologie était plus l'expression d'une coopération avec la nature que d'une lacune dans leur culture. Ils semblaient fondamentalement pacifiques et non-agressifs : ils seraient des voisins appréciables pour une Terre qui, après des siècles de désordre, luttait pour atteindre un but similaire.

Cela allait être la base de son rapport destiné à la seconde équipe de Contact, auquel il espérait pouvoir

ajouter : *Il semble que nous ayons laissé une impression favorable de la Terre. Aucune difficulté particulière n'est à attendre.*

Chedka discuta longuement avec le chef, Moréri. Il semblait plus éveillé qu'à l'accoutumée lorsqu'il vint vers Maarten et lui parla en chuchotant. Maarten hocha la tête, gardant un visage inexpressif, puis alla vers Croswell qui prenait ses dernières photographies.

— Es-tu prêt pour le grand spectacle ? demanda-t-il.

— Quel spectacle ?

— Moréri a organisé une fête à notre intention. Elle est prévue pour ce soir. Une fête très, très importante. Une démonstration finale de bonne volonté et tout et tout…

Bien que son ton fût détaché, ses yeux brillaient de satisfaction.

La réaction de Croswell fut plus spontanée.

— Alors, nous avons réussi ! Le contact a été établi avec succès !

Derrière lui, deux Durelliens furent ébranlés par la puissance de sa voix, et s'éloignèrent d'un pas chancelant.

— Nous ne réussirons que si nous sommes prudents, murmura Maarten. Ces êtres sont intelligents et compréhensifs… Mais nous semblons les agacer un peu.

*
* *

Lorsque vint le soir, Maarten et Croswell terminèrent une analyse chimique de la nourriture durellienne. N'ayant rien découvert de nocif pour les humains, ils absorbèrent plusieurs pilules roses, changèrent de survêtements et de sandales, prirent un bain dans le stérilisateur, puis partirent pour assister à la fête.

Le premier plat était un légume orange et vert à la saveur de courge. Puis le chef Moréri fit un court discours traitant de l'importance des relations interculturelles. Une

viande qui rappelait le lapin fut servie ensuite et l'on demanda à Croswell de prendre la parole.

— N'oubliez pas de murmurer ! chuchota Maarten.

Croswell se leva et commença à parler. Sans élever la voix, gardant un visage impassible, il énuméra les nombreux points communs existant entre la Terre et Durell, comptant principalement sur des symboles pour transmettre son message.

Chedka le traduisit et Maarten hocha la tête en signe d'approbation. Le chef l'imita, ainsi que le reste de l'assistance.

Croswell apporta encore quelques précisions et s'assit. Maarten lui tapa sur l'épaule.

— Du beau travail, Ed. Tu as un don inné pour… qu'est-ce qui se passe ?

Croswell fixait l'assistance d'un regard stupéfait et incrédule.

— Regarde !

Maarten se tourna. Le chef et les convives, les yeux grands ouverts, fixant les Terriens, hochaient toujours la tête.

— Chedka ! murmura Maarten. Dis-leur quelque chose !

L'Eborien posa une question au chef. Il ne reçut aucune réponse. Moréri continuait de hocher la tête, rythmiquement.

— Tes gestes ! dit Maarten. Tu les as sûrement hypnotisés !

Il se gratta la tête, puis toussa, bruyamment. Les Durelliens cessèrent de hocher la tête, clignèrent des paupières, puis commencèrent à parler entre eux rapidement, nerveusement.

— Ils disent que vous êtes très puissants, traduisit Chedka, choisissant des bribes de phrases au hasard. Ils ajoutent que vous êtes des êtres étranges et se demandent s'ils doivent vous faire confiance.

— Et que dit le chef ? demanda Maarten.

— Il pense que vous ne leur voulez aucun mal.

— Je préfère ça. Mais mieux vaut les quitter avant qu'un autre incident ne se produise.

Il se leva, imité par Croswell et Chedka.

— Nous allons partir, dit-il au chef à voix basse, mais nous vous prions de bien vouloir autoriser d'autres personnes de notre peuple à vous rendre visite, et de nous pardonner nos erreurs qui étaient dues à notre ignorance de vos coutumes.

*

* *

Chedka traduisit, et Maarten continua de murmurer, le visage inexpressif, les mains sur les flancs. Il parla de l'unité galactique, des joies de la coopération, de la paix, du commerce, des arts et de la solidarité devant exister entre tous les humains.

Moréri, bien qu'encore un peu hébété à la suite de son hypnose, répondit que les Terriens seraient toujours les bienvenus.

Impulsivement, Croswell lui tendit sa main. Le chef la regarda un moment, troublé, puis la prit, se demandant visiblement ce qu'il devait en faire.

Moréri émit un hoquet. Il semblait soudain à l'agonie. Il retira vivement sa main. Ils purent voir sa peau se couvrir de brûlures profondes et rougeâtres.

— Qu'est-ce qui…

— La transpiration ! répondit Maarten. C'est un acide, et il doit attaquer immédiatement leur épiderme. Mieux vaut partir tout de suite.

Les autochtones se regroupaient autour d'eux ; ils avaient ramassé des pierres et des bâtons. Leur chef, bien que souffrant toujours, s'adressait à eux. Mais les Terriens n'attendirent pas la fin de leurs palabres et s'éloignèrent en

direction de leur vaisseau aussi rapidement que la jambe blessée de Maarten le leur permettait.

Derrière eux, la forêt était noire et emplie de mouvements suspects. À bout de souffle, ils atteignirent le vaisseau spatial. Croswell, qui se trouvait en tête, se prit les pieds dans un enchevêtrement d'herbes et tomba tête la première contre la porte du sas qui résonna avec bruit.

— Aïe ! hurla-t-il.

Le sol gronda sous leurs pieds, puis commença à trembler et à s'affaisser.

— À l'intérieur ! ordonna Maarten.

Ils parvinrent à décoller avant que le sol ne s'effondrât complètement.

*

* *

— Il s'agit sans doute d'un autre phénomène de résonance, expliqua Croswell, plusieurs heures plus tard, alors que l'appareil se trouvait dans l'espace. Mais nous avons vraiment joué de malchance. Il a fallu que nous nous posions sur une faille rocheuse !

Maarten soupira et hocha la tête.

— Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'aimerais revenir sur ce monde et leur expliquer, mais…

— Nous avons survécu, malgré tout.

— Apparemment. Des gaffes, rien que des gaffes. Nous avons mal commencé, et tout ce que nous avons essayé ensuite n'a réussi qu'à faire empirer les choses.

— Ce n'est pas ce que « Vous » avez fait, expliqua Chedka d'une voix compatissante. Ce n'est pas de votre faute. C'est ce que vous êtes.

Maarten réfléchit un moment à cette remarque.

— Oui, vous avez raison. Nos voix ébranlent leur sol ; nos expressions les dégoûtent ; nos gestes les hypnotisent ;

notre haleine les asphyxie et notre transpiration les brûle. Oh, Bon Dieu !

— Bon Dieu ! approuva sombrement Croswell. Pour eux, nous sommes des usines chimiques vivantes qui ne rejettent que des gaz empoisonnés et corrosifs.

— Mais vous n'êtes pas que cela, dit Chedka, regardez. Il leur tendit la canne de Maarten. Sur la partie supérieure, là où il l'avait tenue, des bourgeons morts avaient éclos, donnant naissance à des fleurs roses et blanches dont la senteur emplissait la cabine.

— Vous voyez ? Vous êtes également cela.

— C'était du bois mort, dit rêveusement Croswell. Ce phénomène doit sans doute être dû à une substance contenue dans notre épiderme.

Maarten haussa les épaules.

— Crois-tu que toutes les sculptures que nous avons touchées… sur les huttes, le temple…

— Tout le laisse supposer, répondit Croswell.

Maarten ferma les yeux et s'imagina la scène, il vit toutes les plaques de bois mort se mettant à bourgeonner, à fleurir.

— Je crois qu'ils comprendront, dit-il, essayant désespérément de se convaincre. Le symbole est magnifique et c'est un peuple très compréhensif. Je crois qu'ils nous accepteront tels que nous sommes… en partie tout au moins…

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

All the Things You Are

LA SUPRÊME RÉCOMPENSE

(1957)

Le millésime 1958 fut de qualité et abondant pour Sheckley avec quatorze nouvelles. De belle robe, charpentée et longue en bouche, cette Suprême Récompense *est une de mes nouvelles préférées. Le sadisme du lecteur, auquel Sprague de Camp se réfère dans son essai cité en préface, est ici tout particulièrement flatté. Tout comme dans* N'y touchez pas ! *on joue cartes sur table. La seule préoccupation est de savoir à quelle sauce le « héros » sera mangé. Pour une fois, Sheckley a d'ailleurs choisi un personnage quelque peu agaçant, une espèce d'écrivain nombriliste et fat comme la littérature en compte beaucoup, ce qui, bien sûr, corse la saveur. À votre santé !*

Hadwell fixait la planète qui s'étendait au-dessous de lui. Un tremblement d'excitation parcourut son corps, car c'était un monde magnifique couvert de plaines vertes, de montagnes rouges et de mers bleu-gris sans cesse en mouvement. Les appareils de mesure de son vaisseau réunirent rapidement des informations et conclurent que la planète convenait parfaitement à la vie humaine. Hadwell

enfonça la touche de mise en orbite de décélération et ouvrit son bloc-notes.

C'était un écrivain, auteur des *Ombres blanches de la ceinture d'astéroïdes, la Saga de* l'*espace profond,* et de *Terrira, planète mystérieuse.* Il commençait son nouvel ouvrage intitulé *les Errances d'un vagabond de* l'*espace.*

Il écrivit :

La planète grossit au-dessous de moi, attirante et énigmatique, un défi à l'*imagination. Que vais-je y découvrir, moi, le vagabond venant d'au-delà des étoiles ? Quels étranges mystères s'y cachent ? Quelles choses m'y attendent ? Le danger ?* L'*amour ?* L'*occasion de donner le meilleur de moi-même ? Cette planète sera-t-elle un lieu de repos pour un voyageur fatigué ?*

Richard Hadwell était un homme grand, mince, aux cheveux roux. Il avait hérité une coquette somme d'argent de son père et l'avait investie dans une goélette spatiale de type CC. Dans cet appareil vétuste, il avait voyagé durant les six dernières années et avait écrit des livres enthousiastes sur les lieux qu'il avait visités. Mais son enthousiasme avait été simulé, car les planètes lointaines étaient des lieux généralement fort décevants.

Hadwell avait découvert que la plupart des extraterrestres étaient incroyablement stupides et laids. Leur nourriture était immangeable et leurs manières déplorables. Malheureusement, le public ne s'intéressait pas à ce genre de détails. Aussi Hadwell écrivait-il des histoires romanesques, espérant toujours en vivre finalement une.

Cette planète ne possédait aucune cité, son climat était tropical, et elle était très belle. Son vaisseau descendait vers un petit village aux huttes couvertes de chaume. *Peut-être trouverai-je ici* l'*aventure ?* songea Hadwell tandis que l'appareil commençait à décélérer brutalement.

*

* *

Tôt, ce matin-là, Kataga et sa fille Mele avaient traversé le pont de lianes en direction des Monts Déchiquetés, pour y cueillir des fleurs de cropeau. Nulle part, sur Igathi, les fleurs de cropeau poussaient aussi abondamment que sur les Monts Déchiquetés. Et il devait en être ainsi, car la montagne était consacrée à Thangookari, le Dieu Souriant.

Plus tard, ce même jour, ils avaient été rejoints par Brog, un jeune homme au visage inexpressif, absolument insignifiant, sauf peut-être pour lui-même.

Mele avait l'impression qu'il allait se passer quelque chose d'important ce jour-là. Elle était grande et mince et elle travaillait comme en extase. Elle se déplaçait lentement, rêveusement, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. Les objets familiers paraissaient imprégnés d'une clarté et d'un sens inhabituel. Elle avait longuement contemplé le village, un petit amas de huttes, de l'autre côté du torrent, et regardé avec émerveillement le Pinacle où étaient célébrés tous les mariages igathiens, et au-delà duquel s'étendait la mer aux coloris délicats.

Elle était la plus belle fille d'Igathi ; même le vieux prêtre était d'accord sur ce point. Elle aurait voulu tenir un rôle dramatique, mais la vie au village était monotone et elle était simplement là, ramassant des fleurs de cropeau sous la chaleur écrasante des deux soleils.

Ce qui ne lui semblait pas juste.

Son père cueillait des fleurs avec énergie, il fredonnait tout en effectuant son travail. Il savait que les fleurs fermenteraient bientôt dans la cuve du village. Lag, le prêtre, marmonnerait les paroles appropriées au-dessus du breuvage et ils boiraient devant l'image du Dieu Thangookari. Ces formalités terminées, tout le village, chiens inclus, s'enivrerait de belle façon.

Ces pensées le poussaient à se hâter dans son travail. Kataga avait également mis au point un plan subtil et dangereux pour accroître son prestige. Cela lui donnait matière à des spéculations très agréables.

Brog se redressa, essuya son visage avec l’extrémité de son pagne et observa le ciel en quête de signes avant-coureurs de la pluie.

— Regardez ! cria-t-il.

Kataga et Mele fixèrent le ciel.

— Là ! hurla Brog. Là-haut !

*

* *

Un petit point argenté entouré de flammes rouges et vertes descendait lentement du ciel. Il grossissait et se transformait en une sphère brillante.

— La prophétie ! murmura avec vénération Kataga. Enfin… Après tous ces siècles d’attente !

— Il faut avertir ceux du village ! cria Mele.

— Attends, lui dit Brog. Il rougit et enfonça ses orteils dans le sol. Je l’ai vue le premier, tu le sais.

— Bien sûr que je le sais, répondit-elle avec impatience.

— Étant donné que c’est moi qui l’ai remarquée et que j’ai en conséquence rendu un service important au village, ne penses-tu pas que je mériterais ?…

Brog voulait la même chose que tous les autres Igathiens, ce pour quoi ils travaillaient et priaient, la chose pour laquelle les gens intelligents comme Kataga échafaudaient des plans pour modifier le destin. Mais il était peu convenable de la nommer. Cependant, Mele et son père comprirent immédiatement à quoi il se référait.

— Qu’en penses-tu, Mele ? lui demanda Kataga.

— Je suppose qu’il mérite une récompense, répondit-elle.

Brog se frotta les mains.

— Voudrais-tu le faire toi-même, Mele ?

— Non, tout cela regarde le prêtre, fit-elle remarquer.

— Je t’en supplie ! l’implora Brog avant de se tourner vers Kataga. Lag risque de penser que je ne suis pas prêt. Alors, fais-le toi-même, Kataga. Je t’en prie !

Kataga étudia l’expression inébranlable de sa fille et soupira.

— Désolé, Brog. S’il n’y avait que nous… mais Mele est scrupuleusement orthodoxe. Laissons la décision au prêtre.

Brog hocha la tête, vaincu. Au-dessus d’eux, la sphère brillante descendait toujours en direction de la plaine dans laquelle se dressait le village. Les trois Igathiens ramassèrent leurs sacs de fleurs de cropeau et entamèrent leur voyage de retour.

Ils atteignirent le pont de lianes qui traversait un torrent furieux. Kataga fit passer Brog le premier, et Mele ensuite. Puis il les suivit, tirant de sous son pagne le petit couteau qu’il y avait caché.

Comme il s’y était attendu, Mele et Brog ne regardèrent pas derrière eux. Ils étaient bien trop occupés à conserver leur équilibre sur la structure instable qui oscillait. Lorsque Kataga atteignit le centre du pont, il fit courir ses doigts sous la liane qui en constituait le principal support. Il trouva rapidement le point usé qu’il avait repéré quelques jours plus tôt. Il fit courir la lame de son couteau sur ce point et sentit les fibres se séparer. Une ou deux autres entailles et la liane céderait sous le poids d’un seul homme.

Mais c’était suffisant pour l’instant. Satisfait de lui-même, Kataga replaça le couteau sous son pagne et se hâta pour rattraper Brog et Mele.

*

* *

Le village s’anima à la nouvelle de l’arrivée du visiteur. Des hommes et des femmes allaient de tous côtés, commentant l’événement, et une danse fut improvisée devant la Case Sacrée de l’Instrument. Mais elle cessa lorsque le vieux prêtre sortit en claudiquant du temple de Thangookari.

Lag, le prêtre, était un vieillard grand et émacié. Après des années de prêtrise, son visage avait fini par ressembler à celui, souriant et bienveillant, du Dieu auquel il rendait un culte. Sur son crâne chauve se trouvait un diadème de plumes de la caste des prêtres. Il s'appuyait sur sa lourde massue sacrée.

Les villageois se réunirent devant le prêtre. Brog se tenait à son côté, se frottant les mains, empli d'espoir mais effrayé à l'idée de devoir réclamer sa récompense.

— Mes frères, dit Lag, la vieille prophétie est en train de s'accomplir. Une grande sphère brillante est tombée des cieux, conformément aux prédictions. À l'intérieur de cette sphère se trouve un être semblable à nous qui est l'émissaire de Thangookari.

Les villageois acquiescèrent d'un hochement de tête, leurs visages étaient recueillis.

— Cet émissaire fera de grandes choses ! Il accomplira pour nous ce qu'aucun homme n'a encore jamais fait. Et lorsqu'il aura terminé son œuvre et demandé à se reposer, nous devrons lui donner sa récompense.

La voix de Lag se transforma en un murmure solennel.

— Chaque Igathien désire, rêve, et prie pour obtenir cette récompense. C'est ce que Thangookari a promis à tous ceux qui le vénèrent et servent sincèrement les intérêts de notre communauté.

Le prêtre se tourna vers Brog.

— Brog, tu as été le premier témoin de la venue de l'émissaire. Tu as bien servi notre village. (Le prêtre leva les bras.) Amis ! Pensez-vous que Brog doive recevoir la récompense qu'il sollicite ?

La plupart des gens le pensaient, mais Vassi, un riche marchand, s'avança en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas équitable, dit-il. Nous travaillons tous depuis des années, et nous avons offert de nombreux dons de prix au temple. Le mérite de Brog n'est pas assez grand

pour qu’on lui accorde la moindre récompense. De plus il est de basse extraction.

— Tu as raison, admit le prêtre, et l’on put entendre Brog pousser un gémissement. Mais la bonté de Thangookari n’est pas réservée aux membres de l’élite. Les plus humbles citoyens peuvent eux aussi aspirer à la récompense, et si Brog ne la recevait pas, les autres ne perdraient-ils pas espoir ?

Le peuple hurla son approbation, et les yeux de Brog s’emplirent de larmes de gratitude.

— Agenouille-toi, Brog, dit le prêtre dont le visage semblait irradier la bienveillance et l’amour.

Brog obéit, et les villageois retinrent leur respiration.

Lag leva sa lourde massue, puis l’abattit de toutes ses forces sur le crâne de Brog. C’était un coup efficace, assené sans la moindre hésitation. Brog s’écroula, il eut un soubresaut et expira. Son expression de joie faisait vraiment plaisir à voir.

— Comme c’était beau ! murmura avec envie Kataga.

Mele lui saisit le bras.

— Ne sois pas triste, père. Un jour, tu auras droit à ta récompense, toi aussi.

— Je l’espère. Mais comment en être certain ? Prends Rii, par exemple, il n’y a jamais eu quelqu’un de meilleur ou de plus pieux que lui. Ce pauvre homme a travaillé et prié toute sa longue vie pour avoir une mort violente, n’importe quelle mort violente, et que lui est-il arrivé ? Il a trépassé sans souffrir durant son sommeil ! Est-ce le destin que méritait un tel homme ?

— Il y a toujours une ou deux exceptions.

— Je pourrais te citer une douzaine de cas semblables. Deux douzaines !

— Essaye de ne pas trop y penser, père, lui dit Mele voulant l’apaiser. Je sais que tu auras une aussi belle mort que Brog.

— Oui, oui… mais si tu y réfléchis, tu verras que même celle de Brog a été très banale. – Ses yeux se mirent à briller d’excitation. – Je voudrais quelque chose qui en vaille vraiment la peine, quelque chose de compliqué et douloureux. Une mort merveilleuse comme celle à laquelle aura droit l’émissaire !

Mele détourna le regard.

— Tu en demandes trop, père.

— C’est vrai, c’est vrai. Enfin, un jour…

Il se sourit à lui-même. Oui, un jour ! Un homme intelligent et courageux pouvait prendre en main son propre destin et organiser sa mort violente selon ses désirs, au lieu d’attendre la décision du vieux prêtre. On pouvait appeler cela de l’hérésie, se dit Kataga, mais un homme avait le droit de mourir avec autant de violence et de souffrance qu’il le désirait, s’il y parvenait, évidemment…

La pensée de la passerelle à demi sectionnée l’emplit de satisfaction. Quelle chance il avait eu de n’avoir jamais appris à nager.

— Viens, lui dit Mele. Allons accueillir l’émissaire.

Ils suivirent les villageois vers la plaine où la sphère venait de se poser.

*

* *

Richard Hadwell se laissa aller en arrière dans le siège de pilotage et essuya la transpiration qui perlait sur son front. Les derniers indigènes venaient de quitter le vaisseau et il pouvait les entendre encore chanter et rire sur le chemin du retour vers leur village, dans la semi-pénombre du crépuscule. Son appareil était imprégné de l’odeur des fleurs, du miel et du vin, et les tambours semblaient toujours résonner entre les parois de métal gris.

Il sourit à ces souvenirs, puis prit son bloc-notes. Choisissant un stylet, il écrivit :

Igathi est un monde magnifique. Ce ne sont que montagnes majestueuses et torrents furieux, plages de sable noir et végétation turbulente dans les jungles, grands arbres fleuris dans les clairières des forêts.

Pas mal, se dit-il. Il plissa ses lèvres et continua :

Les autochtones appartiennent à une très belle race humanoïde à la pigmentation légèrement bronzée. Ils m'ont accueilli avec des fleurs et des danses, et ont manifesté beaucoup de joie et de sympathie. Je n'ai eu aucune difficulté à hypno-assimiler leur langue, et j'ai rapidement ressenti l'*impression d'être ici chez moi. C'est un peuple insouciant, aimant rire, doux et gracieux, qui vit sereinement dans un état proche de la nature. Quelle leçon pour* l'*homme civilisé !*

On ne peut ressentir que de la sympathie pour ce peuple et pour Thangookari, sa déité bienveillante. Espérons que l'*homme civilisé, avec son besoin de destruction et sa conduite frénétique ne viendra pas sur ce monde, pour pousser ce peuple hors du chemin de sa modération.*

Hadwell choisit un stylet à la pointe plus fine pour ajouter :

Il y a une fille nommée Mele qui…

Il barra la ligne d'un trait.

Une jeune fille brune du nom de Mele, belle au-delà de toute comparaison, est venue près de moi et m'a fixé dans…

Il biffa également ces mots, puis, fronçant les sourcils, il essaya diverses phrases :

Ses yeux bruns étaient annonciateurs de joies…

Sa petite bouche écarlate frissonna presque imperceptiblement lorsque je…

Sa petite main ne se posa sur mon bras que durant un court instant, mais…

Il froissa la page. Les cinq mois de célibat forcé qu'il avait passés dans l'espace le travaillaient, et il ferait mieux de

traiter le sujet principal et de laisser Mele pour plus tard, pensa-t-il.

Il se remit à écrire :

Un observateur bien disposé, tel que moi, pourrait les aider de diverses manières. Sur le plan médical, par exemple. Mais la tentation est forte de s'abstenir de toute intervention, de crainte de bouleverser leur culture et d'engendrer du mécontentement.

Refermant le calepin, Hadwell regarda par le hublot le village lointain, à présent illuminé par des torches. Puis il rouvrit de nouveau le calepin.

Mais leur culture semble bien implantée et souple. Et je pense qu'une certaine forme d'aide ne pourrait leur nuire et leur serait au contraire profitable. C'est une telle forme d'assistance que je vais leur apporter.

Il referma le calepin d'un coup sec et posa le stylet.

*

* *

Le jour suivant, Hadwell commença ses bonnes œuvres. Il découvrit que de nombreux Igathiens souffraient des diverses formes d'une maladie transmise par la végétation migratrice. Par une sélection judicieuse d'antibiotiques, il put stopper toute évolution de cette maladie, sauf dans les cas les plus avancés. Puis il fit assécher par des équipes de volontaires les champs où poussaient les plantes itinérantes qui étaient les vecteurs de ce mal.

Tandis qu'il allait rendre visite à ses malades, Mele l'accompagnait. La magnifique Igathienne apprit rapidement les rudiments du métier d'infirmière, et Hadwell trouva son assistance inestimable.

Bientôt, toutes les maladies importantes furent vaincues et Hadwell commença alors à passer ses journées dans un bosquet ensoleillé, non loin d'Igathi, où il se reposait et travaillait à son livre.

Lag réunit les habitants du village afin de discuter de la signification de son attitude.

— Mes amis, dit le vieux prêtre, notre ami Hadwell a fait des choses merveilleuses pour notre village. Il a guéri nos malades, afin qu'ils puissent eux aussi vivre et partager le don de Thangookari. À présent, Hadwell est fatigué et se repose aux soleils. Il attend la récompense qu'il est venu chercher.

— Il est juste que l'émissaire reçoive sa récompense, dit Vassi le marchand. Je suggère que le prêtre prenne sa massue et aille le trouver.

— Pourquoi se montrer mesquin ? demanda Juele, un prêtre-novice. Le messager de Thangookari n'est-il pas digne d'une plus belle mort ? Hadwell mérite mieux que la massue ! Bien mieux !

— Tu as raison, admit lentement Vassi. En ce cas, je suggère que nous plantions des piquants de jambier sauvage empoisonné sous ses ongles.

— C'est peut-être bien bon pour un marchand, fit remarquer Tgara, le tailleur de pierre, mais pas pour Hadwell. Il mérite une grande mort ! Je propose que nous le ligotions sur le sol, et que nous allumions un petit feu à ses pieds. Progressivement…

— Attendez, les interrompit Lag. L'émissaire a droit à la Mort d'un Adepte. En conséquence, portons-le avec douceur jusqu'à la fourmilière géante qui se trouve près du village, et enterrons-le jusqu'au cou dans le sol.

Des cris d'approbation s'élevèrent dans toute l'assistance.

— Les tambours rituels retentiront jusqu'à son dernier cri, déclara Tgara.

— Et nous danserons en son honneur, affirma Vassi.

— Et nous nous enivrerons, ajouta Kataga.

Tous reconnurent que c'était la plus enviable des morts.

Ils réglèrent les derniers détails et décidèrent du moment. Le village puisait d'excitation et de béatitude

religieuse. Toutes les huttes furent décorées de fleurs, à l'exception de la Case de l'Instrument qui devait naturellement conserver sa simplicité sacrée. Les femmes riaient et chantaient tout en préparant l'exécution. Seule Mele, pour une raison inexplicable, était triste. La tête basse, elle traversa le village et gravit lentement la colline, pour aller retrouver Hadwell.

*

* *

Hadwell, torse nu, paressait aux soleils.

— Bonjour, Mele, dit-il. J'ai entendu les tambours. Vous préparez quelque chose, au village ?

— Il va y avoir une cérémonie, répondit Mele, tout en s'asseyant à son côté.

— Pourrais-je y assister ?

Mele le fixa, hochant lentement la tête. Son cœur était bouleversé à la vue d'un tel courage. L'émissaire observait strictement l'ancien protocole, qui voulait qu'un homme feignît de ne pas être concerné le moins du monde par les festivités prévues pour sa propre mort.

À l'époque actuelle, les hommes ne parvenaient plus à garder le détachement nécessaire. Mais, évidemment, un émissaire de Thangookari devait respecter les règles mieux que quiconque.

— Quand la cérémonie doit-elle commencer ? demanda-t-il.

— Dans une heure.

Auparavant, elle avait été franche et détendue en sa compagnie. À présent, son cœur était lourd, oppressé. Elle ne savait pas pourquoi. Timidement, elle regarda ses vêtements d'un autre monde, ses cheveux roux.

— J'ai de la chance de pouvoir y assister, dit rêveusement Hadwell. Ouais, m'sieur, drôlement de la chance…

Les paupières à demi closes, Hadwell regardait la belle Igathienne. Il observait la ligne pure de ses épaules et de son cou, ses cheveux sombres, et devinait plus qu'il ne le sentait son léger parfum. Nerveusement, il cueillit un brin d'herbe.

— Mele, dit-il. Je…

Les mots moururent sur ses lèvres. Soudain, elle fut dans ses bras.

— Oh, Mele !

— Hadwell ! cria-t-elle, avant de se serrer contre lui.

Brusquement, elle se dégagea, le fixant avec des yeux tourmentés.

— Qu'est-ce qui se passe, mon amour ?

— Hadwell, peux-tu encore faire quelque chose pour le village ? N'importe quoi ? Mon peuple t'en serait reconnaissant.

— J'avais pensé prendre un repos bien mérité, tu sais. Essaye de te calmer.

— Non, je t'en prie ! le supplia-t-elle. Ces fossés d'irrigation dont tu as parlé, pourrais-tu les commencer immédiatement ?

— Si tu veux, ma chérie, mais…

— Oh, mon amour !

Elle se leva d'un bond.

Hadwell voulut la saisir, mais elle fit un pas en arrière.

— Je n'ai pas le temps ! Je dois me dépêcher d'aller l'apprendre aux gens du village !

Elle s'éloigna en courant, et Hadwell resta seul, se posant des questions sur les réactions étranges des autochtones, et plus spécialement sur celles des autochtones du sexe féminin.

*

* *

Mele revint au village en courant et trouva le prêtre dans le temple en train de prier pour obtenir la sagesse et des conseils. Elle lui raconta rapidement quels étaient les nouveaux projets que l'émissaire avait élaborés pour venir en aide au village.

Le vieux prêtre hocha lentement la tête.

— Alors, il va falloir reporter la cérémonie. Mais dis-moi, Mele, pourquoi est-ce toi qui viens m'en parler ?

Mele rougit et ne put répondre.

Le vieux prêtre sourit. Mais ensuite son visage se fit sévère.

— Je te comprends, mais écoute-moi, Mele. Ne laisse pas l'amour te détourner de l'adoration de Thangookari et de la stricte observance des coutumes anciennes et honorables de notre village.

— Bien entendu ! répondit-elle. J'ai simplement compris que Hadwell mérite mieux que la mort des Adeptes. Il a droit à mieux ! À la Suprême Récompense !

— Voilà six cents ans qu'aucun homme n'a été digne de la Suprême Récompense. Depuis que le demi-Dieu V'ktat a sauvé la race des Igathiens de la menace des épouvantables Huelvas.

— Mais Hadwell a l'étoffe d'un héros. Laisse-lui du temps, permets-lui de prouver sa valeur !

— Peut-être, répondit le prêtre d'une voix pleine de doutes.

Ce serait une grande chose pour le village… Mais réfléchis, Mele. Hadwell mettra peut-être toute sa vie pour s'en montrer digne.

— Une pareille récompense ne mérite-t-elle pas qu'on l'attende longtemps ?

Le vieux prêtre tapota sa massue, et son front se plissa pensivement.

— Tu as peut-être raison. Oui, tu as peut-être raison.

Il se redressa soudain et la fixa d'un regard pénétrant.

— Mais dis-moi la vérité, Mele. Essayes-tu vraiment de le rendre digne de la Suprême Récompense ? Ou veux-tu simplement le garder pour toi ?

— Il doit avoir la mort qu'il mérite, répondit-elle avec sérénité.

Mais elle ne parvint pas à regarder le prêtre dans les yeux.

— Je me demande, dit le vieil homme. Je me demande ce qu'il y a au fond de ton cœur. Je crains que tu ne sois dangereusement proche de l'hérésie, Mele. Et dire que tu étais une des plus orthodoxes de mes fidèles.

Mele allait répondre, lorsque Vassi, le marchand, se précipita dans le temple.

— Venez vite ! cria-t-il. C'est Iglai le fermier ! Il a contourné l'interdit !

Ils le suivirent en courant vers les lieux de l'accident.

Le gros fermier jovial avait eu une mort horrible. Pour se rendre de sa hutte au centre du village, il avait emprunté comme à son habitude le chemin qui passait devant un vieil arbre à épines. Sans avertissement, l'arbre lui était tombé dessus. Les épines l'avaient transpercé de toutes parts. Les témoins oculaires déclaraient que le fermier s'était contorsionné et avait gémi durant plus d'une heure avant d'expirer. Mais qu'en rendant son dernier soupir, il avait souri.

Le prêtre regarda la foule qui s'était amassée autour du corps d'Iglai. Plusieurs villageois gardaient leurs mains devant leur bouche afin de cacher leur sourire. Lag alla jusqu'à l'arbre à épines et l'examina. Il y découvrit des traces de coups de scie, qui avaient été dissimulées avec de l'argile.

Le prêtre se tourna vers la foule.

— Iglai venait-il souvent ici ?

— Bien sûr, répondit un autre fermier. Il prenait toujours son déjeuner sous cet arbre.

À présent, la foule riait librement, fière de la réussite d’Iglai. Des réflexions commencèrent à être échangées ici et là.

— Et dire que je me demandais pourquoi il déjeunait toujours ici.

— Il ne voulait pas avoir de compagnie. Il disait qu’il préférait manger seul.

— Hah !

— Il a dû lui falloir du temps pour scier ce tronc.

— Des mois, probablement. C’est un bois très dur.

— C’était un malin.

— Je vais te dire ! Ce n’était qu’un fermier et personne n’aurait pu dire qu’il était particulièrement dévot, mais il s’est donné une mort vraiment valable.

— Écoutez, braves gens ! cria Lag. Iglai a commis un sacrilège ! Seul un prêtre a le droit d’accorder une mort violente !

— Le tout c’est de ne pas être pris, fit remarquer un homme.

— Ainsi, il a commis un sacrilège, dit un autre villageois. Mais la seule chose qui compte, c’est que sa mort ait été atroce.

Le vieux prêtre se détourna tristement.

Il ne pouvait absolument rien faire. S’il avait surpris Iglai à temps, il l’aurait sévèrement puni. Iglai n’aurait jamais osé recommencer et serait probablement mort paisiblement durant son sommeil, à un âge avancé.

Mais à présent, il était trop tard. Le fermier avait eu la mort qu’il désirait et volait déjà vers Rookechangi. Demander au Dieu de punir Iglai dans l’après-vie serait inutile, car le fermier se trouvait sur place pour plaider sa cause.

— Quelqu’un l’a-t-il vu scier cet arbre ? demanda Lag.

Si c’était le cas, nul ne l’admettrait. Ils se serraient les coudes, Lag le savait. En dépit de l’enseignement religieux qu’il leur avait inculqué depuis leur plus tendre enfance, ils

essayaient toujours de se montrer plus malins que les prêtres.

Quand prendraient-ils conscience qu'une mort illégale ne pouvait apporter autant de satisfaction que celle pour laquelle on travaillait durement, que l'on méritait, et qui était donnée dans les règles ?

Il soupira. La vie était parfois un lourd fardeau à porter.

*

* *

Une semaine plus tard, Hadwell écrivit dans son journal :

Il n'y a jamais eu une race semblable à celle des Igathiens. Je vis à présent parmi eux, je mange et je bois en leur compagnie, et j'assiste à leurs cérémonies. Je les connais et je les comprends. Et la vérité à leur sujet est pour le moins surprenante.

Les Igathiens ignorent ce qu'est la guerre ! Réfléchis à cela, Homme Civilisé ! Jamais dans leur histoire écrite ou orale, il n'en est fait mention. Ils ne peuvent tout simplement pas concevoir une pareille chose. Je vais donner un exemple :

J'ai essayé d'expliquer à Kataga, le père de l'*incomparable Mele, ce qu'était la guerre.* L'*homme s'est gratté la tête, puis a demandé :*

— Veux-tu dire que beaucoup de gens en tuent beaucoup d'autres ? Que c'est cela la guerre ?

— En partie, oui, lui ai-je répondu. Des milliers d'hommes en tuent d'autres milliers.

— Alors, la plupart meurent en même temps, de la même façon ?

— C'est exact, ai-je répondu.

Il a réfléchi longuement avant de se tourner vers moi et de me déclarer :

— Il n'est pas bon que de nombreuses personnes meurent en même temps et de la même façon. Ce n'est pas

satisfaisant. Chaque homme doit mourir à sa manière.

Réfléchis, Homme Civilisé, à l'*incroyable naïveté de cette réponse. Et pense cependant à la somme de vérités contenues dans cette phrase, des vérités que tous feraient bien d'apprendre.*

De plus, les membres de ce peuple ne se querellent jamais, n'ont pas de rivalités sanglantes, aucun crime passionnel ou autre meurtre.

Je suis parvenu à la conclusion que la mort violente épargne ce peuple – sauf, évidemment, lors d'accidents.

Il est d'ailleurs dommage que les accidents soient si fréquents et presque toujours fatals. Mais cela doit être porté sur le compte d'un environnement dangereux, de l'*insouciance, et du côté casse-cou de ce peuple. Et sur un plan matériel, même les accidents ne passent pas inaperçus et sont étudiés avec soin. Le prêtre, avec lequel j'entretiens une profonde amitié, déplore le grand nombre d'accidents et milite constamment contre eux. Il exhorte toujours son peuple à plus de prudence.*

C'est un homme foncièrement bon.

Et je vais à présent coucher par écrit la chose la plus merveilleuse de toutes.

Hadwell sourit, presque sans s'en rendre compte, hésita un instant, puis reprit son bloc-notes.

Mele a accepté de devenir ma femme ! La cérémonie aura lieu dès que j'aurai terminé cette partie de mon livre. Les festivités ont déjà commencé. Je m'estime le plus heureux des hommes, car si Mele est une femme de toute beauté, elle est également exceptionnelle.

Elle fait preuve d'un grand dévouement pour son peuple. Un peu trop, peut-être. Elle me pousse tout le temps à faire de nouvelles choses pour le village. Et j'en ai déjà fait beaucoup. J'ai complété un système d'irrigation pour leurs cultures, introduit de nouvelles céréales à croissance rapide, créé la profession de ferronnier, et fait bien d'autres choses

qui sont trop nombreuses pour que je puisse toutes les mentionner. Et elle me demande toujours de faire plus.

Mais je vais à présent m'arrêter. J'estime avoir droit à un peu de repos. Je désire passer une longue lune de miel langoureuse, puis paresser aux soleils durant une année et terminer mon livre.

Mele éprouve des difficultés à me comprendre. Elle me dit toujours de continuer à aider son peuple. Elle me parle d'une certaine cérémonie de la Suprême Récompense (si ma traduction est correcte).

Mais j'ai déjà suffisamment fait pour eux, et j'ai refusé d'entreprendre de nouvelles choses durant un an ou deux, au moins.

Cette cérémonie de la Suprême Récompense doit avoir lieu juste après nos noces. Je suppose qu'il s'agit là d'une distinction ou de quelque chose de ce genre que les membres de cette peuplade veulent me décerner. Je leur ai fait comprendre que j'acceptais volontiers.

Cela sera certainement très intéressant.

*

* *

Pour les noces, tout le village, conduit par le vieux prêtre, s'achemina jusqu'au Pinacle où étaient célébrés tous les mariages igathiens. Les hommes portaient leurs plumes de cérémonie et les femmes étaient parées de coquillages et de pierres chatoyantes. Quatre villageois parmi les plus forts se trouvaient au centre du cortège, portant un appareil étrange. Hadwell ne fit que l'entrevoir, mais il savait qu'ils avaient été le prendre, avec une cérémonie fastidieuse, dans une simple hutte au toit de chaume noir qui semblait avoir un caractère sacré pour les villageois.

En file indienne, ils traversèrent la passerelle branlante. Kataga, qui était le dernier, s'arrêta et sourit tout en

donnant un coup de couteau supplémentaire à la liane, à l'endroit où elle était déjà entaillée.

Le Pinacle était un étroit éperon de roche noire surplombant la mer. Hadwell et Mele se placèrent à son extrémité, le prêtre leur faisant face. Les personnes présentes se turent, comme Lag levait les bras.

— Oh, Grand Thangookari ! cria-t-il. Veille sur cet homme, Hadwell, ton émissaire qui est descendu des cieux dans une sphère de lumière, et qui a rendu service à Igathi comme nul homme ne l'a jamais fait avant lui. Et veille sur ta fille Mele. Apprends-lui à aimer le souvenir de son mari, et à rester fidèle à nos croyances.

Le prêtre avait fixé durement Mele tout en prononçant ces dernières paroles. Et Mele, la tête droite, lui avait rendu son regard.

— Je vous déclare à présent mari et femme ! annonça le prêtre.

Hadwell prit Mele dans ses bras et l'embrassa. Les spectateurs les acclamèrent, et Kataga leur adressa un sourire entendu.

— Et à présent, ajouta le prêtre de sa voix la plus douce, j'ai de bonnes nouvelles pour toi, Hadwell. De grandes nouvelles !

— Oh ? répondit Hadwell, lâchant son épouse à contrecœur.

— Nous avons appris à te connaître, et nous t'avons jugé digne de la Suprême Récompense !

— Je vous remercie.

Le prêtre fit un geste et quatre hommes montèrent en tirant l'étrange appareil que Hadwell avait entrevu un peu plus tôt. À présent, il pouvait voir que c'était une plateforme de bois noir de la taille d'un grand lit, et qui semblait très vieille. Attachés à cette base se trouvaient divers dards, crochets, coquillages acérés et épines en forme d'aiguille. Il y avait également des coupes qui ne contenaient encore

aucun liquide, ainsi que d'autres objets à la forme étrange dont Hadwell ne pouvait deviner l'utilité.

— Voici six cents ans que cet appareil n'a pas été sorti de la Case Sacrée de l'Instrument, dit Lag. Depuis les jours où V'ktat, le demi-Dieu, notre héros, a sauvé notre peuple de la destruction. Mais nous l'avons sorti pour toi, Hadwell !

— Je ne mérite pas tant d'honneurs, protesta Hadwell, qui parvint à rougir.

Un murmure s'éleva de la foule face à tant de modestie.

— Crois-moi, lui dit Lag avec conviction. Tu le mérites. Acceptes-tu de recevoir la Suprême Récompense ?

Hadwell regarda Mele, mais il ne put interpréter l'expression de son beau visage. Il regarda le prêtre qui restait impassible. La foule était totalement silencieuse. Hadwell fixa l'instrument. Il n'aimait pas son aspect et un doute commença à envahir son esprit.

Était-il possible qu'il se fût trompé sur le compte de ce peuple ? Cet appareil devait être un instrument de torture des temps anciens. Ces dards et ces crochets… Mais à quoi servaient les autres choses ? En réfléchissant bien, Hadwell leur trouva certaines utilisations et il frissonna.

Devant lui, il y avait à présent la foule compacte des villageois et, derrière, l'étroite pointe de rocher surplombant un à-pic de trois cents mètres. Hadwell regarda de nouveau Mele.

Il ne pouvait se tromper sur ce qu'il lisait dans ses yeux. C'était de l'amour et du dévouement.

Jetant un regard en direction des villageois, il vit leur sollicitude pour lui. Pourquoi s'inquiétait-il ? Ils ne lui feraient jamais le moindre mal, pas après ce qu'il avait fait pour eux.

L'instrument était sans aucun doute possible une sorte de symbole.

— J'accepte la Suprême Récompense, répondit-il finalement.

Les villageois crièrent de joie et le rugissement profond revint en écho des montagnes. Ils se regroupèrent plus près de lui, souriant, lui serrant les mains.

— La cérémonie se déroulera immédiatement, déclara le prêtre, dans le village, devant la statue de Thangookari.

Ils partirent, le prêtre en tête. Hadwell et son épouse se trouvaient à présent au centre de la foule. Mele ne lui avait pas dit un seul mot depuis la cérémonie.

Ils traversèrent silencieusement le pont de lianes. Une fois de l'autre côté, les villageois se pressèrent encore plus près de Hadwell qu'auparavant, éveillant en lui une légère impression de claustrophobie. S'il n'avait été absolument convaincu de leurs bonnes intentions à son égard, il aurait pu ressentir une certaine appréhension.

Devant eux s'étendait le village et l'autel de Thangookari, vers lequel se hâtait le prêtre.

Ils entendirent soudain un cri aigu. Tous se tournèrent et se mirent à courir en direction du pont.

Au bord du torrent, Hadwell vit ce qui s'était produit. Kataga, le père de Mele, était resté derrière la procession. Lorsqu'il avait atteint le centre de la passerelle, la liane centrale avait inexplicablement cédé. Kataga avait réussi à saisir une seconde liane, mais, tandis que les villageois observaient la scène, il commença à montrer des signes de faiblesse, lâcha prise, et tomba dans le torrent.

Hadwell le fixait, comme hypnotisé. Avec autant de précision que dans un rêve, il vit tout : Kataga tombant, souriant avec un courage magnifique, les eaux furieuses et les rochers déchiquetés se trouvant au-dessous de lui.

C'était une mort certaine, une mort horrible.

— Sait-il nager ? demanda Hadwell à Mele.

— Non, il a refusé d'apprendre… Oh, père ! comment as-tu pu !

L'écume blanche des flots déchaînés effrayait plus Hadwell que tout ce qu'il avait déjà pu voir, plus que le vide de l'espace. Mais le père de son épouse était en danger.

Il plongea, tête la première, dans l’eau glacée.

Kataga était presque inconscient lorsque Hadwell l’atteignit, ce qui était une chance, car l’Igathien ne se débattit pas lorsque le Terrien le saisit par les cheveux et commença à nager avec vigueur vers la rive proche. Mais il échoua. Les courants emportaient les deux hommes, les tirant sous la surface avant de les projeter de nouveau à l’air libre.

Par des efforts énergiques, Hadwell put éviter les premiers rochers. Mais il pouvait en voir un grand nombre devant lui, émergeant des flots.

Les villageois couraient le long de la rive en hurlant.

Les forces de Hadwell s’épuisaient rapidement, et il lutta de nouveau pour atteindre la berge. Un rocher érafla son flanc et sa prise sur les cheveux de Kataga s’affaiblit.

L’Igathien commençait à reprendre connaissance et à se débattre.

— Tiens bon, mon vieux, parvint à lui dire Hadwell en haletant. La rive défilait rapidement. Hadwell en fut à moins de trois mètres, à un moment, mais les courants, une fois encore, l’entraînèrent au loin.

Dans un dernier sursaut d’énergie, il réussit à agripper une branche surplombant les flots, et à s’y maintenir tandis que le courant tordait et déchirait son corps. Quelques instants plus tard, sur l’ordre du prêtre, les villageois tirèrent Hadwell et Kataga sur la rive.

*

* *

Les deux hommes furent transportés jusqu’au village. Lorsque Hadwell put à nouveau respirer normalement, il se tourna vers Kataga et lui sourit faiblement.

— Il s’en est fallu de peu, mon vieux, dit-il.

— Maudit casse-pieds ! répondit sèchement Kataga, avant de s’éloigner à grands pas.

Hadwelll le regarda d’un air hébété.

— La peur a dû lui déranger l’esprit. Au fait, et la Suprême Récompense ?

Les villageois s’approchèrent de lui, menaçants.

— Ah ! Il demande toujours la Suprême Récompense !

— Un homme pareil !

— Après avoir sauvé la vie à Kataga, il ose encore…

— Faire une chose pareille à son propre beau-père !

— Un monstre comme ça ne mérite pas la Suprême Récompense !

— Oui, un homme comme ça, récapitula Vassi le marchand, ne mérite pas de mourir !

Hadwell se demanda s’ils étaient tous devenus fous. Il se redressa avec faiblesse et appela le prêtre.

— Qu’est-ce que cela signifie ?

Lag, les yeux emplis de tristesse, le regarda mais ne répondit rien.

— Je n’ai plus droit à la Suprême Récompense ? demanda Hadwell sur un ton plaintif.

— Tu la mérites, Hadwell. Si un homme l’a jamais mérité, c’est bien toi, si l’on considère tout ce que tu as fait pour nous. Mais il faut cependant tenir également compte des principes de pitié et de charité qui sont chers à Thangookari. Hadwell, tu as fait une chose inhumaine et terrible en allant secourir ce pauvre Kataga… Je crains que tu ne puisses jamais être pardonné.

Hadwell ne savait plus quoi dire. Apparemment, il existait un tabou empêchant de retirer du torrent ceux qui y tombaient. Mais comment pouvaient-ils s’attendre à ce qu’il le sache ? Comment pouvaient-ils accorder à cette petite chose plus de poids que tout ce qu’il avait fait pour eux ?

— Vous ne pourriez pas faire une autre cérémonie plus modeste ? plaida-t-il. J’aime votre peuple. Je veux rester parmi vous. Vous pouvez sûrement faire quelque chose.

Les yeux du vieux prêtre s’emplirent de compassion. Il saisit sa massue, et commença à la lever.

Il fut arrêté par un hurlement menaçant de la foule.

— Je ne peux rien faire, dit-il. Quitte-nous, faux émissaire. Va-t'en, Hadwell… Tu es un homme qui ne mérite pas de mourir.

— D'accord ! cria Hadwell, perdant brusquement son sang-froid. Allez au diable, bande de sales sauvages ! Je ne resterais pas, même si vous me suppliiez à genoux de le faire. Je pars. Viens-tu avec moi, Mele ?

La fille cilla nerveusement, et regarda Hadwell, puis le prêtre. Il y eut un long moment de silence. Puis Lag murmura :

— Rappelle-toi ce que cet homme a fait à ton père, Mele. Souviens-toi des croyances de ton peuple.

Mele releva fièrement le menton.

— Je sais où est mon devoir. Partons, mon amour.

— Bien, dit Hadwell.

Il s'éloigna à grands pas vers son vaisseau, suivi par sa jeune épouse.

Le vieux prêtre les observait, désespéré.

— Mele ! cria-t-il, la voix brisée.

Mais elle ne se retourna pas. Il la vit pénétrer dans le vaisseau et le sas se referma sur elle.

Quelques minutes plus tard, des flammes rouges et bleues baignèrent la sphère d'argent. Elle s'éleva, prit de la vitesse, devint de plus en plus petite jusqu'à ne plus être qu'un point, et disparut.

Des pleurs coulèrent sur les joues du vieux prêtre, comme il regardait s'élever l'appareil.

*

* *

— Mele, je vais t'emmener sur la Terre, expliqua Hadwell quelques heures plus tard. C'est la planète d'où je viens. Tu verras, tu l'aimeras.

— J’en suis certaine, murmura Mele, fixant les étoiles à travers un hublot.

Quelque part parmi elles se trouvait son monde, qu’elle avait perdu à tout jamais. Elle ressentait déjà de la nostalgie, mais elle n’avait pas eu le choix. Une femme qui aime vraiment son époux ne perd jamais confiance en lui.

Elle toucha la gaine d’une petite dague cachée dans ses vêtements. L’arme avait été trempée dans un poison à action très lente et horriblement douloureuse. C’était un héritage de famille. Elle était destinée à n’être utilisée que lorsqu’il n’y avait aucun prêtre aux alentours, et uniquement sur les personnes que l’on aimait plus que tout.

— J’en ai assez de perdre mon temps, lui dit Hadwell. Avec ton aide, je ferai de grandes choses. Tu seras fière de moi, ma chérie.

Mele savait qu’il pensait vraiment ce qu’il disait. Un jour, pensa-t-elle, Hadwell serait lavé du péché qu’il avait commis contre son père. Il ferait une action qui le rachèterait ; peut-être aujourd’hui, peut-être demain, peut-être l’année suivante. Et alors, elle pourrait lui offrir la chose la plus précieuse qu’une femme puisse donner à celui qu’elle aime :

Une mort atroce.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

The Victim from Space.

FANTÔME V

(1954)

Deuxième exploit de Gregor et Arnold. Époustouflant traitement d'une idée qui devait servir de base, quelques années plus tard, au fameux Planète interdite. *Les fantômes surgis du subconscient et qui se manifestent sur le plan physique. Ici, pas de drame mais une arrivée en force des épouvantails à gamin, un retour des illusions des nuits enfantines, une sorte de joyeux discours sur la magie. On frémit en songeant à* l'*étude de quelques centaines de pages que peut lui réserver un moderne psychogloseur… Au fait, comment vient-on à bout d'un psychogloseur ? Avec de la mousse au chocolat ?*

— Il est maintenant en train de lire notre enseigne, dit Gregor, son long visage osseux pressé contre le voyant optique de la porte du bureau.

— Laisse-moi voir, dit Arnold.

Gregor le repoussa.

— Il s'apprête à frapper – non, il a changé d'avis. Il s'en va.

Arnold revint à son bureau et entreprit une nouvelle réussite. Gregor continua de regarder par le voyant.

Ils avaient installé le voyant optique par pur désœuvrement, trois mois après avoir créé leur Société et loué le bureau. Durant ce temps, le SERVICE DE DECONTAMINATION PLANETAIRE AAA Ace n'avait eu aucun travail à faire – en dépit du fait qu'il fût le premier inscrit dans l'annuaire téléphonique. La décontamination planétaire était une activité déjà ancienne, complètement monopolisée par deux grandes entreprises. C'était décourageant pour une petite société nouvelle dirigée par deux jeunes hommes ayant de grandes idées et tout un tas de matériel acheté à crédit.

— Il revient ! cria Gregor. Vite – donne l'impression d'être occupé à quelque chose d'important.

Arnold jeta ses cartes dans un tiroir et il achevait juste de boutonner sa blouse de laboratoire lorsque le coup fut frappé.

Leur visiteur était un petit homme chauve, à l'air fatigué. Il les regarda d'un air incertain.

— Vous décontaminez les planètes ?

— C'est exact, monsieur, dit Gregor, en repoussant une pile de papiers et en serrant la main droite de l'homme. Je suis Richard Gregor et voici mon associé, le docteur Frank Arnold.

Arnold, impressionnant dans sa blouse blanche de laborantin, avec ses lunettes à monture de corne, hocha la tête d'un air absent et reprit son examen d'une rangée de vieux tubes à essai au contenu desséché.

— Veuillez vous asseoir, monsieur…

— Ferngraum.

— Monsieur Ferngraum, je pense que nous sommes équipés pour entreprendre tous les travaux que vous désirerez, dit chaudement Gregor. Contrôle de la flore ou de la faune, nettoyage de l'atmosphère, purification des eaux,

stérilisation du sol, tests de stabilisation, contrôle des volcans et des tremblements de terre – tout ce qu'il faut pour rendre une planète habitable à l'homme.

Ferngraum avait toujours l'air incertain.

— Je vais être franc avec vous. J'ai sur les bras une planète qui présente un problème.

Gregor hocha la tête.

— Les problèmes sont notre affaire.

— Je suis un agent immobilier indépendant, dit Ferngraum. Vous savez comment nous opérons – nous achetons une planète, nous vendons une planète et chacun y gagne sa vie. Habituellement, je m'en tiens au défrichage et je laisse mes acheteurs s'occuper eux-mêmes de la décontamination, mais, il y a quelques mois de cela, j'ai eu de la chance d'acheter une planète vraiment de bonne qualité – je l'ai enlevée sous le nez des grandes entreprises. – Ferngraum s'essuya le front d'un air malheureux. – C'est un endroit merveilleux, poursuivit-il sans le moindre enthousiasme. La température moyenne y est de 22°. C'est un monde montagneux, mais fertile. Il y a des cascades, des arcs-en-ciel et tout ce qui s'ensuit. Et pas du tout de faune.

— Ça m'a l'air parfait, dit Gregor. Il y a des micro-organismes ?

— Rien qui soit dangereux.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Ferngraum parut embarrassé.

— Peut-être en avez-vous entendu parler. Son symbole au catalogue gouvernemental est RJC-5, mais tout le monde l'appelle Fantôme V.

Gregor souleva un sourcil. Fantôme était un surnom bizarre pour une planète, mais il en avait connu de plus curieux. Après tout, il faut bien leur donner un nom. Il y avait des milliers de planètes ensoleillées que les vaisseaux spatiaux pouvaient atteindre ; la plupart d'entre elles étaient habitables, du moins potentiellement, et il y avait des tas de gens des mondes civilisés qui avaient envie de

les coloniser. Des sectes religieuses, des minorités politiques, des groupes philosophiques – ou même de simples pionniers ayant envie de prendre un nouveau départ dans la vie.

— Je ne pense pas en avoir jamais entendu parler, dit Gregor.

Mal à l'aise, Ferngraum s'agita sur sa chaise.

— J'aurais dû écouter ma femme. Mais non – je voulais faire une grande opération. J'ai payé dix fois plus que mon prix habituel pour Fantôme V, et maintenant, je l'ai sur les bras.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas avec cette planète ? demanda Gregor.

— Elle semble être hantée, dit Ferngraum d'un ton désespéré.

Ferngraum avait fait examiner sa planète au radar, puis il l'avait louée à un groupe de fermiers de Dijon VI. Les huit hommes constituant l'avant-garde y avaient débarqué et, moins d'un jour après, avaient commencé à lancer des messages dans lesquels il était question de démons, de goules, de vampires, de dinosaures et autre faune inamicale.

Quand un vaisseau de secours arriva, les huit hommes étaient morts. Le rapport d'autopsie établit que les entailles, coupures et autres marques sur leurs corps avaient été causées par n'importe quoi. Peut-être même par des démons, des goules, des vampires ou des dinosaures, dans la mesure où ils existaient.

Ferngraum fut mis à l'amende pour décontamination incomplète et les fermiers annulèrent leur bail, mais Ferngraum s'arrangea pour louer la planète à un groupe d'adorateurs du soleil venant d'Opale II.

Les adorateurs du soleil étaient méfiants. Ils envoyèrent leur équipement, mais trois hommes seulement l'accompagnèrent, en éclaireurs. Les hommes installèrent

leur camp, déballèrent leur matériel et déclarèrent que l'endroit était un paradis. Ils communiquèrent par radio avec leur groupe pour lui dire de les rejoindre immédiatement – puis, soudain, il y eut un cri effrayant et la radio se tût.

Un astronef de patrouille se dirigea vers Fantôme V, enterra les trois morts déchiquetés et repartit cinq minutes plus tard.

— Et tout fut fini, conclut Ferngraum. Maintenant, personne ne veut l'approcher à aucun prix. Les équipages spatiaux refusent de s'y poser. Et je ne sais toujours pas ce qui a pu se passer.

Il poussa un profond soupir et regarda Gregor.

— Elle est à vous, si vous la voulez.

Gregor et Arnold s'excusèrent et allèrent s'isoler dans l'antichambre. Arnold laissa éclater sa joie :

— Enfin, nous avons un travail !

— Oui, dit Gregor, mais quel travail !

— Si nous nous en tirons bien, notre réputation sera faite, fit remarquer Arnold. Sans parler du profit.

— Tu sembles oublier quelque chose, dit Gregor. C'est *moi* qui débarquerai sur la planète. Tout ce que tu auras à faire, ce sera de demeurer ici et d'interpréter les données que je te transmettrai.

— C'est ainsi que nous avons conclu notre « arrangement », lui rappela Arnold. Je suis le Département des Recherches – tu es celui qui s'occupe des questions matérielles. Tu t'en souviens ?

Gregor s'en souvenait. Même pendant leur enfance, il avait toujours le nez dehors, tandis qu'Arnold demeurait chez lui et lui disait pour quelles raisons il avait toujours le nez dehors.

— Je n'aime pas ça, dit-il.

— Tu ne crois pas aux fantômes, je pense ?

— Non, je suppose que non.

— Eh bien, nous ne pouvons rien faire d'autre. De toute façon, les cœurs faibles n'ont jamais fait beaucoup de profit.

Gregor haussa les épaules. Ils revinrent vers Ferngraum.

Une demi-heure plus tard, le contrat était rédigé. Un important pourcentage des profits rapportés par le futur développement leur revenait s'ils réussissaient ; une clause les pénalisait s'ils échouaient.

Gregor accompagna Ferngraum jusqu'à la porte.

— À propos, monsieur, demanda-t-il, pourquoi vous êtes-vous adressé à nous ?

— Personne n'a voulu s'occuper de mon affaire, répondit Ferngraum, l'air très content de lui. Bonne chance !

Trois jours plus tard, Gregor se trouvait à bord d'un cargo spatial délabré qui faisait route vers Fantôme V. Il avait passé le temps du voyage à étudier les rapports concernant les deux tentatives de colonisation et à lire des ouvrages se rapportant aux phénomènes surnaturels, ce qui ne lui avait été d'aucune aide. Aucune trace de vie animale n'avait été découverte sur Fantôme V et aucune preuve de l'existence de créatures surnaturelles dans la galaxie n'avait été apportée. Gregor médita là-dessus, puis il vérifia ses armes tandis que le cargo spiralait autour de Fantôme V. Gregor transportait un arsenal suffisant pour commencer une petite guerre et la gagner.

À condition, bien sûr, qu'il découvrît quelque chose sur quoi tirer.

Le capitaine du cargo amena la nef à quelques centaines de mètres de la riante surface verte de la planète, mais pas plus près. Gregor parachuta son équipement à l'emplacement des deux camps précédemment installés, serra la main du capitaine et sauta lui-même en parachute.

Il atterrit sain et sauf et jeta un regard autour de lui. Le cargo fonçait déjà vers l'espace comme si toutes les furies déchaînées étaient à sa poursuite.

Il était seul sur Fantôme V.

Après avoir vérifié le bon état de son équipement, il lança un message-radio à Arnold pour lui annoncer qu'il était bien arrivé. Puis, son paralyseur à la main, il inspecta le camp des adorateurs du soleil.

Ils s'étaient installés à la base d'une montagne, à proximité d'un petit lac à l'eau claire comme du cristal. Les bâtiments préfabriqués étaient en parfait état.

Aucune tempête ne les avait jamais endommagés car le climat de Fantôme V était merveilleusement tempéré. Mais ils donnaient une impression pathétique de solitude.

Gregor en visita précautionneusement un. Des vêtements étaient toujours soigneusement rangés dans les placards, des tableaux étaient fixés aux murs et il y avait même un rideau à une fenêtre. Dans un coin de la pièce, une caisse de jouets avait été ouverte à l'intention des enfants qui devaient arriver avec le groupe principal.

Un pistolet à eau, une toupie et un sac de billes gisaient sur le sol.

Le soir tombait ; aussi Gregor rangea-t-il son équipement dans le bâtiment préfabriqué avant de faire ses préparatifs. Il installa un système d'alarme et l'ajusta si minutieusement que même un grillon l'aurait déclenché. Il installa une alarme radar pour inspecter les environs immédiats. Il déballa son arsenal, posant les lourds fusils à portée de sa main, mais garda un paralyseur léger à sa ceinture. Puis, satisfait, il avala son souper sans se hâter.

À l'extérieur, le crépuscule devint la nuit. La chaude et poétique planète devint obscure. Une brise légère rida la surface du lac et fit bruire les hautes herbes.

Tout était paisible.

Les pionniers étaient sans doute des types nerveux, se dit-il. Ils avaient été probablement pris de panique et s'étaient entretués.

Après avoir vérifié une dernière fois son système d'alarme, il jeta ses vêtements sur une chaise, éteignit les lumières et se mit au lit. La pièce était illuminée par la lueur

des étoiles, plus forte que le clair de lune sur la Terre. Il avait glissé le paralyseur sous son oreiller. Tout allait pour le mieux.

Il commençait juste à s'endormir lorsqu'il prit conscience qu'il n'était pas seul dans la pièce.

C'était impossible. Son système d'alarme ne s'était pas déclenché. Quant au radar, il ronronnait paisiblement.

Et pourtant, chaque nerf de son corps vibrait. Il empoigna le paralyseur et regarda autour de lui.

Un homme se tenait dans un angle de la pièce.

Ce n'était pas le moment de chercher à découvrir comment il avait pu entrer. Gregor leva le paralyseur et dit : « Allez, les mains en l'air », d'une voix tranquille et résolue.

L'apparition ne bougea pas. Le doigt de Gregor se crispa sur la détente, puis soudain la relâcha. Il reconnaissait l'homme. Ce n'étaient que ses propres vêtements jetés sur une chaise et que la lumière des étoiles et sa propre imagination transformaient.

Il sourit et abaissa le paralyseur. Le tas de vêtements commença à bouger faiblement. Gregor sentit le faible courant d'air qui venait de la fenêtre et continua à sourire.

Alors, le tas de vêtements se souleva, s'étira et se mit à marcher vers Gregor dans un but déterminé.

Frissonnant dans son lit, il regarda le tas de vêtements vides qui prenait grossièrement une forme humaine tandis qu'il s'avançait vers lui.

Quand il eut atteint le centre de la pièce et que les manches vides se tendirent vers lui pour le saisir, il commença à tirer.

Mais, tandis qu'il tirait, les vêtements continuaient à s'approcher de lui comme si une vie propre les animait ; des morceaux de tissu enflammés volèrent vers son visage et une ceinture essaya de s'enrouler autour de ses jambes. Il lui fallut tout réduire en cendre pour que l'attaque cessât.

Quand ce fut fini, Gregor alluma toutes les lampes qu'il put trouver. Puis il se prépara une tasse de café qu'il

mélangea en quantité égale avec du brandy. Il résista à l'impulsion qui lui commandait de réduire en pièces son système d'alarme inutile. Au lieu de cela, il lança un message-radio à son associé.

— C'est très intéressant, dit Arnold quand il lui eut raconté ce qui s'était passé. L'animation ! C'est très intéressant.

— Je pensais que cela t'amuserait, répondit amèrement Gregor. Après plusieurs rasades de brandy, il commençait à se sentir abandonné et trompé.

— Rien d'autre ?

— Pas pour le moment.

— Eh bien, fais attention. Je crois que j'ai une théorie. Il faudra que je fasse quelques recherches là-dessus. À propos, un bookmaker fou te donne à cinq contre un.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai pris moi-même un pari.

— Tu as parié sur moi ou contre moi, demanda Gregor d'un ton soucieux.

— *Sur toi*, naturellement, répondit Arnold avec indignation. Ne sommes-nous pas associés ?

Ils coupèrent le contact et Gregor avala une autre tasse de café. Il n'avait pas l'intention de se recoucher cette nuit-là. Il était réconfortant de savoir qu'Arnold avait parié sur lui. Malheureusement, c'était un mauvais joueur notoire.

Au lever du jour, Gregor put prendre quelques heures d'un repos bien gagné. Au début de l'après-midi, il s'éveilla, trouva quelques vêtements et commença à explorer le camp des adorateurs du soleil.

À la fin du jour, il découvrit quelque chose. Sur le mur d'un bâtiment préfabriqué, le mot *Tgasklit* avait été hâtivement griffonné. *Tgasklit.* Cela ne signifiait rien pour lui, mais il communiqua aussitôt sa découverte à Arnold.

Il fouilla minutieusement le bâtiment dans lequel il s'était installé, plaça d'autres sources d'éclairage, vérifia le

système d’alarme et rechargea son paralyseur.

Tout semblait en ordre.

À regret, il regarda le soleil se coucher, espérant qu’il vivrait suffisamment pour le voir réapparaître. Puis il s’installa lui-même dans un fauteuil confortable et essaya d’avoir quelques idées constructives.

Il n’y avait pas de vie animale sur ce monde – pas plus qu’il n’existait de plantes animées, de rochers intelligents ou de cerveaux géants se dissimulant au centre de la planète. Fantôme V n’avait même pas une lune pour que quelqu’un s’y dissimule.

Et il n’arrivait pas à croire aux fantômes et aux démons. Il savait que les phénomènes surnaturels tendaient à se transformer en événements parfaitement naturels sous l’effet d’un examen détaillé. Ce qui ne se transformait pas cessait. Les fantômes ne se contentaient pas d’attendre jusqu’à ce qu’un non-croyant les examine ; le fantôme du château était invariablement en vacances quand un savant apparaissait avec des appareils photo et un magnétophone.

Il y avait une autre possibilité. À supposer que quelqu’un désirât cette planète sans vouloir en payer le prix à Ferngraum, ce quelqu’un n’aurait-il pu se cacher ici, effrayer les pionniers, les tuer même ?

Cela semblait logique. On pouvait même expliquer de cette manière l’histoire des vêtements. L’électricité statique, correctement utilisée, pouvait…

Quelque chose se tenait en face de lui. Comme la veille, le système d’alarme n’avait pas fonctionné. Gregor leva lentement les yeux. La chose qui se trouvait en face de lui avait environ trois mètres de haut et une forme vaguement humaine, à l’exception de la tête qui était celle d’un crocodile. Cela était d’un rouge brillant avec des rayures violettes qui couraient tout au long du corps. Dans une de ses griffes, cela tenait une grosse boîte de conserve de couleur brune.

— Hello ! dit l’apparition.

— Hello ! répondit Gregor en avalant sa salive. Son paralyseur était placé sur une table, à cinquante centimètres de sa main. Il se demanda si la chose allait attaquer au moment où il essaierait de s’en emparer.

— Quel est votre nom ? demanda Gregor, avec le calme que cause un grand choc.

— Je suis l’Accrocheur à rayures violettes, répondit la chose. J’accroche des choses.

— C’est très intéressant. La main de Gregor commença de ramper vers l’arme.

— J’accroche des choses nommées Richard Gregor, continua l’Accrocheur d’une voix claire et candide. Et habituellement, je les mange avec une sauce au chocolat.

L’apparition souleva la boîte brune et Gregor vit que son étiquette portait : *Chocolat Smig – La Sauce Idéale à utiliser avec les Gregors, Arnolds et Flynns.*

Les doigts de Gregor touchèrent la crosse du paralyseur. Il demanda :

— Avez-vous l’intention de me manger ?

— Oh oui ! répondit l’Accrocheur.

Gregor serrait maintenant la crosse de l’arme. Il dégagea le cran de sûreté et tira. Les radiations explosives cascadèrent le long du corps de l’Accrocheur et roussirent le sol, les murs et les sourcils de Gregor.

— Ceci ne peut pas me faire de mal, expliqua l’Accrocheur. Je suis trop grand.

Le paralyseur échappa aux doigts de Gregor. L’Accrocheur s’approcha de lui.

— Je ne vais pas vous manger maintenant, dit-il.

— Non ? réussit à prononcer Gregor.

— Non, je ne pourrai vous manger que demain, le 1er mai. C’est la règle. Je suis seulement venu vous demander une faveur.

— Laquelle ?

L’Accrocheur sourit d’un air engageant.

— Voudriez-vous être assez aimable pour manger quelques pommes ? Elles donnent à la chair une saveur si agréable.

Ayant dit ces mots, le monstre à rayures violettes disparut.

Avec des mains tremblantes, Gregor brancha la radio et raconta à Arnold tout ce qui venait de se passer.

— Hmm ! dit Arnold. Un Accrocheur à rayures violettes, n'est-ce pas ? Je crois que tout s'imbrique parfaitement maintenant.

— Qu'est-ce qui s'imbrique ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tout d'abord, fais ce que je vais te dire. Je veux être certain.

Obéissant aux instructions d'Arnold, Gregor déballa son appareillage de chimie et étala un certain nombre de tubes à essai, de cornues et de produits chimiques. Il mélangea, brassa, ajouta et retira des produits conformément aux instructions qu'il recevait et, finalement, mit le mélange à chauffer sur son réchaud.

— Maintenant, dit-il en revenant à la radio, dis-moi ce qui se passe.

— Certainement. J'ai cherché le mot *Tgasklit.* C'est de l'opalien. Cela veut dire : Fantôme à dentition multiple. Les adorateurs du soleil venaient d'Opale. Qu'est-ce que cela évoque en toi ?

— Ils ont été tués par un fantôme importé de chez eux ! répliqua hargneusement Gregor. Il devait être caché à bord de leur vaisseau. Peut-être y avait-il un sort et…

— Du calme, dit Arnold. Il n'y a pas de fantôme dans cette histoire. La solution est-elle en train de bouillir ?

— Non.

— Préviens-moi quand elle le fera. Maintenant, prenons le cas de ces vêtements animés. Cela ne te rappelle rien ?

Gregor réfléchit.

— Eh bien, dit-il, quand j’étais enfant… non, c’est ridicule.

— Continue, insista Arnold.

— Eh bien, quand j’étais enfant, je ne posais jamais mes vêtements sur une chaise. Dans l’obscurité, ils ressemblaient toujours à un homme ou à un dragon ou à quelque chose d’inquiétant. Je pense que chacun de nous a eu cette expérience. Mais ceci n’explique pas…

— Si, cela explique tout ! L’Accrocheur à rayures violettes ne te rappelle-t-il toujours rien ?

— Non. Pourquoi cela devrait-il me rappeler quelque chose ?

— Parce que c’est toi qui l’as inventé ! Tu te rappelles ? Nous devions avoir huit ou neuf ans, toi, moi et Jimmy Flynn. Nous avions inventé les monstres les plus horribles auxquels nous pouvions penser – et l’Accrocheur était ton monstre personnel. Tout ce qu’il désirait, c’était te manger, ou moi ou Jimmy – enrobé de sauce au chocolat. Mais seulement le 1er de chaque mois, quand nous apportions à la maison nos carnets de notes. Il fallait que tu te serves du mot magique pour te débarrasser de lui.

Alors Gregor se rappela et se demanda comment il avait pu oublier. Combien de nuits avait-il passées sans dormir dans la crainte de voir apparaître l’Accrocheur ? Cela faisait paraître le carnet de notes bien peu important.

— Est-ce que la solution bout ? demanda Arnold.

— Oui, répondit Gregor en regardant docilement vers le réchaud.

— Quelle est sa couleur ?

— Une sorte de bleu verdâtre. Non, c’est plus bleu que…

— Parfait. Tu peux la verser. Je vais faire quelques tests complémentaires, mais je crois que nous avons gagné.

— *Qu’est-ce que* nous avons gagné ? Veux-tu me donner quelques explications ?

— C’est l’évidence même. La planète n’a pas de vie animale. Il n’y a pas de fantômes – du moins, il n’y en a pas d’assez solides pour tuer un groupe d’hommes armés. La réponse est : hallucinations ; aussi ai-je cherché ce qui pouvait les provoquer. J’ai trouvé des tas de choses. Si l’on choisit parmi toutes les drogues qui existent sur la Terre, il y a environ une douzaine de gaz générateurs d’hallucinations qui figurent dans le Catalogue des Traces d’Éléments Étrangers. Il y a des déprimants, des stimulants, des produits qui vous donnent l’impression d’être un génie ou un ver de terre ou un aigle. Cette drogue particulière correspond à Longstead 42 dans le Catalogue. C’est un gaz puissant, incolore et sans odeur et physiquement sans danger. C’est un stimulant de l’imagination.

— Tu veux dire que j’ai eu des hallucinations ? Mais je t’ai dit…

— Ce n’est pas si simple, coupa Arnold. Le Longstead 42 agit directement sur le subconscient. Il te débarrasse de tes peurs subconscientes les plus fortes, des terreurs enfantines qu’on essaie d’oublier. Mais cela les anime. Et c’est cela que tu as vu.

— Alors, il n’y a en réalité rien ici ? demanda Gregor.

— Rien de physique, mais les hallucinations sont réelles pour celui qui en est la victime.

Gregor tendit le bras pour prendre une autre bouteille de brandy. Ceci méritait d’être arrosé.

— Il ne sera pas difficile de décontaminer Fantôme V, poursuivit Arnold avec confiance. Nous pouvons neutraliser le Longstead 42 sans difficulté et ensuite – nous serons riches, mon cher associé !

Gregor suggéra un toast, puis pensa à quelque chose d’inquiétant.

— Si ce ne sont que des hallucinations, alors qu’est-il arrivé aux pionniers ?

Arnold demeura silencieux durant un moment.

— Eh bien, dit-il finalement, le Longstead a tendance à stimuler le morbide – l'instinct de la mort. Les pionniers ont dû devenir fous, et s'entretuer.

— Et il n'y a pas eu de survivants ?

— Les derniers ont dû se suicider ou mourir de leurs blessures. Mais ne t'inquiète pas de cela. Je vais fréter immédiatement un vaisseau et venir te rejoindre pour procéder à ces tests. Détends-toi. Je serai là dans un jour ou deux.

Gregor coupa le contact.

Il s'autorisa à vider le reste de la bouteille de brandy cette nuit-là. Cela semblait maintenant amusant. Le mystère de Fantôme V était résolu et il allait devenir riche. Avant longtemps, *il* serait capable de louer un homme qui se poserait sur les planètes étranges pour son compte tandis que *lui* demeurerait tranquillement assis chez lui, à donner des instructions par radio.

Il s'éveilla tard le lendemain matin, toujours légèrement soucieux. Le vaisseau d'Arnold n'était pas encore arrivé ; aussi entreprit-il d'emballer son matériel et attendit. Quand vint le soir, il n'y avait toujours pas de vaisseau. Il s'assit dans l'entrée du bâtiment préfabriqué et regarda un coucher de soleil flamboyant. Ensuite, il rentra à l'intérieur du bâtiment et se prépara de quoi souper.

Le problème des pionniers le tracassait toujours, mais il décida de ne plus s'inquiéter à ce sujet. Sans aucun doute, cela comportait une réponse logique. Après dîner, il s'allongea sur un lit. Il avait à peine fermé les yeux qu'il entendit quelqu'un tousser timidement.

— Hello ! dit l'Accrocheur à rayures violettes.

Son hallucination personnelle était revenue pour le manger.

— Hello ! mon vieux, dit joyeusement Gregor, sans l'ombre d'une crainte ou d'une inquiétude.

— Avez-vous mangé les pommes ?

— Oh ! Je suis désolé, j’ai oublié.

— Tant pis. – L’Accrocheur essaya de cacher son désappointement. – J’ai apporté la sauce au chocolat.

Il montra la boîte.

Gregor sourit.

— Vous pouvez vous en aller maintenant, dit-il. Je sais que vous n’êtes qu’un produit de mon imagination. Vous ne pouvez pas me faire de mal.

— Je n’ai pas l’intention de vous faire du mal, dit l’Accrocheur. Je suis seulement venu pour vous manger.

Il marcha vers Gregor. Gregor se leva et sourit tout en pensant qu’il eût désiré que l’Accrocheur n’apparût pas si solide et si réel.

L’Accrocheur se pencha sur lui et mordit son bras avec une grande expérience.

Gregor fit un bond en arrière et regarda son bras. On y voyait des marques de dents et du sang coulait – du vrai sang – *son* sang.

Les colons aussi avaient été mordus, déchirés et ensanglantés.

À ce moment précis, Gregor se rappela une séance de spiritisme à laquelle il avait un jour assisté. L’hypnotiseur avait dit au sujet qu’il allait toucher son bras avec le bout d’une cigarette allumée, puis il avait touché le bras avec un crayon.

Au bout de quelques secondes, une vilaine marque rouge était apparue sur le bras du sujet, car il croyait vraiment avoir été brûlé. Si votre subconscient pense que vous êtes mort, alors vous êtes mort. S’il ordonne la marque de dents sur votre bras, alors il y a des marques de dents.

Il ne croyait pas à la réalité de l’Accrocheur.

Mais son subconscient, lui, y croyait.

Gregor essaya de courir vers la porte. L’Accrocheur se plaça sur son chemin. Il le saisit avec ses griffes et essaya d’atteindre son cou.

Le mot magique ! Vite ! Quel était-il ?

Gregor cria :

— *Aphoisto !*

— Ce n’est pas le bon mot, dit l’Accrocheur. Cessez donc de gigoter.

— *Regnastikio !*

— Ça ne vaut rien non plus. Cessez de bouger et cela va vous revenir.

— *Voorshpellhappilo !*

L’Accrocheur poussa un cri de douleur et lâcha Gregor. Il fit un bond en l’air et disparut.

Gregor s’effondra sur une chaise. Il était temps, grand temps. Cela aurait été une façon particulièrement stupide de mourir – déchiré par son propre désir subconscient de mourir, tué par sa propre imagination et par sa propre conviction. Il était heureux qu’il se fût rappelé le mot Maintenant, si Arnold voulait bien se presser…

Il entendit un petit gloussement amusé.

Cela provenait d’un placard sombre dont la porte était à demi ouverte, et cela lui rappela un souvenir presque oublié. Il avait de nouveau neuf ans, et le Suiveur – *son* Suiveur – était une créature étrange, maigre, et ayant vaguement l’apparence d’un ours, qui se cachait derrière les portes, dormait sous les lits et n’attaquait que dans l’obscurité.

— Éteignez les lumières, dit le Suiveur.

— Certainement pas, répondit Gregor en levant son paralyseur. Tant que les lumières étaient allumées, il serait en sécurité.

— Vous feriez mieux de les éteindre.

— Non !

— Très bien. Egan, Megan, Degan !

Trois petites créatures apparurent dans la pièce. Elles coururent vers la lampe électrique la plus proche, sautèrent dessus et commencèrent à la dévorer voracement.

La pièce commença à s’assombrir.

Gregor tira sur elles chaque fois qu'elles s'approchaient d'une lampe. Les ampoules éclataient, mais les agiles petites créatures réussissaient chaque fois à s'échapper.

Alors, Gregor comprit ce qu'il était en train de faire. Les créatures ne mangeaient pas réellement les lampes. L'imagination ne peut avoir d'effet sur la matière inanimée. Il avait *imaginé* que la pièce s'assombrissait et…

Il avait tiré et éteint lui-même ses lampes ! Son propre subconscient destructeur lui jouait des tours. Maintenant, le Suiveur s'approchait, sautant d'une ombre à l'autre. Il s'approcha de Gregor.

Le paralyseur n'eut aucun effet. Gregor essaya frénétiquement de se rappeler le mot magique – et se souvint avec terreur qu'aucun mot magique ne pouvait arrêter le Suiveur.

Il recula et le Suiveur avança jusqu'à ce que Gregor fût arrêté par une caisse de matériel. Le monstre se pencha au-dessus de lui. Gregor s'écroula sur le sol et ferma les yeux.

Sa main toucha quelque chose de froid. Il était couché contre la caisse d'emballage qui contenait les jouets destinés aux enfants des pionniers. Et il tenait à la main un pistolet à eau. Gregor le brandit. Le Suiveur recula en fixant l'arme avec appréhension.

Vivement, Gregor alla au robinet et remplit le pistolet, puis il dirigea un jet d'eau mortel vers la créature.

Le Suiveur poussa un cri d'agonie et disparut.

Gregor eut un léger sourire et glissa le pistolet vide dans sa ceinture.

Un pistolet à eau était l'arme idéale pour lutter contre un monstre né de l'imagination.

Le jour se levait quand le vaisseau atterrit et Arnold en sortit. Sans perdre de temps, il s'attaqua à ses tests. À midi, tout était terminé et l'élément définitivement identifié comme étant du Longstead 42. Lui et Gregor emballèrent immédiatement leur matériel et décollèrent. Lorsqu'ils

furent dans l’espace, Gregor raconta à son associé tout ce qui s’était passé.

— Ça a été de mauvais moments, dit doucement Arnold d’une voix pleine de sollicitude.

Maintenant, Gregor pouvait sourire avec un modeste héroïsme car il était en sécurité, loin de Fantôme V.

— Ça aurait pu être pire, dit-il.

— Comment cela ?

— Suppose que Jimmy Flynn ait été là. C’était un garçon qui pouvait *réellement* imaginer. Tu te souviens du Grogneur ?

— Tout ce que je me rappelle, c’est les cauchemars qu’il m’a donnés, dit Arnold.

Ils étaient sur le chemin du retour. Arnold griffonna quelques notes ; un article intitulé : « L’*Instinct de mort sur Fantôme V : Une Étude de la Stimulation Subconsciente, de* l’*Hystérie et de* l’*Hallucination de Masse dans la Production des Stigmates Physiques* ». Puis il alla jusqu’à la salle de contrôle pour régler le pilotage automatique.

Gregor se laissa tomber sur une couchette, décidé à prendre sa première vraie nuit de sommeil depuis qu’il avait atterri sur Fantôme V. Il venait à peine de s’assoupir quand Arnold revint précipitamment, le visage pâle de terreur.

— Je crois qu’il y a quelque chose dans la salle de contrôle, dit-il.

Gregor s’assit.

— Ce n’est pas possible. Nous ne sommes plus sur…

De la salle de contrôle leur parvint un grognement sourd.

— Mon Dieu, gémit Arnold. Il se concentra furieusement durant plusieurs secondes. Je sais. J’ai laissé les sas ouverts quand j’ai atterri. Nous sommes toujours en train de respirer l’air de Fantôme V.

Alors ils virent, s’encadrant dans le chambranle de la porte, une immense créature grise à la peau tachée de points rouges. Elle avait un nombre étonnant de bras, de jambes, de tentacules, de griffes et de dents, plus deux

petites ailes dans le dos. Elle s’approcha lentement d’eux en murmurant et en grognant.

Ils reconnurent tous deux le Grogneur.

Gregor bondit en avant et lui ferma la porte au nez.

— Nous serons en sécurité ici, dit-il en haletant. Cette porte est hermétique. Mais comment allons-nous pouvoir piloter le vaisseau ?

— Nous ne le pouvons pas, dit Arnold. Il faut que nous fassions confiance au robot-pilote – à moins que nous puissions découvrir le moyen de nous débarrasser de cette chose.

Ils remarquèrent qu’une faible fumée commençait à filtrer par les interstices de la porte.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Arnold avec une légère panique dans la voix.

Gregor fronça les sourcils.

— Tu te rappelles, n’est-ce pas ? Le Grogneur peut pénétrer dans n’importe quelle pièce. Il n’y a aucun moyen de l’en empêcher.

— Je ne me rappelle rien à son propos. Est-ce qu’il mange les gens ?

— Non. Attends que je me rappelle. Il se contente de les déchiqueter.

La fumée commençait à se solidifier en prenant l’immense forme grise du Grogneur. Ils battirent en retraite dans le compartiment voisin et fermèrent hermétiquement la porte. Au bout de quelques secondes, la mince fumée commença à s’infiltrer dans le local.

— C’est ridicule, dit Arnold en mordant sa lèvre inférieure. Être hantés par un monstre imaginaire… Attends ! Tu as toujours ton pistolet à eau ?

— Oui, mais…

— Donne-le-moi !

Arnold bondit vers un réservoir d’eau et remplit le pistolet. Le Grogneur commençait de nouveau à prendre

forme. Il marcha vers eux en se dandinant avec un grognement coléreux. Arnold l'atteignit avec un long jet d'eau.

Le Grogneur continua d'avancer.

— Maintenant, tout me revient, dit Gregor. Un pistolet à eau ne peut pas arrêter le Grogneur.

Ils se réfugièrent dans la pièce voisine et claquèrent la porte. Derrière eux, il n'y avait plus qu'une salle de repos et, au-delà, le vide mortel de l'espace.

Gregor demanda :

— N'y a-t-il rien que tu puisses faire au sujet de l'atmosphère ?

Arnold secoua la tête.

— Elle s'est dissipée. Mais il faudra au moins trente heures pour que le Longstead 42 ne fasse plus d'effet.

— As-tu un antidote ?

— Non.

Le Grogneur se matérialisa une fois de plus et ce ne fut ni silencieusement ni agréablement.

— Comment pouvons-nous le tuer ? demanda Arnold. Il doit y avoir un moyen. Des mots magiques ? Et si nous utilisions une épée de bois ?

Gregor secoua la tête.

— Je me rappelle maintenant le Grogneur, dit-il d'un air malheureux.

— Qu'est-ce qui le tue ?

— Il ne peut être détruit ni par le pistolet à eau, ni par les pistolets à amorces, ni par les pétards, ni à coups de fronde, ni par les boules puantes, ni par aucune arme enfantine. Le Grogneur est absolument invulnérable.

— Ce Flynn et sa damnée imagination ! Pourquoi avions-nous besoin de parler de lui et comment allons-nous pouvoir nous débarrasser de ce monstre maintenant ?

— C'est impossible, je te l'ai dit. Il faudra qu'il s'en aille de lui-même.

Le Grogneur s’était maintenant complètement reconstitué. Gregor et Arnold se précipitèrent dans la petite cabine derrière eux et claquèrent leur dernière porte.

— Réfléchis ! implora Arnold. Il n’y a pas un gosse qui imagine un monstre sans inventer quelque chose pour s’en débarrasser. Réfléchis !

— On ne peut pas tuer le Grogneur, répéta Gregor.

Le monstre taché de rouge reprenait de nouveau forme.

Gregor passa en revue toutes les horreurs qu’il avait connues au milieu de ses nuits enfantines. Étant enfant, il devait avoir fait quelque chose pour neutraliser la puissance de l’inconnu.

C’est alors – presque trop tard – qu’il se souvint.

Sous le contrôle du pilote automatique, le vaisseau fonçait vers la Terre, mais c’était le Grogneur qui en était maître. Il marchait de long en large le long des coursives vides et flottait à travers les parois d’acier, dans les cabines et dans les soutes, grognant et jurant parce qu’il ne pouvait atteindre ses victimes.

Le vaisseau atteignit le système solaire et se plaça sur une orbite automatique autour de la Lune.

Gregor regarda précautionneusement, prêt à se jeter en arrière si c’était nécessaire. Il n’y avait aucun bruit de pas traînant, aucun grognement, aucune fumée dévorante filtrant sous les portes ou à travers les cloisons.

— Tout va bien ! cria-t-il à Arnold. Le Grogneur est parti.

Sains et saufs grâce à l’ultime défense contre les horreurs nocturnes – enveloppés dans des couvertures qui leur couvraient la tête – ils sortirent de leur abri.

— Je t’avais bien dit que le pistolet à eau ne servirait à rien, dit Gregor.

Arnold lui adressa un sourire étriqué et mit le pistolet dans sa poche.

— Je le garde, dit-il. Si jamais je me marie et si j’ai un enfant, ce sera son premier cadeau.

— Pas pour les miens, répondit Gregor. Il donna une tape affectueuse à la couchette. Il n’y a rien de tel qu’une couverture sur la tête pour se protéger.

Traduit par Marcel Battin.

Ghost V

LA FIN D’UN PEUPLE

(1956)

Cette fois, le supplice est très raffiné. Il s’agit de mettre un Terrien (un mauvais Terrien, remarquons-le, inadapté, marginal, même pas doué pour le Jeu du Métro) en situation de primitivité. De faire de lui un indigène, un bon sauvage, un insulaire ignorant. Et de lui envoyer un Cook, un La Pérouse à bord d’un Mayflower *spatial lesté de bibles. Terrifiante odyssée ! Et bouleversante nouvelle ethnologique qui devrait, c’est le vœu que je forme, vous faire hurler de rire lorsque vous entendrez de nouveau parler de « traditions populaires », de « coutumes régionales » et autres chants profonds des ethnies redécouvertes… Ah !* L’*Occitanie galactique !…*

Edward Danton était un inadapté. Tout enfant, il avait déjà montré des tendances asociales, et ses parents auraient dû alors le conduire immédiatement auprès d’un psychopédiatre compétent. Un tel spécialiste aurait pu découvrir ce qui était à l’origine de ces tendances asociales. Mais les parents de Danton, accordant sans doute trop

d’importance à leurs propres problèmes, avaient dû penser que cela passerait avec l’âge.

Ce qui n’avait pas été le cas.

À l’école, Danton obtint avec peine ses diplômes d’Adaptation Culturelle de groupe ; d’Entente Fraternelle ; de Reconnaissance des Principes Sociaux ; de Conformité aux Us et Coutumes ; et autres matières que tout un chacun se doit de connaître afin de pouvoir vivre sereinement au sein du monde moderne. En raison de ce manque de compréhension, Danton ne pourrait évidemment jamais y parvenir.

Un certain temps s’écoula avant qu’il s’en rendît compte.

À le voir, nul n’aurait jamais deviné son inadaptation fondamentale. C’était un grand jeune homme athlétique aux yeux verts et à l’aspect calme et décontracté. Quelque chose en lui intriguait considérablement les filles de son entourage immédiat. En fait, plusieurs d’entre elles lui faisaient le plus grand des compliments, en le considérant comme un mari possible.

Mais même la fille la plus frivole ne pouvait ignorer les tares de Danton. Il avait tendance à ressentir de la fatigue après seulement quelques heures de Danse Collective, alors que l’amusement ne faisait que commencer. Au bridge à douze, son attention s’égarait fréquemment et il fallait souvent lui rappeler que c’était son tour, au grand dégoût des onze autres joueurs. De plus, il était insupportable dans le métro.

*

* *

Il essayait pourtant de maîtriser l’esprit de ce jeu classique. Formant une chaîne avec ses coéquipiers, il poussait en avant dans la voiture, essayant d’en prendre possession avant qu’une autre équipe pût s’y engouffrer par les portes opposées.

Son chef de groupe criait :

— En avant, les gars ! Il est à nous jusqu'à Rockaway !

Le chef de l'équipe opposée criait alors en retour :

— Jamais ! Regroupez-vous les gars ! Nous irons jusqu'à Bronx Park !

Danton luttait dans la cohue, un sourire figé sur le visage, des lignes d'ennui se gravant autour de sa bouche et de ses yeux. Son amie du moment demandait alors :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Edward ? On dirait que tu ne t'amuses pas ?

— Bien sûr que si, affirmait Danton, tout en luttant pour ne pas être étouffé par la foule.

— Mais non ! criait la jeune fille, perplexe. Tu ne te rends pas compte, Edward, que c'est ainsi que nos ancêtres se libéraient de leur agressivité. Les historiens affirment que le Jeu du Métro a écarté le péril d'une guerre nucléaire totale. Nous avons nous aussi cette même agressivité et nous devons nous aussi nous en débarrasser dans un contexte social convenable.

— Ouais, je sais. J'adore ça. Je… Oh, bon Dieu !

À cet instant un troisième groupe pénétrait dans le wagon en formant la chaîne et en chantant.

C'était ainsi qu'il perdait à chaque fois une amie, car il était évident que Danton n'avait aucun avenir. L'inadaptation ne pouvant jamais être tenue secrète, les filles se rendaient rapidement compte que Danton ne serait jamais heureux dans les faubourgs de New York – qui s'étendaient de Rockport (Maine) à Norfolk (Virginie) – pas plus d'ailleurs que dans aucun autre faubourg.

Danton essaya de surmonter ses problèmes, mais en vain. D'autres signes d'inadaptation apparurent. Les projections publicitaires rétiniennes commencèrent à le rendre astigmate, et les spots commerciaux surprise engendrèrent un bourdonnement constant dans ses oreilles. Son médecin l'avertit que l'analyse des symptômes ne le débarrasserait jamais de ces troubles psychosomatiques.

Non, ce qu'il fallait traiter, c'était la névrose de base de Danton, son asociabilité. Mais Danton estimait cela impossible.

Et ainsi ses pensées se tournèrent-elles irrésistiblement vers l'évasion. Dans l'espace, la place ne manquait pas pour les inadaptés.

*

* *

Durant les deux derniers siècles, des millions de psychotiques, névrosés, malades mentaux et cinglés en tout genre étaient partis vers les étoiles. Les premiers à tenter l'aventure avaient disposé de l'unité de Mikkelsen pour propulser leurs vaisseaux, et il leur avait fallu une vingtaine ou une trentaine d'années pour passer péniblement d'un système stellaire à un autre. Les nouveaux appareils étaient propulsés par les convertisseurs subspatiaux de torsion GM qui permettaient d'effectuer les mêmes voyages en quelques mois.

Ceux qui restaient, étant socialement adaptés, regrettaient le départ de tous ceux qui partaient, tout en étant satisfaits que les personnes en question abandonnent leurs droits de procréateurs.

Dans sa vingt-septième année, Danton décida de quitter la Terre et d'entreprendre une carrière de pionnier. Ce ne furent que lamentations lorsqu'il donna sa carte de reproducteur à son meilleur ami, Al Trevor.

— Hé, Edward, lui dit Trevor, tournant en tout sens le précieux certificat entre ses mains. Tu ne peux pas savoir ce que cela signifie pour Myrthe et moi. Nous avons toujours désiré avoir deux enfants, et maintenant, grâce à toi…

— Pas de remerciements. Où je vais, je n'aurai pas besoin d'un permis de reproduction. D'ailleurs, je découvrirai sans doute qu'il est impossible de procréer, ajouta-t-il, venant soudain d'être frappé par cette pensée.

— Mais est-ce que tu ne risques pas de trouver cela frustrant ? demanda Al, s’inquiétant toujours du bonheur de son ami.

— Je le suppose. Mais il se peut qu’après un certain temps je découvre une fille pionnier. Et, entre-temps, il y a toujours des substituts.

— C’est assez vrai. Lequel as-tu choisi ?

— Le jardinage. Mieux vaut joindre l’utile à l’agréable.

— Oui, en effet, répondit Al. Eh bien, mon vieux, il ne me reste qu’à te souhaiter bonne chance.

Sans son permis de procréer, Danton ne pouvait plus faire marche arrière. Aussi alla-t-il de l’avant. En échange de son Droit à la Paternité, le gouvernement lui accorda un bon de transport gratuit sans limitation de distance, des provisions pour deux années, ainsi que l’équipement de base.

*

* *

Danton partit aussitôt.

Il évita les zones trop peuplées où la population était, dans la plupart des cas, sous la coupe de petits groupes extrémistes.

Il ne voulait pas prendre sa part d’un monde tel que Korani II, par exemple, ou un ordinateur géant avait institué le règne des mathématiques.

Il n’était pas non plus intéressé par Heil V, où une population de 342 personnes ayant des sympathies pour les régimes totalitaires mettait au point avec ardeur des plans pour conquérir la galaxie.

Il évita les Mondes Agricoles, qui étaient des lieux tristes et sans liberté, totalement acquis aux théories prônant l’importance d’un corps sain, et à leur mise en pratique.

Lorsqu’il atteignit Hedonia, il envisagea de s’établir sur cette planète célèbre. Mais l’on disait que, sur ce monde, la

vie des hommes était exagérément courte, bien que nul ne niât qu'ils prenaient du bon temps durant le court laps de temps qui leur était dévolu.

Danton estima préférable de vivre longtemps, et poursuivit son voyage.

Il dépassa les Mondes Miniers, planètes sinistres et rocheuses, faiblement peuplées d'hommes barbus et tristes dont les explosions soudaines de violence étaient célèbres. Il arriva finalement dans les nouveaux territoires, ces planètes inhabitées situées au-delà des plus lointaines frontières de la colonisation terrestre. Danton en examina plusieurs avant d'en trouver une où il n'existait aucune forme de vie intelligente.

C'était un monde calme recouvert par les eaux, parsemé d'îles de bonne taille, couvertes de jungles luxuriantes et fertiles où l'on pouvait trouver du poisson et du gibier. Danton baptisa cette planète la Nouvelle Tahiti, et ce fut sous ce nom que le capitaine du vaisseau enregistra le droit de propriété de l'émigrant. Un rapide survol à basse altitude leur permit de découvrir une île plus vaste que les autres. Ils s'y posèrent et ce fut là que Danton commença à installer son camp.

Les tâches à accomplir étaient nombreuses. En premier lieu, Danton construisit une maison à l'aide de branches et d'herbes entrelacées, près d'une plage blanche et lumineuse. Puis il confectionna un harpon, plusieurs pièges et un filet. Il sema son potager et fut récompensé en le voyant profiter sous le soleil tropical et les pluies chaudes qui tombaient chaque matin entre sept heures et sept heures trente.

Dans l'ensemble, la Nouvelle Tahiti était une planète paradisiaque où Danton se serait senti le plus heureux des hommes s'il n'y avait eu un petit problème.

Le jardin potager, qui devait lui apporter un épanouissement de première catégorie, s'avéra sur ce plan être un échec total. Danton se surprenait à penser aux

femmes à chaque instant du jour et de la nuit, et il passait de longues heures à fredonner des chansons d'amour sous une grosse lune tropicale orangée.

Ce n'était pas une attitude très saine. Avec désespoir, il aborda d'autres occupations dont le pouvoir d'extériorisation était reconnu. Il commença par la peinture, mais il y renonça pour tenir un journal, puis il abandonna ce projet et composa une sonate qu'il n'acheva pas, avant de sculpter dans une variété locale de craie deux énormes statues. Une fois qu'il les eut terminées, il se chercha un autre passe-temps.

Mais il n'existait aucune autre occupation possible. Les légumes poussaient sans avoir besoin de trop de soins : ils étaient de souche terrienne et ils étouffaient complètement la végétation locale. Chaque jour, de nombreux poissons se jetaient dans ses filets, et il trouvait du gibier partout où il prenait la peine de placer des pièges. Il découvrit de nouveau qu'il pensait aux femmes à chaque heure du jour et de la nuit – des femmes grandes, petites, blanches, noires, brunes.

Le jour vint où Danton se surprit à trouver les Martiennes désirables, chose à laquelle aucun Terrien n'était jamais parvenu avant lui. Il sut alors qu'une mesure draconienne devait être prise.

Mais laquelle ? Il ne pouvait pas réclamer de l'aide, et il ne disposait d'aucun moyen pour quitter la Nouvelle Tahiti. Il ressassait amèrement ces pensées lorsqu'un petit point noir apparut dans le ciel, du côté de la mer.

Danton l'observa tandis qu'il grossissait lentement, respirant à peine, craignant que cela ne se révélât être un oiseau ou un gros insecte. Mais le point continua de croître et il put bientôt distinguer des flammes pâles et vacillantes.

Un vaisseau spatial arrivait. Il n'était plus seul !

*

* *

L’appareil descendait lentement, précautionneusement. Danton se changea, mit son plus beau paréo ; un vêtement des mers du Sud qu’il avait trouvé particulièrement bien adapté au climat de la Nouvelle Tahiti. Il se lava, peigna soigneusement ses cheveux, et alla assister à l’arrivée du vaisseau spatial.

C’était un de ces anciens appareils propulsés par les unités de Mikkelsen. Danton croyait qu’ils avaient tous été réformés, mais il était évident que celui-ci avait commencé son voyage bien longtemps auparavant. Sa coque, de ligne surannée, était bosselée et éraflée, mais dégageait une impression d’invincibilité. Danton put lire son nom fièrement écrit sur la proue : *Le peuple de Hutter*[(1)]

Lorsque des personnes arrivent de l’espace, elles ont généralement une envie irrésistible de nourriture fraîche. Aussi Danton réunit-il une grande pile de fruits pour les passagers du vaisseau et les arrangea avec goût tandis que *Le peuple de Hutter* se posait lourdement sur la plage.

Un petit sas s’ouvrit et deux hommes en sortirent. Ils étaient armés de fusils et vêtus de noir de la tête aux pieds. Ils regardèrent autour d’eux avec méfiance.

Danton vint vers eux en courant.

— Hé, soyez les bienvenus sur la Nouvelle Tahiti ! Je suis content de vous voir, les gars ! Quelles sont les dernières nouvelles de…

— N’avancez pas ! cria l’un d’eux.

C’était un homme grand et incroyablement décharné, ayant la cinquantaine. Son visage était couvert de balafres et ses yeux bleus semblaient transpercer Danton comme des flèches tandis qu’il braquait son fusil sur lui. Son collègue, plus jeune et plus petit que lui, bombait le torse. Il avait un visage large et sa musculature était impressionnante.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Danton en s’immobilisant.

— Quel est votre nom ?

— Edward Danton.

— Je me nomme Simeon Smith, dit l'homme décharné. Je suis le commandant militaire du *Peuple de Hutter.* Voici Jedekiah Franker, commandant en second. Comment avez-vous appris l'anglais ?

— J'ai toujours parlé l'anglais, répondit Danton. Voyez-vous je…

— Où se trouvent les autres ? Où se cachent-ils ?

— Il n'y a personne d'autre. Je suis le seul habitant de cette planète. – Danton regarda le vaisseau et vit des visages d'hommes et de femmes massés derrière chaque hublot. – Je vous ai apporté ces choses, les gars. – Il fit un geste pour désigner le tas de fruits. – Je pensais que vous auriez envie de nourriture fraîche après être restés si longtemps dans l'espace.

Une jolie fille aux cheveux blonds coupés courts apparut dans le sas.

— Pouvons-nous sortir, père ?

— Non ! cria Simeon. Il y a peut-être du danger. Reste à l'intérieur, Anita.

— Alors, je regarderai d'ici, dit-elle, fixant Danton avec une curiosité non dissimulée.

Danton lui rendit son regard et fut parcouru par un léger frisson.

*

* *

— Nous vous en remercions, dit Simeon. Cependant, nous ne goûterons pas à ces fruits.

— Et pourquoi ?

Danton aurait raisonnablement voulu connaître la raison de ce refus.

— Parce que nous ignorons quels poisons vous essayez peut-être de nous faire absorber, répondit Jedekiah.

— Du poison ? Écoutez, asseyez-vous et discutons un peu.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Jedekiah à Simeon.

— Je m'y attendais, répondit le chef militaire. Prévenant, servile et sans aucun doute perfide. Ses sujets ne se montreront pas. Je parierais qu'ils attendent le moment propice pour nous attaquer par surprise. Je crois qu'ils ont besoin d'une bonne leçon.

— Exact, approuva Jedekiah en souriant. Inculquons-leur la peur de la civilisation.

Il pointa son fusil sur la poitrine de Danton.

— Hé ! cria Danton, en reculant.

— Mais, père, dit Anita, il n'a rien fait.

— C'est là tout le problème. Tuons-le avant qu'il puisse faire quelque chose. Les seuls bons indigènes sont les indigènes morts.

— Et ainsi, les autres sauront que nous ne plaisantons pas, fit remarquer Jedekiah.

— Ce n'est pas juste, cria Anita, indignée. Le conseil…

— … n'a aucun pouvoir, pour l'instant. Nous sommes en état d'urgence lorsque nous nous posons sur une planète inconnue. En de telles circonstances, c'est l'autorité militaire qui détient le pouvoir. Nous faisons ce que nous pensons être le mieux. Souviens-toi de Lan II !

— Ça suffit comme ça, dit Danton. Vous faites erreur sur toute la ligne. Je suis seul, il n'y a personne d'autre et vous n'avez aucune raison de…

Une balle s'enfonça dans le sable, près de son pied gauche. Il courut en direction de la jungle, cherchant un abri. Une autre balle gémit près de lui et une troisième trancha une brindille, près de sa tête, comme il plongeait dans les sous-bois.

— Et voilà ! entendit-il rugir Simeon. Cela devrait leur servir de leçon !

Danton continua de courir jusqu'à ce qu'il eût mis un kilomètre de jungle entre lui et le vaisseau des nouveaux

arrivants.

Il prit un repas léger composé de diverses variétés de bananes et de fruits à pain, tout en essayant de découvrir ce qui avait pu provoquer la réaction des hutteriens. Étaient-ils fous ? Ils avaient vu qu'il était un Terrien, seul, désarmé et amical. Cependant, ils avaient tiré sur lui… afin de donner une leçon à ces sales indigènes qui en avaient bien besoin…

C'était donc ça ! Danton hocha énergiquement la tête. Les hutterriens devaient avoir pensé qu'il était un indigène, un primitif, et que sa tribu guettait les nouveaux arrivants dans les buissons, attendant l'occasion propice pour les massacrer. En vérité, il devait reconnaître qu'ils avaient eu des raisons de penser cela. Il était très bronzé, il se trouvait sur une planète lointaine, sans vaisseau, et ne portait qu'un pagne. Il correspondait probablement à l'image que les nouveaux venus pouvaient se faire des habitants d'un monde sauvage tel que celui-ci. « Mais où croient-ils que j'ai appris l'anglais ? » se demanda Danton.

*

* *

C'était vraiment ridicule. Il commença à revenir vers le vaisseau, certain de pouvoir dissiper rapidement le malentendu. Mais, après quelques mètres, il s'arrêta.

Le soir tombait. Derrière lui, le ciel était couvert de nuages noirs et blancs. De la rive, une brume d'un bleu profond avançait vers les terres. La jungle était emplie de sons sinistres, et bien que Danton eût appris depuis longtemps qu'ils n'étaient annonciateurs d'aucun danger, les pionniers pourraient ne pas penser de même.

Il se souvint que ces gens étaient rapides à la détente. Il était absurde de se précipiter vers eux à la rencontre de leurs balles.

Aussi se déplaça-t-il avec prudence à travers la forêt épaisse. Silhouette fauve et silencieuse se fondant parmi les bruns et les verts de la jungle. Lorsqu'il arriva à proximité du vaisseau, il se mit à ramper à travers les épais sous-bois jusqu'à pouvoir jeter un coup d'œil à la plage.

Les pionniers étaient finalement sortis de leur vaisseau. Ils étaient plusieurs douzaines d'hommes et de femmes ainsi que des enfants. Tous portaient d'épais vêtements noirs, et transpiraient abondamment en raison de la chaleur. Ils avaient ignoré le don de fruits locaux et une table en aluminium avait été couverte de la nourriture habituelle du vaisseau.

À la périphérie de la foule, Danton aperçut plusieurs hommes ayant des fusils et des cartouchières. De toute évidence, ils montaient la garde en observant attentivement la jungle, et en jetant par instants des regards emplis d'appréhension vers le ciel qui s'assombrissait.

Simeon leva les bras. Le silence fut immédiat.

— Mes amis, annonça le chef militaire, nous avons finalement atteint la terre promise que nous avons tant désirée ! Voyez, nous sommes dans un pays de lait et de miel, au lieu de générosité et d'abondance. Cela valait-il notre long voyage, le danger constant, cette quête qui paraissait ne jamais avoir de fin ?

— Oui, frère, répondit le peuple.

Simeon leva de nouveau les bras pour demander le silence.

— Aucun homme civilisé n'avait encore mis le pied sur cette planète. Nous sommes les premiers à le faire ; ce monde nous appartient. Mais il y a des dangers, mes amis ! Qui sait quels étranges monstres se cachent dans cette jungle ?

— Rien de plus gros qu'un écureuil, murmura Danton. Mais pourquoi ne me le demandent-ils pas ? Je me ferais un plaisir de les renseigner.

— Qui sait quel Léviathan nage dans ces profondeurs ? poursuivait Simeon. Nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il existe un peuple de primitifs, nus, sauvages, et sans aucun doute rusés, impitoyables et amoraux, comme le sont toujours les indigènes. Nous devons rester sur nos gardes… S'ils nous le permettent, nous vivrons en paix avec eux, et nous leur apporterons les bienfaits de la civilisation et les fleurs de la culture. Mais même s'ils affirment être amicaux et pacifiques, souvenez-vous toujours, mes frères, que nul ne peut jamais savoir ce qu'il y a dans le cœur d'un sauvage. Leurs règles ne sont pas les nôtres, leur morale n'est pas la nôtre. Il est impossible de leur faire confiance et nous devons toujours nous méfier d'eux. Et, dans le doute, nous devrons tirer les premiers ! Souvenez-vous de Lan II !

Tous applaudirent, puis ils chantèrent un cantique et commencèrent leur repas du soir. Comme la nuit tombait, les projecteurs du vaisseau furent allumés, et la plage devint aussi lumineuse qu'en plein jour. Les sentinelles marchaient de long en large, les épaules nerveusement voûtées, les fusils armés.

Danton observa les nouveaux arrivants qui sortaient leurs sacs de couchage et se retiraient à l'abri du vaisseau. Même la crainte d'une attaque soudaine ne pouvait les obliger à passer une autre nuit dans l'appareil, alors qu'il y avait de l'air pur à l'extérieur.

La grosse lune orangée de la Nouvelle Tahiti était à demi cachée par les nuages. Les sentinelles faisaient les cent pas et juraient, se rapprochant les unes des autres afin de trouver un certain réconfort et de la protection. Elles commencèrent à tirer contre les bruits et les ombres de la jungle.

Danton s'enfonça dans la forêt pour y passer la nuit. Il se retira derrière un arbre où il serait à l'abri des balles perdues. Ce soir-là ne semblait pas être propice à une mise au point. Les hutteriens étaient trop nerveux. Il estima qu'il valait mieux s'expliquer en plein jour, le plus simplement, le

plus franchement, et surtout le plus raisonnablement possible.

Il n’y avait qu’un ennui : les hutteriens ne semblaient pas du tout être raisonnables.

Au matin, cependant, la situation sembla moins grave à Danton. Il attendit que les hutteriens eussent terminé leur petit déjeuner, puis il s’avança jusqu’à la limite de la plage, se mettant bien en vue.

— Halte ! aboyèrent à l’unisson toutes les sentinelles.

— Le sauvage est de retour ! cria l’un des colons.

— Maman ! hurla un jeune enfant, empêche ce méchant homme de me manger !

— Ne t’inquiète pas, mon petit, répondit sa mère. Ton papa a un fusil pour tuer les sauvages.

Simeon se précipita hors du vaisseau spatial et fixa Danton d’un regard dur.

— C’est bon. Approchez !

Danton s’avança avec prudence sur la plage, sa peau fourmillant de nervosité. Il alla jusqu’à Simeon, tenant ses mains vides bien en vue.

— Je suis le chef de ces gens, dit Simeon en parlant très lentement, comme s’il s’adressait à un enfant. Moi grand chef. Toi être grand chef de ton peuple ?

— Inutile de parler petit nègre, répondit Danton. Je vous ai déjà dit que je suis seul.

*

* *

Le visage dur de Simeon devint livide de colère.

— Si vous n’êtes pas loyal envers moi, vous le regretterez. Où se trouve votre tribu ?

— Je suis un Terrien ! cria Danton. Êtes-vous sourds ? Vous ne vous rendez pas compte que je parle anglais ?

Un petit homme voûté aux cheveux blancs et aux grandes lunettes cerclées d’écaille vint vers eux,

accompagné de Jedekiah.

— Simeon, dit le petit homme. Je ne crois pas avoir encore rencontré notre hôte.

— Professeur Baker, ce sauvage prétend être un Terrien et affirme se nommer Edward Danton.

Le professeur jeta un regard au paréo de Danton, à sa peau bronzée et à ses pieds calleux.

— Êtes-vous vraiment un Terrien ? lui demanda-t-il.

— Naturellement.

— Qui a sculpté ces statues de pierre, sur la plage ?

— C'est moi, mais c'était simplement pour me distraire, je…

— C'est de toute évidence l'œuvre d'un peuple primitif. Cette stylisation, ces nez…

— C'est dû au hasard. Écoutez, j'ai quitté la Terre il y a quelques mois à bord d'un vaisseau spatial et…

— Quel était son système de propulsion ? demanda le professeur Baker.

— Un convertisseur subspatial de torsion GM. – Baker hocha la tête et Danton continua son explication. – Eh bien, des planètes telles que Korani, Heil V, ou Hedonia, ne m'attiraient guère. J'ai également laissé derrière moi les Mondes Miniers et les Mondes Agricoles, et le vaisseau du gouvernement m'a déposé ici. La planète a été enregistrée à mon nom sous la désignation de Nouvelle Tahiti. Mais je commençais à me sentir seul et je suis bien content d'avoir de la compagnie.

— Eh bien, professeur ? demanda Simeon. Qu'en pensez-vous ?

— Stupéfiant, murmura Baker, vraiment stupéfiant. Sa maîtrise de l'anglais parlé révèle un assez haut degré d'intelligence, ce qui confirme un phénomène fréquemment rencontré dans les sociétés primitives, c'est-à-dire une capacité d'imitation inhabituellement développée. Notre ami Danta (tel doit être son nom original, non anglicisé) pourra

sans doute nous raconter les nombreuses légendes de sa tribu, nous apprendre ses mythes, ses chants, ses danses…

— Mais je suis un Terrien !

— Non, mon pauvre ami, corrigea gentiment le professeur, vous ne l'êtes pas. Vous avez certainement rencontré un Terrien. Sans doute un commerçant qui a dû faire halte ici pour effectuer des réparations sur son appareil.

— Il existe la preuve qu'un vaisseau spatial s'est déjà posé sur ce sol, dit Jedekiah.

— Ah, s'exclama le professeur Baker, rayonnant de satisfaction. C'est la confirmation de mon hypothèse.

— Il s'agit du vaisseau gouvernemental qui m'a déposé sur cette planète, expliqua Danton.

— Il est intéressant de noter, dit le professeur Baker de son ton paisible de conférencier, que son histoire serait presque plausible s'il n'y avait certains détails prouvant qu'il ment. Il affirme que le vaisseau était propulsé par un convertisseur subspatial de torsion GM, ce qui est une suite de mots sans signification, étant donné que le seul propulseur existant est l'unité de Mikkelsen. Il affirme que le voyage depuis la Terre n'a duré que quelques mois (son esprit ignorant ne pouvant concevoir des voyages durant plusieurs années), bien que nous sachions qu'aucun propulseur ne pourrait, même en théorie, permettre une chose pareille.

— Ce système a dû être mis au point après votre départ de la Terre, dit Danton. Depuis combien de temps êtes-vous partis ?

— Notre vaisseau a quitté la Terre il y a cent vingt ans, répliqua Baker avec condescendance. Nous appartenons pour la plupart à la quatrième et à la cinquième génération. Notez également, ajouta Baker à l'attention de Simeon et de Jedekiah, ses tentatives pour trouver des noms de lieux plausibles – des mondes tels que Korani, Heil, Hedonia – en

faisant appel à son sens de l'onomatopée. Que de tels lieux n'existent pas ne le gêne pas le moins du monde.

— Ils existent ! protesta Danton, indigné.

— Où ? le défia Jedekiah. Donnez-nous les coordonnées de ces planètes.

— Comment pourrais-je les connaître ? Je ne suis pas un astronavigateur. Je crois que Heil se trouve près de Boötes, ou peut-être de Cassiopée. Non, je crois plutôt que c'est près de Boötes…

— Désolé, l'ami, répondit Jedekiah. Peut-être cela vous intéressera-t-il d'apprendre que je suis le navigateur de ce vaisseau ? Je peux vous montrer l'Atlas spatial et les cartes. Ces lieux n'y sont pas mentionnés.

— Vos cartes sont vieilles de cent ans !

— Les étoiles le sont bien plus, rétorqua Simeon. Bon, Danta, dites-nous à présent où se trouve votre tribu ? Pourquoi se cache-t-elle ? Que préparez-vous ?

— C'est complètement absurde. Que puis-je faire pour vous convaincre ? Je suis Terrien. Je suis né et j'ai été élevé à…

— Ça suffit, l'interrompit Simeon. S'il y a une chose que nous ne supportons pas, c'est bien l'arrogance des indigènes. Répondez, Danta, où se trouve votre peuple ?

— Je suis, seul, insista Danton.

— Têtu, hein ? siffla Jedekiah. Peut-être qu'après avoir goûté au fouet…

— Plus tard, plus tard, dit Simeon. Sa tribu viendra nous demander des présents. C'est ce que les primitifs font toujours. Entre-temps, Danta, vous pouvez vous joindre à l'équipe de travail pour décharger notre matériel.

— Non merci, répondit Danton. Je vais retourner…

Le poing de Jedekiah s'abattit, l'atteignant sur le côté de la mâchoire. Il vacilla et parvint avec peine à rester debout.

— Le chef a dit pas d'arrogance ! rugit Jedekiah. Pourquoi tous les sauvages sont-ils toujours si paresseux ? Nous te

récompenserons dès que nous aurons déchargé la verroterie et les pièces de calicot. Maintenant, au travail.

Cela semblait devoir être son dernier mot sur ce sujet. Étourdi et décontenancé, comme des millions d'indigènes avant lui sur un millier de mondes différents, Danton alla rejoindre la longue file de colons qui déchargeaient les marchandises du navire.

À la fin de l'après-midi, une fois le déchargement terminé, les colons se reposèrent sur la plage. Danton s'assit à l'écart, essayant de réfléchir à la situation. Il était profondément plongé dans ses réflexions lorsque Anita vint vers lui avec une gourde d'eau.

— Pensez-vous, vous aussi, que je sois un indigène ? demanda-t-il.

Elle s'assit à ses côtés avant de lui répondre :

— Franchement, je ne vois pas ce que vous pourriez être d'autre. Tout le monde sait qu'un vaisseau ne peut aller plus vite que…

— Les choses ont changé depuis que vos grands-parents ont quitté la Terre. Ils ne sont pas restés dans l'espace durant tout ce temps, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. *Le peuple de Hutter* s'est posé sur H'gastro I, mais la planète était stérile et la génération suivante est partie pour Ktedi. Là, le blé a connu une mutation qui a failli éliminer tous les colons. Les suivants sont repartis pour Lan II, pensant que ce serait enfin leur demeure définitive.

— Mais que s'est-il passé ?

— Les indigènes, répondit tristement Anita. Je crois qu'ils étaient assez amicaux, au début, et tous les colons ont pensé qu'ils tenaient la situation en main. Puis, un jour, la guerre a éclaté avec la population autochtone. Les indigènes n'avaient que des épieux et des armes de ce genre, mais ils étaient trop nombreux, et le vaisseau a également dû quitter cette planète, et nous sommes venus ici.

— Hmmm, fit Danton. Je comprends pourquoi vous êtes si nerveux dès qu'il s'agit de primitifs.

— Eh bien, tant qu'il y aura le moindre risque de danger, nous resterons sous le coup de la loi martiale. Ce qui veut dire que mon père et Jedekiah gouverneront. Mais dès que tout danger sera écarté, notre gouvernement régulier prendra la relève.

— Qui est à sa tête ?

— Un conseil d'anciens, des hommes de bonne volonté qui détestent la violence. Si vous et votre peuple êtes véritablement pacifiques…

— Combien de fois devrai-je répéter que je n'ai pas de peuple ? répondit-il avec lassitude.

— … vous pourrez alors vivre heureux sous l'égide des Anciens, termina-t-elle.

Ils s'assirent ensemble et observèrent le coucher du soleil. Danton remarqua que le vent agitait les cheveux de la fille, les repoussant légèrement sur son front, et il nota que les dernières lueurs du soleil couchant soulignaient et illuminaient la ligne de ses joues et de ses lèvres. Il frissonna et se dit que cela était dû à la fraîcheur soudaine du soir. Anita, qui avait parlé avec animation de son enfance, ne parvenait plus qu'avec difficulté à terminer ses phrases, ou même à garder le fil de ses pensées.

Au bout d'un moment, leurs mains s'égarèrent. Les bouts de leurs doigts se touchèrent et se tinrent. Durant un long moment ils ne dirent plus rien, et finalement, tendrement et longuement, ils s'embrassèrent.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda une voix forte.

Danton releva le regard et vit un homme corpulent qui se tenait au-dessus de lui, les poings sur les hanches, sa tête puissante se découpant contre la lune.

— Je t'en prie, Jedekiah, dit Anita, n'en fais pas toute une histoire.

— Lève-toi, ordonna Jedekiah à Danton, d'une voix calme de mauvais augure. Mets-toi debout !

Danton obéit, serrant les poings, attendant.

— Tu es la honte de ta race, et de tous les hutteriens, dit Jedekiah, s'adressant à Anita. Es-tu folle ? Tu ne peux pas flirter avec un sale sauvage et conserver le moindre respect envers toi-même. – Il se tourna vers Danton. – Et toi, tu vas apprendre quelque chose, quelque chose que tu n'oublieras pas de sitôt. Les sauvages ne doivent pas s'approcher des femmes hutteriennes ! Je vais te faire entrer ça dans le crâne !

Il y eut une brève mêlée et Jedekiah se retrouva étalé sur le dos.

— Vite ! cria-t-il. Les indigènes se révoltent !

À bord du vaisseau spatial une sonnerie commença à résonner ; des sirènes mugirent dans la nuit ; les femmes et les enfants, depuis longtemps entraînés à de telles alertes, se replièrent à l'intérieur de l'appareil. Les hommes reçurent des fusils, des mitraillettes et des grenades à main, avant d'avancer en direction de Danton.

— C'est une affaire entre Jedekiah et moi ! cria Danton. Nous ne sommes pas du même avis, c'est tout. Il n'y a pas le moindre indigène, ou quoi que ce soit de semblable. Je suis seul.

— Anita, revenez vite ! cria un Hutterien.

— Je n'ai vu aucun indigène, répondit-elle avec fermeté. Et ce n'est pas la faute de Danta si…

— Rentrez dans le vaisseau !

Les colons écartèrent Anita de leur chemin, et Danton plongea dans les buissons avant que ses adversaires n'utilisent leurs armes automatiques.

Il rampa sur cinquante mètres, puis se mit à courir à perdre haleine.

Par chance, les Hutteriens ne le poursuivirent pas. Une seule chose les intéressait : garder le vaisseau ; maintenir leur tête de pont sur la plage ; et contrôler une étroite bande de jungle. Danton entendit des coups de feu durant toute la nuit, ainsi que des appels et des cris frénétiques.

— En voilà un !

— Vite, fais pivoter la mitrailleuse ! Ils sont derrière nous !

— Là ! Là ! J'en ai eu un !

— Non, il a filé ! Le revoilà… Regarde, il est dans l'arbre !

— Mais tire, bon sang ! Qu'est-ce que tu attends ? Tire !

*

* *

Toute la nuit, Danton entendit les colons repousser les attaques des sauvages imaginaires.

À l'aube, des coups de feu éclataient toujours. Danton estimait qu'une tonne de plomb avait dû être gaspillée, des centaines d'arbres décapités, des hectares d'herbe piétinés. L'odeur de cordite imprégnait toute la jungle.

Il sombra dans un sommeil agité.

À midi, il s'éveilla et entendit quelqu'un se déplacer dans les sous-bois. Il s'enfonça plus profondément dans la jungle et se composa un repas à base d'une variété locale de bananes et de mangues. Puis il décida de réfléchir à la situation.

Mais il n'avait aucune idée. Son esprit était toujours empli de la présence d'Anita et du chagrin de l'avoir perdue.

Durant tout ce jour il erra, désespéré, à travers la jungle, et en fin d'après-midi, il entendit de nouveau quelqu'un se déplacer dans les sous-bois.

Il s'apprêtait à s'enfoncer plus profondément vers le centre de l'île, lorsqu'il entendit quelqu'un l'appeler par son nom.

— Danta ! Danta ! Attendez !

C'était Anita. Danton hésita, ne sachant trop quoi faire. Elle pouvait avoir décidé de quitter son peuple pour vivre avec lui dans la jungle luxuriante. Mais il était plus probable qu'elle avait été envoyée comme appât, guidant un groupe

d’hommes qui voulaient l’abattre. Comment aurait-il pu savoir jusqu’où allait sa loyauté ?

— Danta ! Où êtes-vous ?

Danton savait maintenant qu’il ne pourrait jamais rien y avoir entre eux. Les Hutteriens n’avaient pas caché ce qu’ils pensaient des indigènes. Ils ne lui feraient jamais confiance, et ils essaieraient toujours de l’éliminer… – Je vous en supplie, Danta !

Danton haussa les épaules et se dirigea vers le point d’où provenait la voix.

Ils se rencontrèrent dans une petite clairière. Les cheveux d’Anita étaient défaits et son treillis avait été déchiré par les ronces de la jungle, mais pour Danton il ne pouvait exister de femme plus adorable. Durant un court instant, il crut qu’elle était venue le rejoindre, afin de fuir avec lui.

Puis il vit les hommes armés qui se trouvaient à cinquante mètres derrière elle.

— Rassurez-vous, dit Anita, ils ne vont pas vous tuer. Ils sont simplement là pour me protéger.

— Vous protéger ? De moi ?

Danton éclata d’un rire creux.

— Ils ne vous connaissent pas autant que moi je vous connais. Je leur ai dit la vérité, lors du Conseil de cet après-midi.

— Vraiment ?

— Naturellement. Vous n’êtes pas responsable de cette bagarre. Je leur ai expliqué que vous vous êtes battu uniquement pour vous défendre, et que Jedekiah a menti. Je leur ai appris qu’aucun groupe d’indigènes ne l’a attaqué. Que vous étiez seul avec lui.

— Vous êtes très gentille, dit Danton avec ferveur. Vous ont-ils crue ?

— Je le crois. Je leur ai également expliqué que ce n’est qu’ensuite que les indigènes ont attaqué.

— Écoutez, gémit Danton, comment les indigènes auraient-ils pu attaquer, alors qu’ils n’existent pas ?

— Mais si, j’ai entendu leurs hurlements !

— C’étaient les cris des membres de votre propre expédition.

Danton essayait désespérément de trouver quelque chose pouvant la persuader qu’il disait la vérité. S’il n’y parvenait pas, comment pourrait-il espérer convaincre les autres ?

Puis il trouva la solution. C’était une preuve très simple, mais elle était irréfutable.

— Vous êtes persuadés que les indigènes vous ont attaqués, n’est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Combien d’indigènes ?

— On a dit que vous étiez plus nombreux que nous dans un rapport de dix contre un.

— Et étions-nous armés ?

— Bien entendu.

— Alors, comment expliquez-vous le fait que pas un seul Hutterien n’ait été blessé ? demanda triomphalement Danton.

Elle le fixa, écarquillant les yeux.

— Mais, Danta, nous avons eu de nombreux blessés, dont certains sérieusement. C’est même surprenant que personne n’ait été tué durant ce combat !

Ce fut pour Danton comme si le sol se dérobait sous ses pieds. Durant une minute terrifiante, il la crut. Les Hutteriens étaient tellement sûrs d’eux. Après tout, il était peut-être vraiment le chef d’une tribu, d’une centaine de sauvages bronzés, comme lui, qui étaient cachés dans la jungle, attendant…

— Ce commerçant qui vous a appris l’anglais devait être un homme vraiment sans scrupules, fit-elle remarquer. La vente d’armes à feu à des tribus primitives est interdite par les lois interstellaires. Un jour, il sera arrêté et…

— Des armes à feu ?

— Bien sûr. Vous ne savez pas les utiliser avec précision, naturellement, mais Simeon dit que leur simple puissance de feu…

— Je suppose que tous vos blessés ont été atteints par des balles.

— Oui. Nos hommes n'ont pas laissé approcher suffisamment les vôtres pour qu'ils puissent utiliser leurs couteaux et leurs lances.

— Je vois, dit Danton.

Sa preuve était démolie. Mais il se sentait énormément soulagé d'apprendre qu'il était toujours sain d'esprit. Les miliciens hutteriens désorganisés avaient pénétré dans la jungle, tirant sur tout ce qui bougeait – c'est-à-dire sur leurs camarades. Il était plus que surprenant que certains d'entre eux n'eussent pas été tués. C'était un miracle.

— Mais je leur ai expliqué qu'ils ne devaient pas vous tenir pour responsable, ajouta Anita. Vous avez été attaqué le premier et votre peuple a dû penser que vous étiez en danger. Les Anciens pensent que c'est ce qui a dû se passer.

— C'est gentil à eux.

— Ils tiennent à être équitables. Après tout, ils comprennent que les indigènes sont des êtres humains au même titre que nous.

— En êtes-vous certaine ? demanda Danton, avec une légère trace d'ironie dans la voix.

— Naturellement. Aussi les Anciens ont-ils tenu une grande réunion sur la politique à suivre vis-à-vis des populations autochtones et ils ont décidé de régler le problème une fois pour toutes. Nous allons laisser cinq cents hectares de forêt comme réserve pour votre peuple et vous. Cela fait beaucoup de place, non ? Nos hommes sont en train de planter les poteaux marquant les limites de votre territoire. Vous y vivrez paisiblement et nous, nous resterons dans notre partie de l'île.

— Quoi ?

— Et pour sceller l’accord, poursuivit Anita, les Anciens vous demandent d’accepter ceci.

Elle lui tendit un rouleau de parchemin.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Un traité de paix, déclarant la fin des hostilités entre les Hutteriens et la Nouvelle Tahiti, et engageant nos deux peuples à éprouver une amitié éternelle l’un pour l’autre.

Sans réagir, Danton accepta le parchemin. Il vit que les hommes qui avaient accompagné Anita plantaient dans le sol des piquets striés de rouge et de noir. Ils chantaient tout en travaillant, heureux d’avoir trouvé aussi rapidement et facilement une solution au problème posé par la population autochtone.

— Mais ne pensez-vous pas, demanda Danton, que… heu… que l’assimilation serait peut-être une meilleure solution ?

— Je l’ai suggéré, dit Anita, en rougissant.

— Vous avez fait cela ? Vous voulez dire que vous…

— Naturellement, répondit Anita, sans le regarder. Je pense que le mélange de nos deux races serait une chose merveilleuse. Et, Danta, quelles histoires et légendes fantastiques vous pourriez raconter aux enfants…

— J’aurais pu leur apprendre à pêcher et à chasser, leur indiquer quelles plantes sont comestibles, et toutes ces choses.

— Vous auriez pu également leur apprendre toutes les danses et les chants typiques de votre tribu, soupira Anita. Cela aurait été merveilleux. Je suis désolée, Danta.

— Mais il doit être encore possible de faire quelque chose ! Puis-je parler aux Anciens ? N’y a-t-il rien que je puisse tenter ?

— Rien, répondit Anita. Je partirais bien avec vous, Danta, mais ils retrouveraient notre trace. Peu importe combien de temps ils mettraient.

— Ils ne nous retrouveraient jamais, promis Danton.

— Peut-être. J’aimerais pouvoir en courir le risque.

— Mon amour !

— Mais c’est impossible. Il faut penser à votre peuple, Danta ! Les Hutteriens prendraient des otages, et les tueraient si vous ne me rendiez pas aux miens.

— Je n’ai aucun peuple, bon sang !

— Je suis très flattée que vous mentiez ainsi pour moi, dit-elle tendrement. Mais on ne peut sacrifier des vies humaines simplement pour l’amour de deux personnes. Vous devez dire à votre peuple de ne pas franchir la ligne frontalière, Danta. Ceux qui le feraient seraient abattus. Adieu, et souvenez-vous qu’il vaut mieux vivre dans la paix.

Elle s’éloigna rapidement de lui. Danton l’observa comme elle partait, irrité par ses nobles sentiments qui les séparaient sans raison, l’aimant cependant pour l’amour qu’elle éprouvait pour son peuple. Que ce peuple fût imaginaire n’avait aucune importance. C’était cette pensée humanitaire qui l’émouvait.

Finalement, il fit demi-tour et s’enfonça dans les profondeurs de la jungle.

*

* *

Il s’arrêta auprès d’une mare tranquille d’eau noire, surplombée par des arbres gigantesques et bordée par des fougères en fleurs. Il s’assit et essaya de s’imaginer ce que serait le reste de sa vie. Anita était partie et tout contact avec des humains serait désormais impossible. Il pensait pouvoir se passer d’eux. Il avait sa réserve. Il pourrait replanter son potager, sculpter d’autres statues, composer d’autres sonates, commencer un autre journal…

— Je me fiche pas mal de tout ça ! cria-t-il à l’attention des arbres. Il ne voulait plus s’extérioriser plus longtemps. Il désirait vivre avec Anita et des êtres humains. Il en avait assez de la solitude.

Que pouvait-il faire ?

Il ne semblait pas y avoir de solution. Il appuya son dos contre un arbre et fixa le ciel incroyablement bleu de la Nouvelle Tahiti. Si seulement les Hutteriens n'avaient pas été superstitieux, tellement effrayés par les indigènes, si…

Puis il pensa à un plan totalement absurde et extrêmement dangereux…

— Ça vaut la peine d'essayer, se dit-il, même si je risque ma peau.

Il partit d'un pas rapide en direction de la frontière érigée par les Hutteriens.

Une sentinelle vit Danton approcher du vaisseau, et braqua son fusil sur lui. Danton leva les bras.

— Ne tirez pas ! Je dois parler à vos chefs !

— Retourne dans ta réserve ! l'avertit la sentinelle. Fais demi-tour ou je tire !

— Je dois parler à Simeon, répéta Danton, restant sur place.

— Les ordres sont les ordres, dit l'homme, tout en le visant.

— Attendez ! – Simeon sortit du vaisseau, fronçant les sourcils. – Que se passe-t-il, ici ?

— Cet indigène est revenu, expliqua la sentinelle. Dois-je l'abattre ?

— Que voulez-vous ? demanda Simeon à Danton.

— Je suis venu vous apporter notre déclaration de guerre.

*

* *

Cela éveilla tout le camp des Hutteriens. En quelques minutes tous les hommes, femmes et enfants se réunirent auprès du vaisseau spatial. Les Anciens, un conseil de vieillards facilement reconnaissables à leurs longues barbes blanches, se tenaient de côté.

— Vous avez accepté le traité de paix, fit remarquer Simeon.

— J’ai parlé de votre proposition aux autres chefs de l’île, dit Danton, en s’avançant. Ce traité n’est pas équitable. La Nouvelle Tahiti nous appartient. Elle a appartenu à nos pères, et aux pères de nos pères. C’est ici que nous avons élevé nos enfants, semé notre blé et cueilli les fruits de l’arbre à pain. Nous refusons de vivre dans une réserve !

— Oh, Danta ! cria Anita qui sortait du vaisseau spatial. Je vous avais demandé de convaincre votre peuple de choisir la paix.

— Il ne m’a pas écouté. Toutes les tribus se réunissent. Pas seulement mon peuple, les Cynochi, mais aussi les Drovati, les Lorognasti, les Retellsmbroichi et les Vitelli. Plus, naturellement, leurs sous-tribus et celles qui leur ont prêté allégeance.

— En tout, combien êtes-vous ? demanda Simeon.

— Cinquante ou soixante mille hommes. Nous n’avons naturellement pas tous des fusils. La plupart d’entre nous devra se contenter d’armes plus primitives telles que les flèches empoisonnées et les lances.

Un murmure nerveux s’éleva de la foule.

— Nombreux seront nos frères qui mourront, dit froidement Danton. Mais qu’importe. Chaque Nouveau Tahitien combattra comme un lion. Le rapport des forces est de mille contre un, en notre faveur. Nos cousins qui vivent sur d’autres îles viendront se joindre à nous. Peu importe le prix qu’il nous faudra payer, peu importent nos morts et nos souffrances : nous vous rejetterons à la mer. J’ai dit !

Il se tourna et commença à se diriger vers la jungle, marchant avec une dignité exagérée.

— Je peux le descendre ? implora la sentinelle.

— Abaisse ce fusil, pauvre insensé ! aboya Simeon. Attendez, Danta ! Nous parviendrons certainement à trouver les termes d’un accord. Il est absurde de s’entretuer inutilement.

— Je l’admets, répondit posément Danton.

— Que voulez-vous ?

— L’égalité des droits !

Les Anciens tinrent immédiatement un conseil. Simeon les écouta puis se tourna vers Danton.

— C’est possible. Y a-t-il autre chose ?

— Rien. Si ce n’est qu’il faudra sceller ce pacte entre le clan des Hutteriens et le clan des Nouveaux Tahitiens. Pour cela, une alliance serait la meilleure des choses.

*

* *

Après avoir tenu de nouveau conseil, les Anciens transmirent leurs instructions à Simeon. Le chef militaire était de toute évidence troublé. Les veines de son cou saillaient, mais il parvenait cependant à se contrôler. Il s’inclina devant les Anciens en signe d’approbation, et retourna vers Danton.

— Les Anciens m’ont autorisé à vous offrir l’alliance par le sang, dit-il. Vous et moi, représentant les principaux clans de cette planète, mêlerons nos sangs lors d’une magnifique cérémonie hautement symbolique, puis, après être devenus frères de sang, nous romprons le pain, prendrons du sel…

— Désolé, répondit Danton. Mais ce genre de choses n’a aucune signification pour nous, les Nouveaux Tahitiens. Il faut un mariage !

— Mais, sacré nom d’un chien !…

— C’est mon dernier mot.

— Nous n’accepterons jamais ! jamais !

— Alors, c’est la guerre ! déclara Danton avant de repartir en direction de la jungle.

Il était bien décidé à se battre. Mais il se demanda bientôt comment un indigène solitaire pourrait lutter contre un vaisseau spatial empli d’hommes armés.

Il réfléchissait sombrement à cela lorsque Simeon et Anita vinrent le rejoindre dans la jungle.

— D’accord, dit coléreusement Simeon. Les Anciens ont pris une décision. Nous autres, les Hutteriens, sommes las de courir de planète en planète. Nous avons déjà été confrontés aux mêmes problèmes et je suppose que si nous repartions ils se poseraient de nouveau. Nous en avons assez des difficultés soulevées par les populations autochtones, et je pense… – Il avala sa salive, mais termina vaillamment sa phrase – … que nous ferions mieux de nous assimiler. C’est tout au moins ce que disent les Anciens. Personnellement, je préférerais combattre.

— Vous perdriez, lui assura Danton.

En cet instant, il sentit qu’il pouvait vaincre à lui seul tous les Hutteriens.

— Peut-être, admit Simeon. De toute façon, vous pouvez remercier Anita pour avoir rendu cette paix possible.

— Anita ? Pourquoi ?

— Parce qu’elle est la seule Hutterienne à avoir accepté d’épouser un sauvage nu, sale et païen !

*

* *

C’est ainsi qu’ils se marièrent, et Danta, à présent connu sous le nom de l’Ami des Hommes Blancs, s’offrit pour aider les Hutteriens à conquérir leur nouveau territoire. En échange, ils lui offrirent les merveilles de la civilisation. Ils lui apprirent le bridge à douze et les Danses Collectives. Et dès que les Hutteriens eurent construit leur premier métro – car un peuple civilisé se doit de se libérer de son agressivité – ce nouveau jeu fut également appris à Danta.

Il essaya de maîtriser l’esprit de ce jeu de société classique de la Terre, mais cela se situait de toute évidence au-delà de la compréhension d’un sauvage. La civilisation l’étouffait, aussi Danta et son épouse se déplacèrent-ils sur toute la planète, suivant toujours les frontières, se tenant toujours loin de la civilisation.

Des anthropologues venaient fréquemment le voir. Ils enregistrèrent toutes les histoires qu'il contait à ses enfants, les légendes anciennes et magnifiques de la Nouvelle Tahiti – histoire des Dieux du ciel et des Démons de la mer, des Esprits du feu et des Nymphes des forêts ; contes racontant comment Katamandura reçut l'ordre de créer le monde à partir du néant en seulement trois jours, et quelle fut sa récompense ; et le récit de ce que dit Jevasi à Hootmenlati lorsqu'ils se retrouvèrent dans le monde inférieur, et de l'étrange résultat de leur rencontre.

Les ethnologues notèrent certaines similitudes entre ces légendes et certains mythes de la Terre, et avancèrent plusieurs théories intéressantes. Ils furent également fascinés par les grandes statues de craie se dressant sur l'île principale de la Nouvelle Tahiti, des œuvres mystérieuses et obsédantes, absolument inoubliables, preuves incontestables de l'existence d'une race pré-néo-tahitienne, dont aucune autre trace ne fut jamais découverte.

Mais le problème le plus fascinant qui se posa aux hommes de science fut celui des Néo-Tahitiens eux-mêmes. Ces sauvages joyeux et bronzés, plus grands, plus forts, plus beaux et plus sains que les membres de toute autre race connue se dispersèrent après la venue des hommes blancs.

Seuls quelques-uns des Hutteriens, les plus âgés, se souvenaient en avoir rencontré un certain nombre, mais l'on ne pouvait accorder grand crédit à leurs récits.

— Mon peuple ? répondait Danta, lorsqu'on le questionnait. Il n'a pu survivre aux maladies apportées par les hommes blancs, à la civilisation mécanique de l'homme blanc, à la dureté et à la répression de l'homme blanc. Les miens se trouvent à présent dans un monde plus heureux, dans Valhoola, au-delà du ciel. Et un jour j'irai les rejoindre, moi aussi.

Et les hommes blancs, en écoutant ses paroles, ressentaient un étrange sentiment de culpabilité et redoublaient d’efforts pour faire preuve de gentillesse envers Danta, le dernier des indigènes.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

LE TEMPS DES RETROUVAILLES

(1958)

C’est l’*un des plus longs récits de la grande période de* Galaxy, *publié sous le nom de Finn O’Donnevan. À partir d’une idée simple, superbement loufoque (*l’*utilisation des « parties » d’un schizophrène dans le cadre de la difficile colonisation des planètes), Sheckley développe une histoire aventureuse, rapide, haute en couleur, mêlant frénétiquement* l’*ouest américain,* l’*Afrique de Stanley et* l’*Inde de Kipling. Rien n’y manque : baroudeurs, filles de joie, trafiquants des frontières, pionniers, tribus en effervescence. On attend les lanciers du Bengale ou le jeune Winston Churchill... Cette « novella » a été le point de départ du roman* le Mariage alchimique d’Alistair Crompton, *publié l’an dernier aux éditions Calmann-Lévy.*

Les ennuis d’Alistair Crompton commencèrent dès qu’il arriva à Port Newton. Dans une ruelle déserte, deux hommes en haillons le poussèrent contre un mur. L’un d’eux tenait un petit canif et l’autre avait enroulé une bande de

métal autour de son poing. Ils avaient l'air de vagabonds, et ne semblaient pas être à jeun.

Le plus grand des deux posa sa main épaisse sur la poitrine de Crompton.

— C'en est un, hein ? Pas vrai Charlie ?

— Ouais, c'est un scindé, répondit le nommé Charlie. On va s'occuper de lui.

Crompton supposa qu'ils l'avaient reconnu à la forme caractéristique de la mallette qui contenait son projecteur Mikkleton. Peut-être aurait-il mieux fait de le placer dans une valise ordinaire. Mais il ne s'était pas attendu à voir surgir des complications.

Il n'était pas encore remis de son long voyage entre la Terre et Mars. Il ressentait toujours les crampes dues à l'ascension en forte gravité jusqu'à la Station Trois, et le vertige de la chute libre vers le point de transit. Il avait à peine eu le temps de se ressaisir avant d'atteindre la Station Spatiale Martienne Numéro Un. Là, il avait dû endurer les formalités fastidieuses du service des douanes, de l'immigration et du contrôle sanitaire, et apprendre à utiliser son poumon-estomac auxiliaire. Toujours en proie à la nausée de l'espace, il avait reçu son visa et avait été autorisé à emprunter la navette spatiale pour descendre jusqu'à Port Newton.

*

* *

Les deux épaves le serraient de près.

— C'est une saloperie de scindé, disait Charlie.

— Qui vole le travail des vrais hommes.

— Vaudrait mieux pour Mars qu'on s'occupe tout de suite de lui.

— Pas seulement pour Mars. Pour toutes les planètes du système.

Ces deux individus éprouvaient la haine fanatique que certaines personnes ressentaient envers les rares hommes qui avaient le courage et l'équilibre nécessaires pour se scinder. Crompton, essayant de conserver une voix calme, fit remarquer que les scindés ne prenaient le travail de personne et qu'ils effectuaient, au contraire, les tâches que les hommes normaux refusaient d'accomplir.

— Alors, pourquoi est-ce qu'on n'a pas de boulot ? lui demanda le nommé Charlie sur un ton de défi.

Crompton résista à l'envie de lui répondre qu'ils étaient de toute évidence inaptes au travail. Au lieu de cela, il sourit avec froideur et leur dit qu'il était venu sur Mars pour se réunir. Ce qui laisserait un emploi vacant…

Mais les deux vagabonds ne voulaient pas entendre raison. Ils ne désiraient que se battre, et peut-être même tuer.

— Vas-y, défends-toi, dit Charlie. Je ne vais même pas utiliser ma lame. À moins que tu préfères te battre avec Ed.

— Oui, dit ce dernier, tout en caressant la bande métallique qui couvrait les jointures de son poing.

Cinq ans plus tôt, Crompton aurait affronté les deux hommes, ensemble ou séparément, sans penser aux conséquences. Mais c'était avant qu'il eût été scindé. À présent, sa peur était presque incontrôlable. Les visages menaçants dansaient devant ses yeux et il pouvait sentir le tremblement de ses genoux.

— Allez, bats-toi ! dit Charlie, le frappant à l'épaule.

Crompton aurait désespérément voulu pouvoir rendre le coup, mais cela lui était impossible. Son esprit combatif l'avait quitté pour aller travailler sur Vénus.

— Il refuse de se défendre, dit Charlie. C'est bon, on va lui piquer sa mallette.

Crompton la serra contre sa poitrine. Sans le projecteur, il ne pourrait pas retrouver son unité. Et s'il devait ne pas redevenir complet, il aurait mieux fait de ne pas courir de risques en quittant la Terre.

— Je vous en prie, dit Crompton. Je suis disposé à vous payer…

Ed serra son poing pour frapper.

— La police ! Je suis sauvé ! cria Crompton. Venez ici ! Au secours !

Les vagabonds regardèrent autour d’eux et Crompton en profita pour se dégager d’une secousse et se mettre à courir. Il avait utilisé la plus vieille des astuces, mais peut-être était-elle une nouveauté sur Mars.

En sécurité dans une zone populeuse de Port Newton, mais tremblant rétrospectivement de peur, il embarqua à bord du rapide transplanétaire qui l’emmènerait à Elderberg, près du pôle sud de Mars. C’était dans cette cité célèbre que Crompton espérait découvrir un nommé Edgar Loomis.

Il devait le trouver car ce Loomis avait une importance capitale pour lui. Il était l’un des éléments dans lesquels Crompton s’était scindé.

*

* *

La technique du fractionnement avait été, à l’origine, mise au point pour permettre la conquête de Vénus. Cette planète contenait de grandes richesses dont la valeur était inestimable pour une Terre où les gisements de métaux, de pétrole et d’uranium étaient presque épuisés. Mais, par-dessus tout, Vénus était vaste et offrait de l’espace vital à une humanité bien trop nombreuse.

Mars ne pouvait subvenir qu’aux besoins d’une population restreinte, et les étoiles autour desquelles gravitaient des planètes se trouvaient bien trop loin pour que leurs systèmes puissent être colonisés. Vénus constituait le seul espoir des Terriens, mais avant que cette planète pût être utilisée, il fallait la conquérir. Et, pour cela, il fallait des hommes.

Vénus les avalait et ne les rendait jamais. Le taux de mortalité parmi les premiers pionniers était proche de quatre-vingt-dix pour cent. Et lorsque cette information parvint sur Terre, le flot des Volontaires se réduisit à quelques hommes.

Mais il fallait absolument ouvrir cette nouvelle frontière. On effectua alors des expériences avec des androïdes. Les plus perfectionnés, les châssis Durier, disposaient de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher des humains. Leur cerveau spongieux étant fort bien conçu, ils auraient dû fonctionner à la perfection. Ce ne fut pas le cas.

Le châssis Durier pouvait être programmé comme n'importe quelle machine, mais il ne pouvait penser. Il était dans l'incapacité totale de prévoir, de réfléchir ou de prendre des initiatives. Il ne possédait pas d'intelligence. Sans ces qualités, les Durier n'avaient aucune valeur sur Vénus.

On les mit cependant à l'épreuve, et ils moururent dans les marécages et les jungles. Lorsque le millième Durier trébucha, tomba dans dix centimètres de boue et s'y noya, on reconnut qu'ils n'étaient pas fiables.

On effectua d'autres expériences, mais il n'existait aucun moyen pour donner aux Durier des capacités humaines. Seuls les hommes les possédaient. Le châssis devait être dirigé par un esprit humain… ou une partie de cet esprit.

L'ancien phénomène de la schizophrénie fut examiné de nouveau. Dans le passé, on s'était concentré sur la guérison des lésions de l'esprit humain, sur les moyens de réunir les deux (ou plus) personnalités qui apparaissaient parfois chez un seul être. À présent, en faisant des expériences sur des volontaires, les hommes de science essayaient d'augmenter les divisions latentes, de renforcer les schismes, d'éveiller le primitif, le sur-moi, et la libido qui composent l'esprit en tant qu'entités distinctes.

La séparation était plus aisée que la fusion. Les hommes de science pouvaient développer des personnalités

séparées à partir du primitif furieux et agressif, du sur-moi consciencieux et travailleur, et de la libido en quête de plaisir.

Le travail de base était effectué. Les différentes composantes de l'esprit humain pouvaient diriger un châssis Durier, sans perte de la personnalité originelle. Mais la mise en exploitation de Vénus dut attendre qu'Andrew Mikkleton mît au point son projecteur.

*

* *

Un projecteur Mikkleton pouvait relier un homme à un châssis Durier, joignant un cerveau humain actif au réceptacle passif d'un cerveau spongieux. Le projecteur imposait ses propres configurations électriques similaires entre un cerveau et l'autre, leur permettant de devenir temporairement une entité unique. Avec le projecteur, un homme pouvait envoyer son primitif ou sa libido (mais pas son sur-moi) dans un châssis Durier.

Lorsque le lien du projecteur était rompu, le Durier vivait, son cerveau occupé par une personnalité séparée et différente de l'originale. Un seul homme pouvait ainsi engendrer trois êtres.

Le gouvernement avait mis sur pied un programme de volontariat pour les personnes de type extrêmement stable dont on avait besoin pour un tel fractionnement. La demande était forte sur Vénus pour les instincts de type dominateur et agressif. Sur Terre, en raison de la tension engendrée par la surpopulation, on désirait garder les personnes au sur-moi calme et consciencieux. Et sur Mars, la planète stérile sur laquelle des sociétés privées avaient implanté une douzaine de grandes stations de villégiature, on pouvait utiliser des Durier mus par des libidos insatiables de plaisir, en tant que filles ou garçons de joie, toujours avides de nouvelles sensations.

Alistair Crompton avait réussi les tests de stabilité, et il avait décidé de se scinder, tout en sachant parfaitement quelles en seraient les conséquences. Les contrats de fractionnement d'une durée de cinq ans rapportaient une somme conséquente, et Crompton avait négocié le sien avec soin, utilisant ses revenus pour acheter une plantation dans les faubourgs new-yorkais de l'Antarctique.

Il était à l'abri pour le restant de ses jours. Mais il existait, cependant, certains dangers. Son primitif ou sa libido, qui étaient à présent deux entités séparées, pourraient ne pas désirer réintégrer son corps, et aucune loi ne pourrait les y contraindre. L'un ou les deux pourraient mourir, auquel cas, Crompton devrait terminer ses jours amputé d'une partie importante de sa personnalité. Ce qui n'était, en aucune façon, un sort enviable.

Tels étaient les risques, mais la récompense valait la peine de les courir.

Avant de se scinder, Alistair Crompton avait été un homme de trente ans, agréable et normal. Après s'être fractionné et avoir perdu les deux tiers de lui-même, ne conservant qu'un sur-moi intransigeant, il avait profondément changé. Il était devenu mesquin, pointilleux, prudent, nerveux, puritain, rancunier, surmené, circonspect et refoulé.

Crompton n'aimait pas ces changements qui s'étaient opérés en lui. Durant cinq ans il vécut, fit des projets, et se demanda à quoi pouvaient ressembler ses autres lui-même, et ce qu'ils faisaient sur Mars et sur Vénus.

À présent, le contrat était arrivé à échéance. Crompton, avec sa plantation qui l'attendait, pourrait redevenir un homme à part entière. Il reprendrait les parties manquantes de sa personnalité grâce au projecteur Mikkleton, reviendrait sur Terre et vivrait en paix et dans le luxe…

À condition que tout se passe bien.

*

* *

Le long des plaines unies et monotones de Mars, le rapide dépassa lentement de petits arbustes gris qui luttaient pour survivre dans l'air raréfié et froid, à travers les toundras marécageuses. Crompton occupa son attention avec une revue de mots croisés. Lorsque le mécanicien annonça qu'ils traversaient le Grand Canal, le Terrien releva le regard, momentanément intéressé. Mais ce n'était que le lit peu profond d'un ancien fleuve dont la végétation, sur son fond boueux, était vert foncé, presque noire. Crompton se replongea dans ses mots croisés.

Ils pénétrèrent dans le Désert Orangé et s'arrêtèrent dans une petite gare où des immigrants barbus aux larges chapeaux firent irruption dans le wagon pour retirer leurs colis de vitamines concentrées et les microfilms des journaux du dimanche. Finalement, ils atteignirent les faubourgs d'Elderberg.

Cette ville était le centre de départ pour tous les mineurs ou les fermiers se rendant vers le pôle Sud. Mais c'était avant tout un lieu de villégiature pour les riches oisifs qui venaient pour barboter dans les Bains de Longévité, et pour la nouveauté du voyage. Cette région, maintenue à la température de 19° centigrades en raison de l'activité volcanique, était la plus chaude de Mars. Les Martiens la désignaient généralement sous le nom de Tropiques.

C'était là que vivait et travaillait Edgar Loomis, le principe de plaisir de Crompton.

Ce dernier prit une chambre dans un petit hôtel, puis alla se joindre à la foule d'hommes et de femmes aux habits chatoyants qui se promenaient sur les trottoirs étrangement immobiles d'Elderberg. Il fut à même de reconnaître immédiatement les châssis Durier mâles et femelles. Les modèles primaires des deux sexes avaient été conçus à la suite d'une étude très approfondie des touristes, et ainsi,

naturellement, ils étaient encore plus stéréotypés que les touristes eux-mêmes.

Crompton plongea le regard dans les palais de jeux, resta bouche bée devant les boutiques où étaient vendues d'authentiques antiquités martiennes, jeta des coups d'œil dans les cafés et les restaurants aux mille feux. Il sursauta, alarmé, lorsqu'il fut accosté par une jeune femme maquillée qui l'invita à se rendre à la Maison de Mama Télé où la faible gravité rendait les ébats bien plus agréables. Il repoussa ses propositions ainsi que celles d'une douzaine d'autres créatures semblables à elle, et s'assit dans un petit parc pour faire le point.

Elderberg s'étendait autour de lui, gorgée de ses plaisirs, voyante de ses vices, telle une Jezabel maquillée que Crompton repoussait d'une moue de ses lèvres à présent puritaines. Et cependant, malgré ses lèvres retroussées de dégoût, ses yeux détournés et ses narines pincées de répulsion, il aurait profondément préféré l'humanité du vice à son existence actuelle, terne et stérile.

Mais, tristement, Elderberg ne pouvait le corrompre. Peut-être qu'Edgar Loomis lui fournirait ce qui lui manquait.

*

* *

Crompton commença ses recherches par les hôtels, en les visitant dans l'ordre alphabétique. Les employés des trois premiers déclarèrent qu'ils ignoraient totalement où pouvait être Loomis, et lui demandèrent – s'il devait le retrouver – de lui rappeler certaines notes impayées. Celui du quatrième pensait que Loomis devait s'être joint à la grande ruée vers les Monts de la Selle. Dans le cinquième hôtel, un établissement moderne, on avait seulement entendu parler de lui. Dans le sixième, une jeune femme aux vêtements manquant de discrétion éclata d'un rire un peu hystérique lorsqu'elle entendit prononcer le nom de

Loomis ; mais elle refusa de donner le moindre renseignement sur son compte.

Dans le septième hôtel, l'employé lui apprit qu'Edgar Loomis occupait l'appartement 314. Qu'il était absent pour l'instant, mais qu'il devait probablement se trouver au *Bar de la Planète Rouge.*

Crompton lui demanda où se trouvait cet établissement. Puis, le cœur battant, il se fraya un chemin dans la plus vieille partie d'Elderberg.

Ici, les hôtels étaient sales et usés par les éléments, les peintures étaient passées et le plastique piqueté par les tempêtes de sables saisonnières. Ici, les salles de jeu étaient bondées, et les dancings faisaient étalage de leur gaieté de midi à minuit.

C'était là que se regroupaient les touristes avec leurs caméras et leurs magnétophones, en quête de couleur locale, espérant trouver à distance sûre mais permettant cependant les gros plans le charme pervers qui poussait des promoteurs zélés à appeler Elderberg la « Ninive des Trois Planètes ». C'était là que se trouvaient les agences de voyages qui proposaient la célèbre descente dans les Cavernes de Xanadu ou la longue randonnée en glisseur des sables jusqu'à la Vrille du Diable.

Ici, encore, on trouvait les infâmes Boutiques de Rêve où l'on vendait toutes les drogues connues de l'homme, toujours en activité malgré tous les efforts législatifs pour les faire fermer. Et des vendeurs à la sauvette proposaient des fragments de prétendus bas-reliefs martiens de la haute époque, et tout ce que l'on pouvait désirer.

Crompton trouva le *Bar de la Planète Rouge,* y entra et attendit de pouvoir discerner quelque chose à travers les nuages denses de fumée de tabac et de kif. Il observa les touristes en chemises aux couleurs vives qui se tenaient le long du grand bar, fixa du regard les guides au parler volubile et les mineurs rébarbatifs. Il regarda les tables de jeu qu'entouraient des femmes bavardes et des hommes

avec ce hâle martien orangé tant prisé, et dont on disait qu'il ne pouvait s'acquérir qu'après un mois de séjour sur la Planète Rouge.

Puis, sans erreur possible, il reconnut Loomis.

Loomis se trouvait à la table de pharaon en compagnie d'une touriste blonde à la poitrine généreuse qui, à première vue, avait la trentaine, à seconde vue, la quarantaine, et après un examen attentif et minutieux, peut-être quarante-cinq ans. Elle jouait avec passion et Loomis l'observait avec un sourire amusé.

Il était grand, élancé et élégant, la moustache fine. Il portait des vêtements damassés, ses cheveux châtains étaient gominés, rejetés en arrière sur un crâne étroit. Une femme pas trop difficile aurait pu, sans doute, le qualifier de beau.

Il ne ressemblait pas à Crompton ; mais il y avait une certaine affinité entre eux, une attirance, un rapport qui existait entre tous les éléments scindés. Un esprit réclamait l'esprit, les parties réclamaient le tout, avec une intensité presque télépathique. Et Loomis, ressentant cela lui aussi, leva la tête et fixa intensément Crompton.

Ce dernier commença à se diriger vers lui. Loomis murmura quelque chose à la blonde, quitta la table de pharaon, et alla rejoindre Crompton au centre de la salle.

— Qui êtes-vous ? demanda Loomis.

— Alistair Crompton. Vous êtes Loomis, n'est-ce pas ? J'ai le corps original et… savez-vous de quoi je parle ?

— Oui, naturellement. Je me demandais si vous viendriez. Hmmm.

Il regardait Crompton de haut en bas, ne semblant guère satisfait par ce qu'il voyait.

— D'accord, dit Loomis, allons jusqu'à mon appartement. Nous y serons plus tranquilles pour discuter. Autant liquider immédiatement cette affaire.

Il regarda de nouveau Crompton avec un dégoût non dissimulé et le guida hors de la salle.

*

* *

L’appartement de Loomis était une merveille et une révélation. Crompton faillit trébucher lorsque ses pieds s’enfoncèrent dans l’épais tapis oriental. Les lumières de la chambre étaient tamisées et dorées, et des ombres légères et troublantes se tordaient, se crispaient et formaient des spirales sur les murs, prenant des formes humaines, se lovant et se rapprochant les unes des autres, se changeant en animaux et prenant les silhouettes brouillées des cauchemars d’enfant avant de disparaître dans le plafond en mosaïque. Crompton avait entendu parler du chant des ombres, mais n’en avait encore jamais été le témoin.

— Le titre de ce morceau est : *Descente à Kartherum* Qu’en pensez-vous ? demanda Loomis.

— C’est… impressionnant, répondit Crompton. Cela doit coûter cher.

— En effet, je peux le dire car c’est un cadeau, répondit négligemment Loomis. Ne désirez-vous pas vous asseoir ?

Crompton s’assit dans un fauteuil profond qui se modela à sa forme, puis qui se mit à lui masser le dos en douceur.

— Voulez-vous boire quelque chose ? demanda Loomis.

Crompton hocha la tête en silence. Il remarquait à présent le parfum qui flottait dans l’air, un mélange complexe et changeant de fragrances épicées et douces, avec une touche très légère de putréfaction.

— Cette odeur…

— Il faut un certain temps pour s’y habituer. C’est une sonate olfactive composée pour servir d’accompagnement au chant des ombres. Mais je vais l’arrêter… C’est le genre de choses auxquelles il faut être initié.

Ce qu’il fit, avant de mettre autre chose. Crompton entendit un air qui semblait être engendré directement dans son esprit. La mélodie était lente, sensuelle, insupportablement poignante, et Crompton eut l’impression

de l’avoir déjà entendue quelque part, auparavant, dans un autre temps et un autre lieu.

— Cela s’appelle *Déjà vu*[(2)], expliqua Loomis. En transmission auditive directe. C’est agréable, ne trouvez-vous pas ?

Crompton savait que Loomis essayait de l’impressionner, et qu’il y avait réussi. Comme Loomis emplissait leurs verres, Crompton fit courir son regard sur la pièce, les sculptures, les tentures, les meubles et les gadgets. Il en estima approximativement la valeur, y ajouta le coût du transport depuis la Terre ainsi que les taxes et fit le total.

Loomis s’en était épouvantablement bien tiré en tant que gigolo.

Il tendit un verre à Crompton.

— C’est de l’hydromel, dit-il. C’est très à la mode à Elderberg, cette saison. Dites-moi ce que vous en pensez.

Crompton goûta à cette boisson au goût de miel.

— Délicieux, mais cela doit être hors de prix.

— C’est assez cher. Mais ne trouvez-vous pas que ce qu’il y a de meilleur est à peine suffisant ?

Crompton ne répondit pas. Il regarda attentivement Loomis et vit un châssis Durier qui commençait à se dégrader. Il examina soigneusement les traits nets et parfaits, le hâle martien, les cheveux châtains lisses, l’élégance insouciante de ses vêtements, les légères pattes d’oies à l’angle de ses yeux, les joues enfoncées sur lesquelles on discernait des traces de maquillage. Il observa le sourire efféminé de Loomis, ses lèvres tordues par le dédain, la façon dont ses doigts nerveux tripotaient une pièce de brocart, et l’affectation avec laquelle il appuyait son corps contre le mobilier raffiné.

En Loomis se trouvait tout le potentiel de plaisir de Crompton qui l’avait quitté pour s’installer en tant qu’entité propre. Loomis, le principe de plaisir pur, était vitalement nécessaire à l’esprit-corps de Crompton.

— Vous vous en êtes bien tiré, reconnut Crompton. Je suppose que vous savez que je suis venu sur Mars pour vous réintégrer.

— Cela ne m'intéresse pas, répondit Loomis.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas me réintégrer ?

— Exactement. Vous ne semblez pas vous rendre compte que mon rôle ici est très important. Voyez-vous, on ne pense qu'aux pauvres, comme si l'indigence était une vertu. Cependant, les riches ont eux aussi leurs besoins. Ils sont différents de ceux des pauvres, mais pas moins urgents. Les miséreux ont besoin de nourriture, d'abris, de soins médicaux, et le gouvernement leur fournit admirablement bien tout cela. Mais que fait-il pour les besoins des puissants ? Les gens rient à l'idée que les riches puissent être malheureux, mais la simple possession de crédits les exempte-t-elle de problèmes ? Certainement pas ! C'est tout le contraire : la richesse augmente les besoins et aiguise les appétits, elle rend souvent un homme riche plus malheureux que son frère qui est pauvre.

Crompton dut se rappeler que c'était un principe de plaisir à l'état pur qui lui parlait.

— En ce cas, demanda-t-il, pourquoi le riche ne fait-il pas don de sa fortune ?

— Pourquoi un pauvre ne donne-t-il pas sa pauvreté ? Non, c'est une chose impossible. Nous devons accepter ce que la vie nous impose. Le fardeau des riches est très lourd à porter, et ils cherchent à soulager leur peine. Le riche a besoin de sympathie, et j'ai un cœur compatissant. Les gens aisés ont besoin d'avoir autour d'eux des personnes qui savent sincèrement apprécier le luxe, et qui leur apprennent comment en faire autant, et je pense que ceux qui aiment et apprécient le luxe des riches autant que moi sont relativement rares. Et leurs femmes, Crompton ! Elles ont leurs besoins… des besoins urgents, pressants, que leurs maris ne peuvent que rarement combler en raison des

tensions engendrées par leur mode de vie. Ces femmes ne peuvent se fier à n'importe quel rustre. Elles sont nerveuses, de haute naissance, suspicieuses et très susceptibles. Il leur faut des nuances et des subtilités. Elles ont besoin des attentions d'un homme à l'imagination supérieure possédant une sensibilité raffinée et un appétit sans limite. De tels hommes sont bien trop rares. Toutes mes compétences sont justement dans ce domaine. En conséquence, je compte bien poursuivre dans cette voie.

Loomis se pencha en arrière avec un sourire. Crompton le fixa avec horreur. Il trouvait difficile de croire que ce séducteur corrompu et satisfait de lui-même, que cette créature absolument immorale, pût être une partie de lui-même. Mais elle l'était, et elle était indispensable à la fusion.

— Vous ne semblez pas vous rendre compte que vous êtes incomplet, inachevé, dit Crompton. Vous devriez avoir autant envie que moi de vous réaliser pleinement. Et ce n'est possible que par l'entremise de la réintégration.

— C'est absolument vrai, reconnut Loomis.

— Alors…

— Non. Je ressens naturellement un besoin d'achèvement. Mais j'éprouve un désir encore plus fort de continuer à vivre de la même manière qu'à présent, d'une façon que je trouve hautement satisfaisante. Le luxe a ses compensations, vous savez.

— Peut-être avez-vous oublié que vous vivez dans un châssis Durier dont la durée de fonctionnement est estimée à douze ans. Cinq sont déjà écoulés. Si vous ne me réintégrez pas, il vous restera au maximum sept années à vivre. Au maximum, ne l'oubliez pas. Il est connu que de nombreux châssis Durier durent bien moins longtemps.

— C'est vrai, reconnut Loomis en fronçant légèrement les sourcils.

— La réintégration n'est pas une si mauvaise chose, l'encouragea Crompton d'une façon qu'il espérait être

convaincante. Vos impulsions de plaisir ne disparaîtront pas. Elles seront simplement ramenées à de plus justes proportions.

Loomis réfléchissait, tirant sur sa cigarette ivoire. Puis il regarda Crompton dans les yeux avant de répondre :

— Non.

— Mais… votre avenir ?…

— Je ne suis pas du genre à m'inquiéter de mon avenir, déclara Loomis en arborant un sourire prétentieux. Il me suffit de vivre au jour le jour, en savourant au maximum chaque instant. Sept années à partir d'aujourd'hui – qui sait ce qui se passera d'ici sept ans ? Sept ans sont une éternité ! Il arrivera probablement quelque chose d'ici là.

Crompton résista à la tentation d'étrangler Loomis. Le principe de plaisir ne vivait naturellement que dans le présent, ne prêtant pas la moindre attention au futur lointain et incertain. Sept années représentaient un laps de temps impensable pour Loomis qui ne vivait qu'au présent. Il aurait dû y penser.

— Rien ne se produira, affirma Crompton d'une voix calme. Dans sept ans – sept courtes années – vous mourrez.

Loomis haussa les épaules.

— J'ai pour principe de ne jamais me faire de mauvais sang à l'avance. J'irai vous voir dans trois ou quatre ans, mon vieux, et nous en reparlerons à ce moment-là.

— Vous serez sur Mars, moi sur Terre, et notre autre composant sera sur Vénus. Nous ne nous retrouverons jamais. De plus, vous ne vous en souviendrez même pas.

— Nous verrons, nous verrons, dit Loomis qui jeta un coup d'œil à sa montre. Et maintenant, veuillez m'excuser, mais j'attends quelqu'un…

Crompton se leva.

— Si vous changez d'avis, vous me trouverez à l'*Hôtel de la Lune Bleue*. J'y resterai encore un jour ou deux.

— Je vous souhaite un séjour agréable. Surtout ne manquez pas de visiter les Cavernes de Xanadu. C'est un

site merveilleux !

L’esprit totalement engourdi, Crompton quitta l’appartement, bizarre et bigarré de Loomis et regagna son hôtel.

*

* *

Ce soir-là, Crompton mangea au comptoir d’un snack-bar d’un Marsburger et de malt rouge. À un kiosque il trouva une revue d’acrostiches, revint à sa chambre, résolut trois problèmes, et se coucha.

Le lendemain il essaya de prendre une décision sur ce qu’il devait faire. Il lui semblait que rien ne pouvait faire changer d’avis Loomis. Il se demanda s’il devait se rendre sur Vénus pour y chercher et trouver Dan Stack, l’autre partie manquante de sa personnalité. Non, le remède serait pire que le mal. Même si Stack désirait réintégrer son corps initial, il leur manquerait toujours un tiers d’eux-mêmes : Loomis, principe de plaisir de la plus haute importance. Les deux tiers réunis désireraient encore plus passionnément retrouver leur intégralité qu’un seul tiers, et connaîtraient des tensions encore plus désespérées sans lui. Et Loomis ne se laisserait pas convaincre.

Étant donné les circonstances, il ne lui restait qu’à rentrer sur Terre, toujours scindé, et arranger les choses du mieux qu’il le pourrait. On trouvait, après tout, une joie pure dans le travail dur et appliqué, un plaisir sinistre dans la persévérance, la circonspection, la confiance que l’on inspire. Les vertus simples du sur-moi ne devaient pas être sous-estimées.

Mais il éprouvait des difficultés à se convaincre. Et c’est avec un cœur lourd qu’il téléphona à la gare d’Elderberg pour réserver une place à bord du rapide du soir à destination de Port Newton.

Comme il faisait ses bagages, une heure avant le départ du rapide, sa porte fut brusquement ouverte. Edgar Loomis pénétra dans sa chambre, regarda rapidement autour de lui, puis referma la porte derrière lui et la verrouilla.

— J'ai changé d'avis, dit-il. J'ai décidé de vous réintégrer.

La joie qui envahit aussitôt Crompton fut rapidement remplacée par une vague de méfiance.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Est-ce que cela a vraiment de l'importance ? Ne pourrions-nous pas…

— Je veux connaître la raison de ce revirement.

— Eh bien, c'est un peu difficile à expliquer. Voyez-vous, je venais juste de…

L'on frappa des coups secs à la porte. Loomis pâlit sous son bronzage orange.

— Je vous en supplie !

— Expliquez-vous, insista implacablement Crompton.

Des gouttes de sueur perlèrent sur le front de Loomis.

— C'est très banal, dit-il rapidement. Les maris n'apprécient pas toujours les petites attentions que l'on prête parfois à leurs femmes. Même les riches peuvent à l'occasion avoir des réactions atrocement bourgeoises. Aussi, une ou deux fois par an, je préfère prendre de courtes vacances dans une grotte que j'ai aménagée dans la Montagne de Diamant. C'est vraiment confortable, bien que la nourriture laisse nécessairement à désirer. L'affaire se tasse généralement au bout de quelques semaines.

Comme l'on frappait plus fort à la porte, une voix grave cria :

— Je sais que vous êtes ici, Loomis ! Sortez ou je défonce cette saloperie de porte et je m'en sers pour vous assommer !

Les mains de Loomis tremblaient follement.

— J'ai une peur panique de la violence physique. Est-ce que nous ne pourrions pas tout simplement nous réintégrer, et je vous expliquerai tout ensuite…

— Je veux savoir pourquoi vous ne vous êtes pas rendu dans votre grotte, cette fois-ci.

Ils entendirent le bruit d'un corps qui se jetait lourdement contre la porte.

— C'est de votre faute, Crompton ! dit Loomis d'une voie aiguë. Votre venue ici m'a ébranlé. Moi, Loomis, être surpris sur le fait ! Je n'ai pu m'échapper que de justesse, et cet homme de Neandertal débile et cocu m'a poursuivi dans toute la ville, fouillant les bars et les hôtels, menaçant de me briser les membres. Je n'avais pas assez d'argent liquide pour louer un glisseur des sables et je n'ai pas eu le temps de gager mes bijoux. Le plus beau, c'est que les policiers se sont contentés de sourire et ont refusé de me protéger ! Je vous en supplie, Crompton !

La porte se bomba sous les coups répétés, et le verrou commença à céder. Crompton se tourna vers Loomis, heureux que les imperfections de son composant se fussent révélées à temps.

Rapidement, il tira la fermeture à glissière de sa mallette et en sortit le projecteur Mikkleton. Il fixa les électrodes principales à son front, tandis que Loomis enfonçait deux fiches dans les petites prises prévues à cet effet qui se trouvaient derrière chacune de ses oreilles. Crompton régla les circuits de rapprochement sur le tableau de contrôle jusqu'à ce qu'ils fussent en phase.

— Prêt ? demanda-t-il.

Loomis hocha la tête.

Crompton abaissa l'interrupteur.

Loomis hoqueta et son châssis Durier s'écroula, se repliant sur lui-même. Au même instant, les genoux de Crompton flanchèrent comme si un poids était tombé sur ses épaules.

Le verrou céda et la porte s'ouvrit en claquant. Un petit homme trapu aux yeux rouges et aux cheveux noirs fit irruption dans la pièce.

— Où est-il ?

— Réintégré, répondit Crompton, montrant le projecteur avant de le replacer dans sa mallette.

— Oh, s'exclama l'homme aux cheveux noirs, partagé entre la rage et la surprise.

Il regarda avec des yeux exorbités le corps étendu sur le sol avant d'ajouter :

— Il est difficile de se mettre dans la tête que ce n'est qu'un châssis déconnecté !

Crompton referma la mallette.

— Ce n'est rien de plus.

— Mais la réintégration…

L'homme haussa les épaules, et regarda Crompton avec sollicitude.

— Ça va ?

— Aussi bien que l'on pourrait s'y attendre. Il n'est plus, mais la vie continue.

— Vous devez vous sentir fichtrement mal à l'aise. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Utilisant les lèvres de Crompton, Loomis parla de façon inattendue.

— Eh bien, oui, si vous voulez bien. – Crompton essaya de le faire taire, mais Loomis continua. – J'ai compris que votre femme aimait venir chez moi à cause du décor.

— Et alors ? demanda l'homme, commençant à se hérisser de nouveau.

— Il le mettait en valeur, expliqua Loomis en désignant d'un signe de tête de Crompton son châssis inerte. Un décor flatteur rend un homme séduisant.

— Je le suppose. Qu'avez-vous en tête ?

— Je n'aurai plus besoin de mes meubles et de mes bijoux, alors que vous… eh bien, disons que vous pourriez en tirer avantage. C'est d'ailleurs certain. Je vous céderais bien le tout contre une petite reprise…

Crompton resta en dehors des marchandages qui, après la crémation du châssis de Loomis et le règlement de ses dettes, lui laissèrent près de trois mille dollars dont il avait

le plus grand besoin. Au lieu de devoir rester sur place pour régler l'embrouillamini financier que Loomis avait laissé derrière lui, Crompton, grâce à l'intervention de son principe de plaisir, put prendre le rapide du soir.

*
* *

Le long voyage à travers les plaines de Mars leur donna l'occasion de faire une pause bien utile. Crompton et Loomis purent ainsi faire plus ample connaissance, et régler certains problèmes de base pouvant se poser à deux esprits cohabitant dans un seul corps.

Ce n'était pas une question d'ascendance. Crompton était la personnalité de base et, dans des circonstances normales, Loomis ne pouvait la dominer et n'en avait d'ailleurs aucun désir. Loomis acceptait son rôle passif, et se résignait, avec une facilité typique, au statut de commentateur, de conseiller, et d'ami sincère.

Mais ce n'était pas une réintégration. Crompton et Loomis existaient dans le même esprit comme une planète et son satellite, en tant qu'entités indépendantes mais proches, étudiant les réactions de l'autre, ne désirant pas et étant incapables de renoncer à leur autonomie personnelle. Il y avait naturellement osmose à un certain degré, mais la fusion en une personnalité unique et stable de ses éléments abstraits ne pourrait avoir lieu tant que Dan Stack, le troisième élément, ne se serait pas joint à eux.

Le rapide atteignit Port Newton et Crompton prit la navette jusqu'à la Station Martienne Numéro Un. Il passa par les services des douanes, d'immigration et de santé, et prit le vol pour le Point de Transit. Là, il devrait attendre quinze jours le départ d'un vaisseau à destination de Vénus. Le jeune employé du service des billets parla des problèmes posés par « l'opposition des planètes » et des « orbites

économiques », mais ni Loomis ni Crompton ne comprirent un traître mot de ce qu'il disait.

Le vaisseau pour Vénus partit finalement. Crompton se mit à apprendre l'yggdra de base, langue mère de tous les dialectes des primitifs vénusiens. Loomis, pour la première fois de sa vie, essaya lui aussi de travailler, abordant les difficultés de l'yggdra. Il se lassa rapidement des conjugaisons et des déclinaisons compliquées de cette langue, mais persista au mieux de son habileté, et s'émerveilla de la ténacité de Crompton, studieux et travailleur.

En retour, Crompton fit quelques tentatives pour apprécier la beauté. Aidé et instruit par Loomis, il assista aux concerts donnés à bord du vaisseau, regarda les toiles exposées dans le grand salon, et fixa longuement et sérieusement les étoiles brillantes depuis le hublot d'observation de l'appareil. Tout cela lui semblait n'être qu'une perte de temps importante, mais il persévéra.

*

* *

Le dixième jour, la femme d'un planteur vénusien de la seconde génération, que Crompton rencontra devant le hublot d'observation, mit en danger leur coopération. Elle était allée suivre une cure dans un sanatorium martien et rentrait à présent chez elle.

Elle était petite, avec des yeux vifs, une silhouette élancée et des cheveux noirs brillants. Le long voyage à travers l'espace l'ennuyait profondément.

Ils se rendirent dans le salon du vaisseau. Après quatre Martini, Crompton parvint à se détendre et laissa Loomis s'occuper de la suite des opérations, ce qu'il fit avec empressement. Loomis dansa avec elle, puis se retira généreusement, laissant les commandes à un Crompton nerveux, rougissant, empoté et incroyablement heureux. Et

ce fut Crompton qui la reconduisit jusqu'à sa table, Crompton qui lui parla, et Crompton qui lui effleura la main tandis que Loomis observait la scène avec indulgence.

Vers deux heures du matin – heure du vaisseau – la femme le laissa, après avoir complaisamment mentionné le numéro de sa cabine. Fou de joie, Crompton revint dans sa propre cabine, sur le pont B, et s'écroula joyeusement sur sa couchette.

— Eh bien ? demanda Loomis.

— Eh bien quoi ?

— Vas-y, l'invitation était claire.

— Elle ne m'a pas invité, rétorqua Crompton, troublé.

— Elle a mentionné le numéro de sa cabine, fit remarquer Loomis. Cela, ajouté à tout ce qui s'est passé durant cette soirée, constitue un véritable appel au peuple.

— Je ne peux le croire.

— Fais-moi confiance. L'invitation était suffisamment claire, non ? En route !

— Non, non, protesta Crompton, englouti par son sur-moi. Je ne veux pas… je veux dire que je ne… je ne peux pas…

— Le manque d'expérience n'est pas une excuse valable, déclara Loomis. La nature sait se montrer très généreuse pour aider quelqu'un à découvrir ses desseins. Prends également en considération le fait que des créatures n'ayant pas le centième de ton intelligence réussissent à effectuer avec brio ce que tu trouves tellement déconcertant. Tu ne vas tout de même pas laisser des minus te faire la pige, non ?

Crompton se leva, essuya son front luisant de sueur, et fît deux pas hésitants en direction de la porte. Puis il pivota sur lui-même et s'assit de nouveau sur son lit.

— Non ! déclara-t-il avec fermeté.

— Mais, pourquoi ?

— Ce ne serait pas correct. Cette jeune femme est mariée.

— Le mariage, répondit patiemment Loomis, est une institution. Mais des hommes et des femmes existaient avant l'institution du mariage. Les lois de la nature prennent toujours le pas sur les législations humaines.

— C'est immoral, affirma Crompton, sur un ton manquant totalement de conviction.

— Pas du tout, répondit Loomis. Tu es célibataire, donc on ne peut absolument pas te reprocher tes actes. C'est cette jeune femme qui est mariée. C'est donc sa responsabilité qui est engagée, ce qui est son problème. Mais souviens-toi qu'elle est un être humain capable de prendre ses propres décisions, pas une simple possession de son mari. Elle a fait un choix et nous devons le respecter, car agir autrement serait insultant. Finalement, il reste le mari. Mais comme il ne saura jamais rien, il ne pourra pas en souffrir. En fait, il sera le grand bénéficiaire de cette affaire. Car sa femme, en récompense, sera inhabituellement agréable avec lui. Il supposera que cela est dû à son charme, ce qui flattera son ego. Tu vois, Crompton, tout le monde à quelque chose à gagner et rien à perdre.

— Ce ne sont que des sophismes, déclara Crompton en se levant de nouveau et en se dirigeant vers la porte.

— Vas-y, mon gars, l'encouragea Loomis.

Crompton sourit bêtement et ouvrit la porte. Puis il la referma brusquement, assailli par une pensée soudaine. Il se laissa tomber sur le lit.

— Non, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il te prend, à présent ?

— Les arguments que tu as avancés sont peut-être fondés ou pas. Pour l'instant je ne suis pas à même de juger, mais il y a une chose que je sais. Je ne ferai rien de semblable tant que tu m'observeras !

— Mais, bon sang, je suis toi ! Tu es moi ! Nous sommes les deux parties d'un même individu !

— Pas encore, nous ne le sommes pas encore. Nous existons comme des parties schizophrènes, deux personnes

dans un seul corps. Plus tard, lorsque nous serons réintégrés… Mais étant donné les circonstances actuelles, mon sens de la décence m'empêche de faire ce que tu suggères. C'est impensable ! Et sache que je ne veux plus discuter de ce sujet !

Entendant cela, Loomis perdit son calme. Le principe de plaisir contrarié dans l'expression fondamentale de ses pulsions s'emporta, cria et traita Crompton de tous les noms, que la plus élémentaire pudeur empêche de citer.

Sa colère se réverbéra dans l'esprit de Crompton et résonna dans tout l'organisme qu'ils se partageaient. Les lignes de schisme entre les deux personnalités s'approfondirent, de nouvelles fissures apparurent, et la brèche menaça d'isoler les deux esprits selon le principe dit du Docteur Jekyll et de Mr. Hyde.

*

* *

La personnalité dominante de Crompton le supporta fort bien. Mais, dans un accès furieux de rage contre Loomis, son subconscient commença à produire des antiprobs. Ces petites entités, dont l'étude ne faisait que commencer, étaient semblables aux leucocytes de la circulation sanguine, et avaient pour tâche d'effacer la douleur et d'isoler les sources de conflit de l'esprit.

Loomis, paniqué, prit la fuite tandis que les antiprobs commençaient à mettre en place leur *cordon sanitaire*[(3)] autour de lui, le repoussant, le repliant sur lui-même, l'isolant.

— Pitié, Crompton !

Loomis courait le risque d'être complètement et irrévocablement emmuré, perdu à jamais dans un recoin sombre de l'esprit de Crompton. Et, avec lui, serait perdue toute chance de réintégration. Mais Crompton parvint à

retrouver à temps son équilibre. Le flot d'antiprobs cessa, le mur disparut, et Loomis regagna en tremblant sa position.

Durant un certain temps, cependant, ils refusèrent de s'adresser la parole. Loomis bouda et broya du noir durant un jour entier, et jura qu'il ne pardonnerait jamais à Crompton sa brutalité. Mais c'était avant tout une entité sensuelle, vivant perpétuellement au présent, oubliant le passé et incapable de s'inquiéter à propos de l'avenir. Son ressentiment disparut rapidement, la laissant aussi détendue et amusée qu'à l'accoutumée.

Crompton, lui, n'avait pas la mémoire courte, mais il reconnaissait sa responsabilité en tant que partie dominante de leur personnalité. Il œuvra pour maintenir leur coopération, et les deux entités agirent bientôt de la plus harmonieuse façon possible étant donné les circonstances.

Par consentement mutuel, ils évitèrent la compagnie de la jeune femme durant le reste du voyage qui s'écoula rapidement. Finalement, ils atteignirent Vénus.

*

* *

Ils débarquèrent sur le satellite Trois où ils furent soumis aux formalités des services de douane, d'immigration et de santé. Ils furent vaccinés contre la Fièvre Rampante, la Peste Vénusienne, la Maladie de Knight et la Grosse Vérole. On leur donna des poudres à absorber au cas où ils ressentiraient les premiers symptômes du Gâtisme des Marais, et des pilules pour prévenir la Fièvre Mauve. Finalement, il leur fut permis d'embarquer à bord de la navette qui les descendit jusqu'au principal centre de transit de la planète : New Haarlem.

Cette ville, située sur la rive ouest de la mer intérieure de Zee, se trouvait dans la zone tempérée de Vénus. Ils furent cependant incommodés par la chaleur, après avoir connu le climat frais et vigoureux de Mars. Ici, ils virent pour la

première fois des indigènes vénusiens en dehors du cadre d'un cirque, et ils en rencontrèrent des centaines. Les autochtones avaient une grandeur moyenne d'environ un mètre cinquante, et leurs flancs blindés d'écailles révélaient leur origine reptilienne. Sur les trottoirs, ils marchaient en position verticale, mais souvent, pour éviter les attroupements, ils grimpaient le long des parois verticales des immeubles, y adhérant grâce aux disques-ventouse de leurs mains, de leurs pieds, de leurs genoux et de leurs avant-bras.

Les fenêtres de nombreuses maisons étaient protégées par des réseaux de fil de fer barbelé car, hors du cadre de leurs tribus, les indigènes étaient réputés pour être des voleurs, dont l'unique passe-temps était l'assassinat.

Crompton passa une journée dans cette ville, puis il prit un hélicoptère à destination de Marais-Est, dernière adresse connue de Dan Stack. Durant tout le voyage ils n'entendirent que le ronronnement et le battement monotone des pales, tandis qu'ils traversaient les bancs de nuages denses qui masquaient toute vision de la surface de la planète, et que le radar cherchait les zones d'inversion mouvantes où les tornades redoutables de Vénus, les *zicres*, prenaient parfois naissance. Mais les vents furent modérés durant tout le trajet, et Crompton dormit la majeure partie du temps.

Marais-Est était un port maritime très animé sur un bras de la mer de Zee. Crompton trouva l'hôtel meublé ou Stack avait vécu. Il était géré par un couple d'octogénaires qui laissaient apparaître des signes de sénilité. Ils avaient beaucoup aimé Stack. Dan était un brave garçon, bien qu'il se fût parfois montré un peu emporté. Ils affirmèrent à Crompton que cette histoire avec la fille de Morrison n'était qu'un mensonge. Dan devait avoir été accusé à tort, car il n'aurait jamais fait une chose semblable à une pauvre jeune fille sans défense.

*

* *

— Où pourrais-je le trouver ? demanda Crompton.

— Ah, répondit le vieil homme, cillant de ses yeux délavés. Vous ne saviez pas qu'il était parti d'ici ? Il y a trois ans de cela.

— Marais-Est était trop monotone pour lui, précisa la vieille femme, avec une pointe de venin. Alors, il a emprunté notre petit pécule et est parti au milieu de la nuit, tandis que nous dormions.

— Il ne voulait sans doute pas nous déranger, expliqua hâtivement le vieil homme. Il voulait chercher fortune et je ne serais pas surpris qu'il l'ait trouvée. Ce Dan avait l'étoffe d'un homme véritable.

— Où est-il allé ?

— Je ne pourrais pas vous le dire. Il ne nous a jamais écrit. Et il parlait très peu, vous savez. Mais Billy Davis l'a vu à Ou-Barkar la fois où il est allé y livrer ce chargement de patates avec son semi.

— Il y a combien de temps de cela ?

— Peut-être deux ans, répondit la vieille femme. C'est la dernière fois que nous avons entendu parler de lui. Vous savez, Vénus est grande, m'sieur.

Après avoir remercié le couple âgé, Crompton essaya de localiser Billy Davis afin d'obtenir des informations complémentaires. Mais il découvrit rapidement qu'il travaillait comme second lieutenant à bord d'un petit cargo qui avait levé l'ancre un mois plus tôt et qui devait faire escale dans les petits ports ignobles du sud de la mer de Zee.

— Bien, dit Crompton, il ne reste qu'une chose à faire. Il faut aller à Ou-Barkar.

— Je le suppose, répondit Loomis. Mais franchement, mon vieux, je commence à me poser des questions à propos de ce Stack.

— Moi aussi, admit Crompton. Mais il est une partie de nous-mêmes et nous avons besoin de lui pour nous réintégrer.

— Tu as raison. Alors, allons-y, grand frère.

Crompton y alla. Il prit un hélicoptère pour Dépôtville et un autobus jusqu'à Saint-Denis. Là, il fit du stop et obtint un passage dans un semi qui traversait les marais en direction d'Ou-Barkar avec un chargement d'insecticide. Le conducteur était heureux à la pensée d'avoir de la compagnie pour franchir les marécages désolés.

Durant ce voyage de quatorze heures, Crompton apprit beaucoup de choses sur Vénus.

Sur cette planète encore vierge immigraient les véritables pionniers : les descendants spirituels et parfois véritables des défricheurs de l'Amérique, des fermiers Boers, des kibboutzim israéliens et des paysans australiens. Hommes et scindés luttaient côte à côte pour conserver les steppes fertiles, les montagnes riches en minerai, et les rives des mers chaudes.

Ils luttaient contre les primitifs de l'âge de pierre, ces lézards évolués qu'étaient les Aïs. Leurs grandes victoires de la Passe de Satan, de Vosageplat, d'Albertville, de la Langue Fourchue, et leur défaite de la Rivière Calme et de la Chute Bleue faisaient déjà partie de l'histoire humaine au même titre que Chancellorsville, Little Big Horn et Diên-Biên-Phu.

Le chauffeur leur expliqua que les hostilités n'étaient pas terminées, sur Vénus. Ce monde restait encore à conquérir.

Crompton écoutait, pensant qu'il aimerait prendre part à cette colonisation. Loomis, quant à lui, trouvait tout cela franchement ennuyeux et avait la nausée à cause de l'odeur fétide des marais.

*

* *

Ou-Barkar était constituée par un groupe de plantations situées au cœur du continent du Nuage Blanc. Vingt hommes supervisaient le travail de cinq cents scindés et de deux mille indigènes qui plantaient, soignaient, et récoltaient les fruits des arbres-li qui ne poussaient que dans cette zone. Ces fruits, récoltés deux fois par an, étaient la base du liépice, ce condiment à présent considéré comme indispensable à la cuisine terrienne.

Crompton rencontra le contremaître, un homme fort au visage rougeaud, du nom de Haaris, qui portait un revolver à la hanche et un fouet enroulé avec soin autour de sa taille.

— Dan Stack ? répéta le contremaître. Bien sûr. Il a travaillé ici. Quand il est parti, je lui ai donné un coup de pied au cul, pour lui montrer la direction à prendre.

— Est-ce que cela ne vous ferait rien de me dire pourquoi il a été renvoyé ?

— Absolument rien. Mais nous pourrons discuter plus tranquillement devant un verre.

L'homme conduisit Crompton jusqu'à l'unique bar de Ou-Barkar. Là, devant un verre de whisky de cactus local, Haaris parla de Dan Stack.

— Il est arrivé ici venant de Marais-Est. Je crois qu'il avait eu des ennuis avec une fille… il lui avait donné un coup de pied dans la gueule, ou un truc comme ça. Mais cela ne me regardait pas. La plupart d'entre nous sont des scindés, et nous ne sommes pas des types spécialement tendres. Je suppose que ceux des villes sont sacrément contents d'être débarrassés de nous. Bon, j'ai donc donné à Stack la surveillance de cinquante Aïs sur un terrain de cinquante hectares. Au début, il faisait drôlement bien son boulot.

Le contremaître termina son verre. Crompton en commanda un second et le paya.

— Je lui ai dit, poursuivit Haaris, qu'il devait apprendre à ses hommes à lui obéir en tout. Nous utilisons principalement des indigènes de la tribu des Chipetzi, une bande de brutes, perfides et butées. Leur chef a signé un

contrat de location de main-d'œuvre pour vingt ans, en échange de fusils. Ensuite ils essayent de nous abattre les uns après les autres avec des armes, mais ça, c'est un autre problème. Nous nous occupons d'une chose à la fois.

— Un contrat de vingt ans ? Alors les Aïs sont pratiquement des esclaves.

— C'est juste. Certains propriétaires essayent d'enjoliver les choses, en appelant ça un contrat temporaire, ou une économie transitoire de type féodal. Mais c'est de l'esclavage pur et simple, pourquoi ne pas le reconnaître ? C'est la seule méthode qui marche avec ces créatures. Stack l'a compris. C'était un costaud, et il savait se servir d'un fouet. Je pensais qu'il s'en tirerait bien.

Crompton commanda une autre consommation pour le contremaître.

— Mais…? suggéra-t-il.

— Au début, il était très bien. Il n'hésitait pas à utiliser son fouet, et il atteignait son quota. Mais il n'avait aucun sens de la modération. Il a commencé à tuer les indigènes, et ça revient cher de les remplacer. Je lui ai conseillé de prendre les choses moins à cœur, mais il n'en a pas tenu compte. Un jour, ses Chipetzi se sont révoltés contre lui et il a dû en descendre huit à coups de revolver avant qu'ils ne reculent. Je lui ai parlé franchement et je lui ai dit qu'il fallait faire travailler les Aïs, pas les abattre. Nous prévoyons un certain pourcentage de pertes, naturellement, mais Stack poussait les choses trop loin, ce qui faisait dangereusement baisser nos bénéfices.

Le contremaître cracha sur le sol, puis alluma une cigarette.

— Stack aimait trop se servir de son fouet. C'est le cas pour la plupart des scindés, mais lui, il ne savait pas s'arrêter. Ses Chipetzi se sont de nouveau révoltés et, cette fois, il a dû en abattre une douzaine. Mais il a perdu une main dans cette histoire. La main qu'il utilisait pour fouetter les Chipetzi. Je crois qu'ils l'ont mangée.

« Je l’ai alors affecté aux hangars de séchage, mais il s’est encore battu et a tué quatre autres Aïs. Vous comprendrez que ça commençait à bien faire. La main-d’œuvre n’est pas gratuite et nous ne pouvions pas laisser un imbécile un peu trop violent abattre ses ouvriers chaque fois qu’ils l’agaçaient un peu. J’ai donné sa paye à Stack et je lui ai dit d’aller au diable.

— A-t-il précisé où il comptait se rendre ?

— Il a répondu que nous ne nous rendions pas compte qu’il fallait exterminer tous ces sauvages pour faire de la place aux Terriens. Il a ajouté qu’il allait se joindre aux Vigiles. C’est une sorte d’armée errante qui garde sous contrôle les tribus non encore soumises.

Crompton remercia le contremaître puis lui demanda où se trouvait le quartier général des Vigiles.

— Ils campent sur la rive gauche du Fleuve du Faiseur de Pluie, lui apprit Haaris. Ils essayent d’imposer un accord aux Seriid. Vous tenez absolument à retrouver Stack, pas vrai ?

— Je dois le trouver, répondit Crompton.

Haaris regarda la mallette que Crompton tenait à la main, et haussa les épaules avec fatalisme.

— Le voyage est sacrément long jusqu’à ce fleuve. Je peux vous vendre des mulets de bât, des provisions, et vous louer un jeune indigène qui vous servira de guide. Les territoires à traverser ont été pacifiés et vous devriez arriver sans ennuis jusqu’aux Vigiles. Oui, je pense que ce territoire doit toujours être en paix.

*

* *

Cette nuit-là, Loomis pressa Crompton d’abandonner leurs recherches. Stack était de toute évidence un voleur et un assassin. Pourquoi vouloir toujours le joindre à eux ?

Crompton pensait que l’affaire n’était pas aussi simple que cela. Tout d’abord, parce que les histoires racontées sur

le compte de Stack pouvaient avoir été exagérées et, ensuite, parce que même si elles étaient authentiques, cela signifiait simplement que ce Stack avait une personnalité monolithique, au-delà de la moyenne, tout comme Crompton et Loomis. Grâce à la fusion, leurs instincts seraient modifiés. Stack leur apporterait la dose indispensable d'agressivité, de dureté, et les réflexes de survie qui manquaient tant à Crompton qu'à Loomis.

Loomis était d'un avis différent, mais il accepta d'attendre d'avoir rencontré l'élément qui leur manquait pour se prononcer.

Dans la matinée, Crompton acheta l'équipement et les mulets à un prix exorbitant, et le jour suivant il partit à l'aube, guidé par un jeune Chipetzi nommé Rekki.

Crompton suivit le guide à travers les forêts vierges et les Monts de Thompson, sur les crêtes et les pics noyés dans les nuages, à travers d'étroits défilés granitiques où le vent hurlait, puis descendit dans la jungle dense et humide qui s'étalait au pied de l'autre versant.

Loomis, effrayé par la dureté de la marche, se retirait dans un coin de l'esprit et n'en émergeait que le soir, lorsque le feu de camp était allumé et les hamacs tendus.

Crompton, mâchoires serrées, yeux injectés de sang, portant tout l'impact sensoriel du voyage et se demandant durant combien de temps encore il disposerait de forces suffisantes pour continuer, avançait en trébuchant sous la chaleur torride.

Le dix-huitième jour, ils atteignirent les rives d'un cours d'eau boueux et peu profond. Rekki leur apprit que c'était le Fleuve du Faiseur de Pluie. Trois kilomètres plus loin, ils trouvèrent le camp des Vigiles. Leur commandant, le colonel Prentice, était un homme grand, maigre, aux yeux gris, encore marqué par une fièvre récente. Il se souvenait fort bien de Stack.

— Oui, il est resté un certain temps avec nous. Je ne savais trop si je devais l'accepter. Tout d'abord à cause de

sa réputation, et ensuite parce qu'il était manchot… mais il s'était entraîné à tirer de la main gauche avec plus de précision que la plupart d'entre nous avec la droite, et il avait adapté à son moignon droit un appareil de bronze qu'il avait fait lui-même et dans lequel il avait creusé une entaille afin de pouvoir tenir une machette. Il ne manquait pas de cran, je vous le dis. Mais j'ai dû le chasser.

— Pourquoi ? demanda Crompton.

Le commandant soupira tristement.

— Contrairement à ce que croient la plupart des gens, nous autres, Jes Vigiles, nous ne constituons pas une bande de pillards conquérants. Nous ne sommes pas ici pour anéantir les indigènes, pas plus que pour annexer de nouveaux territoires sous le moindre prétexte. Nous devons faire respecter les traités acceptés en toute bonne foi par les Aïs et les colons, empêcher les raids des Aïs et des Terriens et, en général, maintenir la paix. Stack a eu des difficultés à se mettre ça dans le crâne.

Une expression avait dû se faire jour sur le visage de Crompton, car le commandant hocha la tête avec sympathie.

— Vous savez à quoi ressemble un instinctif vraiment violent, n'est-ce pas ? Alors vous pouvez vous imaginer ce qui s'est passé. Je ne voulais pas le perdre. C'était un soldat résistant et capable, habile dans la forêt et connaissant la montagne, parfaitement à l'aise dans la jungle. La patrouille Frontalière doit surveiller une très grande étendue et nous avons besoin de chaque homme que nous pouvons trouver, humains complets ou scindés. Stack était un soldat de valeur. J'ai dit aux sergents de le faire filer droit et de l'empêcher de brutaliser les indigènes. Durant un certain temps, cela a marché. Stack a fait des efforts et a appris nos règles, notre code, notre façon d'agir. Son dossier était irréprochable. Puis l'incident du Pic de l'Ombre s'est produit. Je suppose que vous en avez entendu parler.

— Je crains que ce ne soit pas le cas, répondit Crompton.

— Vraiment ? Je croyais que sur Vénus tout le monde était au courant. Eh bien, je vais vous expliquer ce qui s'est passé. La patrouille de Stack avait encerclé près d'une centaine d'Aïs d'une tribu rebelle qui nous avait attiré quelques ennuis. Ils furent conduits à la réserve du Pic de l'Ombre. En chemin, il y eut un petit accrochage, une rixe. Un des Aïs avait un couteau et il a tailladé le poignet de Stack.

Je suppose que la perte de sa main droite avait rendu Stack spécialement sensible à la perte éventuelle de l'autre. La blessure n'était que superficielle, mais il est devenu fou. Il a tué l'indigène avec un fusil automatique avant de tourner son arme contre les autres captifs. Un lieutenant a dû l'assommer pour empêcher un massacre général. Cet incident a grandement contribué à la tension des relations entre les Terriens et les Aïs. Je ne pouvais garder un homme semblable dans ma compagnie, et, comme je vous l'ai dit, je l'ai chassé.

— Où se trouve-t-il, à présent ? demanda Crompton.

— J'ai entendu dire qu'il s'est rendu au port de New Haarlem où il a travaillé un certain temps dans les docks. Il faisait équipe avec un type nommé Barton Finch. Ils ont été tous deux emprisonnés pour ivresse et tapage sur la voie publique. À leur libération, ils sont partis pour la frontière du Nuage Blanc. À présent, lui et Finch possèdent un petit commerce près du Delta Sanglant.

Crompton se frotta le front avec lassitude et demanda :

— Comment peut-on s'y rendre ?

— Par canoë, répondit le commandant. Il faut descendre le Fleuve du Faiseur de Pluie jusqu'au point où il se sépare en deux bras. Le cours d'eau de gauche est le Fleuve Sanglant. Il est navigable jusqu'au Delta, mais je ne vous conseille pas ce voyage. Tout d'abord parce qu'il est extrêmement dangereux et deuxièmement parce que ce serait inutile. Vous voulez la réintégration ? N'essayez pas.

C’est un tueur. Il vaut mieux le laisser là-bas, sur la frontière, où il ne peut pas faire beaucoup de dégâts.

— Nous devons fusionner, répondit Crompton, la gorge brusquement devenue sèche.

— Aucune loi ne peut vous en empêcher, dit le commandant avec l’expression d’un homme qui avait fait son devoir.

*

* *

Crompton apprit que le Delta Sanglant était la plus lointaine frontière humaine sur Vénus. C’était une région située au cœur des territoires des tribus hostiles des Grel et des Tengtzi, avec lesquels une paix précaire était maintenue, alors que des actions de guérilla incessantes étaient ignorées.

Les pays du Delta renfermaient d’immenses richesses. Les indigènes ramenaient des diamants et des rubis de la taille d’un poing, des sacs contenant les épices les plus rares et, occasionnellement, une cannelure sculptée provenant d’une colonne de la cité perdue d’Alteirne. Ils échangeaient ces choses contre des fusils et des munitions, qu’ils utilisaient ensuite avec enthousiasme contre les commerçants et entre eux. De grandes richesses se cachaient dans le Delta, ainsi que la mort soudaine, ou lente et douloureuse. Le Fleuve Sanglant, dont les méandres serpentaient au cœur de la région du Delta, avait ses propres dangers et réclamait habituellement un péage se montant à cinquante pour cent des voyageurs.

Crompton résolut de faire abstraction de tout bon sens. Son dernier composant, Stack, se trouvait juste en face de lui. La fin de sa quête était proche et Crompton était déterminé à réussir. En conséquence, il acheta un canoë et loua quatre pagayeurs indigènes ; il acheta également des

provisions, des fusils, des munitions, et prit ses dispositions pour partir à l'aube.

Mais la nuit précédant le moment de son départ, Loomis se révolta.

Ils se trouvaient dans une petite tente que le commandant avait mise à la disposition de Crompton. Sous une lampe à pétrole fumante, ce dernier glissait des balles dans une cartouchière, concentrant son attention dans ce travail et ne désirant pas penser à autre chose.

— Maintenant, écoute-moi, lui dit Loomis. Je t'ai reconnu comme personnalité dominante. Je n'ai fait aucune tentative pour prendre le commandement de notre corps. Je suis resté de bonne humeur et j'ai veillé à ton moral pendant que nous errions sur la moitié de cette fichue planète. N'est-ce pas la vérité ?

— Oui, en effet, reconnut Crompton, posant à contrecœur la cartouchière.

— J'ai fait de mon mieux, mais je ne trouve plus cela drôle. Je veux bien la réintégration, mais pas avec un maniaque du crime. Et ne me parle pas de personnalités monolithiques. Stack est un assassin, et je ne veux avoir aucun rapport avec lui.

— Il est une partie de nous-même, dit Crompton.

— Contente-toi de t'écouter, Crompton ! Tu es censé être notre élément le plus proche de la réalité, alors que tu es un obsédé qui projette de nous envoyer à une mort certaine.

— Nous nous en tirerons, affirma Crompton avec plus de conviction qu'il n'en ressentait.

— Tu crois ? As-tu écouté toutes les histoires que l'on raconte sur le Fleuve Sanglant ? Et même si nous parvenions jusqu'au Delta ? Ce Stack est un assassin déséquilibré ! Il nous brisera, Crompton !

Crompton était dans l'incapacité de trouver une réponse. Au fur et à mesure que leur quête avait progressé, il était devenu de plus en plus horrifié par ce qu'il avait appris sur la personnalité de Stack, et de plus en plus obsédé par la

nécessité de le trouver. Loomis n’avait jamais rien ressenti de semblable, il avait rejoint son corps originel en raison de problèmes extérieurs et non par désir profond. Mais Crompton était mû par son besoin d’être un humain à part entière, achevé et terminé. Sans Stack, la fusion était impossible. Avec lui, ils avaient une chance.

— Nous partons, dit Crompton.

— Je t’en supplie, Alistair ! Toi et moi pouvons nous en tirer tout seuls. Nous pouvons nous passer de Stack. Retournons sur Mars ou sur la Terre.

Crompton secoua négativement la tête. Il avait déjà senti les fêlures profondes et irréparables qui se creusaient entre Loomis et lui. Il pouvait prévoir le moment où ces fêlures s’étendraient à toutes les zones, et où, sans la réintégration, ils devraient vivre séparément leurs vies à l’intérieur du même corps.

Ce qui signifierait la folie.

— Tu ne veux pas renoncer ? insista Loomis.

— Non.

— Alors, je vais prendre la direction des opérations.

La personnalité de Loomis s’engouffra en Crompton, effectuant une attaque surprise, et elle prit un contrôle partiel des fonctions motrices du corps. Crompton fut étourdi durant un moment, puis, comme il sentait le contrôle lui échapper, il réagit avec acharnement contre Loomis et la bataille commença.

Ce fut une guerre silencieuse, menée à la lueur d’une lampe à pétrole fumante qui perdit progressivement de son éclat vers l’aube. Le champ de bataille était l’esprit de Crompton, l’enjeu en était son corps qui gisait en frissonnant sur un lit de camp. La transpiration suintait de son front, ses yeux fixaient inexpressivement la lumière et un nerf se crispait régulièrement sur son front.

Crompton était la personnalité dominante, mais il était affaibli par ses contradictions, son sentiment de culpabilité, et empêtré dans ses propres scrupules. Loomis, plus faible

mais décidé, sachant ce qu'il voulait et se donnant totalement au combat, réussit à conserver le contrôle des fonctions vitales et à bloquer le flot d'antiprobs.

*
* *

Durant des heures, les deux personnalités s'affrontèrent tandis que le corps fiévreux de Crompton gémissait et se contorsionnait sur le lit de camp. Finalement, dans les heures grises précédant l'aube, Loomis commença à gagner du terrain. Crompton réunit ses forces pour tenter une dernière offensive, mais échoua. Son corps était déjà dangereusement surchauffé par le combat, et il s'en serait fallu de peu qu'aucune des deux personnalités n'eût plus aucun corps à habiter.

Loomis, que ne retenait pas le moindre scrupule, continuait de progresser, s'emparant de synapses vitales et prenant le contrôle de toutes les fonctions importantes. Au lever du soleil, il avait remporté une victoire totale.

Loomis se leva en tremblant. Il toucha la barbe qui commençait à apparaître sur son menton, frotta ses doigts ankylosés, et regarda autour de lui. Ce corps était à présent le sien. Pour la première fois depuis leur départ de Mars, il voyait et ressentait directement les choses au lieu de recevoir des informations filtrées et relayées jusqu'à lui à travers la personnalité de Crompton. Il trouvait agréable de respirer l'air stagnant, de sentir des vêtements contre son corps, d'avoir faim, d'être « vivant »! Il venait de passer d'un monde d'ombres grises dans un pays aux couleurs vives. C'était magnifique ! Il voulait que tout demeure ainsi.

Pauvre Crompton…

— Ne t'en fais pas, mon vieux, dit Loomis. Tu sais si j'ai fait cela, c'est également pour ton bien.

Il ne reçut aucune réponse de la part de Crompton.

— Nous allons retourner sur Mars, lui apprit Loomis. À Elderberg. Nous allons nous en sortir.

Crompton refusait, ou était dans l'incapacité, de répondre. Loomis s'en inquiéta un peu.

— Es-tu toujours là, Crompton ? Est-ce que ça va ?

Aucune réponse.

Loomis fronça les sourcils, puis se précipita à l'extérieur, en direction de la tente du commandant.

— J'ai changé d'avis, à propos de Dan Stack, déclara-t-il au commandant du camp. On dirait vraiment qu'il se trouve trop loin d'ici.

— Je pense que vous avez pris là une sage décision.

— J'aimerais retourner immédiatement sur Mars.

— Tous les vaisseaux spatiaux partent de New Haarlem, répondit le commandant en hochant la tête. Le port où vous êtes arrivé.

— Comment puis-je m'y rendre ?

— Eh bien, c'est un peu difficile. Je pense que je pourrai vous prêter un guide indigène. Vous devrez retraverser les Monts de Thompson jusqu'à Ou-Barkar. Je vous conseille de prendre la Vallée du Desset, cette fois, étant donné que les hordes des Kmikti sont en train d'émigrer en traversant la jungle centrale, et que l'on ne peut jamais deviner quoi que ce soit au sujet de ces démons. Vous atteindrez Ou-Barkar durant la saison des pluies, mais à cette période les semis n'effectueront aucune traversée en direction de Dépôtville. Si vous arrivez à temps, vous pourrez vous joindre à la caravane du sel qui traverse la Passe du Couteau. Si vous n'y parvenez pas assez rapidement, vous pourrez suivre la piste à l'aide d'une boussole. C'est assez aisé si l'on tient compte des zones de variations. Le temps d'atteindre Dépôtville, ce sera la période où les pluies sont les plus fortes. Vous pourrez peut-être prendre un hélicoptère pour la Nouvelle Saint-Denis et un autre pour Marais-Est, mais j'en doute à cause du *zicre.* Des vents comme celui-là peuvent sérieusement endommager un appareil aérien.

Vous pourrez peut-être prendre la galère pour Marais-Est, puis un cargo pour descendre la mer de Zee jusqu'à New Haarlem. Je crois qu'il y a plusieurs abris côtiers le long de la rive sud, au cas où la tempête deviendrait trop violente. Je préférerais personnellement voyager par voie de terre ou par air, mais c'est naturellement à vous que revient la décision finale.

— Je vous remercie, dit faiblement Loomis.

— Faites-moi connaître votre décision, dit le commandant.

Loomis le remercia et retourna sous sa tente, profondément déprimé. Il pensait au voyage de retour sur les montagnes, dans les marais, en traversant les campements indigènes et les hordes migratrices. Il prévoyait les complications qu'ajouteraient les pluies et le *zicre*. Jamais son imagination débridée n'avait mieux fonctionné qu'à présent, évoquant les horreurs de ce voyage de retour.

Il avait été difficile d'arriver jusque-là, mais le retour serait bien plus dur. Et cette fois son âme sensible et perpétuellement en quête de plaisir ne pourrait pas s'abriter derrière un Crompton patient et endurant. Il devrait supporter tout l'impact sensoriel du vent, de la pluie, de la faim, de la soif, de l'épuisement et de la peur. Il devrait manger la nourriture grossière et boire l'eau croupie. Et il devrait suivre personnellement la piste, un travail compliqué que Crompton avait douloureusement appris et que lui avait volontairement ignoré.

*

* *

Toute la responsabilité lui incomberait. Il devrait choisir la route et prendre les décisions importantes, tant pour Crompton que pour lui-même.

Mais en serait-il capable ? Il était un homme des villes, une créature de la société. Il ne s'était jusqu'alors soucié que des caprices et des perversions des gens, pas des humeurs et des passions de la nature. Il avait évité le monde âpre et inégal du soleil et du ciel, vivant entièrement dans les terriers élaborés et les fourmilières compliquées de l'humanité. Protégé par des trottoirs, des portes, des fenêtres et des plafonds, il en était arrivé à douter de la puissance des forces de la nature au sujet desquelles les anciens auteurs avaient tant écrit et qui fournissaient de si bons thèmes pour les poèmes et les chansons.

Il avait toujours semblé à Loomis, alors qu'il se faisait bronzer sur une plage martienne par un beau jour d'été, ou qu'il écoutait en somnolant le sifflement du vent contre ses fenêtres par une nuit de tempête, que la nature avait été transformée, – évidemment dans l'intérêt de l'art – en un moulin grinçant, gigantesque et totalement imaginaire.

Mais à présent, pour sa ruine, il devrait l'affronter.

Loomis réfléchit à cela et imagina soudain sa propre fin. Il se vit, vidé de la moindre énergie, gisant dans une passe balayée par le vent, ou encore, assis, la tête penchée sous la pluie battante des marais. Il s'efforcerait alors de continuer, en faisant appel à ces forces que l'on trouve, dit-on, après l'épuisement total. Et il n'y parviendrait pas. Une sensation de futilité profonde passerait sur lui, seul et perdu au sein de l'immensité de l'extérieur. À ce stade, la vie lui semblerait réclamer de trop grands efforts, trop de tensions. Et lui, comme bien d'autres avant lui, admettrait sa défaite, renoncerait, se coucherait sur le sol pour attendre la mort…

— Crompton, murmura Loomis.

Pas de réponse.

— Crompton ! Est-ce que tu ne peux pas m'entendre ? Je te rends le commandement. Sors-nous seulement de cet enfer vert. Ramène-nous sur la Terre ou sur Mars ! Crompton, je ne veux pas mourir !

Toujours pas de réponse.

— D’accord, Crompton, murmura Loomis d’une voix rauque. Tu as gagné. Reviens ! Fais ce que tu veux, je me rends – ce corps est à toi. Mais prends les commandes, bon Dieu !

— Merci, répondit froidement Crompton, tout en reprenant le contrôle de son corps.

Dix minutes plus tard, il était de retour sous la tente du commandant, lui annonçant qu’il avait de nouveau changé d’avis. Le militaire hocha la tête avec lassitude, en se disant qu’il ne comprendrait jamais les civils.

*

* *

Crompton s’assit bientôt au centre d’un grand canoë creusé dans un tronc d’arbre, avec des marchandises empilées autour de lui. Les pagayeurs entonnèrent un chant à pleine gorge et poussèrent la pirogue dans le fleuve. Crompton se tourna et observa le camp de Vigiles jusqu’à ce que les tentes soient cachées à sa vue par une courbe.

Pour Crompton, cette descente du Fleuve Sanglant était comme de remonter jusqu’à l’aube des temps. Les six indigènes plongeaient leurs pagaies dans les flots en silence et en cadence, et la pirogue glissait comme une araignée d’eau sur le large fleuve. Des fougères gigantesques pendaient des rives et frissonnaient lorsque la pirogue s’en approchait, pour s’étirer ensuite vers eux sur de longs pédoncules. Les pagayeurs lançaient alors leur cri d’alarme et la pirogue revenait vers le centre du fleuve, et les fougères s’affaissaient de nouveau sous la chaleur du jour.

Ils arrivèrent en des lieux où les arbres s’entrelaçaient au-dessus de leurs têtes, formant un tunnel sombre et feuillu. Alors, Crompton et les rameurs s’accroupissaient sous la toile de la tente, laissant le bateau dériver au gré du courant, écoutant pleuvoir les gouttes mortelles de sève

corrosive. Puis ils émergeaient finalement sous le ciel lumineux, et les indigènes reprenaient leurs pagaies.

— C’est sinistre, faisait nerveusement remarquer Loomis.

— Oui, plutôt, reconnaissait Crompton, épouvanté par ce qui l’entourait.

Le Fleuve Sanglant les emportait à l’intérieur du continent. À la nuit, amarrés à un rocher émergeant au centre du courant, ils purent entendre les mélopées guerrières des Aïs hostiles. Un jour, deux pirogues les prirent en chasse. Les hommes de Crompton s’affairèrent sur leurs pagaies et l’embarcation s’élança en avant. Leurs adversaires augmentèrent eux aussi leur allure, et Crompton prit un fusil et attendit. Mais ses rameurs, poussés par la peur, redoublèrent d’efforts et leurs ennemis disparurent bientôt dans un bras du fleuve.

Ensuite, ils purent respirer plus facilement. Mais à un passage étroit ils furent accueillis par une pluie de flèches en provenance des deux rives. Un des pagayeurs s’écroula en travers du plat-bord, quatre fois transpercé. Les autres redoublèrent leurs efforts et ils furent bientôt hors de portée.

Ils jetèrent le cadavre de l’Aïs par-dessus bord, et les créatures affamées du fleuve se disputèrent cette proie. Ensuite, une grosse bête à la carapace et aux pattes semblables à celles d’un crabe se mit à nager derrière l’embarcation, sa tête ronde émergeant au-dessus des flots, attendant avec obstination un supplément de nourriture. Même les balles ne parvinrent pas à l’éloigner, et sa seule présence donna des cauchemars à Crompton.

*

* *

La créature eut droit à un autre repas lorsque deux rameurs moururent par la faute d'une moisissure grisâtre qui grimpa en rampant le long de leurs pagaies. L'espèce de

crustacé accepta cette offrande et attendit la suite. Mais ce dieu du fleuve les protégea également, car lorsqu'un certain nombre d'indigènes visiblement animés de mauvaises intentions s’approchèrent, ils poussèrent un grand cri et prirent la fuite en le voyant.

La créature suivit la pirogue durant les cent cinquante derniers kilomètres du voyage. Et, lorsqu’ils arrivèrent finalement en vue d’un débarcadère couvert de mousse, elle s’arrêta, les observa avec tristesse, puis se mit à remonter le courant.

Les pagayeurs ramèrent jusqu’au débarcadère en ruine. Crompton s’y hissa et vit un morceau de bois barbouillé de peinture rouge. En le retournant, il put y lire : « *Delta Sanglant. Population : 92 habitants.* »

Au-delà, il n’y avait rien d’autre que la jungle. Ils avaient atteint la retraite finale de Dan Stack.

Un chemin étroit, envahi par les plantes, menait du débarcadère à une clairière s’ouvrant dans la jungle. Dans cette clairière se trouvait ce qui ressemblait à une ville fantôme. Il n’y avait âme qui vive dans son unique rue poussiéreuse, et aucun visage ne regardait derrière les fenêtres des maisons basses non peintes. La petite ville cuisait silencieusement sous la lumière blanche de midi, et Crompton ne put entendre aucun son à l’exception de celui de ses propres pas dans la poussière.

— Je n’aime pas ça, dit Loomis.

Crompton descendit lentement la rue. Il passa devant une rangée d’entrepôts dont le nom des propriétaires était grossièrement écrit sur les murs, et devant un *saloon* désert dont la porte pendait à un unique gond et dont les moustiquaires des fenêtres étaient déchirées. Il laissa derrière lui trois magasins déserts et arriva devant un quatrième sur l’enseigne duquel était écrit : *Stack & Finch.*

Crompton y pénétra. Des marchandises étaient empilées avec soin sur le sol, et encore plus de choses pendaient aux

chevrons du plafond. Personne ne se trouvait à l'intérieur du magasin.

— Il y a quelqu'un ? appela Crompton.

Il n'obtint aucune réponse.

Il sortit et se dirigea vers l'extrémité de la ville, où se dressait un bâtiment massif ressemblant à une grange. Un homme bronzé et moustachu qui avait peut-être cinquante ans était assis sur un tabouret, devant la bâtisse. Un revolver était glissé dans sa ceinture. Le tabouret était appuyé contre le mur et l'inconnu semblait somnoler.

— Dan Stack ? demanda Crompton.

— À l'intérieur, grogna l'homme.

Crompton alla jusqu'à la porte. Le moustachu sortit de sa léthargie et le revolver se trouva brusquement dans sa main.

— Éloignez-vous de cette porte, ordonna-t-il.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous n'allez pas me dire que vous n'êtes pas au courant ? demanda l'homme à la moustache.

— C'est pourtant le cas ! Qui êtes-vous ?

— Ed Tyler, le shérif élu et payé par les citoyens du Delta Sanglant, et confirmé dans mes fonctions par le commandant des Vigiles. Stack est en prison. Cette maison en fait provisoirement office.

— Stack en a pour longtemps ?

— Seulement deux heures, répondit Tyler.

— Est-ce que je peux lui parler.

— Non.

— Est-ce que je pourrai lui parler, lorsqu'il sortira ?

— Bien sûr, répondit Tyler, mais je doute qu'il vous réponde.

— Pourquoi ?

Le shérif grimaça un sourire.

— Stack ne séjournera en prison que deux heures, parce que nous allons le sortir de là et le pendre par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Vous pourrez lui parler aussi

longtemps que vous en aurez envie, lorsque nous aurons accompli cette petite formalité. Mais comme je vous l'ai dit, ça m'étonnerait qu'il vous réponde.

Crompton était trop las pour être bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre.

— Qu'a-t-il fait ? demanda-t-il.

— Assassinat.

— Un indigène ?

— Bordel non, dit Tyler avec dégoût. On ne pendrait jamais quelqu'un pour si peu de chose. Stack a assassiné un humain, un nommé Barton Finch. Son associé. Finch n'est pas encore mort, mais ça ne va pas tarder. Le toubib a dit qu'il y passerait avant ce soir, ce qui rend Stack coupable d'assassinat, et il a été jugé par un jury composé de ses pairs et reconnu coupable du meurtre de Barton Finch, d'avoir cassé la jambe de Billy Redburn, d'avoir brisé deux des côtes d'Eli Talbot, d'avoir dévasté le saloon de Moriarty, et d'avoir fait du tapage diurne. Le juge – c'est moi – l'a condamné à la pendaison, et a ajouté que l'exécution de la sentence devait avoir lieu le plus tôt possible. C'est-à-dire cet après-midi, dès que les gars auront fini de travailler au nouveau barrage.

— Quand son procès a-t-il eu lieu ?

— Ce matin.

— Et le meurtre ?

— Environ trois heures plus tôt.

— Du travail rapide, dit Crompton.

— Nous ne perdons pas notre temps, ici, dans le Delta Sanglant, répondit fièrement Tyler.

— Ouais, plutôt. Vous allez pendre un homme avant même que sa victime soit morte.

— Je vous ai déjà dit que Finch n'en a plus pour bien longtemps, répéta Tyler, fermant les yeux à demi. Attention, étranger. N'essayez pas de dire du mal de la justice du Delta, ou vous aurez des tas d'ennuis. Nous n'avons pas

besoin d’hommes de loi pour nous dire ce qui est légal ou pas.

— Laisse tomber, et filons, murmura Loomis avec impatience.

Crompton ignora son intervention.

— Mr Tyler, j’aimerais vraiment pouvoir le voir, dit-il en s’adressant au shérif. Seulement cinq minutes, le temps de lui transmettre un dernier message.

— C’est hors de question, déclara le shérif.

Crompton fouilla dans ses poches et en sortit une liasse de billets crasseux.

— Seulement deux minutes demanda-t-il.

— Eh bien, je pourrais sans doute… merde !

Suivant le regard de Tyler, Crompton vit un important groupe d’hommes descendre la rue poussiéreuse.

— Voilà les autres, dit Tyler. Maintenant, c’est trop tard, même si j’acceptais. Mais vous pourrez assister à la pendaison.

Crompton s’écarta, libérant le passage. Le groupe était composé d’au moins cinquante personnes, et d’autres arrivaient encore. Pour la plupart, ces hommes maigres et bronzés devaient être des durs à cuire ayant les pieds sur terre, et presque tous avaient des armes de poing. Ils discutèrent un bref instant avec le shérif.

— Ne fais pas l’idiot, l’avertit Loomis.

— De toute façon, je ne pourrais rien tenter.

Tyler, le shérif, ouvrit la porte de la grange. Quelques personnes y pénétrèrent et en ressortirent bientôt en tirant un homme. Crompton ne put voir à quoi il ressemblait, car la foule se serrait autour de lui.

Il les suivit comme ils poussaient le prisonnier vers l’autre extrémité du village où une corde avait été passée sur la branche d’un gros arbre.

— Finissons-en ! criait la foule.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, les gars ! hurla Dan Stack d’une voix sourde.

— On s’en fiche, répondit un homme. Finissons-en !

— Mes dernières paroles !

— Laissons-le faire son numéro, les gars, dit le shérif. C’est le droit de tout condamné à mort. Vas-y Stack, mais fais vite.

*

* *

Ils avaient hissé Dan Stack sur un chariot, et avaient passé le nœud coulant autour de son cou, tandis qu’une douzaine de mains tenaient l’autre extrémité de la corde. Crompton pouvait finalement le voir. Il fixait, fasciné, cette partie de lui-même qu’il désirait depuis si longtemps.

Dan Stack était un homme solide, à la forte stature. Ses traits épais et profonds étaient marqués par la passion et par la haine, par la peur et la violence. Il avait des narines larges, évasées, une bouche aux lèvres épaisses et aux dents solides, et des yeux fuyants et étroits. Des cheveux noirs et rudes couvraient son front et une barbe de trois jours maculait ses joues enflammées.

Stack fixait le ciel lumineux. Lentement, il baissa la tête, et l’appareil de bronze de sa main droite renvoya des reflets rougeâtres sous la lumière éblouissante.

— Les gars, dit-il. J’ai fait un tas de mauvaises actions, dans ma vie.

— C’est à nous que tu dis ça, cria quelqu’un.

— J’ai menti et triché. J’ai frappé une fille que j’aimais et pas pour plaisanter, je voulais vraiment lui faire mal. J’ai volé des vieillards. J’ai massacré les pauvres indigènes de cette planète. Les gars, je n’ai pas été un homme bon.

La foule éclata de rire en entendant son discours larmoyant.

— Mais je veux que vous sachiez… oui, je veux que vous sachiez que j’ai lutté contre ma nature pécheresse et que j’ai essayé de la vaincre. J’ai lutté contre le démon qui

habite mon âme et je l’ai combattu de toutes mes forces. J’ai rejoint les Vigiles et durant un temps j’ai été un homme droit. Puis la folie m’a repris et j’ai tué.

— As-tu terminé, à présent ? demanda le shérif.

— Je voudrais que vous compreniez bien une chose ! hurla Stack. Je reconnais ce que j’ai fait de mal. J’admets librement et sans restriction ces choses. Mais je n’ai pas tué Barton Finch !

— D’accord, dit le shérif. Maintenant, si tu as fini, nous allons procéder à ton exécution.

— Écoutez-moi ! Finch était mon ami, mon seul ami en ce monde ! J’ai essayé de l’aider et je l’ai un peu secoué pour lui faire reprendre connaissance. Et comme il restait inconscient, je crois que j’ai perdu la tête et que je suis allé au *saloon* de Moriarty et que j’ai abîmé quelques personnes. Mais je jure que je n’ai fait aucun mal à Finch !

— Est-ce que tu as terminé ? répéta avec patience le shérif.

Stack ouvrit la bouche, puis la referma et hocha la tête.

— C’est bon, allons-y, dit Tyler.

La foule rugit son approbation mais personne ne s’avança pour pousser le chariot sur lequel se tenait Stack. C’était là des hommes durs, qui avaient l’habitude de repousser les attaques des indigènes, toujours prêts à combattre. Mais pendre un homme de sang-froid était une autre affaire.

— Eh bien ? demanda le shérif. Qu’est-ce qui vous prend ?

Personne ne bougea.

— D’accord, dit lugubrement Tyler. Je crois que je vais devoir le faire moi-même, quoique j’aurais préféré…

— Attendez ! cria Crompton. J’ai un compte à régler avec Stack ! Je m’en charge !

Personne ne s’interposa lorsqu’il sauta sur le chariot. Crompton se plaça à côté de Stack et, cachant ses mouvements à la foule, il sortit le projecteur de sa mallette.

Stack sut immédiatement qui il était. Rapidement, ils appliquèrent les électrodes.

— Hé, qu'est-ce qu'il fiche ? hurla un homme dans la foule. Loomis parlait très rapidement.

— Fais attention ; reste calme ; ne fais pas ça : ne le crois pas ; rappelle-toi sa vie ; il nous ruinera ; il nous écrasera ; il est puissant ; c'est un assassin ; il est diabolique.

Mais Stack, étant un composant de Crompton, ne pouvait être entièrement mauvais.

Cependant, Stack avait-il dit la vérité ? Ou avait-il tenu ce discours véhément de dernière minute dans l'espoir d'obtenir sa grâce ?

Crompton n'avait pas le temps d'y penser. Hâtivement, il régla le projecteur et poussa l'interrupteur. Puis il dégagea l'appareil et le glissa dans sa chemise.

— Écartez-le ! cria le shérif.

Crompton fut tiré au bas du Chariot qu'une douzaine d'hommes se mirent en devoir de pousser. La foule rugit lorsque le corps de Stack bascula dans le vide, se contorsionna horriblement durant un instant, puis resta suspendu sans vie à la corde tendue. Et Crompton s'affaissa sous l'impact de l'esprit de Stack pénétrant dans le sien.

*

* *

Lorsqu'il s'éveilla, il découvrit qu'il était allongé sur un lit de camp dans une petite pièce faiblement éclairée.

— Ça va mieux ? demanda une voix.

Après un moment, Crompton reconnut Tyler, le shérif, qui se penchait au-dessus de lui.

— Oui, maintenant ça va, lui répondit-il machinalement.

— Je suppose que d'assister à une pendaison constitue un spectacle pouvant traumatiser un homme civilisé tel que vous. Pensez-vous que ça ira si je vous laisse seul ?

— Certainement, répondit lentement Crompton.

— Bon. J’ai deux ou trois choses à régler. Je reviendrai vous voir dans deux heures.

Tyler sortit. Crompton essaya de dresser l’inventaire de lui-même…

Intégration…

Fusion…

Achèvement…

Était-il parvenu à cela durant le temps réparateur de son inconscience ? Expérimentalement, il explora son esprit.

Il y trouva Loomis qui gémissait inconsolablement, terriblement effrayé, babillant des choses concernant le Désert Orangé, les voyages à la Fontaine de Diamant, le plaisir donné par les femmes, le luxe, les sensations, la beauté.

Et Stack s’y trouvait également, solide, inébranlable, et indépendant.

Crompton lui parla d’esprit à esprit, et sut que Stack avait été totalement et complètement sincère durant son dernier discours. Il avait vraiment désiré changer, apprendre à se contrôler, à se modérer.

Et, à présent, Crompton savait également que Stack avait été dans l’incapacité absolue de changer, de se dominer et de faire preuve de modération.

Même maintenant, en dépit de ses efforts, Stack était rongé par un désir passionné de vengeance. Son esprit grondait furieusement, contrastant profondément avec le babil aigu de Loomis. De grands rêves de vengeance nageaient dans son esprit, des plans insensés pour conquérir toute la planète, pour régler définitivement le problème posé par ces maudits indigènes, pour les balayer et faire de la place aux Terriens. Il arracherait les uns après les autres les membres de ce maudit Tyler. Il abattrait à la mitraillette toute la population de la ville, et raconterait ensuite que les sauvages étaient responsables de ce massacre. Il organiserait un corps d’hommes dévoués, une armée privée d’adorateurs de Stack, qu’il maintiendrait

avec une discipline de fer. Il abattrait les Vigiles et personne ne se tiendrait sur le chemin de ses conquêtes, de ses meurtres, de sa revanche, de sa fureur et de la terreur qu'il sèmerait !

Assailli de toute parts, Crompton essaya de maintenir son équilibre, d'étendre son contrôle sur la libido et le primitif. Il lutta pour fondre ces différents composants en une unique entité, mais ils frappèrent en retour, refusant de renoncer à leur autonomie.

Les lignes de scission s'approfondirent, des schismes nouveaux et irréconciliables apparurent, et Crompton sentit que sa stabilité était minée et sa santé mentale menacée.

*

* *

Dan Stack, avec son besoin de rédemption frustré, eut un instant de lucidité.

— Je suis désolé, dit-il. Je n'y peux rien. Il manque l'autre élément.

— Quel autre élément ? demanda Crompton, effaré.

— J'ai essayé de m'amender ! Mais c'était trop dur pour moi, tout seul, il y avait trop de conflits, chaleur et froid, marche et arrêt. Je ne pensais pas pouvoir guérir seul. Alors, je me suis scindé.

— Quoi ?

— Tu n'as pas entendu ? gémit Stack. *Je me suis scindé.* Lorsque je suis revenu à New Haarlem, j'ai trouvé un autre châssis Durier, alors j'ai volé un projecteur et je me suis scindé. Je pensais que tout serait plus facile ensuite, mais je me trompais !

— Il y a encore un autre nous ? cria Crompton. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas nous réintégrer ! Qui est-ce ? Où se trouve-t-il ?

— Nous étions comme deux frères, lui et moi. Je pensais qu'il pourrait m'apprendre ce qui me manquait. Il était si

calme, si bon, si patient ! Et j’ai commencé à apprendre, avant qu’il ne commence à renoncer.

— Qui était-ce ? insista Crompton.

— Alors, j’ai essayé de l’aider, de le tirer de là. Mais il baissait rapidement, il ne tenait plus à la vie. Ma dernière chance étant perdue, je suis devenu à moitié fou et je l’ai secoué, et j’ai tout cassé dans le *saloon* de Moriarty. Mais je n’ai pas tué Barton Finch ! Il ne voulait plus vivre, c’est tout !

— Finch est le dernier composant ?

— Oui ! Oui ! Il faut aller le trouver avant qu’il ne se laisse mourir, et tu dois le réintégrer. Il se trouve dans la petite chambre, derrière le magasin. Il faut faire vite…

Stack replongea dans ses rêves de meurtres sanglants, tandis que Loomis babillait des choses concernant les cavernes Bleues de Xanadu.

Crompton leva son corps du lit de camp et le traîna jusqu’à la porte. Au bas de la rue, il put voir le magasin de Stack. *Tu dois atteindre cette maison*, se dit-il, et il sortit dans la rue en chancelant.

*

* *

Il marcha sur un million de kilomètres. Il rampa durant un millier d’années, escaladant les montagnes, franchissant des fleuves, traversant des déserts, passant des marécages, descendant dans des cavernes qui conduisaient au centre du monde et ressortaient vers des océans incommensurables, qu’il devait traverser à la nage jusqu’à la rive la plus lointaine. Et, au terme de ce long voyage, il arriva au bas de la rue.

Finch, le dernier espoir de réintégration de Crompton, se trouvait dans l’arrière-boutique du magasin de Stack, couché sur un divan avec une couverture tirée jusqu’au

menton. En le voyant, Crompton prit conscience de l'état désespéré de sa quête.

Finch gisait immobile, ses yeux ouverts fixant le néant. Son visage était celui, blanc et inexpressif, d'un débile mental. Ses traits placides de bouddha dénotaient un calme inhumain. Il n'attendait rien, ne voulait rien.

Crompton rampa jusqu'au lit. Avec une lassitude infinie, il sortit le projecteur de sa chemise et fixa un jeu d'électrodes sur la tête de Finch et un autre sur la sienne. Puis il effectua les réglages et abaissa l'interrupteur.

Rien ne se produisit. Finch était déjà trop loin pour réagir.

Crompton sentit son corps épuisé, surmené, s'écrouler sur le lit.

Finch allait mourir et la réintégration ne pourrait jamais avoir lieu. Il n'y avait rien que Crompton pouvait faire.

Puis Stack, avec son zèle réformateur désespéré, émergea de son rêve de revanche. Avec Crompton, il voulait que l'idiot les regarde et les voie. Et Loomis chercha et trouva des forces au-delà de l'épuisement, et se joignit à eux dans leurs efforts.

Tous trois fixaient Finch et ce dernier, évoqué par les trois quarts de lui-même, parties appelant irrésistiblement le tout, fit un dernier effort. Une expression fugitive passa dans ses yeux. Il les reconnut.

Crompton abaissa de nouveau l'interrupteur.

Et Finch pénétra dans son esprit.

La réintégration, finalement ! Mais que se passait-il ? Quelle était cette force qui prenait le pouvoir, repoussant tout devant elle sans le moindre remords ?

Crompton hurla, essaya de s'ouvrir la gorge avec ses ongles, et faillit y parvenir. Puis il s'écroula sur le sol à côté du châssis inerte de Finch.

*

* *

Lorsque le corps ouvrit de nouveau les yeux, il bâilla et s’étira, éprouvant du plaisir en percevant l’air, la lumière, les couleurs, satisfait de lui en pensant qu’il avait du travail à faire, de l’amour à trouver, et toute une vie à vivre.

Ce corps, ancienne possession d’Alistair Crompton, d’Edgar Loomis, de Dan Stack et de Barton Finch, se leva. L’amalgame du sur-moi, de la libido et des deux primitifs avait, sous une tension extrême, produit un nouvel ego – et en conséquence un autre homme.

Il se dirigea vers la porte, se rendant brusquement compte qu’il devrait se trouver un nouveau nom.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

Join Now

LES SPÉCIALISÉS

(1953)

En relisant cette nouvelle, m'est revenue la réflexion d'un savant britannique à qui l'*on posait, il y a quelque temps, la question à mille francs : Et pensez-vous que les soucoupes volantes, si elles existent, soient des vaisseaux extraterrestres ? Il répondit simplement : Extraterrestres, oui… Mais vaisseaux, pourquoi ?*

En 1953, l'*idée du vaisseau vivant provoquait un certain vertige. Et Sheckley réussit à nous émouvoir sur ce thème, et ce, sans mysticisme, performance qu'il faut saluer.*

Donc, nous savons maintenant ce qu'il va advenir des Terriens embarqués à l'*issue de* Rencontres du troisième type. *Ils vont « pousser ».*

Sans avertissement, l'ouragan de photons surgit de derrière un amas d'étoiles géantes rouges et fondit sur le Vaisseau. L'Œil eut à peine le temps de lancer à la Voix un signal d'alarme, à la dernière seconde, l'ouragan les enveloppait déjà.

C'était le troisième voyage de la Voix dans l'espace profond, mais sa première tornade de lumière à haute

pression. Elle éprouva une soudaine angoisse lorsque le Vaisseau embarda violemment sous l'impact de la vague frontale et fit un tête-à-queue. Puis l'angoisse disparut, pour faire place à un puissant sentiment d'excitation.

Pourquoi s'effrayer ? se demanda-t-elle. Ne l'avait-on pas spécialement entraînée pour cette sorte de situation critique ?

Elle parlait à la Nourrice lorsque l'ouragan frappa, et elle interrompit brusquement la conversation. Elle espérait que la Nourrice supporterait bien l'épreuve. C'était le plus jeune membre de l'équipage, et son premier voyage dans l'espace profond.

Les filaments à l'aspect métallique qui constituaient la majeure partie du corps de la Voix s'étiraient d'un bout à l'autre du Vaisseau. Elle les rétracta rapidement, à l'exception de ceux qui la reliaient à l'Œil, à la Machine et aux Parois. Eux seuls avaient à travailler maintenant. Le reste de l'Équipage devrait se débrouiller par ses propres moyens jusqu'à la fin de la tempête.

L'Œil avait aplati son corps en forme de disque contre une Paroi et avait projeté un organe de vision à l'extérieur du Vaisseau. Pour mieux se concentrer, il avait ramené et plaqué contre son corps ses autres organes visuels.

À travers l'organe de vision de l'Œil, la Voix observait la tempête. Elle traduisit l'image purement visuelle de l'Œil et la transmit à la Machine, qui redressa le Vaisseau de manière qu'il fît face aux vagues. Sensiblement au même instant, la Voix traduisit l'image en termes de vélocité à l'intention des Parois, qui se renforcèrent afin de pouvoir résister aux chocs.

La coordination était rapide et sûre – l'Œil mesurant la force des vagues, la Voix relayant les messages visuels vers la Machine et les Parois, la Machine guidant le Vaisseau perpendiculairement aux vagues, et les Parois se tendant pour mieux supporter leurs assauts.

Au milieu de ce travail d’équipe rapide et efficace, la Voix avait oublié toute peur qu’elle pouvait avoir éprouvé. Elle n’avait pas le temps de penser. En tant que système de communication du Vaisseau, il lui fallait traduire et transmettre ses messages à grande vitesse, coordonner les informations et diriger l’action.

Au bout de quelques minutes, l’ouragan disparut, aussi soudainement qu’il avait surgi.

— Parfait, dit la Voix. Voyons s’il y a des dommages.

Ses filaments s’étaient emmêlés pendant la tempête, mais elle les désentortilla et les étendit à travers tout le Vaisseau, remettant tout le monde en circuit.

— La Machine ?

— Ça va, répondit la Machine. Cette vieille copine était sensationnelle. Elle avait incurvé ses plaques pendant l’assaut, se débarrassant des explosions atomiques en les digérant dans son estomac. Aucune tempête n’était capable de prendre en défaut un voyageur spatial aussi expérimenté que la Machine.

— Les Parois ?

Les Parois répondirent l’une après l’autre, et cela prit du temps. Elles étaient près d’un millier – êtres minces et rectangulaires qui constituaient tout l’assemblage épidermique du Vaisseau. Naturellement, elles avaient renforcé leurs bords durant la tempête, conférant ainsi une certaine élasticité à tout l’ensemble. Mais une ou deux d’entre elles avaient été durement entaillées.

Le Docteur fit savoir qu’il était très bien. Il débrancha de sa tête le filament qui l’unissait à la Voix, quittant ainsi le circuit, et partit se mettre au travail sur les Parois endommagées. Constitué principalement de mains, le Docteur s’était accroché à un Accumulateur pendant la tempête.

— Avançons un peu plus vite maintenant, dit la Voix, se rappelant que le problème demeurait de déterminer où ils

se trouvaient. Elle ouvrit le circuit qui la reliait aux quatre Accumulateurs. – Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse. Les Accumulateurs étaient endormis. Leurs récepteurs étaient demeurés ouverts pendant l'ouragan et ils étaient gorgés d'énergie. La Voix agita ses filaments autour d'eux, mais ils n'eurent aucune réaction.

— Laissez-moi faire, dit la Nourrice. La Nourrice avait été durement secouée avant de pouvoir appliquer ses ventouses contre une Paroi, mais son effronterie demeurait intacte. Elle était le seul membre de l'Équipage à n'avoir jamais besoin des soins du Docteur ; son corps était parfaitement capable de s'autoréparer.

Elle se déplaça rapidement à travers la salle sur une douzaine de tentacules et donna un coup de pied à l'Accumulateur le plus proche. La grande unité cormique d'emmagasinage ouvrit un œil puis le referma. La Nourrice le frappa de nouveau, sans obtenir la moindre réponse. Elle tendit un tentacule vers la soupape de sûreté de l'Accumulateur et le vida d'une partie de son énergie.

— Arrêtez ! dit l'Accumulateur.

— Alors, réveillez-vous et faites votre rapport, dit la Voix.

Irrités, les Accumulateurs répondirent qu'ils allaient parfaitement bien, comme n'importe quelle imbécile pouvait le voir. Durant toute la durée de l'ouragan, ils étaient demeurés solidement ancrés au plancher.

Le reste de l'inspection s'acheva rapidement. Le Cerveau était en excellent état, et l'Œil s'extasiait encore sur la beauté de l'ouragan. Il n'y avait qu'une seule perte à déplorer. Le Poussoir était mort. Bipède, il ne possédait pas la stabilité des autres membres de l'Équipage. L'ouragan l'avait surpris alors qu'il se tenait au milieu de la salle, et l'avait projeté contre une Paroi raidie, brisant certains de ses os les plus importants. Le Docteur, malgré toute sa science, était incapable de le réparer.

Tous demeurèrent silencieux durant un moment. C'était toujours grave quand une partie du Vaisseau mourait. Le Vaisseau était une unité coopérative, constituée par l'ensemble des membres de l'Équipage. La perte de l'un ou l'autre d'entre eux était un coup dur pour tous les autres.

Et c'était particulièrement grave en l'occurrence. Ils venaient juste de décharger une partie de leur cargaison à plusieurs milliers d'années-lumière du Centre Galactique. Ils n'avaient aucune possibilité de déterminer l'endroit où ils se trouvaient.

L'Œil rampa jusqu'à une Paroi et développa un organe de vision jusqu'à l'extérieur du Vaisseau.

Les Parois le laissèrent passer puis se scellèrent hermétiquement autour de lui. L'organe de l'Œil s'étira suffisamment à l'extérieur du Vaisseau pour pouvoir observer la totalité de la sphère étoilée qui l'entourait. L'image voyagea jusqu'à la Voix, qui la retransmit au Cerveau.

Le Cerveau gisait dans un coin de la salle, grosse masse de protoplasme informe, vaguement sphérique. Il recélait en lui tous les souvenirs de ses ancêtres sillonneurs d'espace. Il étudia l'image transmise, la compara rapidement à d'autres stockées dans ses cellules, et dit :

— Il n'y a pas de planètes galactiques à proximité.

Automatiquement, la Voix retransmit le message à chacun. C'était bien ce qu'ils craignaient.

L'Œil, avec l'aide du Cerveau, procéda à certains calculs. Ils découvrirent qu'ils se trouvaient à des centaines d'années-lumière hors de leur trajectoire, à la périphérie de la Galaxie.

Chaque membre de l'Équipage savait ce que cela signifiait. Sans Poussoir pour propulser le Vaisseau à une vitesse qui soit un multiple de celle de la lumière, il leur serait impossible de rentrer chez eux. Sans Poussoir, la durée du voyage de retour serait supérieure au temps qu'il leur restait à vivre.

— Que suggérez-vous ? demanda la Voix, s’adressant au Cerveau.

C’était une question trop vague pour la pensée sans imagination du Cerveau. Il demanda que la question fût rephrasée.

— Quelle serait notre meilleure ligne d’action pour atteindre une planète galactique ? dit la Voix.

Il fallut au Cerveau plusieurs minutes pour explorer toutes les possibilités enregistrées dans ses cellules. Entre-temps, le Docteur avait raccommodé les Parois et réclamait quelque chose à manger.

— Dans un moment, nous mangerons tous, dit la Voix en tordant nerveusement ses filaments. Bien qu’elle fût l’un des deux plus jeunes membres de l’Équipage – seule la Nourrice était plus jeune qu’elle – la responsabilité reposait principalement sur elle. La situation était toujours critique : il lui fallait coordonner les informations et diriger l’action.

Une des Parois suggéra que l’on commence par manger et boire. Cette solution peu réaliste se vit opposer immédiatement un veto. Cependant, c’était une des attitudes typiques des Parois. Elles étaient de bons travailleurs et d’agréables compagnons de bord, mais en priorité intéressées par les côtés agréables de l’existence. Lorsqu’elles regagneraient leurs planètes d’origine, elles dépenseraient probablement tout leur prêt à faire une noce à tout casser.

— La perte de notre Poussoir empêche le Vaisseau de soutenir longtemps une vitesse supérieure à celle de la lumière, commença le Cerveau sans autre préambule. Or, La Voix transmit instantanément l’information tout au long des ondulations de ses filaments.

— Il existe deux possibilités d’action. Tout d’abord, le Vaisseau peut se rendre sur la planète galactique la plus proche en utilisant l’énergie atomique de la Machine. Ceci demanderait environ deux cents ans. La Machine vivrait

sans doute encore en atteignant le but, mais il est certain que tous les autres seraient morts à ce moment-là. La seconde solution consiste à localiser dans la zone où nous nous trouvons une planète primitive peuplée de Poussoirs latents, à nous emparer de l'un d'entre eux et à le former. Il pourrait après cela Pousser le Vaisseau jusqu'au territoire galactique.

Le Cerveau se tut, ayant exposé toutes les possibilités qu'il avait pu découvrir dans les souvenirs de ses ancêtres.

Ils procédèrent rapidement à un vote et optèrent pour la seconde proposition du Cerveau. En fait, ils n'avaient pas le choix. C'était la seule qui leur offrait l'espoir de rentrer un jour chez eux.

— Parfait, dit la Voix. Maintenant, nous allons manger. Je pense que nous en avons tous besoin.

Le corps du défunt Poussoir fut jeté dans la gueule de la Machine, qui le consuma instantanément, en brisant ses atomes pour les transformer en énergie. La Machine était le seul membre de l'Équipage qui vécût d'énergie atomique.

Afin de pouvoir nourrir les autres, la Nourrice se précipita vers l'Accumulateur le plus proche et se remplit d'énergie, qu'elle transforma ensuite dans son corps en différentes substances. La chimie de son corps les modifia, les altéra et les adapta, de manière que chacun des membres de l'Équipage reçût la nourriture qui lui convenait.

L'Œil se nourrissait exclusivement d'un complexe dérivé de la chaîne chlorophyllienne. La Nourrice en fabriqua pour lui, puis alla administrer à la Voix ses hydrocarbones, et aux Parois leurs composés chlorés. À l'intention du Docteur, elle créa un succédané d'un fruit silicaté qui poussait sur sa planète natale.

Finalement, le repas s'acheva, et le Vaisseau se remit en ordre de marche. Les Accumulateurs, de nouveau plongés dans un sommeil plein de béatitude, furent empilés dans un coin. L'Œil étendit sa vision aussi loin qu'il le put, modifiant son organe visuel essentiel de manière à obtenir une image

télescopique à l'agrandissement maximum. Même en cette période critique, l'Œil ne pouvait résister au besoin de faire des vers. Il annonça qu'il travaillait à un nouveau poème qu'il avait intitulé l'*Embrasement périphérique.* Nul ne manifestant l'intention de l'entendre, l'Œil le transmit au Cerveau qui emmagasinait tout, que ce fût bon ou mauvais, juste ou erroné.

La Machine ne dormait jamais. Remplie jusqu'à la gueule des restes du Poussoir, elle continuait à propulser le Vaisseau à une vitesse multiple de celle de la lumière.

Les Parois discutaient entre elles afin de savoir laquelle s'était le plus saoulée au cours de leur dernière permission.

La Voix décida de s'installer confortablement. Elle relâcha sa prise sur les Parois et se balança en l'air, son petit corps rond suspendu par le réseau entrecroisé de ses filaments.

Elle eut une brève pensée pour le Poussoir mort. C'était étrange. Le Poussoir avait été l'ami de chacun, et maintenant chacun l'avait oublié. Ce n'était pas par indifférence : c'était parce que le Vaisseau constituait une Unité. La perte d'un membre de l'Équipage était regrettée, mais l'important était que l'unité demeurât sans faille.

Le Vaisseau fonçait à travers les soleils de la périphérie.

Le Cerveau entreprit une recherche en spirale, évaluant à quatre contre une leurs chances de découvrir une planète à Poussoirs. Au bout d'une semaine, ils arrivèrent à proximité d'une planète de Parois primitives. Volant très bas, ils purent distinguer les êtres rectangulaires, paraissant faits de cuir, qui se chauffaient au soleil, rampaient sur les rochers ou s'étiraient afin d'obtenir une minceur extrême pour pouvoir flotter au gré de la brise.

Toutes les Parois du Vaisseau poussèrent un soupir de nostalgie. C'était exactement comme chez eux.

Ces Parois, sur la planète qu'ils survolaient, n'avaient encore jamais été contactées par une équipe galactique, et elles n'avaient aucune conscience de leur grande destinée – se joindre à la vaste Coopération de la Galaxie.

Leur quête en spirale leur fit découvrir nombre de mondes morts, et aussi beaucoup de mondes trop jeunes pour porter la vie. Ils trouvèrent une planète peuplée de Voix. Les Voix avaient étendu leur toile d'araignée de communications à travers la moitié d'un continent.

La Voix les contempla intensément, par le truchement de l'Œil. Une vague de nostalgie l'envahit alors qu'elle se représentait sa maison, sa famille, ses amis. Elle pensa à l'arbre qu'elle avait l'intention d'acheter lorsqu'elle serait de retour chez elle.

Pendant un instant, la Voix se demanda ce qu'elle faisait là, élément d'un Vaisseau dans un coin perdu de la Galaxie.

Elle chassa ces pensées moroses. Ils finiraient bien par trouver une planète à Poussoirs, s'ils la cherchaient suffisamment longtemps.

Du moins, elle l'espérait.

Une longue série de mondes arides se succédèrent tandis que le Vaisseau fonçait à travers la périphérie inexplorée. Puis apparut une planète surpeuplée de Machines primitives, nageant dans un océan radioactif.

— C'est un riche territoire, dit la Nourrice à la Voix. L'Union Galactique devrait dépêcher un Groupe de Contact jusqu'ici.

— Ils le feront probablement après notre retour, répondit la Voix.

Elles étaient de bonnes amies, d'une amitié supérieure à celle qui unissait les membres de l'Équipage. Ce n'était pas seulement dû au fait qu'elles étaient les deux membres les plus jeunes, bien que cela comptât aussi. Elles avaient des fonctions du même genre et cela y contribuait également. La Voix traduisait les langages ; la Nourrice transformait la nourriture. En outre, elles se ressemblaient quelque peu. La Voix était faite d'un noyau central d'où irradiaient des filaments ; la Nourrice, d'un noyau central d'où rayonnaient des tentacules.

La Voix estimait que la Nourrice était, en dehors d’elle, l’être le plus averti du Vaisseau. Elle n’avait jamais été vraiment capable de comprendre le processus de la pensée consciente de la plupart des autres.

D’autres soleils. D’autres planètes. La Machine se mit à surchauffer. Habituellement, on ne s’en servait qu’au décollage et à l’atterrissage, ou pour des manœuvres délicates à travers un groupe planétaire. Mais il y avait des semaines qu’elle fonctionnait sans interruption, tantôt en deçà, tantôt au-delà de la vitesse de la lumière. L’épuisement commençait à la gagner.

La Nourrice, avec l’aide du Docteur, lui bricola un système de refroidissement de fortune. Il était rudimentaire, mais devrait suffire. La Nourrice restructura des atomes d’azote, d’oxygène et d’hydrogène afin de créer un réfrigérant pour le système. Le Docteur recommanda d’autre part un long repos. Il affirma que cette vaillante camarade ne pourrait pas soutenir ce régime démentiel pendant plus d’une semaine encore.

La recherche continua, tandis que l’espoir baissait graduellement parmi l’Équipage. Tous réalisaient que les Poussoirs étaient plutôt rares dans la Galaxie, comparés aux prolifiques Parois et Machines.

La poussière interstellaire commençait à corroder les Parois. Elles affirmaient qu’un traitement de beauté complet leur serait nécessaire à leur retour sur leur planète. La Voix promit que la Compagnie se ferait un devoir de le leur payer.

L’Œil lui-même commençait à s’injecter de sang à force de scruter continuellement les profondeurs de l’espace.

Ils plongèrent vers une autre planète. Ses caractéristiques furent transmises au Cerveau, qui les étudia intensément.

De plus près, ils y distinguèrent des formes.

Des Poussoirs ! Des Poussoirs primitifs !

Virant sec, ils remontèrent comme une flèche à la verticale pour tirer des plans dans l'espace. La Nourrice créa vingt-trois sortes différentes d'alcools afin que chacun pût célébrer dignement l'événement.

Durant trois jours, toute fonction cessa à bord du Vaisseau.

— Tout le monde est prêt maintenant ? demanda la Voix, un tantinet empâtée. Elle avait une gueule de bois dont les effets se faisaient sentir jusqu'à l'extrémité de ses prolongements nerveux. Quelle cuite, Seigneur ! Elle se rappelait vaguement avoir étreint la Machine et l'avoir invitée à venir partager son arbre à leur retour.

Cette idée la faisait frissonner rétrospectivement.

Les autres membres de l'Équipage n'étaient pas non plus dans une forme bien brillante. Les Parois laissaient de l'air s'échapper dans le vide ; elles étaient trop titubantes pour que leurs bords s'ajustent correctement. Quant au Docteur, il était toujours ivre mort.

Mais celle qui était dans le plus piteux état, c'était la Nourrice. Comme son système était capable de s'adapter à n'importe quel type de carburant – à condition qu'il ne fût pas atomique – elle avait goûté à tout ce qu'elle avait créé, que ce fût de l'iode instable, de l'oxygène pur ou de l'éther à la concentration maximum. Elle était vraiment lamentable. Ses tentacules habituellement incolores étaient striés de traînées orange. Son système faisait des efforts furieux pour se purger de tous les poisons qu'il avait emmagasinés, et la Nourrice souffrait terriblement des effets de cette purge.

Les seuls qui fussent demeurés sobres étaient le Cerveau et la Machine. Le Cerveau ne buvait pas, ce qui était inhabituel chez un voyageur spatial mais une des caractéristiques des Cerveaux. La Machine, elle, ne le pouvait pas.

Ils écoutèrent le Cerveau tandis qu'il leur relatait quelques faits surprenants. D'après les images de la surface

de la planète que l'Œil lui transmettait, le Cerveau avait détecté la présence de constructions métalliques. Il émit l'hypothèse alarmante que ces Poussoirs avaient atteint un stade de civilisation mécanique.

— C'est impossible, rétorquèrent nettement trois des Parois, et la plupart des membres de l'Équipage se rangèrent à cet avis. Tout le métal qu'ils eussent jamais vu était enfoui dans le sol, où gisait, inutilisable, en morceaux oxydés répandus un peu partout.

— Voulez-vous dire qu'ils fabriquent des objets en métal ? demanda la Voix. Avec du métal complètement mort ? Que pourraient-ils bien en faire ?

— Ils ne pourraient rien en faire du tout, déclara la Nourrice d'un ton catégorique. Il se romprait sans cesse. Je veux dire que le métal *ne sait pas* à quel moment il faiblit.

Cela semblait pourtant vrai. L'Œil agrandit les images, et chacun put constater que les Poussoirs avaient construit, à l'aide de matériaux inanimés, de vastes abris, des véhicules et des tas d'autres objets.

La raison n'en était pas évidente, mais ce n'était pas bon signe. Toutefois, le plus dur était fait. Une planète de Poussoirs avait été découverte. Il ne restait plus que la tâche relativement aisée de convaincre un des Poussoirs indigènes.

Ce serait facile car la Voix savait que la Coopération était la pierre angulaire de la Galaxie, même parmi les peuples les plus primitifs.

L'Équipage décida de ne pas se poser dans une région habitée. Bien entendu, il n'y avait pas de raison de s'attendre à autre chose qu'à un accueil amical, mais c'était le rôle d'un Groupe de Contact d'entrer en relation avec les Poussoirs sur le plan racial. Tout ce qu'eux-mêmes désiraient, c'était un unique individu.

En conséquence, ils choisirent une étendue de territoire peu peuplée et s'y posèrent alors que ce côté de la planète était encore dans l'ombre.

Ils eurent la chance de pouvoir localiser presque aussitôt un Poussoir solitaire.

L'Œil adapta sa vision de manière à pouvoir percer l'obscurité, et ils suivirent les mouvements du Poussoir. Après un moment, il s'allongea sur le sol auprès d'un petit feu. Le Cerveau leur expliqua que c'était une habitude bien connue chez les Poussoirs qui voulaient se reposer.

Juste avant l'aube, les Parois s'écartèrent afin de livrer passage à la Nourrice, à la Voix et au Docteur.

La Nourrice bondit en avant et frappa la créature sur l'épaule. La Voix fit de même avec un de ses filaments de communication.

Le Poussoir ouvrit ses organes de vision, les cligna et fit un mouvement avec son organe nourrisseur. Puis il sauta sur ses pieds et se mit à courir.

Les trois membres de l'Équipage en demeurèrent stupéfaits. Le Poussoir n'avait même pas attendu qu'ils lui expliquent ce qu'ils voulaient !

La Voix étendit vivement un filament et attrapa le Poussoir par un de ses membres, à quinze mètres de distance. Le Poussoir tomba.

— Traitez-le gentiment, dit la Nourrice. Il est possible que notre apparence l'ait surpris.

Elle agita ses tentacules à l'idée qu'un Poussoir – une des formes les plus étranges de la Galaxie, avec ses multiples organes – ait pu être étonné par l'aspect de quelqu'un d'autre.

La Nourrice et le Docteur coururent vers le Poussoir tombé, le relevèrent et l'emmenèrent jusqu'au Vaisseau.

Les Parois se refermèrent. Ils relâchèrent le Poussoir et se préparèrent à lui parler.

Dès qu'il se sentit libre, le Poussoir bondit vers l'endroit où les Parois s'étaient refermées. Il les frappa frénétiquement tandis que son organe nourrisseur s'ouvrait et se mettait à vibrer.

— Assez, dit la Paroi qui se bomba, faisant tomber le Poussoir sur le sol. Il se releva immédiatement et bondit de nouveau en avant.

— Arrêtez-le, dit la Voix. Il pourrait se blesser.

Un des Accumulateurs s'éveilla suffisamment pour rouler et se placer sur le chemin du Poussoir. Ce dernier tomba, se releva une nouvelle fois et se mit à courir.

La Voix avait également des filaments reliés à l'avant du Vaisseau, et elle captura le Poussoir à proximité de l'étrave. Le Poussoir s'efforça d'arracher ses filaments, et la Voix lâcha prise vivement.

— Branchez-le sur le réseau de communication ! cria la Nourrice. Peut-être pourrons-nous le raisonner ?

La Voix allongea un filament vers la tête du Poussoir, l'agitant selon le code universel de communication. Mais le Poussoir ne modifia pas son étrange comportement, et fit un brusque écart. Il tenait un morceau de métal à la main et l'agitait frénétiquement.

— Que croyez-vous qu'il veuille faire de ça ? demanda la Nourrice. Le Poussoir s'attaqua au flanc du Vaisseau, cognant sur une des Parois. La Paroi se raidit instinctivement et le morceau de métal se rompit avec un bruit sec.

— Laissons-le seul, dit la Voix. Il faut qu'il ait le temps de se calmer.

La Voix consulta le Cerveau, mais ils ne parvinrent pas à prendre une décision à l'égard du Poussoir. Celui-ci se refusait à toute communication. Chaque fois que la Voix étendait un filament, le Poussoir montrait tous les signes d'une violente panique. Pour l'instant, ils se trouvaient dans une impasse.

Le Cerveau s'opposa à l'idée de chercher un autre Poussoir sur la planète. Il jugeait le comportement de celui-ci parfaitement typique ; il n'y avait rien à gagner à essayer

avec un autre. En outre, seul un Groupe de Contact était supposé établir des rapports avec une planète.

S'ils n'arrivaient pas à entrer en communication avec le Poussoir qu'ils avaient capturé, ils n'auraient pas plus de succès avec un autre.

— Je crois savoir d'où vient la difficulté, dit l'Œil, en se hissant sur un Accumulateur. Ces Poussoirs ont développé une civilisation mécanique. Réfléchissez un instant aux moyens qu'ils ont dû employer. Ils ont habitué leurs doigts, comme le Docteur dans un autre domaine, à façonner le métal. Ils ont utilisé, comme moi-même, leurs organes de vision. Et sans doute aussi une grande quantité d'autres organes. – Il marqua une pause, afin que ses paroles produisent l'effet maximum. – Ces Poussoirs sont devenus non spécialisés !

Ils discutèrent de cela durant des heures.

Les Parois soutenaient qu'aucune créature intelligente ne pouvait être non spécialisée. C'était inconnu dans la Galaxie. Pourtant, la preuve se trouvait là, devant eux – les villes des Poussoirs, leurs véhicules… Ce Poussoir, comme sans doute tous ses congénères, semblait capable de faire une multitude de choses.

Il était capable de faire n'importe quoi sauf Pousser !

Le Cerveau fournit une explication partielle.

— Ceci n'est pas une planète primitive. Elle est relativement vieille et aurait dû s'intégrer à la Coopération il y a des milliers d'années. Puisque ce n'est pas le cas, ces Poussoirs ont donc été dépouillés de leur héritage. Leur Spécialité, leur capacité, c'est de Pousser, mais il n'y a rien à Pousser. Et en conséquence, il en est résulté une déviation de la culture.

« Nous ne pouvons qu'imaginer ce que peut être cette culture. Mais si l'on se base sur l'évidence, il y a de bonnes raisons de penser que ces Poussoirs sont non-coopératifs.

Le Cerveau avait l'habitude de proférer sur le ton le plus calme les déclarations les plus démoralisantes.

— Il est tout à fait possible, poursuivit-il inexorablement, que nous ne puissions absolument rien tirer de ces Poussoirs. En ce cas, nos chances de découvrir une autre planète à Poussoirs seraient approximativement d'une sur 280.

— Nous ne pourrons vraiment nous assurer qu'ils refusent de coopérer que lorsque nous aurons pu entrer en communication, dit la Voix. Elle n'arrivait pas à admettre qu'une créature intelligente pût de son plein gré se refuser à coopérer.

— Mais comment faire ? demanda la Nourrice. Ils établirent un plan d'action. Le Docteur s'approcha lentement du Poussoir, qui se mit à reculer. En même temps, la Voix fit sortir un de ses filaments du Vaisseau et l'y fit rentrer à un autre endroit, derrière le Poussoir.

Le Poussoir s'adossa à une Paroi, et la Voix lui enfonça l'extrémité de son filament dans la tête, à l'intérieur de la prise de communication située au centre de son cerveau.

Le Poussoir s'évanouit.

Quand il revint à lui, la Nourrice et le Docteur durent lui maintenir les membres pour l'empêcher d'arracher la ligne de communication. La Voix mit en œuvre toute son habileté afin d'apprendre le langage du Poussoir.

Cela n'offrit pas de grandes difficultés. Tous les langages des Poussoirs appartenaient à la même famille, et celui-ci ne constituait pas une exception. La Voix saisit suffisamment de pensées superficielles pour pouvoir former une trame.

Elle essaya de communiquer avec le Poussoir.

Le Poussoir demeura silencieux.

— Je pense qu'il a besoin de nourriture, dit la Nourrice. Ils se rappelèrent qu'il y avait près de deux jours qu'ils retenaient le Poussoir à bord. La Nourrice créa un aliment standard de Poussoir et le lui offrit.

— Mon dieu ! Un steak ! dit le Poussoir.

L’Équipage applaudit par le truchement des circuits de communication de la Voix. Le Poussoir avait prononcé ses premières paroles !

La Voix étudia les mots et fouilla dans sa mémoire. Elle connaissait environ deux cents langues de Poussoirs et de nombreuses variations plus simples. Elle découvrit que ce Poussoir parlait un mélange de deux dialectes.

Quand le Poussoir eut mangé, il regarda autour de lui. La Voix saisit ses pensées et les retransmit à l’Équipage.

Le Poussoir étudiait l’intérieur du Vaisseau qui, à ses yeux, était quelque chose d’étrange. Il le voyait comme une débauche de couleurs. Les parois ondulaient. En face de lui, il y avait quelque chose qui ressemblait à une gigantesque araignée noire et verte, dont la toile se développait d’un bout à l’autre du Vaisseau et qui était reliée aux têtes de toutes les créatures : Il voyait l’Œil sous la forme d’un petit animal, étrange et nu, à mi-chemin entre un lapin écorché et un jaune d’œuf.

La Voix fut fascinée par cette nouvelle perspective que lui découvrait l’esprit du Poussoir. Jamais encore elle n’avait vu les choses sous cet angle. Mais maintenant que le Poussoir le remarquait ainsi, il lui fallait bien constater que l’Œil était une créature à l’aspect vraiment comique.

Ils se mirent en communication.

— Quelle sorte de choses pouvez-vous bien être ? demanda le Poussoir, beaucoup plus calme qu’au cours des deux journées écoulées. Pourquoi vous êtes-vous emparés de moi ? Est-ce que je suis devenu dingue ?

— Non, vous n’êtes pas fou, dit la Voix. Nous sommes un vaisseau commercial galactique. Nous avons été déroutés par une tempête et notre Poussoir a été tué.

— Et alors ? Qu’est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Nous aimerions que vous vous engagiez dans notre Équipage, dit la Voix. Vous seriez notre nouveau Poussoir.

Lorsqu’il fut au courant de la situation, le Poussoir se mit à réfléchir. La Voix avait conscience du conflit qui se livrait

dans ses pensées. Le Poussoir n’avait pas encore décidé s’il acceptait cette situation comme réelle ou imaginaire. Finalement, il décida qu’il n’était pas fou.

— Écoutez, les gars, dit-il. Je ne sais pas ce que vous êtes ni ce que tout ceci signifie. Il faut que je sorte d’ici. Je suis en permission, et si je ne rentre pas en vitesse, l’Armée Américaine va drôlement s’intéresser à mon cas.

La Voix demanda au Poussoir quelques informations sur le mot « Armée » et les transmit au Cerveau.

— Ces Poussoirs s’engagent dans des combats personnels, fut la conclusion du Cerveau.

— Mais *pourquoi ?* demanda la Voix. Elle reconnut avec tristesse que le Cerveau pouvait avoir raison : le Poussoir ne manifestait aucun signe montrant son désir de coopérer.

— Je voudrais bien vous aider, les gars, dit le Poussoir, mais je fais la guerre. En outre, je ne sais pas où vous êtes allés chercher l’idée que je pourrais pousser un truc de cette taille. Il faudrait une division blindée rien que pour le faire bouger.

— Approuvez-vous la guerre que vous faites ? demanda la Voix sur la suggestion du Cerveau.

— Personne n’aime la guerre – en tout cas pas ceux qui sont appelés à y mourir.

— Alors, pourquoi la faites-vous ?

Le Poussoir fit un geste avec son organe nourrisseur, que l’Œil enregistra et transmit au Cerveau.

— Il s’agit de tuer ou de se faire tuer. Vous savez ce qu’est la guerre, non ?

— Nous n’avons jamais de guerres, dit la Voix.

— Vous avez de la chance, dit amèrement le Poussoir. Nous, nous en avons. Beaucoup.

— Naturellement, dit la Voix. Le Cerveau lui avait maintenant fourni une explication complète. – Aimeriez-vous y mettre fin ?

— Bien sûr.

— Alors, venez avec nous. Soyez notre Poussoir.

Le Poussoir se leva et marcha jusqu'à l'un des Accumulateurs, sur lequel il s'assit. Il croisa les extrémités de ses membres supérieurs.

— Comment diable pourrais-je arrêter toutes les guerres ? demanda-t-il. Je ne suis que le deuxième classe Dave Martinson. Même si j'allais voir les gros pontes pour leur dire…

— Vous n'auriez pas à le faire, dit la Voix. Tout ce que vous avez à faire, c'est venir avec nous, et nous Pousser jusqu'à notre base. La Coopération Galactique enverra un Groupe de Contact sur votre planète, et toutes vos guerres cesseront.

— Ah oui ? répliqua le Poussoir. Vous êtes coincés ici, pas vrai ? Au poil. Nous ne laisserons pas des monstres envahir la Terre.

Profondément étonnée, la Voix s'efforça de comprendre le raisonnement. S'était-elle mal exprimée ? Se pouvait-il que le Poussoir ne l'eût pas comprise ?

— Je pensais que vous désiriez en finir avec les guerres, dit la Voix.

— Naturellement, je le veux. Mais je ne veux pas que quelqu'un nous *oblige* à le faire. Je ne suis pas un traître. Je préfère me battre.

— Personne ne vous obligera à quoi que ce soit. Vous cesserez de vous combattre tout simplement parce que vous n'aurez plus besoin de le faire.

— Savez-vous pourquoi nous nous battons ?

— C'est évident.

— Ah oui ? Quelle est votre explication ?

— Vous, les Poussoirs, êtes demeurés séparés du courant principal de la Galaxie, expliqua la Voix. Vous avez une spécialité – Pousser – mais vous n'avez rien à Pousser. En conséquence, vous n'avez pas d'emploi réel. Vous vous amusez avec les choses – le métal, les objets inanimés – mais vous ne trouvez pas dans ces occupations de

satisfaction réelle. Vous êtes frustrés de votre véritable vocation, et c'est ce sentiment de frustration qui vous pousse à vous battre.

« Lorsque vous aurez trouvé votre place dans la Coopération Galactique – et je vous assure que cette place est importante – vos combats cesseront. Pourquoi vous battriez-vous – ce qui est une occupation antinaturelle – alors que vous pouvez Pousser ? De plus, votre civilisation mécanique prendra fin, étant donné qu'elle sera devenue inutile.

Le Poussoir secoua la tête, et la Voix interpréta cette réaction comme la manifestation d'une certaine confusion.

— En quoi consiste cette poussée ?

La Voix le lui expliqua du mieux qu'elle put. Ce travail étant hors de son propre domaine de compétence, elle ne pouvait avoir qu'une idée générale du rôle d'un Poussoir.

— Vous voulez dire que c'est *cela* que chaque homme de la Terre devrait faire ?

— Naturellement, dit la Voix. C'est votre grande spécialité.

Le Poussoir réfléchit pendant plusieurs minutes.

— Je crois que ce que vous voulez, c'est un physicien, ou un psychologue, ou quelque chose de ce genre. Je ne serais jamais capable de faire ça. Je suis élève architecte. Et de plus… eh bien, c'est difficile à expliquer.

Mais la Voix avait déjà saisi l'objection du Poussoir. Elle avait vu dans ses pensées un Poussoir femelle. Non, pas un… deux, trois. Et elle saisit également un sentiment de solitude, d'étrangeté. Le Poussoir était rempli de doutes. Il avait peur.

— Quand nous atteindrons notre zone galactique, dit la Voix, en espérant qu'elle exprimait bien l'idée voulue, vous rencontrerez d'autres Poussoirs. Des mâles, et aussi des femelles. Vous autres Poussoirs, vous vous ressemblez tous, et vous deviendrez vite des amis. Quant à la solitude à bord du Vaisseau – elle n'existe pas. Vous ne pouvez pas encore

comprendre la Coopération, mais je vous assure que personne ne se sent seul en son sein.

Le Poussoir continuait à réfléchir sur le fait qu'il existait d'autres Poussoirs. La Voix ne réussissait pas à comprendre pourquoi cela le surprenait à ce point. La Galaxie était remplie de Poussoirs, de Nourrices, de Voix et de nombreuses autres espèces, qui se multipliaient à l'infini.

— Je n'arrive pas à croire que quelqu'un puisse arriver à faire cesser toutes les guerres, dit le Poussoir. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne mentez pas ? Je ne partirai pas.

Cela fit à la Voix la même impression qu'un coup en plein visage. Le Cerveau avait eu raison d'affirmer que ces Poussoirs refuseraient de coopérer. Était-ce la fin de sa carrière ? Elle et le reste de l'Équipage allaient-ils être condamnés à passer le reste de leur vie dans l'espace à cause de la stupidité d'un groupe de Poussoirs ?

Ces pensées n'empêchaient pas la Voix d'éprouver un sentiment de compassion à l'égard du Poussoir. Ce doit être atroce, pensa-t-elle. Le doute, l'incertitude, le manque de confiance à l'égard de tous. Si ces Poussoirs ne réussissaient pas à trouver leur place au sein de la Galaxie, ils s'extermineraient eux-mêmes. Il y avait trop longtemps que leur place dans la Coopération était vacante.

— Que pourrais-je faire pour vous convaincre ? demanda la Voix.

En désespoir de cause, elle ouvrit tous ses circuits à l'intention du Poussoir. Elle lui laissa voir la bonhomie bourrue de la Machine, l'humeur insouciante des Parois ; elle lui montra les essais poétiques de l'Œil et le bon naturel effronté de la Nourrice. Elle entrouvrit son propre esprit et montra au Poussoir l'image de sa planète natale, de sa famille, de l'arbre qu'elle avait l'intention d'acheter lorsqu'elle serait de retour chez elle.

D'autres images lui apprirent l'histoire de chacun des membres de l'Équipage, provenant de planètes différentes,

représentants des éthiques différentes, mais unis par un lien commun – la Coopération Galactique.

Le Poussoir observa tout cela en silence.

Au bout d'un moment, il secoua la tête. La pensée qui accompagnait le geste était incertaine, floue – mais négative.

La Voix demanda aux Parois de s'ouvrir. Elles obéirent, et le Poussoir regarda sa propre planète avec stupéfaction.

— Vous pouvez vous en aller, dit la Voix. Laissez-moi débrancher la ligne de communication. Vous êtes libre.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous allons nous mettre à la recherche d'une autre planète à Poussoirs.

— Laquelle ? Mars ? Vénus ?

— Nous ne savons pas. Tout ce que nous pouvons faire, c'est espérer qu'il y en ait une autre dans cette région.

Le Poussoir regarda l'ouverture créée par les Parois, puis ramena son regard sur l'Équipage. Il hésita et son visage eut une grimace d'indécision.

— Tout ce que vous m'avez montré est vrai ?

Il n'était pas nécessaire de lui répondre.

— D'accord, dit soudain le Poussoir. Je pars avec vous. Je sais que je suis un fichu imbécile, mais je pars. Si ce que vous m'avez dit est vrai… il *faut* que ça soit vrai !

La Voix comprit que le déchirement que lui avait causé sa décision avait fait perdre au Poussoir tout contact avec la réalité. Il croyait être de nouveau en train de rêver, et dans un rêve les décisions sont faciles à prendre et sans importance.

— Il y a quand même une petite difficulté, reprit le Poussoir avec de la nervosité dans la voix. Les gars, que je sois pendu si je sais comment Pousser ! Je crois que vous avez dit quelque chose sur les vitesses supérieures à celle de la lumière. Je ne suis même pas capable de couvrir un mille dans l'heure.

— Naturellement, vous pouvez Pousser ! affirma la Voix, en espérant que c'était vrai. Elle connaissait les capacités d'un Poussoir, mais celui-ci… – Essayez toujours.

— D'accord, dit le Poussoir. Je vais sortir bientôt de ce mauvais rêve, de toute façon.

Ils refermèrent hermétiquement le Vaisseau pour le décollage, tandis que le Poussoir se parlait à lui-même.

— C'est quand même marrant, dit-il. Je croyais que camper serait une excellente façon de passer ma permission, et tout ce que j'y ai gagné, ce sont des cauchemars.

La Machine propulsa le Vaisseau à la verticale. Les Parois s'adaptèrent et l'Œil guida l'ensemble vers les espaces interstellaires.

— Nous avons atteint le vide de l'espace, dit la Voix.

Elle sonda le cerveau du Poussoir avec l'espoir que son esprit n'avait pas craqué. – L'Œil et le Cerveau vont donner un cap. Je vous transmettrai tous les éléments et vous Pousserez dans cette direction.

— Vous êtes cinglés, murmura le Poussoir. Vous vous êtes trompés de planète en venant sur la Terre. Allez-vous-en, êtres de cauchemar !

— Vous appartenez maintenant à la Coopération, dit désespérément la Voix. Voici les coordonnées. Poussez !

Le Poussoir ne fit rien durant un moment. Il émergeait lentement de ses fantasmes, réalisant qu'après tout, il n'était pas plongé dans un rêve. Il éprouvait le sens de la Coopération. L'Œil au Cerveau, le Cerveau à la Voix, la Voix au Poussoir, tous intercoordonnés aux Parois et reliés entre eux.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda le Poussoir. Il ressentait l'unité du Vaisseau, la grande chaleur amicale, la plénitude qui n'existaient nulle part ailleurs que dans la Coopération.

Il Poussa.

Rien ne se passa.

— Essayez encore, supplia la Voix.

Le Poussoir fouilla dans son esprit. Il découvrit un puits profond de doute et de peur. En s’y penchant, il vit son propre visage torturé.

Le Cerveau traduisait l’image pour lui.

Pendant des siècles, les Poussoirs avaient vécu avec leurs doutes et leurs craintes. Ils s’étaient battus sous l’emprise de la peur, le doute les avait fait s’entretuer.

C’était là que se trouvait l’Organe Pousseur !

Martinson – un spécialiste, un Poussoir – s’intégra totalement à l’Équipage, se fondit en lui, jeta des bras mentaux autour des épaules du Cerveau et de la Voix.

Soudain, le Vaisseau bondit en avant à huit fois la vitesse de la lumière. Puis il continua d’accélérer.

Traduit par Marcel Battin.

Specialist

TU BRULES !

(1953)

Plus de communion, plus de transcendance. On plonge. C'est l'*heure du voyage vers cet « espace intérieur » revendiqué par J.G. Ballard. Le « voyage » sans carburant chimique, jusqu'au terme :* l'*ultime folie. Une authentique nouvelle de terreur, un cauchemar sur un lit, avec chaussures et cravate. Noire.*

Anders était couché sur son lit, tout habillé à l'exception de ses chaussures et de sa cravate noire. Il pensait avec une certaine gêne à la soirée qui l'attendait. Dans vingt minutes il irait chercher Judy, chez elle, et c'était ce qu'il appréhendait le plus.

Car il avait compris, seulement quelques secondes plus tôt, qu'il en était amoureux.

Eh bien, il le lui dirait. Cette soirée serait inoubliable. Il lui ferait sa déclaration, ils s'embrasseraient, et le sceau du consentement serait alors, symboliquement parlant, apposé sur son front.

Il estima que ce n'était pas une perspective tellement agréable, après tout. Tout aurait été bien plus simple s'il

n’était pas tombé amoureux d’elle. Qu’est-ce qui avait pu faire naître ce sentiment ? Un regard, un effleurement, une pensée ? Peu de choses suffisaient, il le savait, et il étira ses bras pour bâiller.

— Au secours ! cria une voix.

Ses muscles se contractèrent, interrompant son bâillement. Il s’assit sur son lit, puis sourit et s’allongea de nouveau.

— Vous devez m’aider ! insista la voix.

Anders se redressa, s’étira pour prendre une chaussure qu’il mit à son pied, reportant toute son attention sur l’ordre dans lequel il devait passer le lacet dans les œillets.

— Pouvez-vous m’entendre ? demandait la voix. Le pouvez-vous ? Répondez-moi !

C’était le cas.

— Oui, je peux vous entendre ! répondit Anders, toujours de très bonne humeur. Ne me dites pas que vous êtes la voix de mon subconscient culpabilisé par un traumatisme d’enfance dont je n’ai jamais pris la peine de me libérer. Je suppose que vous voulez que je rentre dans un monastère.

— Je ne comprends pas ce que vous dites. Je ne suis le subconscient de personne. Je suis moi. Acceptez-vous de venir à mon aide ?

Anders croyait aux voix autant que tout un chacun : c’est-à-dire qu’il n’y croyait pas du tout. Les choses changèrent lorsqu’il entendit celle-ci. Rapidement, il passa en revue toutes les explications possibles. La schizophrénie était la meilleure réponse, naturellement, et ses collègues seraient sans aucun doute d’accord quant à son diagnostic. Mais Anders avait une déplorable confiance en sa propre santé mentale…

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit franchement la voix.

Anders prit conscience que la voix parlait dans son propre esprit. C’était très suspect.

— Bon, vous ignorez qui vous êtes, déclara Anders. Alors, où vous trouvez-vous ?

— Je ne le sais pas non plus. La voix se tut un instant, puis ajouta : Écoutez, je sais que cela doit vous paraître ridicule. Croyez-moi, je suis dans un lieu comparable aux limbes. J'ignore comment je suis arrivé là, ou qui je suis, mais je veux sortir d'ici. Voulez-vous m'aider ?

*

* *

Refusant toujours d'admettre qu'une voix pouvait lui parler dans son esprit, Anders savait que la décision qu'il prendrait serait de la plus haute importance. Il devait confirmer – ou refuser – le fait qu'il était sain d'esprit.

Il le confirma.

— D'accord, dit Anders, tout en laçant son autre chaussure. Je crois que vous êtes une personne qui a des ennuis, et que vous êtes entrée en contact avec moi grâce à une espèce de phénomène télépathique. Y a-t-il autre chose que vous puissiez me dire ?

— Je crains bien que non, répondit la voix avec une infinie tristesse. Vous devrez tout découvrir par vous-même.

— Pouvez-vous entrer en contact avec quelqu'un d'autre que moi ?

— Non.

— Alors, comment parvenez-vous à me parler ?

— Je l'ignore.

Anders alla jusqu'au miroir posé sur son bureau, et ajusta sa cravate noire en sifflotant doucement. Il venait juste de découvrir qu'il était amoureux, et il n'allait pas laisser une chose aussi insignifiante qu'une voix parlant dans son esprit l'inquiéter outre mesure.

— Franchement, je ne vois pas comment je pourrais vous aider, fit remarquer Anders tout en brossant un fil de coton qui s'était déposé sur sa veste. – Vous ignorez où vous vous

trouvez, et il ne semble pas qu'il y ait le moindre indice permettant d'identifier cet endroit. Comment pourrais-je vous localiser ?

Il se tourna et parcourut la pièce du regard afin de voir s'il n'avait rien oublié.

— Je le saurai lorsque vous serez près de moi, dit la voix. D'ailleurs, vous venez de passer très près.

— Je viens de ?…

Il n'avait rien fait d'autre que de regarder autour de la pièce.

Il recommença, faisant lentement courir son regard sur la chambre à partir d'un angle. Puis cela se produisit. Tout semblait différent. Il y avait brusquement un mélange de couleurs confuses remplaçant l'harmonie des tonalités pastel qu'il avait choisie avec soin. Les lignes formées par les murs, le plancher et le plafond étaient étrangement disproportionnées, zigzagantes, sans rapport entre elles.

Puis tout redevint de nouveau normal.

— Tu brûlais vraiment, dit la voix, se mettant à le tutoyer. Le tout est de voir la véritable nature des choses.

Anders résista à l'envie de se gratter la tête, de crainte d'ébouriffer ses cheveux qu'il avait peignés avec soin. Ce qu'il avait vu n'était pas tellement étrange, après tout. Il arrive à chacun de nous de voir, durant notre vie, une ou deux choses qui nous font douter de notre normalité, de notre santé mentale, et de notre existence. Durant un instant l'univers ordonné est démantelé et le tissu de notre confiance en nous-mêmes est déchiré.

Mais ces moments ne durent pas.

Anders se souvint que, longtemps auparavant, alors qu'il n'était qu'un enfant, il s'était éveillé dans sa chambre au milieu de la nuit. Tout lui avait alors semblé très étrange. Les chaises, la table, tout était disproportionné, enflé par l'obscurité. Le plafond descendait, comme en un rêve.

Mais cela aussi n'avait duré qu'un instant.

— Très bien, mon vieux, dit-il. Si je brûle de nouveau, fais-le moi-savoir.

— Je n’y manquerai pas, murmura la voix. Je suis certain que tu me trouveras.

— Je suis content de constater que tu gardes le moral, dit gaiement Anders. Il éteignit les lumières et sortit.

*

* *

Charmante et souriante, Judy vint lui ouvrir la porte. En la regardant, Anders sentit qu’elle percevait le changement qui s’était opéré en lui, ou qu’elle l’avait prédit. À moins que ce fût l’amour qui le faisait sourire comme un imbécile ?

— Voulez-vous boire quelque chose avant que nous nous rendions à cette soirée ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête affirmativement et elle le précéda jusqu’à un divan vert et jaune. Tout en s’asseyant, il prit la décision de lui déclarer sa flamme dès qu’elle reviendrait avec les boissons. Il était inutile de repousser l’instant crucial.

— Tu chauffes de nouveau, lui dit la voix.

Il avait presque oublié son ami – ou ennemi – invisible. Que dirait Judy si elle apprenait qu’il entendait des voix ? De petites choses semblables, se rappela-t-il, brisaient souvent les plus belles histoires d’amour.

— Et voilà ! dit-elle, lui tendant un verre.

Il remarqua qu’elle souriait toujours. Elle arborait le sourire numéro deux, provocant et compréhensif, pour prétendant en puissance. Il avait été précédé, dans l’histoire de leurs relations, par le sourire numéro un du type jeune fille sage, et dont la signification était : ne-vous-méprenez-pas-sur-mon-compte, destiné à être arboré en toutes occasions jusqu’à ce que les mots corrects fussent susurrés.

— C’est bien, dit la voix. Tout vient de la façon dont tu regardes les choses.

Regarder quoi ? Anders jeta un regard à Judy, troublé par ses pensées. S'il devait jouer à l'amoureux, il valait mieux qu'il commençât de suite. Malgré sa vision déformée par l'amour, il était à même d'apprécier ses yeux bleu-gris, sa peau douce (si l'on faisait abstraction d'une petite imperfection sur la tempe gauche), sa bouche légèrement remodelée d'une touche de rouge à lèvres.

— Comment se sont passés vos cours, aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Eh bien, il était naturel qu'elle posât cette question, pensa Anders. L'amour devrait attendre.

— Très bien, répondit-il. Apprendre la psychologie à ces jeunes singes…

— Oh, voyons !

— Tu brûles, dit la voix.

Que se passe-t-il ? se demanda Anders. *Judy est vraiment une fille magnifique. Le gestalt*[4] *qui est Judy, un ensemble de pensées, d'expressions, de mouvements, en fait la fille que je…*

Que je quoi ?

Que j'aime ?

Anders déplaça maladroitement son corps dégingandé sur le divan. Il ne comprenait pas ce qui avait pu donner naissance à cette suite de pensées. Cela l'ennuyait. Le jeune professeur de philosophie analytique était mieux placé dans sa salle de cours. La science ne pouvait-elle pas attendre jusqu'à neuf heures dix, le lendemain matin ?

— J'ai pensé à vous, aujourd'hui, dit Judy, et Anders sut qu'elle avait senti le changement qui s'était opéré en lui.

— Tu vois ? demanda la voix. Tu y arrives bien mieux, à présent.

— Je ne vois rien du tout, répondit Anders, mais la voix avait raison. C'était comme s'il disposait d'un circuit reliant son esprit à celui de Judy. Ses sentiments lui apparaissaient sans fard, sans plus de signification que ne l'avait été sa chambre lors de cet éclair de vision sans distorsion.

— J’ai vraiment pensé à vous, répéta-t-elle.

— Regarde, dit la voix.

*

* *

Anders, observant l’expression du visage de Judy, sentit quelque chose d’étrange l’envahir. Il avait de nouveau cette perception de cauchemar qu’il avait déjà connue dans sa chambre. Cette fois, c’était comme s’il observait une machine dans un laboratoire. Elle œuvrait à la préservation d’un certain état d’esprit. La machine poursuivait un ensemble de recherches, désirant trouver des suites d’idées pour parvenir à ses fins.

— Oh, vraiment ? demanda-t-il, stupéfait par cette nouvelle vision.

— Oui, je me suis demandé ce que vous faisiez à midi, dit la machine assise en face de lui sur le divan en gonflant légèrement sa belle poitrine.

— Très bien, déclara la voix, le félicitant pour sa nouvelle perception.

— Je songeais à vous, naturellement, dit-il au squelette revêtu de chair qui se cachait derrière le *gestalt* de Judy. La machine de chair modifia la position de ses membres, et entrouvrit la bouche pour exprimer le plaisir. Le mécanisme cherchait dans un ensemble de peurs, d’espoirs, d’ennuis, dans des demi-souvenirs de situations analogues, des solutions analogues.

Dire que c’était cela qu’il aimait. La vision d’Anders était trop perçante, et il se haïssait pour cette raison. À travers sa nouvelle perception cauchemardesque, l’incohérence de toute la pièce le frappa.

— Vraiment ? lui demanda le squelette articulé.

— Tu t’approches encore, murmura la voix.

De quoi ? De sa personnalité ? Une chose pareille n’existait pas. Il n’y avait aucune cohésion véritable, aucune

profondeur. Rien à l'exception d'un réseau de réactions superficielles tendu sur des mouvements viscéraux automatiques.

Il approchait de la vérité.

— Bien sûr, dit-il amèrement.

La machine s'agita, en quête d'une réponse.

Anders trembla de peur face à l'étrange extension de sa vision. Il avait été dépouillé de son sens du formalisme et avait laissé derrière lui tout ce qu'il avait précédemment accepté. Que lui serait-il révélé ensuite ?

Il prit conscience qu'il voyait les choses comme peut-être aucun homme ne l'avait jamais fait avant lui. C'était une pensée bizarrement émoustillante.

Mais pourrait-il retrouver le monde normal ?

— Puis-je vous servir quelque chose ? demanda la machine.

Ce fut à cet instant qu'Anders perdit tout son amour pour Judy. De voir l'objet de ses pensées sous la forme d'une machine dépersonnalisée, asexuée, n'est pas particulièrement favorable aux grands sentiments. Mais c'est une chose assez stimulante sur un plan purement intellectuel.

Anders ne voulait pas retrouver le monde normal. Un rideau avait été levé et il voulait voir tout ce qui se trouvait derrière. Il essaya de se rappeler une phrase d'un savant russe qui devait s'appeler… Ouspensky, non ?

Pense dans d'autres catégories.

C'était ce qu'il faisait et continuerait de faire.

— Adieu ! dit-il brusquement.

La machine l'observa, bouche ouverte, comme il sortait de la pièce. Des circuits temporisés l'obligèrent à garder le silence jusqu'au moment où elle entendit la porte de l'ascenseur se fermer.

*

* *

— Tu brûlais vraiment, cette fois, murmura la voix, une fois qu'il fut dans la rue. Mais tu ne comprends encore pas tout.

— Alors, explique-moi, répondit Anders, s'étonnant un peu de sa sérénité. En une heure il avait franchi l'abîme qui l'avait jusqu'alors séparé d'une vision complètement différente, et cependant cela lui semblait parfaitement naturel.

— Je ne peux pas, répondit la voix. Tu dois le découvrir par toi-même.

— Bon, voyons voir, commença Anders. Il regarda autour de lui les masses de béton, les rues conventionnelles coupant à travers les blocs architecturaux.

— La vie humaine est composée de suites de conventions. Lorsque l'on regarde une fille, l'on est censé voir un être concret, par l'absence de forme sous-jacente.

— C'est vrai, reconnut la voix, avec cependant une trace de doute.

— À la base, il n'existe aucune forme. L'homme produit des *gestalts,* et se crée des images à partir du néant. C'est comme lorsqu'on regarde un ensemble de lignes et que l'on dit qu'elles représentent quelque chose. Nous voyons une masse de matériaux tirés de l'arrière-plan et nous disons que c'est un humain. Mais en vérité une telle chose n'existe pas. Elle n'a d'humain que les caractéristiques que nous y attachons, aveuglément. La matière est due à l'ensemble des relations entre tous les éléments. C'est une question de point de vue.

— Ce n'est pas ainsi que tu vois les choses, à présent.

— Bon sang, s'écria Anders. Il était certain d'être sur le point de découvrir quelque chose d'important, peut-être la connaissance suprême. Nous faisons tous cette expérience. À un moment de notre vie, chacun de nous a regardé un objet familier sans pouvoir y trouver une unité. Momentanément le *gestalt* échoue, mais cet instant de

vision véritable est fugitif. L’esprit surimpressionne des formes conventionnelles, et tout redevient normal.

La voix s’était tue, et Anders poursuivit sa marche, à travers le *gestalt* de la ville.

— Il doit y avoir autre chose, que l’on ne peut trouver ici.

— Oui, répondit la voix.

Il se demanda ce que cela pouvait bien être. À travers ses yeux finalement ouverts, Anders regardait les conventions qu’il avait appelées son monde.

Il se demanda un court instant s’il serait parvenu à ce résultat si la voix ne l’avait pas guidé. Sa réponse fut positive, c’était inévitable.

Mais de qui était cette voix ? Et qu’avait-elle oublié ?

— Allons voir à quoi ressemble une soirée mondaine, dit-il à la voix.

*

* *

C’était un bal masqué, et tous les invités étaient affublés de leur visage. Pour Anders, leurs motivations, individuelles et collectives, étaient douloureusement apparentes. Puis sa vision devint encore plus claire.

Il vit que les gens n’étaient pas vraiment des entités individuelles. Ils étaient des monceaux de chair discontinus partageant un vocabulaire commun, et encore : ils n’étaient pas vraiment discontinus.

Les masses de chair faisaient partie du décor de la pièce duquel elles ne pouvaient presque pas se distinguer. Elles ne formaient qu’une entité avec les lumières qui leur accordaient une vision restreinte. Elles étaient unies par les quelques sons qu’elles pouvaient émettre, alors que l’étendue des fréquences était si vaste. Elles se fondaient dans les murs.

La vision kaléidoscopique vint si rapidement qu’Anders eut des difficultés à faire un tri dans ses nouvelles

impressions. Il savait à présent que ces gens n’existaient qu’en tant que formes, sur les mêmes bases que les sons qu’ils émettaient et les choses qu’ils pensaient voir.

Gestalts, sortis du monde réel, immense, insupportable.

— Où se trouve Judy ? lui demanda un amas de chair. Cet amas particulier possédait suffisamment d’affectation nerveuse pour convaincre les autres masses de sa réalité. Il portait une cravate extravagante, comme preuve supplémentaire de son existence en tant qu’entité indépendante.

— Elle est malade, répondit Anders. La chair frissonna de compassion, et son expression de gaieté solennelle se transforma en une affliction solennelle.

— J’espère que ce n’est pas grave, demanda la chair douée de la parole.

— Tu brûles, dit la voix.

Anders regarda l’objet se trouvant devant lui.

— Elle n’a plus longtemps à vivre, déclara-t-il.

La chair frissonna. L’estomac et les intestins se contractèrent d’une peur dictée par la solidarité. Les yeux se dilatèrent, la bouche trembla.

La cravate aux couleurs voyantes resta impassible.

— Mon Dieu ! Vous n’y pensez pas !

— Qui êtes-vous ? l’interrogea doucement Anders.

— Que voulez-vous dire ? demanda avec indignation la chair attachée à la cravate. Serein dans sa propre réalité, cela hoqueta. Sa bouche se tordit, preuve indéniable de sa réalité. « Vous êtes ivre », se moqua la chose.

Anders éclata de rire et sortit.

*

* *

— Il reste encore une chose que tu ignores, dit la voix. Mais tu brûles ! je peux te sentir près de moi.

— Qu’es-tu ? demanda de nouveau Anders.

— Je ne le sais pas, admit la voix. Je suis quelqu'un, je suis moi, je suis prisonnier.

— Comme nous tous, dit Anders.

Il marchait sur de l'asphalte, entouré par du béton, du silicate, de l'aluminium et des alliages métalliques. Des amas informes, sans signification, qui constituaient un *gestalt* de ville.

Il y avait également les lignes de démarcation imaginaires séparant une cité d'une autre, les frontières artificielles des terres et des eaux.

Tout cela était ridicule.

— Donnez-moi dix cents, pour que je puisse me payer un café, m'sieur, demanda une chose qu'il était impossible de distinguer du reste.

— Je ne pourrais donner à votre présence inexistante qu'une pièce inexistante, répondit gaiement Anders.

— Ma situation est désespérée, gémit la chose, et Anders perçut que ce n'était rien de plus qu'une suite de vibrations modulées.

— Oui ! Continue ! commanda la voix.

— Si vous pouviez me donner vingt-cinq cents… dit la vibration, avec une profonde prétention à de la signification.

Non, qu'y avait-il derrière les formes insensibles ? De la chair, une masse. Qu'était-ce ? Un assemblage d'atomes.

— Je meurs de faim, murmurèrent les atomes disposés de façon compliquée.

Des atomes se combinant. Il n'y avait aucune véritable séparation entre un atome et l'autre. La chair était la pierre, la pierre était la lumière. Anders regarda les masses d'atomes qui feignaient la solidité, la signification et la raison.

— Ne pouvez-vous m'aider ? demanda une masse d'atomes. Mais ces atomes étaient identiques à tous les autres. Une fois que l'on ignorait la forme surimpressionnée, l'on pouvait voir que les atomes étaient disposés au hasard, éparpillés.

— Je ne crois pas en votre existence, dit Anders.

La pile d’atomes disparut.

— Oui ! cria la voix. Oui !

— Je ne crois plus en tout cela, dit Anders.

Après tout, qu’est-ce qu’un atome ?

— Continue ! l’exhorta la voix. Tu brûles, continue !

Qu’est-ce qu’un atome ? Un espace vide entouré d’un espace vide.

Absurde !

— Alors tout est faux ! dit Anders.

Et il se retrouva seul sous les étoiles.

— C’est vrai ! cria la voix. Le néant !

Mais les étoiles, pensa Anders. Comment pouvait-on croire…

Les étoiles disparurent à leur tour. Anders flottait dans un néant gris, un vide. Il n’y avait rien autour de lui, à l’exception de cette grisaille informe.

Où était la voix ?

Partie.

Anders perçu l’illusion derrière la grisaille, puis il n’y eut plus rien du tout.

Absolument rien, et il se trouvait au sein de ce néant.

*

* *

Où était-il ? Qu’est-ce que cela signifiait ? L’esprit d’Anders essayait de trouver les réponses.

C’était impossible. Ce ne pouvait être vrai.

De nouveau, il connut la réponse. Mais il ne pouvait l’accepter. De désespoir, son esprit surchargé effaça les données, déracina la connaissance.

— Où suis-je ?

Dans le néant, seul.

Prisonnier.

— Qui suis-je ?

Une voix.

La voix d’Anders explora le néant, en criant :

— N’y a-t-il personne ?

Pas de réponse.

Mais il y avait quelqu’un. Toutes les directions étaient la même ; cependant, en continuant, il pourrait prendre contact… La voix d’Anders atteignit quelqu’un qui pourrait le sauver. Peut-être.

— Sauve-moi, dit la voix à Anders, qui était couché sur son lit, tout habillé à l’exception de ses chaussures et de sa cravate noire.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

Warm

LE RETOUR DU GUERRIER

(1955)

Entre le Mode d'emploi *(mai 1953) et ce* Retour du guerrier *(novembre 1955), le mutant aux pouvoirs psi s'est adapté. Il est devenu, comme Von dit en martiales circonstances, opérationnel. Au service de son pays, il semble avoir fait merveille. Et il s'en revient au pays, phénomène parmi les hommes ordinaires, amer comme les vrais héros. Sheckley signe ici une nouvelle psychologique « en finesse » dans la bonne tradition américaine.*

L'autocar bleu et argent ralentit en arrivant à la périphérie de la ville.

— Y a-t-il un endroit où vous aimeriez descendre en particulier, monsieur ? demanda le chauffeur de l'autocar.

— Ici, ce sera très bien, dit Hibbs.

Avec une grande douceur, le chauffeur ralentit son énorme véhicule et l'amena à un arrêt imperceptible, comme s'il transportait de la nitroglycérine et pas des gens. L'attention ne fut pas perdue pour les passagers.

Ils comprirent que c'était un signe de respect de la part du chauffeur, une génuflexion devant le célèbre monsieur

Hibbs.

— Il va descendre *ici ?*

— Chhh ! Il va t’entendre !

— Mais pourquoi *ici ?*

— C’est là qu’il habitait avant la guerre.

— Mais pourquoi est-il venu en autocar ?

Comme l’autocar s’arrêtait tout doucement, à quatre pâtés de maisons du centre de la ville, Hibbs se dressa et souleva sa valise de cuir fatigué du filet à bagages. Chacun des passagers du car remarqua comme il était grand, voûté et maigre, et comme il avait l’air quelconque et las. Ils pourraient tout raconter à leurs amis. Et les femmes notaient les lunettes de Hibbs, peu seyantes, à monture d’acier, son costume bon marché, qui aurait eu bien besoin d’un coup de fer, ainsi que son manteau, qu’elles estimaient à quelques dollars à peine.

Personne ne dit mot lorsqu’il tendit le talon de son billet au chauffeur.

— Ce fut un grand plaisir de vous avoir, monsieur Hibbs, dit le chauffeur en appuyant sur le levier de commande de la porte. Ah ! Monsieur Hibbs, puis-je vous demander quelque chose, dites ?

Hibbs sourit vaguement, faisant semblant de ne pas avoir entendu. Il commença à descendre les marches.

Le chauffeur reprit :

— Ça ne vous ennuierait pas de me dire pourquoi vous êtes venu en car, monsieur, et pas par l’autre moyen ?

Hibbs secoua la tête et descendit les marches.

— Monsieur Hibbs, fit le chauffeur, je pourrais avoir un autographe ? Mon petit garçon…

Hibbs s’éloigna en hâte du car.

— Monstre ! cria le conducteur.

Le car s’éloigna dans un rugissement.

Hibbs essuya la transpiration qui perlait sur son front et s’aperçut que ses mains tremblaient. Il commença à avancer en direction de la ville.

Une vieille camionnette passa. Il y avait une inscription sur son flanc délabré : *Tommy – Mécanique automobile.* Le conducteur ralentit, regarda Hibbs fixement et appuya à fond sur l'accélérateur. La camionnette fit un bond en avant, son moteur âgé cognant furieusement. Le conducteur regarda une fois derrière lui, puis se pencha sur son volant.

« Bienvenue à la maison », pensa Hibbs.

La camionnette s'arrêta dans un grand bruit de freins devant le bar de Joe. Tommy Burke en sortit, jeta un coup d'œil sur le bâtiment et se rua à l'intérieur du bar.

— Hé, devinez qui est en ville ! glapit-il.

Le bar de Joe ressemblait à une caverne. Les vitres sales étaient cachées pour toujours derrière les volets, et la lumière qui filtrait au travers était froide, irréelle et phosphorescente, comme s'il n'y avait pas du tout de lumière au-dehors. Peu importait l'heure, il était toujours minuit dans le bar de Joe, minuit de la plus longue nuit de l'année.

Les trois clients avaient aussi l'air nocturne. Leurs corps penchés étaient tellement bien encastrés contre le bar qu'on aurait dit qu'ils avaient été taillés à cette seule fin. Leurs pieds étaient intimement mêlés à la barre de cuivre, d'une façon qu'aucun pied humain n'aurait pu assumer. On aurait dit des choses fixées à demeure, des mannequins que Joe aurait achetés pour lui tenir compagnie.

— Eh bien, devinez qui est de retour en ville, répéta Tommy Burke.

Le patron posa son journal et dit :

— Burke, ne rentre pas en hurlant comme ça.

— Donne-moi une bière, dit Burke, et devine qui est en ville.

— Abraham Lincoln ? hasarda Jim Mathis.

— Alexandre le Grand ? demanda Stan Dearborn.

— Jules César ? dit Eddie Fleet.

— Voilà ta bière, dit Joe, le barman.

Burke avala une large lampée et s'essuya la bouche.

— C’est Frank Hibbs qui est de retour en ville.

— Hein ?

— Tu plaisantes !

— Hibbs ne reviendrait pas ici !

— Si, fit Burke. Il est là.

— Où ça ?

Il descend Main Street.

— À pied ?

Les trois hommes déroulèrent leurs pieds de la barre de cuivre, se précipitèrent au-dehors et scrutèrent la rue. Ils rentrèrent calmement dans le bar et passèrent leur commande.

— Mets-moi une autre bière.

— Deux.

— Donne-moi plutôt un scotch. C’est bien Frank Hibbs !

Sur ce, Willie Day sortit des lavabos.

— Vous avez dit que Frank était de retour ?

— Je l’ai dépassé en bagnole, dit Burke.

— Et pourquoi tu t’es pas arrêté pour lui faire faire un bout de chemin ? demanda Day.

Burke se gratta la tête.

— Je n’y ai pas pensé. Tu ne fais pas faire un bout de chemin à Frank Hibbs juste comme ça. Qu’est-ce que je devais faire ? M’arrêter et dire : allez, grimpe, Frank, comme si c’était n’importe qui ? Il n’était pas obligé de marcher s’il n’en avait pas envie.

— T’avais les foies, dit le barman, avec un clin d’œil à l’adresse de ses trois clients.

— Sûrement pas !

— Bien sûr que t’avais les foies ! Un grand garçon costaud et tout comme toi !

— Ben, en tout cas, j’ai pas peur de toi, fit Burke, de mauvais poil, repliant ses bras musclés, maculés de cambouis, sur sa poitrine. Espèce de gros tas de graisse.

— Te fâche pas, fit le barman, avec un nouveau clin d’œil aux autres. Alors comme ça notre héros maison est rentré

au bercail.

— Tu crois qu'il va nous montrer ses médailles ? demanda Mathis.

— Frank n'a jamais été un vantard, dit Willie Day qui avait l'air d'un volatile de combat avec ses yeux bordés de rouge et ses cheveux gris soyeux.

— Non, pas vraiment, renifla Mathis. Lui et sa grande grosse cervelle.

— Tu ne peux pas lui en vouloir pour son intelligence, fit Day.

— J'te dis qu'on aurait gagné c'te guerre sans lui.

— N'en sois pas trop sûr, dit Day. Qu'est-ce que tu as contre lui ?

— J'aime pas les monstres, répondit Mathis. Je voudrais le faire sortir d'ici à coup de pompes dans le derrière.

— Pourquoi t'essaies pas ? demanda Day. Tu es deux fois plus grand que lui, Jim. Vas-y et essaye.

— Tu peux pas te battre avec un gars comme ça, ronchonna Mathis. Dans un combat *régulier*, je pourrais l'avoir. Et je peux t'avoir, *toi,* quand je veux.

— Hé, Tommy, coupa le barman. Qu'est-ce que Hibbs avait sur le dos ?

— Un costume de ville, Vit Burke, interloqué.

— Il avait un chapeau ?

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Je pensais qu'il avait peut-être un casque comme Buck Rogers, répondit Joe.

Tout le monde hurla de rire, à l'exception de Willie Day.

— Je n'aime pas ça, fit Stan Dearborn. Chaque fois que Hibbs est là, ça finit mal pour quelqu'un. Je pense que nous devrions lui demander poliment de quitter la ville. Nous pourrions monter une députation…

— Tu oublies quelque chose, l'interrompit Eddie Fleet, avec un sourire subtil.

— Quoi ?

— Frank Hibbs peut nous rendre riches. Tu le sais, non ?

Il attendit que les autres aient hoché la tête. Puis il dit :

— Tommy, va nous acheter le *New York Times*. Je vais vous montrer ce que je veux dire.

Hibbs voyait bien que la petite ville n'avait pas beaucoup changé. Le bar de Joe était plus crasseux que jamais et les persiennes étaient toujours fermées. Il y avait toujours les marques de balles de mitrailleuse sur un des murs de la quincaillerie d'Eddie Fleet, marques qui dataient du jour où un avion russe, à des milles de sa cible, avait tout arrosé sur son passage jusqu'à ce qu'un Matador le descende. Il y avait une nouvelle enseigne au magasin de chaussures de Stan Dearborn, et quelqu'un avait ouvert une teinturerie. Mais la pension de famille de M^me^ Gantz était toujours là, et il y avait encore des affiches avec le programme du tournoi de football du lycée dans la boutique de Taylor, le marchand de cigares.

Il entra dans la boutique. M^me^ Taylor était derrière le comptoir, lisant une revue d'histoires policières. Elle le regarda en clignant des yeux derrière ses lunettes à double foyer et s'écria : — Mon Dieu ! Frank Hibbs !

— Oui, Madame, dit Hibbs. Je pourrais avoir deux paquets de Lucky ?

M^me^ Taylor se contenta de le regarder fixement.

— Vous êtes de retour pour de bon, Frank ?

— Oui, madame. Je crois que je vais rester.

— Oh, Frank, nous étions tellement fiers de vous, la plupart d'entre nous. Nous lisions tout ce qu'on disait de vous dans les journaux. Vous imaginez, un garçon de notre petite ville qui devient célèbre !

— Eh bien, c'est fini, maintenant, dit Hibbs. Je préférerais ne pas en parler.

— Je ne vous en veux pas. Ça a dû être une expérience terrifiante. Mais j'avais toujours dit que vous étiez un garçon inhabituel. Vous vous souvenez comment je parlais toujours pour vous lorsque vos pauvres parents sont morts ?

Hibbs eut un faible sourire.

— Oui, bien sûr, madame Taylor. Comment va Danny ?

— Danny est mort. Mon pauvre petit a été tué dans la grande bataille qui a eu lieu vers Port Arthur. Ce n'était qu'un soldat ordinaire, lui.

— Je suis tellement désolé.

— Lui, il était sur un vrai champ de bataille, dit M^me^ Taylor, et il portait une vraie *arme*. Il n'y avait pas de généraux pour protéger Danny.

— Je pourrais avoir mes Lucky ? demanda Hibbs.

M^me^ Taylor prit deux paquets et les garda dans sa main, pensant à autre chose.

— Eh bien, je crois que chacun a fait ce qu'il a pu. J'ai toujours parlé en votre faveur, Frank, vous le savez. Je n'ai jamais laissé personne vous traiter de monstre en *ma* présence. La raison principale pour laquelle ils ne vous ont pas livré cette fois c'est à cause de ce que je disais. Et vous leur avez sûrement montré.

— Je suis très fatigué, madame Taylor, dit Hibbs. Je serai heureux de parler avec vous une autre fois, mais maintenant…

— Frank, l'interrompit M^me^ Taylor, ça m'ennuie de vous demander ça pour votre premier jour à la maison, mais…

Hibbs tendit sa main pour prendre les cigarettes. M^me^ Taylor les lui donna à regret et accepta un demi-dollar.

— Écoutez-moi, Frank, je vous en prie. Je vous demande ça seulement parce que Danny et vous étiez tellement amis et que j'ai toujours pris votre parti. Ils ont encore augmenté les impôts sur ma petite maison de campagne, et c'est entièrement la faute de Joe Walsh. Si vous lui parliez, Frank… Vous n'auriez même pas besoin de le menacer, juste une parole un peu ferme de vous et…

Hibbs se précipita hors du magasin, M^me^ Taylor le suivit sur quelques mètres.

— Eh bien, peut-être après que vous vous serez reposé, ajouta-t-elle en hâte. Je sais que vous n'oublierez pas vos

vieux amis. Frank, pourquoi ne portez-vous pas votre uniforme ? Vous étiez si beau sur les photos dans les journaux, avec l'uniforme. Pourquoi ne le portez-vous pas ?

— Cet uniforme était une plaisanterie, fit Hibbs, amèrement. Je n'étais pas soldat.

Il traversa la rue en direction de la pension de famille de M^{me} Gantz.

Dans les profondeurs obscures et caverneuses du bar de Joe, les buveurs faisaient cercle autour d'un numéro vieux de deux jours du *New York Times* étalé sur le bar. Il était ouvert à la page financière.

— Tu crois vraiment qu'il peut le faire ? demanda Dearborn.

— Bien sûr qu'il peut, fit Eddie Fleet.

— Mais est-ce qu'il voudra ?

— Pourquoi pas ? demanda Fleet. Nous sommes ses amis, non ? Écoutez, nous lui payons quelques verres, nous lui parlons de l'école et nous lui demandons de jeter un coup d'œil sur ces histoires de bourse. Il y jette un coup d'œil d'accord ? Hibbs a toujours été cinglé dès qu'il s'agissait de chiffres. Et nous sommes ses amis, non ?

— De drôles d'amis, dit Willie Day.

— Et puis nous lui demandons quelles actions vont monter. C'est aussi simple que ça. Tout ce qu'il a besoin de nous dire, c'est « Mines du Minnesota » ou « Uranium du Dakota ». Quelques mots !

— Il ne le fera jamais, insista Day.

— Deux minutes de son précieux temps, c'est tout ce que ça prendra, dit Fleet. Comment, au nom du Ciel, pourrait-il dire non ?

Jim Mathis secoua la tête.

— Mais t'es vraiment sûr qu'il saura ? Même les espèces de cervelles électroniques qu'ils ont à Washington et à Harvard ne peuvent pas faire ça.

— Elles peuvent le faire aussi, argumenta Tommy Burke.

— Si elles peuvent le faire, demanda Mathis, comment qu'ç'a s'fait que ces professeurs ne sont pas riches ? Hein, réponds à celle-là !

— Écoutez, fit le barman, Frank peut penser plus fort que ces machines-là. Il l'a fait pendant la guerre, au début, avant qu'ils ne découvrent les autres choses qu'il pouvait faire.

— Il ne le fera pas, leur dit Willie Day. Écoutez, un million de gens ont dû lui demander des faveurs, maintenant. *Tout le monde* sait ce qu'il peut faire.

— Mais c'est sa ville natale, dit Fleet. C'est pas la même chose. Il veut que nous disions quel merveilleux boulot il a fait, c'est ça qu'il veut. C'est pour ça qu'il est revenu.

Day secoua la tête avec emphase.

— Frank est revenu parce qu'il n'a aucun autre endroit où aller. Je crois que c'est l'homme le plus célèbre de tout le pays, maintenant. Les gens ne le laissent pas tranquille. Je pense qu'il espérait trouver un petit coin pour y être tranquille.

— Alors, il n'a pas très bien pensé avec sa grande grosse cervelle, dit Mathis.

— Allez, dit Fleet en repliant le *New York Times,* Allons le chercher. Ça vaut le coup d'essayer.

Stan Dearborn dit :

— Hé, prenons un quart avec nous. Peut-être qu'on pourrait l'amadouer avec un ou deux coups.

— Bonne idée.

— Un quart du meilleur, Joe. Qui c'est qui va payer ? demanda le barman.

— On partagera. On est tous d'accord, hein ?

— Je crois que oui, admit le barman. Il glissa une bouteille dans un sac de papier brun.

— Tu viens, Willie ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous êtes cinglés, les gars. Vous allez trouver Frank comme ça et ça fera des dégâts. Il y aura quelqu'un qui va en pâtir.

— T'as la trouille, Willie, dit Burke.

Marie Gantz avait vu Hibbs entrer en ville et elle avait eu juste le temps de passer une robe de coton toute propre, de brosser ses cheveux et de mettre un peu de rouge à lèvres. Elle ouvrit la porte de devant de la pension à son intention.

— Eh bien, Frank !

— Salut, Marie, dit Hibbs. Comment vas-tu ?

— Bien, répondit Marie. Je crois que j'ai un peu grandi depuis que tu es parti.

— Oui, c'est vrai. Tu étais une jolie petite fille à ce moment-là.

— Et maintenant ?

— Tu es une jolie femme. Hibbs toussota nerveusement. – Ta mère est-elle là.

— Elle est à l'hôpital, dit Marie. Encore son estomac.

— Je suis navré.

— Mais elle a gardé ta chambre pendant toute la guerre, comme tu avais demandé. Et je l'ai nettoyée et j'ai enlevé la poussière tous les jours. Elle est juste comme tu l'as laissée en partant.

— C'est bien, dit Hibbs. Je pense que je vais monter, maintenant.

Mais il hésita. Marie bloquait presque la porte. Il aurait fallu qu'il la frôle pour entrer dans la pension.

— Les draps sont frais et propres, dit Marie. Et je me suis assurée qu'on ne touchait jamais à rien.

— Merci, dit Hibbs.

— Je sais comment tu es avec tes affaires. Je n'aurais laissé personne y toucher.

— Eh bien, merci.

— Tu as l'air fatigué, Frank. Tu devrais t'amuser un peu, maintenant que tu es rentré. Aller danser, et tout ça.

— Tu aimerais aller danser avec moi ? demanda Hibbs.

— Sûr. Ça me plairait, Frank.

— Tu n'aurais pas… peur d'être vue avec moi ?

— Bien sûr que non, idiot !

Il y eut un silence pesant. Puis Marie demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant, Frankie ?

— Pas grand-chose, dit Hibbs. Un peu de peinture…

— De la peinture ? Toi ?

— Moi, absolument.

— Mais, Frank, tu pourrais gagner des millions !

— Je veux seulement faire un peu de peinture.

— Il me semble que tu peux te le permettre, dit Marie. Y z'ont dû bien te payer pendant la guerre. Je pense que tu as été mieux payé que tous ces généraux. C'est normal, avec tout ce que tu as fait !

Hibbs sourit vaguement, passa près d'elle et commença à monter lentement les marches.

Marie dit :

— Frank…

— Oui, Marie ?

— Ça m'ennuie de t'embêter à un moment pareil. Ça m'ennuie de te demander quelque chose…

— Plus tard, peut-être, fit Hibbs en montant l'escalier. Très vite, cette fois.

— Frank, c'est l'estomac de Maman. Je ne crois pas que l'hôpital lui fait du bien. Et c'est si cher ! C'est incroyable ce que c'est cher !

— Les médecins savent ce qu'ils font, dit Hibbs.

— Tu ne voudrais pas la guérir, Frank ?

Hibbs fit demi-tour sur les marches.

— Je ne peux rien faire pour ça.

— Je sais bien que si, dit Marie. Tu as guéri la tumeur de maman, cette fois-là. Je sais qu'elle ne devait en parler à personne, mais je suis sa *fille.*

— J'en ai assez ! J'en ai assez de tout ça. Je ne suis qu'un homme comme les autres, maintenant. Je veux devenir

peintre…

— Oh, Frank, suppliait Marie, tu n’as qu’à claquer les doigts et c’est fait.

— Tu ne comprends pas ? Je ne peux pas faire l’arbitre. Je ne peux pas choisir. Si je donne à l’un, il faut que je donne à tous. Et je ne peux pas donner à tous. J’ai fait ce que tout le monde demandait une fois, mais maintenant j’en ai marre d’être différent. Je suis libre, maintenant, et je veux être comme tout le monde !

— Tu ne veux pas le faire ? Une petite chose comme ça ?

— Je ne peux pas !

— Je ne pensais pas que ça te dérangerait autant, dit Marie. Après ce que tu as fait !

Hibbs avait pâli. Il regarda Marie fixement.

— Oh, tu peux tuer, tuer, tuer, si quelqu’un d’important te le demande. Mais tu ne guériras pas une seule petite maladie. Eh bien, je n’aimerais pas être vue avec un monstre comme toi.

Marie criait, maintenant.

Hibbs descendit doucement les marches, alla vers la porte de devant.

Marie dit :

— Je suis navrée, Frank. Je n’aurais pas dû dire ça. Ça m’a juste échappé.

Hibbs ouvrit la porte.

— Tu reviendras ? Je ne pense pas que tu sois un monstre, vraiment, Frankie…

Hibbs referma la porte derrière lui.

Il était assis sur un banc, dans le petit jardin de la ville. Deux garçons approchèrent en le regardant.

— Hé, vous êtes Hibbs, n’est-ce pas ?

— Bien sûr que c’est lui. Hé, monsieur Hibbs, comment ça fait d’être dans l’espace ?

— On est tout seul, dit Hibbs.

— C’était chaud ou froid ?

— Ni l’un ni l’autre.

— Combien de temps vous y êtes resté ?

— Pas longtemps. C’était expérimental.

— Comment respiriez-vous ?

Hibbs ne répondit pas.

— *Hé vieux !* Comment c’était sur Mars ?

— Tout seul.

— Waoh ! Hé, vous voulez bien faire un tour pour nous ?

— Ouais ! Montrez-nous un de vos trucs. Allons !

Hibbs se frotta les yeux.

— Allez, monsieur. Faites quelque chose !

Les hôtes du bar de Joe arrivèrent en un groupe compact, clignant des yeux dans la lumière du soleil.

— Fichez le camp, les gosses, dit Fleet. Allez, fichez le camp. Salut, Frankie.

— Salut, Eddie, dit Hibbs.

— Tu te souviens de tous les gars, hein ?

— Sûr, dit Hibbs. Salut, Joe, Jim, Stan… Je ne crois pas que je connais ce monsieur.

— Je suis Tommy Burke. J’étais quelques années derrière vous à l’école. Mais je me souviens de *vous,* monsieur Hibbs.

— Sûr que ça fait un bon bout de temps depuis l’école, dit Jim Mathis. Ouais, tu te souviens de ce temps-là, Frank ?

— Je m’en souviens, dit Hibbs.

— On était tous des grands copains, à ce moment-là, dit Joe.

— Pour sûr, fit Dearborn. On te taquinait bien un peu, Frank, parce que tu étais différent. Mais nous t’aimions bien, vraiment.

— Ça c’est vrai, ajouta Fleet. Y’a pas de meilleurs amis que ses amis de jeunesse, hein, Frankie ?

— Je crois que c’est vrai, approuva Hibbs.

— Les choses étaient toujours animées quand tu étais là, Frankie. Et la fois où tu as brûlé le hangar du vieux Thompson. Comment tu avais appelé ça.

— Manifestation de Poltergeist, répondit Hibbs.

— Ouais ! Ça t'avait presque envoyé en prison, pas vrai ? Mais tu leur as fait voir ! Tous ces professeurs à Harvard et à Duke, et puis les chefs de l'armée… Tu leur as bien fait voir !

— J'aurais dû fermer mon bec, dit Hibbs. J'ai été idiot.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un verre en souvenir du bon vieux temps ? demanda Joe en sortant la bouteille de son sac en papier.

— Merci, mais je ne peux pas boire, répondit Hibbs. Mon métabolisme…

— Ça va, Frankie, nous allons boire à ta santé. À Frankie Hibbs, le garçon de chez nous qui a fait le bien.

Joe ouvrit la bouteille, but au goulot et la passa à la ronde.

Eddie Fleet froissa son journal.

— Dis, Frankie, demanda Jim Mathis, tu étais un crack avec les chiffres, hein ?

Hibbs ne répondit pas.

— Bon, poursuivit Mathis. Moi et les gars on pensait tenter un coup avec les Uranium du Dakota. C'est là, ici. Il fourra le journal sous le nez de Hibbs. – Qu'est-ce que t'en penses, Frankie ?

— Ce sont des actions hautement spéculatives, répondit Hibbs, sans jeter un regard au journal. Je ne le ferais pas si j'étais vous.

— Ah ouais ? Bon, merci beaucoup, Frank, ça nous fait économiser de l'argent comme ça. Quelles actions tu penses qu'on devrait acheter ?

— Je ne sais pas, dit Hibbs.

— Bien sûr que si, dit Fleet. Nous avons lu dans le journal comment tu pouvais prévoir toutes les actions individuelles si tu voulais. Tu l'as fait une fois pour t'amuser. T'as dit aux reporters que c'était juste une question de comprendre le cycle du marché des actions.

— Je ne peux pas vous le dire, dit Hibbs. Vous pouvez comprendre ça, non ? Si je le dis à une personne, alors il

faudra que je le dise…

— Nous sers pas celle-là, Frankie, dit Mathis.

— Je ne le ferai pas, dit Hibbs. Quand j'étais jeune, ça m'était égal de faire des choses pour les gens. Ça me plaisait, ça m'amusait. Je ne pensais pas que ça tournerait comme ça. J'aimais bien être différent, à ce moment-là, mais il faut que ça cesse, maintenant. Je suis seul de mon espèce, et il n'y a pas de place pour moi.

— Tu veux dire que tu ne veux pas nous aider ? demanda Eddie Fleet.

— Ne peux-tu pas comprendre ma position ? supplia Hibbs.

— Tu ne veux pas aider tes vieux amis, fit tristement Dearborn.

— Je ne peux pas !

Ils s'en retournèrent. Mathis murmura doucement :

— Sale monstre !

Hibbs se leva.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien, fit Mathis.

— Allez, vas-y, dis-le.

— Très bien, alors, je vais te le dire, dit Mathis. Tu es un monstre, un sale monstre. Et un meurtrier, aussi. Combien en as-tu tué, Frankie, assis dans ton bureau de Washington, à *penser ?* Un million ? Deux millions ? Tu n'es pas humain !

— Tu as raison, dit Hibbs. Je ne suis pas vraiment humain. Je suis un phénomène, le seul de ma race, parfaitement unique et impossible à reproduire. Et vous m'enviez tous et vous me détestez tous, mais vous me demandez quand même de vous rendre service. Comme un imbécile, j'ai fait ce que vous me demandiez pendant la guerre, parce que je pensais que vous étiez avec moi. Mais vous ne me laisserez jamais tranquille, hein, vous ne me pardonnerez jamais ?

— Ne t'excite pas, Frankie, dit Fleet en faisant un pas en arrière.

— Je ne m’excite pas. Je suis désespérément fatigué et perdu. Où puis-je aller ? Que puis-je faire ? C’est partout la même chose. « Faites ceci pour moi, monsieur Hibbs, faites cela, monsieur Hibbs. Faites ce petit miracle pour moi, monsieur Hibbs. » Et si je ne le fais pas… « Vous êtes un sale monstre, monsieur Hibbs. » Vous voulez des miracles ? Vous voulez *vraiment* voir des miracles ?

— Doucement, Frankie, dit le barman.

— Évidemment. Je vais vous en donner, des miracles ! leur dit Hibbs. Vous voulez me voir voler ? Tout d’un coup, il s’éleva à cinquante pieds dans l’air et redescendit. – C’est comme ça que je suis allé dans l’espace. Vous voulez me voir faire du feu ?

— Frank, je t’en prie !

Des flammes jaillirent des doigts de Hibbs, calcinant le sol devant eux. Ils se retournèrent pour courir mais se trouvèrent brusquement entouré d’un cercle de feu grondant.

— C’est comme ça que je fais du feu ! cria Hibbs. Quelles autres petites démonstrations aimeriez-vous avoir ? La téléportation ?

Mathis et Fleet furent soudain soulevés du sol et jetés par terre. Ils se relevèrent, le visage de cendre, suffoquant, les mains devant le visage pour se protéger du cercle de flammes.

— Que puis-je faire d’autre pour vous ? s’écria Hibbs. Je suis pratiquement sans limites, vous savez. Un véritable Superman. Peut-être aimeriez-vous voir comment je dirige les ultra-sons ? Vous anéantirai-je cette ville, comme j’ai anéanti Stalingrad ? Ou peut-être aimeriez-vous savoir ce qui est vraiment arrivé à la Quatrième Armée russe ? Je vais vous faire voir !

Un nuage noir se forma au-dessus des têtes des hommes, qui gonfla, s’enfla et commença à les envelopper.

— Frank ! hurla Mathis en courant dans la rue. Pour l'amour de Dieu, Frank !

Le nuage noir disparut. Les flammes s'évanouirent.

— Très bien, dit Hibbs en s'élevant dans l'air. Je m'en vais. Allez au diable, vous et votre sale race.

— Le maudit ! grinça Dearbon. Il aurait pu nous tuer !

— Je savais qu'il y aurait des histoires, fit Mathis. Il n'est même pas humain.

— Mais où va-t-il aller, maintenant ? demanda Tommy Burke.

— Mars, Vénus, la Lune… Qu'est-ce que ça peut faire ? fit Dearbon. Où qu'il aille, il sera tout seul. Superman ! J'aime mieux ça pour lui que pour moi.

La silhouette de Frank Hibbs, à cinquante mètres en l'air, hésita, s'arrêta et vint se poser près de Willie Day. Hibbs avait l'air surpris. Day était assis par terre, les bras autour de ses genoux, et il avait l'air triste, plein de pitié.

— Tu ne t'es pas sauvé, dit Hibbs.

— Non, dit Willie Day.

— Tu n'as pas eu peur que je te fasse du mal, que je te tue, même ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi ? demanda Hibbs, stupéfait. J'en ai déjà tué plus d'un au cours de l'histoire. Pourquoi as-tu pensé que tu m'arrêterais ?

Day eut un seul mouvement de la tête. La pitié ne quittait pas son visage.

— C'était l'ennemi. Tu savais pourquoi ils étaient là et tu étais là pour les haïr. Tu savais que je ne voulais rien de pareil, et tu ne m'aurais pas tué, tu ne m'aurais même pas fait de mal. Et il y a autre chose…

— Quoi ? demanda Hibbs.

— Tu es humain. Peut-être un pas de plus en avant, mais humain tout de même. Et on t'a fait croire que tu étais un ordinateur. Je crois que tu en es un, en de nombreux points, mais il y a une chose que tu ne comprends pas.

Hibbs s’assit près de lui.

— Et qu’est-ce que c’est ?

— Tu n’es pas le seul à avoir un talent spécial. Il y a plein de gens comme ça : des savants, des artistes, des mécaniciens ou des jardiniers aux mains vertes.

— Et alors ? riposta Hibbs.

— Tu penses que tu ne peux aider personne si tu n’aides pas tout le monde. Est-ce que c’est ce que pense un chirurgien ? Est-ce qu’un jardinier aux mains vertes refuse de travailler sous prétexte qu’il ne peut pas s’occuper du jardin de tout le monde ?

Hibbs resta silencieux pendant un long moment tandis que l’autre homme se relevait doucement.

— Je n’avais pas pensé… dit-il, puis il s’interrompit. Il se retourna vivement vers Willie Day. Foutaises ! Tu veux quelque chose ! Qu’est-ce que c’est ?

— Rien du tout, fit Day. Rien pour moi, enfin. C’est pour toi.

— Tu es cinglé. Que pourrais-je désirer que je ne puisse pas avoir ?

— Arrêter de penser à toi comme à un monstre. Tu ne peux pas faire ça tout seul. Il faut qu’on t’aide. Très bien, tu as des amis ici, en ville, pour t’aider.

Hibbs jeta un coup d’œil circulaire en direction des autres. Ils hochaient la tête d’un air niais.

— Qu’est-ce que tu dirais d’un verre ? lui proposa Tommy Burke.

— Tu sais une chose ? fit Hibbs. Je n’en ai jamais pris un seul avec les gars. Je… Eh bien, je n’arrive pas à penser à quelque chose que j’aimerais mieux.

Day se leva et s’épousseta.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il. Tu n’es qu’un homme.

Traduit par Dominique Abonyi.

Warriors Return

VOULEZ-VOUS PARLER AVEC MOI ?

(1965)

Publiée en octobre 1965 dans Galaxy, *cette nouvelle est la plus récente du recueil. Nul n'ignore plus aujourd'hui les beautés et les ressources de la linguistique et la science-fiction en fait un usage fréquent conduisant à des chefs-d'œuvre tels que* Babel – 17, *de Samuel Delany.*

Le contacteur Jackson, lorsqu'il débarque sur la planète Na, où l'*on parle le hon, est pourtant un homme averti. Il sait qu'une langue est comme la surface toujours changeante de la mer. On ne sait jamais quels récifs sont cachés sous cette splendeur transparente, tant il est vrai que les eaux les plus belles recèlent les fonds les plus traîtres.*

Il le sait. Pourtant…

En dépit des fantaisies gravitationnelles provoquées par deux soleils et six lunes, l'atterrissage était du gâteau. Une couche de nuages à basse altitude aurait pu inquiéter Jackson s'il avait effectué la manœuvre en vision directe.

Mais il trouvait cela trop puéril. Il était préférable, et plus sûr, de brancher le cerveau électronique et de se laisser guider.

La couche de nuages s'ouvrit à sept cents mètres. Jackson put alors constater qu'il ne s'était pas trompé en effectuant son premier repérage : là, tout en bas, il y avait bien une ville.

Son travail était de ceux où l'on est seul – mais, fait paradoxal, il exigeait un esprit extrêmement grégaire, et cette contradiction avait développé chez Jackson l'habitude de soliloquer. Presque tous ses collègues en faisaient autant. Jackson aurait bavardé avec n'importe qui, humain ou extraterrestre, sans se soucier de la taille, de l'aspect ni de la couleur.

C'était pour cela qu'on le payait. Il parlait quand il se trouvait seul dans l'espace, et davantage encore quand il était avec quelqu'un – ou quelque chose – capable de lui donner la réplique. Selon lui, il avait de la chance d'être rémunéré pour satisfaire ses instincts loquaces.

« Et pas seulement rémunéré, se répétait-il, mais bien payé, sans compter les primes à la clé. Qui mieux est, j'ai l'impression que c'est ma planète de chance. Je sens que je pourrai y faire fortune… si ses petits habitants ne me mangent pas en route, naturellement. »

Les longs voyages solitaires d'une planète à l'autre et la possibilité d'une mort imminente étaient les seuls inconvénients du métier. Mais quand une profession ne comporte aucun risque, le salaire n'est pas aussi appréciable.

Allait-on lui faire un mauvais parti ? Impossible de savoir à l'avance. On ne pouvait préjuger des formes de vie extraterrestres.

« Bah ! Je ne pense pas qu'ils iraient me trucider, se répondit Jackson. Je me sens vraiment en veine, aujourd'hui. »

Cette philosophie simpliste, qui était la sienne depuis des années, l'aidait à tromper la longueur de ses voyages de planète en planète. Il ne voyait pas de raison à changer d'optique brusquement.

L'astronef se posa et Jackson manœuvra les commandes du dispositif d'inspection.

Il consulta l'analyseur pour vérifier la teneur en oxygène et la nature des micro-organismes de la planète. Ce monde était vivable. Puis il attendit. Pas longtemps, bien sûr. Ils (les indigènes, ou les autochtones, au choix) sortirent en foule de la cité pour venir voir le vaisseau. Et Jackson les observa à travers le hublot.

« Parfait, constata-t-il. Ils m'ont tout l'air d'humanoïdes, et francs de collier. Ce qui veut dire une prime de cinq mille dollars pour toi, mon petit vieux. »

Les habitants de la cité étaient des bipèdes monocéphales. Ils avaient dix doigts, un nez, deux yeux, deux oreilles – et une bouche. Leur épiderme présentait une teinte chair proche de la nôtre, leurs lèvres un ton rose, et leurs cheveux des variétés de noir, de brun ou de roux.

« Vu ! Ils sont exactement comme nous ! jubila Jackson. Bon sang, ça devrait me valoir une prime supplémentaire. Des humanoïdissimes, c'est plutôt rare, pas vrai ? »

Tous portaient des vêtements. Certains jonglaient même avec des tiges de bois sculpté qui ressemblaient à des cannes et leur donnaient des airs farauds. Les femmes étaient parées de bijoux ciselés ou émaillés. À première vue, Jackson les cataloguait dans une civilisation correspondant à l'Âge de Bronze.

Ils échangeaient force propos en gesticulant. Des propos que Jackson ne comprenait naturellement pas. Mais cela ne l'inquiétait guère. Ils avaient un langage que son propre appareil vocal pourrait reproduire. C'était l'essentiel.

« Quand je pense à cette fichue planète, l'an dernier… grommela-t-il. Les maudits bâtards, avec leurs échanges

supersoniques ! Des écouteurs et un micro spéciaux, et 110° à l'ombre ! »

Cependant, les extraterrestres l'attendaient. Il le savait. Ç'allait être le premier moment de contact réel – et pour lui, c'était toujours une question de nerfs.

Le seul moment où il risquait sa peau.

Il s'obligea à gagner le sas, le déverrouilla, se frotta les yeux et s'éclaircit la gorge. Il arriva même à sourire. « Pas de sueurs froides, mon bon. Conduis-toi en brave petit Jackson, sans bafouiller. Tu n'es qu'un inoffensif voyageur de l'espace – comme qui dirait un vagabond galactique… un citoyen des étoiles. Tu cherches à prolonger toujours davantage la route de l'amitié, et toute la lyre. Tu viens bavarder un brin, sans plus. Si tu te mets bien ça dans la tête, les gars du coin y croiront comme toi. C'est le moment de te répéter la Règle de Jackson : Toutes les formes de vie intelligente ont en commun une divine tendance à la jobarderie ; ce qui signifie que le Thung à trois langues d'Orangus V se laissera amadouer au même titre que Mr Smith de la bonne ville de Saint-Paul. »

Cela dit, et arborant le sourire des braves, Jackson ouvrit le sas, prêt à bavarder un brin.

— Alors, ça va ? demanda-t-il tout de suite, uniquement pour entendre le son de sa propre voix.

Les extraterrestres les plus rapprochés reculèrent avec des mines craintives. Presque tous les visages exprimaient l'inquiétude. Parmi les jeunes individus, plusieurs portaient des poignards de bronze dans des gaines fixées à l'avant-bras. Armes primitives, mais aussi efficaces que les autres – celles inventées sur la Terre depuis les temps révolus. En tout cas, des lames apparurent.

— Voyons, du calme, articula Jackson en gardant un ton assuré.

Les poignards sortirent entièrement de leurs gaines et un cercle menaçant se resserra autour de Jackson. Il resta

immobile, l’œil vigilant, prêt à bondir en arrière comme un lièvre à réaction, et espérant qu’il aurait le temps de franchir le sas.

Et puis, un autre homme (car on pouvait leur donner ce nom, pas vrai ?) vint se placer devant les belliqueux. Il était beaucoup plus âgé. Il prononça quelques mots rapides, accompagnés de gestes véhéments. Et les individus qui brandissaient les poignards le regardaient.

— Voilà qui est mieux, approuva Jackson. Regardez. Regardez bien. Ça – grand astronef. Dedans, beaucoup médicaments très bons. Ça, véhicule très puissant, fabriqué par technologie avancée. De quoi donner à réfléchir, hein ?

De fait, ils réfléchissaient.

Ils s’étaient arrêtés – et s’il ne réfléchissaient pas vraiment, du moins discutaient-ils avec conviction et force gestes, montrant tour à tour l’astronef, la ville, l’astronef…

— Mais oui, vous y venez, susurra Jackson. Rien de tel que la puissance pour parler une langue universelle, pas vrai, cousins ?

Ce n’était pas la première fois qu’il voyait se dérouler pareille scène sur une planète inconnue. Il pouvait presque interpréter le sens du colloque. De façon générale, les choses se passaient comme suit :

Un intrus se pose avec son véhicule spatial. L’engin extraordinaire suscite immédiatement la curiosité, puis la crainte, et enfin l’hostilité. Après les premières minutes d’admiration, un autochtone confie à un congénère :

— Dis donc, j’ai comme l’idée qu’il doit y avoir des tas de trucs terribles, dans ce sacré machin de métal !

— T’as raison, Herbie, répond l’autre – un nommé Fred, ou Bob, ou Joe.

— Et comment, que j’ai raison ! Bon Dieu ! Tu te rends compte que ce cochon-là pourrait faire de nous ses esclaves ?

— Tu l’as dit, Herbie. Il en serait bien capable.

— Alors moi, je suis d’avis qu’il vaut mieux se tenir à carreau. Oui, bien sûr, il a l’air sympa, mais toutes ces choses terribles, non, ça ne me plaît pas. C’est le moment ou jamais de lui sauter dessus, vu qu’il a l’air d’attendre qu’on l’applaudisse ou qu’on lui fasse risette. On l’envoie dans un monde meilleur, et on discute après.

— Pour le coup, je suis d’accord ! s’écrie Fred. Et d’autres font chorus.

— Bravo, les gars ! On fonce et on rentre dans le chou de ce rigolo qui nous tombe du ciel !

Ils vont donc s’élancer – quand tout à coup intervient le Vieux Docteur (le troisième homme).

— Un instant, les enfants. Nous ne pouvons pas agir ainsi. D’abord il y a des lois qui nous…

— Allez vous faire f… avec vos lois ! braille Fred (trublion né, et peu intelligent de surcroît).

— Même sans parler des lois, ce serait trop dangereux pour nous tous.

— Nous autres, on n’a pas peur, affirme alors le vaillant Herbie. On s’arrangera bien sans vous.

— Qui parle d’avoir peur pour soi-même ? répond le vieil homme d’un ton méprisant. Je songe à la destruction d’une cité entière – la nôtre –, au massacre de tous ceux qui nous sont chers, à la fin de notre civilisation.

Herbie et Fred se regardent.

— Vous racontez des blagues, Doc. Ce gars-là n’est qu’une saleté d’étranger qui nous vient d’on ne sait où. Si je lui plante mon surin dans le bide, il saignera comme vous et moi. Pas de différence !

— Pauvre imbécile ! s’écrie alors le vieux sage. Tu vas le tuer. Et après ?

— Eh bien, quoi, après ? répète Fred dont les petits yeux bleus ont maintenant tendance à loucher.

— Triple sot ! T’imagines-tu donc que ce vaisseau spatial est le seul de son espèce ? Que les autres ignorent l’endroit où il est venu se poser ? Tu peux être certain d’une chose,

petit : c’est qu’ils seront furieux s’ils ne le voient pas revenir, et qu’en cas de malheur ils arriveront en force et détruiront tout.

— Qui nous prouve que vous avez raison ? insiste Fred, dont le point de vue est facile à ébranler.

— N’est-ce pas ainsi que tu agirais à leur place ?

— Ma foi, je ne dis pas, marmonne Fred avec un sourire niais. C’est le genre de chose que je pourrais bien faire. Mais, dites ? Peut-être qu’eux, ils n’oseraient pas ?

— Peut-être, peut-être, répète moqueusement le vieux docteur. Nous n’allons pas, pauvre marmot, risquer le pire en nous fiant à des « peut-être ». Nous n’allons pas tuer ce rigolo, comme tu dis si bien, en espérant que ses congénères n’oseront « peut-être » pas faire ce que n’importe quel individu sensé ferait en pareil cas – à savoir, nous anéantir.

— Bon, bon ! Admettons qu’on ne le tue pas, grommelle Herbie. Mais alors, Doc, qu’est-ce qu’on fait ?

— C’est simple : on attend pour savoir ce qu’il nous veut…

Ce genre de scène, tous les témoignages dignes de foi le prouvaient, s’était déjà déroulé à de nombreuses reprises. Elle se terminait, pour les autochtones, par la décision adoptée de « voir venir ». Quelquefois, les contacteurs venus de la Terre étaient massacrés avant que les conseils de prudence eussent prévalu – mais Jackson était payé pour courir un tel risque.

Invariablement, quand il y avait mort d’homme, une sanction suivait. Prompte et impitoyable. Non sans regrets, certes, car la Terre se targuait d’être un monde hautement civilisé, respectueux des lois humaines, et aucune race civilisée ne trouve plaisir à commettre un génocide. (En fait, les Terriens considèrent cela comme très désagréable, surtout quand ils trouvent la chose relatée dans leur quotidien. Un envoyé spécial doit être protégé, bien sûr, et le crime puni. Mais il n’en reste pas moins qu’on se sent mal

à l’aise de lire certains détails en prenant le petit déjeuner. C’est le genre de nouvelles qui vous gâche une journée. Trois ou quatre génocides, et voilà votre homme furieux, au point de voter tout différemment, le jour venu.)

Par bonheur, de tels drames étaient rares. Les extraterrestres se montraient habituellement prompts à saisir. Malgré la barrière du langage, ils comprenaient qu’on ne doit pas tuer un Terrien.

Ensuite, petit à petit, ils apprenaient tout ce qu’il y avait à savoir.

Les têtes chaudes avaient rengainé leurs armes. Tout le monde souriait, excepté Jackson qui, lui, avait un vrai rictus de hyène. Puis les autochtones firent des gestes gracieux avec leurs bras et leurs jambes – sans doute en marque de bienvenue.

— N’est-ce pas plus gentil comme cela ? approuva Jackson qui se livrait de son côté à une pantomime non moins aimable. Parole ! Je me croirais presque de retour sur la Terre. Et maintenant, si vous me conduisiez à votre grand chef, pour qu’il me fasse visiter la ville et toutes ses merveilles ? Après ça, je potasserai votre baragouin et nous pourrons causer un brin. Et tout ira comme sur des roulettes. En avant !

Ce disant, Jackson partit d’un pas alerte en direction de la cité. Ses nouvelles connaissances eurent une brève hésitation, puis le suivirent.

Tout se déroulait comme prévu.

En bon contacteur, Jackson était un polyglotte d’une capacité rare. Ses moyens de base consistaient en une mémoire eidétique et une oreille qui discriminait les plus infimes différences de sons. Bien mieux, il possédait un don extraordinaire pour les langues et une intuition non moins étonnante pour saisir le sens de tel ou tel mot. Quand il tombait sur un langage incompréhensible, il avait tôt fait de sélectionner les termes typiques. Sans la moindre peine, il sériait les vocalisations d’après les divers aspects du

discours. Les données grammaticales se présentaient d'elles-mêmes à son oreille entraînée. Ni affixes ni suffixes ne le gênaient. La séquence des mots, l'intonation, la réduplication n'offraient pour lui aucune difficulté. Il ignorait à peu près tout de la linguistique, mais il n'en avait pas besoin, car cette science a été créée pour décrire et expliquer des choses qu'il connaissait tout naturellement.

Jamais encore il n'avait rencontré de langue qu'il n'eût pu assimiler, et il ne pensait pas que cela fût possible. Comme il le disait souvent à ses amis du Club de la Langue Fourchue, à New York :

— Peuh ! Qu'on n'aille pas prétendre qu'il y a des choses impossibles à piger dans tous ces jargons ! Et je ne blague pas. Vous pouvez me croire, les gars : celui qui est capable de bavarder en sioux ou en khmer n'aura pas grand-peine à se débrouiller pour demander son chemin d'une étoile à l'autre.

Et c'était vrai pour Jackson – du moins, jusqu'à présent…

Une fois dans la cité, il dut prendre en patience un certain nombre de cérémonies assommantes. Elles durèrent presque trois jours. Naturellement, il en comprenait la raison. On n'a pas souvent l'occasion de recevoir la visite d'un voyageur venu de l'espace. Il était donc bien normal que chaque maire, chaque gouverneur, chaque président voulût lui serrer la main. Et leurs épouses. Néanmoins, Jackson déplorait cette perte de temps. Il avait une mission à accomplir, où tout n'était pas tellement agréable. Plus vite il commencerait, plus vite il aurait terminé.

Le quatrième jour, il put enfin réduire toutes ces vanités officielles au minimum. Et il s'attela pour de bon à l'étude de la langue des autochtones.

N'importe quel linguiste vous le dira : une langue est la plus magnifique création que l'on puisse imaginer. Mais cette beauté ne va pas sans un certain danger caché.

En fait, on pourrait comparer une langue à la surface toujours changeante de la mer. On ne sait jamais quels

récifs sont cachés sous cette splendeur transparente – tant il est vrai que les eaux les plus belles recèlent les fonds les plus traîtres.

Jackson, préparé à affronter de tels obstacles, n'en rencontra d'abord aucun. La langue principale (le hon) de cette planète (Na) était utilisée par la grosse majorité de sa population (En-a-To-Na, littéralement : les hommes de Na, ou les Naïens, comme Jackson préférait les appeler).

Le hon semblait donc dépourvu de toutes difficultés. À chaque concept correspondait un terme précis. Ni fusions ni juxtapositions. Les concepts se construisaient par séquences de mots simples (exemple : « spationef » se disait « ho-pa-aï-an » – « bateau-surgi-du-ciel »). Le hon avait donc beaucoup de points communs avec le chinois ou l'annamite. Les différences de ton s'employaient pour distinguer les homonymes, et aussi pour indiquer les gradations de « réalisme perçu », de malaise physique et de perspective agréable. Toutes choses assez intéressantes, mais n'offrant pas de réelles difficultés à un linguiste compétent.

Certes, une telle langue était fastidieuse à apprendre, du fait des longues listes de mots qu'il fallait retenir. Mais le ton et la position dans la phrase n'avaient rien de compliqué – tout en constituant des points essentiels si on voulait saisir le sens d'un passage. Au total donc, Jackson ne se montrait pas mécontent et il assimilait cette langue aussi vite que possible.

Une semaine plus tard, il ne fut pas peu fier de pouvoir dire à son professeur bénévole :

— Que cette journée vous soit faste et agréable, très honoré mentor. Comment vous portez-vous par cette belle matinée ?

Un sourire chaleureux illumina le visage du Naïen.

— Mes félicitations les plus ir ounk ! Votre accent, cher élève, est impeccable ! Je dirai même, positivement gor nak.

Vraiment, vous possédez ma chère langue maternelle d'une façon qui est presque ur nak taï.

Jackson buvait du lait en recevant de tels compliments. Certes, il y avait plusieurs mots dont le sens lui échappait encore. Peut-être sa mémoire le trahissait-elle pour « ir-ounk » et « ur nak taï » mais il ignorait complètement « gor nak ». Toutefois, il n'était qu'un débutant, et les débutants tâtonnent toujours plus ou moins. Il connaissait maintenant suffisamment leur langue pour comprendre les Naïens et se faire comprendre d'eux. Sa mission n'en exigeait pas davantage.

Ce même jour, il regagna le spationef. Le sas était resté ouvert depuis son arrivée, et pourtant aucun objet ne manquait dans le vaisseau. Cette constatation lui causa un certain dépit, mais il ne se laissa pas abattre. Il bourra ses poches d'objets divers et reprit en flânant le chemin de la cité. Il était prêt à accomplir la dernière partie de sa mission. La plus importante.

En plein centre du quartier des affaires, à l'intersection d'Um et d'Abretto, il trouva ce qu'il cherchait : une agence immobilière. Il y fut accueilli par Mr. Erum, le plus jeune directeur.

— Parfait, parfait, parfait ! déclara Erum en échangeant avec lui une chaleureuse poignée de mains. Quel honneur pour moi, vraiment, et quel privilège ! Vous envisageriez donc d'acquérir une propriété ?

— Telle est en effet mon intention, répondit Jackson. À moins, bien entendu, qu'il n'existe ici des lois vous empêchant de vendre aux étrangers ?

— Pas la moindre ! En fait, ce sera un véritable oraï de plaisir, d'avoir parmi nous un représentant de votre lointaine et glorieuse civilisation.

Jackson réprima un petit ricanement.

— La seule autre difficulté à laquelle j'ai songé est la question du cours légal. Il va de soi que je ne possède

aucune de vos devises. Mais je dispose d’une certaine quantité d’or, de platine et de diamants qui représente une valeur considérable sur la Terre.

— Ici également, déclara Erum. Une certaine quantité, disiez-vous ? Eh bien, mais, mon cher monsieur, nous n’aurons aucune difficulté. « Nul baggle ne viendra nous ôdre ou nous moter », comme dirait le poète.

— À merveille ! Erum utilisait des mots que Jackson ne comprenait pas, mais le sens général était suffisamment clair. Voyons, si nous commencions par envisager l’achat d’une bonne industrie ? Il faudra bien que j’occupe mon temps, n’est-ce pas ? Après quoi, je pourrai choisir une maison.

— Voilà qui est on ne peut plus prominex ! approuva gaiement Erum. Si vous permettez que je raiche mes listes de… Oui, tenez ! Que penseriez-vous d’une usine de bromica ? Une entreprise de premier ordre. Rien ne vous serait plus facile, d’ailleurs, que de la transformer en manufacture de vorage.

— Le bromica est-il très demandé sur les marchés ?

— Grand muergentin, s’il est très demandé ! Mais le bromica est indispensable, mon cher monsieur, même s’il y a une morte saison. Le bromica raffiné, ou ariso, est utilisé par les rouleurs de protigache qui font leur récolte à la saison du solstice, naturellement, excepté dans les branches de l’industrie qui se sont orientées vers la revature du tricothène, et…

— Oh ! très bien, très bien ! coupa Jackson. Il ne cherchait nullement à savoir ce qu’était le bromica. Du moment qu’il s’agissait d’une industrie rentable, elle correspondait aux instructions reçues.

— J’achète, déclara-t-il.

— Et vous ne le regretterez pas, souligna Erum. Une bonne usine de bromica est un hagatis garveldeux, et bien audefois.

— Certes, acquiesça Jackson, regrettant cependant de ne pas avoir un vocabulaire hon plus étendu. Et quel sera le prix ?

— Oh ! vous n'aurez pas à vous en plaindre. Mais vous devrez auparavant remplir le formulaire d'ollanbrité. Il s'agit simplement de quelques questions que nous nagons à tout le monde.

La feuille que le Naïen tendit à Jackson portait cette première question :

— Vous est-il arrivé, actuellement ou dans le passé, d'éliquer forsiquement les mushkées ? Précisez les dates dans l'ordre chronologique. Si la réponse est non, veuillez en donner la raison.

Jackson n'alla pas plus loin.

— Que signifie au juste *éliquer forsiquement les mushkées ?* demanda-t-il à Erum.

L'agent immobilier eut un sourire gêné.

— Ma foi… cela dit bien ce que ça veut dire. Du moins, je le pense.

— Ce sont les mots que je ne comprends pas, insista Jackson. Pourriez-vous me les expliquer ?

— Rien de plus simple ! Eliquer les mushkées est presque la même chose que la probiscuation bicorps.

— Pardon ?

— Enfin… si vous préférez, éliquer est une chose assez banale, encore que contraire à la loi. Le scorbadisme est une autre forme de l'éliquation, de même que la manulve. Certains prétendent que respirer dorsiquement, le soir après subsis, revient en fait à éliquer. Pour ma part, je trouve la comparaison très fantaisiste.

— Voyons maintenant le sens de *mushkée,* proposa Jackson.

— Bien volontiers ! s'esclaffa Erum. Mais il faudrait que nous puissions… Vous saisissez ? Et il poussa son visiteur du coude, tout en lui adressant un clin d'œil.

— Heu… oui, répondit Jackson. Peut-être pourriez-vous m’expliquer ce qu’est au juste une mushkée ?

— Naturellement. En fait, ce n’est pas une chose qui existe. Pas au singulier, du moins. Une mushkée serait une absurdité du point de vue logique, vous comprenez ?

— Je vous crois sur parole. Mais enfin, que sont les mushkées ?

— Au sens primitif, ce sont les objets de l’éliquation. Puis, au figuré, les sandales de bois qu’utilisent les prêtres de Kutor pour stimuler leurs visions érotiques.

— Ah ! nous y arrivons enfin ! s’exclama Jackson.

— Si tant est que vos goûts aillent de ce côté, souligna Erum avec une soudaine froideur.

— Je voulais dire : nous arrivons à comprendre de quoi il s’agit.

— Oui. Je vous prie de m’excuser. Mais le formulaire vous demande si vous avez éliqué *forsiquement* les mushkées… Ce qui n’est pas du tout la même chose.

— Ah ?

— Voyons ! Cette modification donne un tout autre sens à la phrase.

— Et pourriez-vous m’expliquer ce que signifie forsiquement ?

— Rien de plus facile ! Notre conversation peut désormais – avec un tant soit peu d’imagination démique – être désignée comme un *entretien à tendance forsique.*

— Bon.

— Vous voyez. « Forsiquement » est une manière d’agir, de penser. Ce mot signifie *suggestion-prompte-provoquée-par-amitié-fortuite.*

— Voilà qui est déjà plus clair, dit Jackson. Ainsi, lorsqu’on élique forsiquement les mushkées…

— Je crains, hélas ! que vous ne vous égariez, interrompit Erum. Ma définition s’applique seulement aux propos tenus.

La chose est très différente quand il est question des mushkées.

— Que signifie-t-elle alors ?

— Elle signifie – ou plutôt, elle exprime – un cas avancé d'éliquidation des mushkées, mais avec une nette tendance nmogmétique. À mon avis, d'ailleurs, c'est là une phraséologie bien inutile.

— Et comment diriez-vous ?

— Je dirais les choses carrément. Au diable toutes ces circonlocutions ! Je dirais : « Avez-vous, à un moment quelconque, dunfiglé dans des circonstances illégales, immorales ou insirtes, avec ou sans l'aide ou le consentement d'une brachnienne ? Si oui, précisez la date et la raison. Si non, répondez neugris kris. »

— C'est ce que vous proposeriez, vous ?

— Bien sûr ! affirma Erum avec force. Ces formulaires sont destinés aux adultes, que je sache ! Alors, pourquoi ne pas appeler un spigle un spigle ? Qui n'a pas dunfiglé au moins une fois dans sa vie ? Et cela n'offusque personne, grands dieux ! Je veux dire que cela regarde en tout et pour tout l'intéressé muni d'un simple morceau de bois tordu. Alors, pourquoi tant d'histoires ?

— Du bois ? répéta Jackson.

— Du bois, oui. Un vulgaire morceau de bois. Du moins, ce ne serait pas autre chose si les gens n'y mêlaient pas aussi ridiculement leurs sentiments.

— Et que font-ils avec ce bois ?

— Ce qu'ils font ? Pas grand-chose, à proprement parler. Ce qu'il y a, voyez-vous, c'est que l'aspect religieux dépasse tout bonnement nos prétendus intellectuels. Ils sont incapables d'isoler le simple facteur primordial – *le bois* – de la volturnité culturelle qui l'entoure au stade du festerhis.

— Les intellectuels sont tous les mêmes, constata Jackson. Mais vous, vous pouvez l'isoler, et vous trouvez…

— Je trouve qu'il n'y a pas de quoi en faire des montagnes. Et je n'en démords pas. Je veux dire par là

qu’une cathédrale, si on la considère normalement, n’est pas autre chose qu’un amas de pierres. Et qu’est-ce qu’une forêt, sinon un assemblage d’atomes ? Pourquoi faire une différence dans le cas qui nous intéresse ? En un mot, il serait très possible d’éliquer forsiquement les mushkées *sans* morceau de bois ! Qu’en pensez-vous ?

— Vous m’avez convaincu, affirma Jackson.

— Surtout, n’allez pas vous méprendre ! Je ne prétends nullement que ce serait facile, ou naturel, ou même louable. Mais c’est en tous points possible. Tenez, on remplacerait le bois par du grayti cormé, qu’il n’y aurait pas la moindre différence ! Erum fit entendre un petit rire. Vous n’auriez pas l’air bien malin, mais vous y arriveriez quand même.

— Très intéressant.

— Je crains de m’être un peu emballé, reprit Erum qui s’épongeait maintenant le front. N’ai-je pas parlé trop fort ? Pensez-vous qu’on ait pu m’entendre de l’extérieur ?

— Certes pas. Et j’ai trouvé tout cela passionnant. Il me faut prendre congé de vous, Mr. Erum, mais je reviendrai demain pour remplir le formulaire et acheter l’usine.

— Je vous réserve la priorité, déclara l’agent immobilier en serrant la main de Jackson. Et laissez-moi vous remercier. Ce n’est pas si souvent que j’ai l’occasion d’avoir un entretien à cœur ouvert.

— Vous m’avez appris beaucoup de choses, dit Jackson.

Il regagna son vaisseau à pas lents. Il était inquiet, et même un peu désorienté. L’incompréhension de certains termes d’une langue l’irritait. Il aurait dû être capable de traduire, d’une façon ou d’une autre, l’idée exprimée par « éliquer forsiquement les mushkées ».

Bah ! Peu importe, se dit-il enfin. Tu potasseras la question cette nuit, mon vieux. Après quoi, tu pourras liquider en moins de deux leur fichu formulaire. Ne va donc pas te mettre martel en tête !

Car il allait s’y atteler. Il le fallait bien, puisqu’il était obligé d’acheter une propriété.

Telle était, en effet, la seconde partie de sa mission.

On avait fait du chemin sur Terre, depuis l'époque révolue des guerres d'agression. Les livres d'Histoire vous apprenaient comment, jadis, un monarque pouvait tout simplement envoyer ses troupes s'emparer de ce qu'il convoitait. Et si quelqu'un poussait l'audace jusqu'à lui demander le motif de cette guerre, il le faisait décapiter, jeter au fond d'une oubliette, ou coudre dans un sac que l'on balançait ensuite à la mer. Et il n'en éprouvait pas le moindre remords, car il estimait être dans son droit le plus strict.

Ce système, appelé *droit du seigneur,* était une des principales caractéristiques du *laissez-faire capitaliste* que connaissaient les anciens.

Mais par la suite, dans la lente succession des siècles, des progrès culturels s'accomplirent. Une morale nouvelle s'imposa. Lentement – mais sûrement, le sens de la justice et de la loyauté fut inculqué à la race humaine. Les souverains, les dirigeants furent désignés par vote et durent respecter les désirs des électeurs. Justice, Clémence, Pitié vinrent au premier plan des pensées des hommes, supplantant l'antique droit du plus fort et la fruste brutalité des jours révolus.

Les temps anciens n'étaient plus qu'un triste souvenir. À présent, aucun dirigeant ne pouvait *s'emparer* purement et simplement d'un autre pays. Les électeurs n'y auraient pas consenti.

Il fallait, pour le faire, une raison valable.

Ainsi, quand un Terrien possédait en bonne et due forme une propriété sur quelque autre planète, il avait nécessairement besoin de l'intervention de l'armée pour protéger sa propre existence, sa maison et ses biens.

Toutefois, il lui fallait d'abord acheter la propriété. En devenir le légitime possesseur, pour se mettre à l'abri des sénateurs au cœur tendre et des journaux toujours prêts à prendre le parti des extraterrestres, lesdits journaux ouvrant

invariablement une enquête lorsqu'on prenait une nouvelle planète sous protectorat.

Fournir un motif légal de conquête – tel était, en bref, le rôle des Contacteurs.

« Mon petit père, se répéta Jackson, il faut que tu t'offres dès demain cette bonne vieille usine de bromica, et tambour battant ! Vu ? Tu sais que je ne plaisante pas. »

Le jour suivant, sur le coup de midi, il se retrouvait en ville. Plusieurs heures de travail acharné, suivies d'une longue conversation avec son professeur, avaient suffi à lui montrer où il s'était fourvoyé.

Rien de bien grave, d'ailleurs. Il était allé simplement un peu trop vite en tirant des conclusions sur l'usage des radicaux. Croyant pouvoir se fier à d'autres langues déjà étudiées, il avait cru que le sens des mots et leur ordre constituaient les seuls facteurs nécessaires à la compréhension du hon. Or, ce n'était pas le cas. Jackson avait découvert que cette langue possédait des moyens insoupçonnés : des affixes, par exemple, et une forme élémentaire de réduplication. La veille, il n'était pas le moins du monde préparé à rencontrer des contradictions morphologiques. Quand elles s'étaient présentées, il avait pataugé au milieu de difficultés d'ordre sémantique.

Il n'eut guère de mal à apprendre les formes nouvelles. Seul point ennuyeux : elles étaient nettement contraires au caractère du hon.

Un mot produit par un son et n'ayant qu'un seul sens – telle était la règle qu'il avait cru pouvoir établir. Or, il découvrait soudain dix-huit exceptions importantes – des composés formés des façons les plus diverses, et chacun avec une liste de suffixes modificateurs. Pour Jackson, c'était aussi extraordinaire que d'entendre parler de cocotiers au cœur de l'Antarctique.

Il apprit les dix-huit exceptions et songea à l'article qu'il pourrait écrire là-dessus une fois revenu sur la Terre.

Le lendemain donc, plus savant et un peu plus circonspect, il reprit pensivement le chemin de la cité.

Une fois à l'agence immobilière, il remplit sans difficultés les formulaires exigés par le gouvernement La fameuse question « Avez-vous éliqué forsiquement les mushkées ? » ne l'inquiétait plus. Il pouvait sincèrement répondre par « non ». Le pluriel « mushkées », dans son sens primitif, correspondait à notre singulier « femme ». (Alors que le singulier « mushkée » aurait signifié un concept immatériel de la femme.)

L'éliquation était naturellement l'accomplissement de l'acte sexuel à moins que le mot ne fût suivi du restrictif « forsiquement ». Dans ce cas, le contexte prenait un sens plus scabreux dont l'équivalent était « incitation à la poly-sexualité œdémateuse ».

Comme Jackson n'était pas Naïen, il pouvait dire en toute sincérité qu'il n'avait jamais éprouvé ce désir malsain.

Pas plus difficile ! Jackson était même plutôt vexé de n'avoir pas trouvé tout seul le sens de la phrase.

Il répondit sans peine aux autres questions et tendit la feuille à Erum.

— Voilà qui est skoe ! déclara le Naïen avec un large sourire. Il ne nous reste plus maintenant que deux ou trois petites formalités à accomplir. Nous pouvons tout de suite liquider la première. Après quoi, j'arrangerai ici même une courte cérémonie officielle pour l'Acte de Transfert de Propriété. Quand nous en aurons fini avec les autres questions de routine (c'est-à-dire dans quarante-huit heures au plus), l'usine sera à vous.

— Parfait, mon gars, parfait, approuva Jackson. Ce délai ne l'inquiétait pas. Il avait même prévu un laps de temps beaucoup plus long. Sur la plupart des autres planètes, les autochtones comprenaient très vite ce qui les menaçait. Point n'était besoin d'un esprit puissant pour se rendre

compte que la Terre savait vouloir – mais vouloir en s'entourant de toutes les formes légales.

Pourquoi ? Cela non plus n'était pas difficile à comprendre. La grande majorité des Terriens, idéalistes, croyaient à des concepts tels que la loyauté, la justice, l'humanité, et autres du même genre. Et ils ne faisaient pas qu'y croire : ils les prenaient pour guides de tous leurs actes – excepté quand ils devenaient gênants, ou contraires à leurs intérêts. Dans ces derniers cas ils agissaient en opportunistes, mais sans cesser de prôner la morale. Autrement dit, ils agissaient en *hypocrites* – terme dont chaque langue parlée dans la galaxie possédait l'équivalent.

Les Terriens savaient ce qu'ils voulaient, mais ils voulaient que la chose gardât un aspect honorable. C'était parfois beaucoup espérer, surtout quand ils visaient la possession d'une planète appartenant à une autre race. Mais quel que fût le moyen employé, ils arrivaient habituellement à leurs fins.

Beaucoup de peuples galactiques, comprenant que la résistance ouverte était impossible, recouraient à des manœuvres dilatoires.

Quelquefois ils refusaient de vendre, ou exigeaient une multitude de formalités, ou prétendaient avoir besoin de l'accord d'une personnalité qui se trouvait toujours absente. Mais pour chaque bonne excuse, le Contacteur avait une réponse prête.

Refusait-on de vendre une propriété en s'appuyant sur des raisons raciales ? Les lois des Terriens interdisaient pareille discrimination, et la Déclaration des Droits de l'Homme Raisonnable établissait formellement la liberté de séjourner et de travailler partout où on le désirait. C'était une liberté pour la sauvegarde de laquelle la Terre employait la force – si on l'y obligeait.

Opposait-on une manœuvre dilatoire ? La Doctrine de la Propriété Temporaire ne permettait pas de s'y obstiner.

Était-il impossible de signer les actes nécessaires en l'absence de telle personnalité ? Le Code Uniforme contre le Séquestre Implicite obligeait les récalcitrants à céder… Et ainsi de suite. C'était le jeu de la riposte, où les Terriens gagnaient à tous coups, car le plus fort est habituellement le plus habile.

Or, les Naïens n'essayaient même pas la moindre manœuvre dilatoire. Jackson trouvait cela plutôt lâche.

Une fois effectué l'échange des devises naïennes contre le platine terrien, Jackson resta possesseur d'un surplus en billets de 50 vrsos. Erum irradiait la joie. « Eh bien, mon cher monsieur, nous pourrons en finir dès aujourd'hui. Il ne reste plus pour vous qu'à trombamctulancher comme il se doit. »

Jackson fît volte-face, les yeux écarquillés, ses lèvres dessinant une mince ligne courbe.

— Vous dites ?

— Mais, je vous ai demandé…

— Parbleu ! J'ai bien entendu ! Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Ma foi, cela correspond à… à… – Erum eut un rire gêné. – Je veux dire que… éthyboliquement parlant…

La voix de Jackson se fit menaçante.

— Donnez-moi un synonyme.

— Il n'en existe pas.

— Mon bonhomme, vous auriez intérêt à en trouver un ! grinça Jackson – et ses mains empoignèrent le Naïen à la gorge.

— Arrêtez ! Attendez ! Ulp ! Mr Jackson, je vous en supplie ! Comment pourrais-je trouver un synonyme, puisqu'il n'existe qu'un seul terme pour exprimer la chose ?

— Vous vous fichez de moi ! fulmina Jackson. Et vous feriez mieux de cesser ce petit jeu, car nous avons des lois contre l'obscurcissement prémédité, l'obstruction concertée et autres entourloupettes du même genre. Vous pigez ?

— Oui… bredouilla Erum.

— Alors, écoutez bien une bonne chose : cessez *d'agglutiner !* Vous avez une langue parfaitement normale, du type analytique, dont la seule particularité est une nette tendance à utiliser un grand nombre de termes distincts. Avec ce genre de langage, on ne s'amuse pas à agglutiner tout un fatras de composés. Vu ?

— Oui, oui ! piailla Erum. Mais croyez-moi, je ne cherche pas le moins du monde à numéniscatériser. Aucune nonniscaquécaquie ! Il faut me débruchiler !

Jackson leva le poing, mais sut se retenir à temps. Il eût été maladroit de malmener un extraterrestre, surtout quand cet extraterrestre disait peut-être la vérité. Les compatriotes de Jackson n'auraient pas admis pareille violence. On pouvait fort bien lui retenir sa prime – et en cas de meurtre, il était passible de six mois de prison.

Tout de même, c'était…

— Bon Dieu ! Je saurai si vous mentez ou non ! tonna Jackson. Et il sortit en claquant la porte.

Il déambula pendant près d'une heure à travers Grath Erth, le quartier pauvre qui s'étendait en contrebas de la grise Ungperdis. Mêlé à la foule, il passait inaperçu. Il aurait aussi bien pu être un Naïen.

Il finit par repérer un café d'aspect accueillant au coin de la rue Niis et de l'avenue Da, et y pénétra.

Les consommateurs, tous des hommes, ne faisaient pas le moindre bruit. Jackson, commanda une boisson qui ressemblait à la bière. Quand le barman le servit, il lui dit :

— Il m'est arrivé l'autre jour une histoire assez drôle.

— Vraiment ?

— Plutôt, oui. J'étais en train de conclure une grosse affaire, et à la dernière minute on m'a demandé de trombramctulancher comme il se devait.

Il guetta la réaction du barman, qui marqua un léger étonnement.

— Et pourquoi ne l’avez-vous pas fait ? demanda le Naïen.

— Vous voulez dire que vous l’auriez fait, vous ?

— Naturellement C’est pure question de cathantriptie, pas vrai ?

— D’accord, intervint un des consommateurs. Sauf si on a des raisons de croire que l’autre essaie de numéniscatériser.

— Je ne pense pas que c’était le cas, admit Jackson d’une voix creuse. Il paya sa « bière » et se dirigea vers la porte.

Le barman le rappela.

— Dites voir ? Vous êtes certain qu’il n’y avait pas de nonniscaquécaquie sous roche ?

— On ne sait jamais, répondit Jackson. Il sortit, les épaules voûtées.

Il ne pouvait mettre en doute ses instincts concernant les langues et les gens. Or, ses instincts lui soufflaient à présent que les Naïens ne cherchaient pas à le tromper. Ils n’avaient pas forgé des mots nouveaux dans le but de le filouter. Erum employait tout bonnement le hon tel qu’on le parlait.

Mais dans ce cas, il s’agissait d’une langue bien étrange ! Une langue qui, en fait, échappait à toute norme préétablie. Et ses implications n’étaient pas seulement curieuses.

Elles étaient catastrophiques.

Ce soir-là, Jackson se remit au travail. Il découvrit une nouvelle série d’exceptions qu’il ignorait, et dont il n’aurait jamais soupçonné l’existence : un groupe de 29 potentiels ayant chacun des valeurs multiples. Ils n’avaient aucun sens par eux-mêmes, mais servaient à marquer des nuances dans l’emploi d’une liste très complexe d’autres mots. Et leur aspect potentiel variait suivant leur place dans la phrase.

Ainsi, quand Erum le priait de bien vouloir « trombramctulancher », il lui demandait simplement de satisfaire à un rituel obligatoire. Cela consistait à se croiser

les mains derrière la tête en se tenant en équilibre sur les talons. Le tout avec une expression de plaisir discret correspondant à l'heureuse conclusion de l'affaire, mais aussi à l'état de votre estomac et de vos nerfs, et à vos convictions morales et religieuses.

C'était très facile à comprendre – et en absolue contradiction avec tout ce que Jackson avait déjà appris de hon.

C'était même plus que contradictoire : impensable, impossible, illogique ! Comme si, après avoir trouvé des palmiers dans l'Amérique, on s'apercevait soudain que ces arbres portaient des grappes de raisin muscat.

Incroyable, mais vrai !

Jackson fit ce qu'on lui demandait. Quand il eut trombramctulanché dans les formes requises, il ne lui restait plus qu'à se présenter pour la brève cérémonie de Transfert de Propriété.

Erum affirmait que ce serait très simple, mais Jackson s'attendait encore à des difficultés, d'une façon ou de l'autre.

Ce fut donc pour s'y préparer qu'il mit tous ses efforts, trois jours durant, à assimiler les vingt-neuf potentiels et les sens différents que prenaient les phrases où on les rencontrait. Il en vint à bout littéralement harassé, et son coefficient d'irritabilité atteignit 97,3620 d'après le barème de Grafheimer. Un observateur impartial aurait pu déceler une lueur inquiétante dans ses yeux bleus.

Il était écœuré. Il vomissait le hon et tout ce qui avait trait aux Naïens. Il avait l'impression que plus il allait, plus il pataugeait. C'était un véritable casse-tête.

« Magnifique, hein ? ricana-t-il en prenant l'univers à témoin. J'ai avalé cette fichue langue, je me suis torturé la cervelle sur des exceptions absolument inexplicables… et je tombe maintenant sur des exceptions aux exceptions ! »

Il s'interrompit, puis, d'une voix sourde : « Cela fait un nombre exceptionnel d'exceptions. Sans parti pris, on

pourrait croire que cette langue comporte uniquement des exceptions !

» Mais, bon sang ! c'est impossible, inacceptable ! Par définition même, une langue obéit à un système, ce qui veut dire des règles ! Autrement, personne ne pourrait se faire comprendre. Nom de nom, il faut bien que ce soit comme ça ! Et si quelqu'un s'imagine qu'il va se payer la tête de Fred Jackson… »

Il dédaigna son pistolet à énergie radiante, vérifia la charge et leva le cran de sûreté avant de remettre l'arme en place.

« Ils n'ont pas intérêt à me sortir plus longtemps leur baragouin, grommela-t-il. Le prochain qui s'y hasarde, le vieux Jackson lui fait un joli trou de sept centimètres dans les tripes. »

Il reprit le chemin de la ville. Ses idées vacillaient un peu, mais il était bien décidé. Il avait pour mission d'arracher la planète à ses légitimes possesseurs par les moyens légaux – et dans ce but, il lui fallait comprendre leur langue. Et se faire comprendre, d'une façon ou de l'autre. Sinon, il y aurait quelques cadavres.

Au point où il était rendu, il n'avait plus de scrupules.

Erum l'attendait, en compagnie du maire, du président du conseil municipal, du représentant du corps électoral, de deux échevins et du directeur du Service des Crédits. Tous ces personnages souriaient avec affabilité, encore qu'un peu nerveusement. Des flacons de liqueurs étaient alignés sur une desserte. Il régnait dans le bureau une atmosphère de cordialité.

Au total, il semblait que Jackson fût considéré comme le bienvenu parmi les Naïens en tant que respectable propriétaire de fraîche date. Telle était (mais pas toujours) l'attitude finale des extraterrestres : faire contre mauvaise fortune bon cœur pour chercher à gagner les faveurs de l'Inévitable Intrus.

— Mun, déclara Erum, avec une chaude poignée de mains.

— Et moi de même, mon gars, répondit Jackson. Il n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait le mot « mun ». Et peu lui importait. Il possédait maintenant tout un vocabulaire naïen dans lequel il pouvait choisir, et il était bien décidé à conclure l'affaire de gré ou de force.

— Mun ! dit le maire à son tour.

— Merci, mon petit père.

— Mun ! reprirent alors les autres personnalités.

— Heureux de votre accueil, les amis. Et Jackson se tourna vers Erum. Sur ce, finissons-en. Okay ?

— Mun-mun-mun, articula Erum. Mun, mun-mun.

Jackson resta quelques secondes à le considérer les sourcils levés. Puis, d'une voix lente, détachant bien ses mots :

— Dites donc, mon vieux ? Qu'est-ce que cela signifie, au juste ?

— Mun, mun, mun, déclara Erum. Mun, mun mun. Mun-mun. Il s'arrêta et, cette fois, s'adressa au maire avec une sorte d'inquiétude. Mun, mun ?

Mun… mun-mun, répondit fermement le maire. Les autres personnalités marquèrent leur approbation en hochant la tête, et tout le monde regarda Jackson perdre son assurance.

Jackson resta d'abord sidéré. La colère empourprait son visage et une veine bleue fit saillie le long de son cou. Il réussit quand même à parler lentement, calmement – tout en prenant un ton comminatoire.

— Voudriez-vous m'expliquer, tas de bouseux, la farce que vous essayez de me jouer ?

— Mun-mun ? demanda le maire à Erum.

— Mun-mun, mun-mun-mun, répondit aussitôt l'agent immobilier en faisant un geste d'incompréhension.

— Tu aurais intérêt à te montrer clair, mon pote, gronda Jackson. Il n'élevait pas la voix, mais la veine de son cou se

tordait comme un tuyau de caoutchouc sous pression.

— Mun ! lança un des échevins, s'adressant au représentant du corps électoral.

— Mun mun-mun mun ? répondit celui-ci d'un air désolé.

— Donc, vous ne voulez pas vous expliquer clairement ?

— *Mun !* Mun-mun ! s'écria le maire, dont le visage prenait une teinte cendre.

Tous les autres regardèrent Jackson qui avait dégainé son pistolet et le braquait sur Erum.

— Trêve de sottises, hein ? cracha le Terrien. La veine de son cou aurait pu faire songer à un python en train de déglutir.

— Mun-mun-mun ! supplia Erum en tombant à genoux.

— Mun-mun-mun ! hurla le maire, et il s'effondra dans son fauteuil.

— Je te préviens que tu vas déguster, reprit Jackson à l'adresse d'Erum. Son index se crispa sur la détente.

L'agent immobilier, dont les dents claquaient, réussit quand même à bafouiller :

— Mun-mun, mun ? Puis ses nerfs lâchèrent et il attendit la mort avec des yeux qui ne voyaient plus.

La détente allait actionner la gâchette. Une fraction de millimètre encore… et brusquement, Jackson cessa d'appuyer et rengaina le pistolet.

— Mun, mun ! parvint à exhaler Erum.

— Oh ! ferme ça ! Jackson fit un pas en arrière et foudroya du regard les Naïens terrifiés.

Volontiers, il les aurait tous pulvérisés. Mais il ne le pouvait pas. Force lui était, en fin de compte, d'admettre l'invraisemblable réalité.

Son oreille infaillible, son cerveau de polyglotte avaient entendu, analysé. Et il comprenait que les Naïens ne cherchaient aucunement à le tromper. Loin d'improviser des absurdités, ils parlaient une vraie langue. Une langue qui, désormais, se réduisait à un seul son : « Mun. » Et ce son avait une multitude de significations suivant le ton, la

cadence, la fréquence de l’accent tonique, les gestes qui l’accompagnaient et les jeux de physionomie de l’interlocuteur.

Une infinité de variations pour un seul mot ! Jackson se cabrait encore, mais il était trop bon linguiste pour pouvoir douter de ses propres sens.

Bien sûr, il pouvait toujours apprendre cette langue.

Mais d’ici là, quelles autres modifications n’aurait-elle pas déjà subies ?

Jackson se passa la main sur le visage d’un geste las. Dans une certaine mesure, c’était inévitable. Toutes les langues évoluent. Mais sur la Terre, comme sur les autres planètes qu’il avait contactées, l’évolution se faisait avec une relative lenteur.

Sur Na, l’évolution était plus rapide. Beaucoup plus rapide !

La langue des Naïens changeait comme change la mode chez les Terriens. Bien plus vite, même : comme change le temps. D’un jour à l’autre, suivant des règles, des principes inconnus. Sa forme changeait comme change la forme d’une avalanche. En comparaison, l’anglais ressemblait à un glacier.

Le hon était bel et bien l’image du fleuve d’Héraclite.

Héraclite disait qu’il est impossible de plonger deux fois dans le même fleuve, puisque ce sont d’autres eaux qui, sans cesse, coulent devant vous.

En ce qui concernait le langage des Naïens, c’était exact à la lettre.

Et déplorable en soi. Mais le pire était qu’un observateur comme Jackson ne pouvait espérer isoler le moindre terme de cet ensemble qui se modifiait perpétuellement. Car son intervention ne servirait qu’à dissocier tout le système et le transformer de façon imprévisible. Et le terme une fois isolé, ses rapports avec les autres seraient fatalement supprimés. Ce terme, par définition, perdrait toute valeur.

Du fait de ce changement continuel, le hon échappait à toute codification. C'était un langage indéterminé, dont on ne pouvait venir à bout. Et Jackson passait d'Heraclite à Heisenberg sans trouver de nouveau point de départ. Il restait cloué sur place, regardant les Naïens avec une expression où se mêlaient le désarroi et un certain respect.

— Vous avez gagné, grommela-t-il. Vous nous possédez de bout en bout. Nous pourrions vous rafler tous sans que ça fasse la moindre différence dans la galaxie, et sans que vous puissiez remuer le petit doigt. Mais on aime la légalité, sur la Terre, et nos légistes exigent que nous soyons en mesure de communiquer verbalement avant de conclure une transaction.

— Mun ? demanda poliment Erum.

— Ce qui signifie que je n'insisterai pas, reprit Jackson. Du moins, tant que mes compatriotes s'en tiendront à leurs lois. Mais peut-on jamais souhaiter mieux qu'un sursis ?

— Mun mun, dit le maire d'un ton hésitant.

— Je vais partir, conclut Jackson. Nous jouons franc-jeu… Seulement, entendez-moi bien ! Si j'acquiers un jour la certitude que vous m'avez trompé…

Il laissa la phrase inachevée et, sans un mot de plus, regagna son astronef.

En une demi-heure il fut prêt à prendre l'espace. Quinze minutes plus tard, il avait quitté la planète Na.

Dans le bureau de l'agence immobilière, les notables regardaient le vaisseau terrien que le ciel assombri de l'après-midi faisait ressembler à une comète. Il se réduisit bientôt à un minuscule point lumineux, puis disparut dans l'immensité de l'espace.

Le maire et ses compagnons restèrent un moment sans parler. Et soudain, spontanément, tous partirent du même éclat de rire. Un rire homérique qui les obligeait à se tenir les côtes et leur arrachait les larmes des yeux.

Le maire fut le premier à mettre un terme à cette hystérie. Reprenant le contrôle de lui-même, il fit remarquer : « Mun, mun, mun-mun. »

Ce qui calma instantanément les autres. Ils considérèrent avec inquiétude le ciel hostile et leurs pensées revinrent sur les tribulations par où ils étaient passés.

Puis le jeune Erum demanda :

— Mun-mun ? Mun-mun ?

Des sourires accueillirent cette naïve question. Pourtant, aucun des personnages présents ne pouvait répondre à une demande aussi simple, et cependant capitale. Comment l'auraient-ils pu, d'ailleurs ? Qui se serait hasardé à la moindre supposition ?

Perplexité qui laissait dans le doute le passé tout comme l'avenir. Et si l'on ne pouvait imaginer une réponse, ce point d'interrogation était à coup sûr intolérable.

Le silence se prolongeant, les lèvres d'Erum dessinèrent une moue qui traduisait un cynisme prématuré. D'un ton presque brutal, il lança :

— Mun ! Mun-mun ! Mun ?

Le genre de propos choquants où il ne faut voir que la cruauté irréfléchie de la jeunesse, mais auxquels on ne peut pas ne pas répondre. Le plus âgé des deux échevins s'approcha pour le morigéner.

— Mun mun, mun-mun, dit le vieillard avec une douceur désarmante. Mun mun mun-mun ? Mun mun-mun-mun. Mun mun mun ; mun mun mun ; mun mun. Mun, mun mun mun – mun mun mun. Mun-mun ? Mun un mun mun !

Cette profession de foi si simple alla droit au cœur d'Erum. Ses yeux s'embuèrent. Toute morgue évanouie, il regarda le ciel, serra les poings et cria : — Mun ! Mun ! Mun-mun !

Le vieil échevin eut un bon sourire et marmotta dans sa barbe :

— Mun-mun-mun ; mun, mun-mun.

Tel était, assez ironiquement, le bilan à la fois merveilleux et terrible de la situation. Peut-être valait-il mieux que les autres ne l’eussent pas entendu.

Traduit par René Lathière.
Shall We Have A Little Talk ?

LA FOI, L’ESPÉRANCE ET L’ÉTERNITÉ

(1953)

C’est à dessein, vous vous en doutez bien, que cette nouvelle clôt le volume. D’abord parce qu’elle est purement fantastique (elle fut publiée en décembre 1953 dans Fantastic) *et ensuite parce qu’une parabole en guise de dessert nous a paru plus indiquée pour la digestion. Et puis, pour prendre la sortie, rien de tel qu’un petit tour en enfer. Et celui de Sheckley, pas dantesque pour un sou, mérite la visite.*

— Veuillez me pardonner, dit Mr. Archer, retroussant ses lèvres en une grimace. Je sais que je ne devrais pas sourire.

Il rit bruyamment, sur un ton aigu.

— Mais cela va me passer, ajouta-t-il. Que voulez-vous, je ne m’y attendais pas, même sur mon lit de mort…

— C’est tout naturel, répondit l’homme assis derrière le bureau, en souriant de façon encourageante.

Dans l’immense salle se trouvait uniquement Mr. Archer, le bureau placé devant lui et l’homme qui était assis

derrière. Le plafond de la pièce était constitué par une voûte s'élevant sans limite, et qui paraissait à Archer être aussi haute au-dessus de sa tête que le ciel le lui avait paru de son vivant. Les murs étaient brumeux, et lointains. Et il se trouvait au centre de tout cela, lui, Edward Moran Archer.

— C'est une réaction très courante, je vous l'assure, dit l'homme se trouvant derrière le bureau tout en examinant les revers de son costume pour donner à Archer le temps de prendre une expression de circonstance.

— Nous tenons compte du fait qu'à votre époque actuelle de sophistication, on se défie des anthropomorphismes tels que celui-ci. Les gens ne croyant plus au ciel et à l'enfer, ils estiment que ces choses ne sont que des mythes utiles seulement aux prédicateurs et aux écrivains. Naturellement, lorsqu'ils meurent et se trouvent catapultés dans l'un ou dans l'autre, leur réaction est hystérique. Certains pleurent, d'autres rient.

— Je vois, répondit Mr. Archer. Il avait à présent réussi à se contrôler, bien qu'un sourire trainât toujours aux coins de ses lèvres. Bien, je n'ai pas été un type particulièrement bon. J'ai enfreint un certain nombre de commandements, y compris les plus sérieux. Où sont les flammes et le soufre ? Il fit la moue, car son sourire menaçait de réapparaître à tout moment. Imaginez-vous ! Après tout, il allait brûler dans un bon vieil enfer démodé, semblable à celui que son grand-père lui avait décrit en détail. Mais il ne parvenait toujours pas à prendre la chose au sérieux. La situation était trop bizarre, trop comique.

— Désirez-vous vraiment les flammes et le soufre ? lui demanda l'homme assis derrière le bureau.

— Je n'y tiens pas particulièrement, répondit Mr. Archer. Avez-vous autre chose à me proposer ?

— Naturellement ! lui dit cet homme aux cheveux soigneusement peignés qui n'avait absolument rien de diabolique dans son costume gris. Le libre arbitre est de

règle dans tout l'univers – et même ici. Vous avez un choix très vaste.

— Différentes punitions ? Allant des poucettes à la Vierge de Fer ? Du chevalet aux fers rouges ?

— Tout cela entre dans une seule catégorie. Permettez-moi de vous présenter notre choix.

Instantanément, Archer découvrit qu'il était devenu un esprit immatériel. Il se trouvait dans une petite cellule basse. La seule lumière était fournie par des torches fumantes, qui projetaient des rais mouvants de lueurs rouges et jaunes sur les murs de pierre.

C'est digne de Poe, pensa Archer, avant de se congratuler pour son sang-froid.

Au centre de la pièce, un homme, avec un simple haillon ceint autour de ses reins, était étendu sur une grande roue, le corps tendu comme la corde d'un arc. Ses bourreaux, immobiles, l'entouraient. L'un tenait un fer rouge à moins d'un centimètre de sa chair. L'autre serrait un brodequin à son pied, tandis qu'un autre encore avait la main posée sur le levier qui actionnait la roue. Tous avaient été pétrifiés en pleine action.

Les bourreaux portaient des cagoules noires. Le visage agonisant de l'homme était tourné vers le plafond, et tout ce qu'Archer put en voir fut la ligne blanche de sa mâchoire et les muscles raidis de son cou. Il s'efforça de percevoir un mouvement, mais durant de longues secondes il ne put en déceler aucun. Puis il vit qu'imperceptiblement le chevalet s'était encore tendu, que le brodequin avait été serré sur le pied, que le fer fumant s'était approché, marquant la chair avec tant de lenteur que sa progression avait été indécelable.

La scène disparut.

— Vous ne riez plus ? demanda sur un ton amical l'homme qui était assis derrière le bureau.

Archer secoua négativement la tête.

— Nous montrons toujours cette scène en premier. Rien ne vaut une bonne petite séance de torture à l'ancienne pour dégriser quelqu'un. Naturellement, certains affirment qu'aucun tourment physique n'est comparable à une douleur psychologique, et je pense que c'est vrai. Cependant, pour ceux qui ne peuvent supporter ces dernières, nous disposons de chambres de torture.

— N'avez-vous pas dit qu'il existait d'autres choix ? demanda Archer.

Il se surprit à frissonner. La torture physique l'avait toujours terrifié. Même depuis sa plus tendre enfance. La simple pensée d'être blessé, d'avoir un bras fracturé, une jambe arrachée, le plongeait dans la terreur.

— Naturellement. Et vous pourrez choisir ce qui vous convient le mieux. Permettez-moi de vous présenter notre sélection.

L'esprit d'Archer se retrouva immédiatement dans l'espace, se déplaçant près du flanc d'une montagne. Il s'en approcha et vit un point sur la paroi de pierre blanche. Le point devint un homme.

Se tenant mentalement à ses côtés, Archer l'observa alors qu'il escaladait la paroi. Il se déplaçait lentement, avec prudence, gravissant la façade abrupte de la falaise. Le rocher lisse n'offrait presque aucune prise, et seules quelques aspérités pouvaient servir de points d'appui. Comme une fourmi géante, l'homme s'efforçait de poursuivre son ascension.

Relevant le regard, Archer put voir que le sommet de la montagne était plongé dans la brume, puis il baissa les yeux pour constater qu'il en était de même à sa base. Entre les deux nappes de brouillard se dressait le roc nu, abrupt, que l'homme escaladait.

Le damné s'éleva, et Archer vit qu'il devait monter, ou tomber. Et une fois que sa chute aurait commencé, rien ne pourrait la stopper.

Tombera-t-il ? s’interrogea Archer en observant l’homme qui escaladait la paroi rocheuse, cherchant désespérément une prise. *Ou parviendra-t-il jusqu’au sommet ?* Archer ressentit de la sympathie pour cet inconnu.

— Tiens bon ! cria-t-il silencieusement. Tu y arriveras !

La scène disparut.

— C’est une variation sur le thème de Sisyphe, expliqua l’homme. Mais au lieu d’un rocher, l’homme se tire lui-même.

— Que se passera-t-il lorsqu’il atteindra le sommet ? demanda Archer.

Il se sentait déjà soulagé. La montagne constituait un choix préférable et de loin à la torture, estima-t-il tout en s’appuyant contre le bureau.

— Pour vous dire la vérité, nous ne savons même pas si cette montagne a un sommet : Bien que je suppose que ce soit le cas.

— Pas de sommet ? Archer se redressa brusquement. Vous voulez dire que cet homme va grimper, et grimper, à tout jamais ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit. J’ai simplement dit que nous ignorons si cette montagne a un sommet. Il va grimper et grimper, certes. À moins qu’il ne préfère lâcher prise, auquel cas il tombera. L’éternité est un de vos concepts sophistiqués auquel je ne peux personnellement pas croire. Il n’existe aucune preuve d’une telle chose.

La scène suivante représentait un bateau flottant sur l’océan. L’eau était grise, tout comme les vagues sans écume. Au devant du petit bateau se dressait un mur de brume grisâtre, derrière lui et sur les côtés s’étendaient à perte de vue les flots gris.

Dans le petit bateau démâté un homme était, assis à la barre, scrutant le brouillard. Le navire se mouvait lentement sur les flots gris, avançant vers la brume qui reculait devant lui.

— Agréable, n’est-ce pas ? demanda l’homme assis derrière le bureau lorsque la scène eut disparu. C’est romantique, non ? Un navire voguant sur une mer mystérieuse.

— Je suppose que cet océan n’a pas de limite, dit Archer sur un ton ironique, sachant qu’il avait vu juste.

— Je ne sais pas. Cet océan a sans aucun doute des limites. Mais il est tout à fait possible que le bateau effectue de grands cercles.

— Et que cet homme n’atteigne jamais son but.

— Il s’y attend pourtant. S’il a la foi, il pense que juste au-delà du mur de brume se trouve le rivage. À un kilomètre, deux kilomètres, cent kilomètres. Ou seulement à quelques mètres.

— Montrez-moi d’autres choses. J’ai compris.

Il y avait une petite pièce bien éclairée, et dans un mur se trouvait une porte fermée. Un tapis roulant traversait la pièce, entrant et sortant par des ouvertures pratiquées dans des parois opposées. Un homme glissait des boulons dans des appareils qui défilaient devant lui sur le tapis roulant. Son travail était aisé : une pièce passait devant lui à chaque seconde, il devait y placer un boulon, puis attendre le passage de la pièce suivante.

— C’est dû à l’influence de l’âge de la machine. Cela convient fort bien à certaines personnes.

— Va-t-il retrouver sa liberté lorsque toutes les pièces auront reçu un boulon ?

— Exact.

— Mais le tapis roulant n’a pas de fin. Et quelqu’un, peut-être un autre damné, a pour tâche d’ôter chaque boulon qu’il met, à un autre point de la chaîne.

Archer se permit un sourire amer. Il avait compris la véritable nature de cet endroit, comme cela avait toujours été le cas durant toute sa vie, à l’exception de l’hôpital, ou aucune somme d’argent n’aurait pu lui donner un nouveau cœur.

— Pourquoi ne sort-il pas par cette porte ? demanda Archer. Est-elle verrouillée ?

— Non, il n’existe aucune porte fermée à clé, ici. Mais il ne doit pas abandonner son travail. Il pourra l’utiliser lorsqu’il aura terminé.

— Le vieux jeu de l’attente, dit Archer. Vous les laissez espérer, vous leur laissez croire que tout s’arrangera finalement. Vous êtes démoniaques.

— C’est possible, répondit l’homme. Il étudia les revers de son costume, attendant qu’Archer ait fini de sourire. Mais, personnellement, je l’ignore.

Archer vit bien d’autres choses ; des choses ingénieuses, stupéfiantes, terrifiantes. Il vit également le choix offert aux damnés des temps passés : une clairière dans une forêt, où un homme se tenait, l’épée à la main. Puis, à travers les arbres, un loup gigantesque bondissait vers lui. D’un moulinet – l’homme avait de toute évidence une grande pratique – il frappait la bête. Mortellement blessé, l’animal retournait dans la forêt en rampant. L’homme restait immobile, tenant l’épée, écoutant la forêt. Quelques sons à peine perceptibles – le bruissement d’une brindille, le battement d’un cœur – l’avertissaient, et il se tournait à l’instant où un autre loup bondissait hors des frondaisons, d’un point différent. Et il tuait la bête, puis en attendait une autre.

— Ce serait amusant, fit remarquer Archer, s’il s’agissait toujours du même loup.

— Mais ce n’est peut-être pas le cas, lui rappela l’homme. Il a peut-être un certain nombre d’adversaires à tuer – une centaine, un millier, un million. Il finira peut-être par tuer le dernier, et pourra alors poursuivre son chemin à travers la forêt, vers sa destinée.

— Ou peut-être pas, répliqua ironiquement Archer.

Surtout s’il s’agit toujours du même loup. Comme nous le savons tous deux.

L’homme haussa les épaules.

— Cela ne m’intéresse pas. La foi, ou le manque de celle-ci, n’est pas mon affaire. Vous avez vu – faites votre choix !

Archer pensa rêveusement à la torture psychologique. N’était-ce pas toujours le cas ? L’enfer n’était-il pas simplement une autre façon de faire espérer, attendre, une personne ? Mais puisqu’il en était ainsi, parfait.

Mais qui pouvait bien choisir la chambre de torture ? se demanda-t-il. Les masochistes, peut-être ? Les hommes comme lui, qui comprenaient quelle devait être la torture apportée par une attente éternelle ?

Oh, non !

La montagne ? C’était pour le moins éreintant, et tellement stupide. Comme le tapis roulant. Le sort de l’homme à l’épée était quelque peu préférable, mais qui pouvait désirer passer une éternité à estoquer des loups ? Avec la possibilité que l’on puisse manquer de prudence et être mordu.

Les autres choix ne valaient guère mieux.

— Je crois que je préfère encore le bateau, dit finalement Archer. Aussi, si vous n’avez aucun…

Il se retrouva instantanément dans une petite barque qui dérivait sur une mer grise, dans la brume.

Malédiction ! Il aurait voulu poser d’autres questions. Tant pis, cela n’avait pas d’importance ; il ferait mieux de s’installer pour passer le plus confortablement possible l’éternité.

Un instant plus tard, il regarda dans le bateau. Il n’y avait rien. Ni corde, ni gouvernail, ni provisions. Juste une coque de bois et lui-même. Il avait cependant suffisamment de place pour pouvoir s’y allonger, ce qu’il fit. Peut-être pourrait-il dormir ?

Dans le frêle esquif gris voguant sur une mer grise, avec un ciel gris uniforme au-dessus de lui, Archer s’endormit.

Il s’éveilla pour découvrir la même mer et le même ciel, le même bateau et la même brume.

Il n’avait ni faim ni soif. Se penchant par-dessus bord, il toucha les flots de la main. C’était de l’eau véritable. Il la goûta. Elle était salée. Un océan de pleurs ? Il s’installa pour attendre.

Le temps s’écoulait, et il étudia la situation. L’attente était la clé de la torture, il en était certain. Il était censé scruter le brouillard durant toute une éternité, attendant, espérant voir apparaître à chaque instant le rivage, une ligne sombre se détachant contre la grisaille des flots. Mais il résolut de ne pas y penser. Il eût été absurde de garder toute espérance en ce lieu.

Peut-être aurait-il dû choisir autre chose, pensa-t-il au bout d’un moment. Il était indéniable qu’un voyage en bateau était monotone. Au moins, en repoussant des loups ou en plaçant des boulons, il aurait eu quelque chose à faire.

Archer se remémora sa vie. Il l’examina dans ses moindres détails, revivant chaque instant, les faisant durer. Sombrement, il revit les choses qui l’avaient conduit là, tous les choix de sa vie. Il pensa à tout, au bien, au mal, et à ce qui se situait entre les deux.

Dans un certain sens il était heureux que de nombreuses actions l’eussent conduit en ce lieu. Cela lui donnait un plus grand nombre de sujets de réflexion.

Le temps s’écoulait imperceptiblement sur la mer, tandis que le bateau se déplaçait et que la brume reculait devant lui.

Les pensées d’Archer défilaient.

Le temps passait et il restait couché, assis, ou debout, dans le bateau. Il se sentait aussi humain qu’avant, bien qu’il n’eût jamais faim ni soif. Mais il s’ennuyait !

Tant de temps passa qu’il lui sembla qu’une éternité devait s’être écoulée, et qu’une autre recommençait. Archer avait épuisé chaque sujet de réflexion, chaque combinaison et permutation de pensée dont il était capable. Et rien ne

changeait dans le bateau gris, ou sur la mer grise, ou dans la brume grise.

Le temps s'écoulait.

Lentement…

LE TEMPS PASSAIT !

— C'en est trop, dit Archer qui avait retrouvé l'habitude de parler à haute voix depuis un certain temps déjà.

— Je n'en peux plus, répéta-t-il.

Pour la dix-millionième fois, il se demanda ce qu'il pouvait y avoir dans les flots. Quels dangers ? Quelle horreur ?

Le temps passait.

— Mais je dois pouvoir me jeter par-dessus bord.

Après y avoir réfléchi pour la milliardième fois, Archer se laissa glisser par-dessus bord dans la mer grise. Il se demandait depuis longtemps ce qu'il ressentirait, quelles pensées apporteraient le clapotis des vagues, et les pensées que ces pensées engendreraient.

Durant un instant, ce fut merveilleux. Il barbota, se maintenant à la surface, observant le bateau qui continuait sans lui. Puis il se produisit quelque chose.

Devant lui, la brume se déchira. Le bateau glissa entre les deux nappes de brouillard et un rivage apparut à l'horizon, une ligne sombre et allongée. Archer put distinguer des arbres, une plage. Le bateau prit de la vitesse et s'échoua. Archer aperçut les silhouettes d'autres bateaux, et pensa entrevoir des personnes.

— Il y a une fin ! haleta-t-il. Le bateau ne tournait pas en rond !

Et Archer sut que l'homme qu'il avait vu escalader la montagne en avait atteint le sommet, s'il avait eu le courage de poursuivre suffisamment longtemps son ascension. Et que l'autre homme avait placé son dernier boulon, et que celui qui s'était trouvé dans la clairière avait occis son dernier loup.

Ce n’était qu’une épreuve. Une mise à l’épreuve de la foi ! De la foi en l’enfer !

Il s’efforça d’atteindre la rive, mais les flots étaient semblables à de la gelée épaisse, alourdissant ses bras et ses jambes, l’empêchant de garder sa tête au-dessus de la surface. Il jeta un dernier regard désespéré au rivage, et commença à s’enfoncer.

Naturellement, il ne se noierait pas. Il était déjà mort une fois. Tout ce qu’il pouvait faire était de s’enfoncer, s’enfoncer, s’enfoncer. Jusqu’où ? Jusqu’au fond.

Et qu’est-ce qui l’attendait au fond ? Qu’était-il réservé à ceux sans espoir et sans foi ?…

La chambre de torture, évidemment.

Traduit par Jean-Pierre Pugi.

What a Man Believes

LA COMPOSITION, L'IMPRESSION ET LE BROCHAGE DE CE LIVRE ONT ÉTÉ EFFECTUÉS PAR FIRMIN-DIDOT S.A. POUR LE COMPTE DES PRESSES POCKET
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 28 MARS 1980

Imprimé en France
Dépôt légal : 1er trimestre 1980
N° d'édition : 1611 — N° d'impression : 5910

1 *Hutter :* réformateur religieux autrichien, fondateur d'une secte anabaptiste aux croyances semblables à celles des mennonites.

2 N.D.T. : En français dans le texte.

3 N.D.T. : En français dans le texte.

4 *Gestalt* : Structure. Selon la théorie de la forme, les propriétés d'un phénomène psychique ou d'un être vivant ne résultent pas de la simple addition des propriétés de ces éléments mais de l'ensemble des relations de ces éléments.